

LA SŒUR DES BEBES

Du même auteur

La Charité et l'unité, Une clé pour entrer dans la théologie de saint Augustin, Cahiers de l'École Cathédrale, n° 6, Mame, Paris, 1993 (épuisé).

Saint Dominique et la vie apostolique dominicaine, Cahiers de l'École Cathédrale, n° 20, Cerp-Mame, Paris, 1996 (traduction en italien en préparation).

La Règle de saint Augustin, Préface de Monseigneur P. Raffin, Éd. du Cerf, Paris, 1996.

Chercher Dieu avec les Pères du désert et leurs héritiers, Éd. Source de Vie, Vieille-Toulouse, 1996 (Traduction en tchèque, 1999).

Tu aimeras ton frère, À l'école des Pères du désert, Éd. Source de Vie, Vieille-Toulouse, 1997 (Traduction en tchèque, 1999).

Se consacrer à Dieu. Une théologie de la vie consacrée, Préface du Fr. Timothy Radcliffe, Éd. Téqui, 1998 (Traduction en tchèque en préparation).

Saint Jean Cassien. Sa doctrine spirituelle, La Thune, 2002.

Collaboration au *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, sous la direction de Patrick Sbalchiero, Fayard, 2002.

A la Source de l'Ordre des Prêcheurs, une mystique, La Thune, Marseille, 2004.

Des Moniales dominicaines à Lourdes, autoédition, 2005.

Saint Augustin. Comme un cerf altéré, Ed. du Livre Ouvert, 2006.

Saint Antoine du désert. Conduit au désert par l'Esprit, Ed. du Livre Ouvert, 2006.

Le Royaume de Dieu est en vous. Commentaire du Cantique des Cantiques, Parole et Silence, 2008.

Foi et guérison. Repères et critères chrétiens, La Thune, 2008.

Sœur Rose Wehrlé. A la gloire de Marie !, 2010, Lulu.com.

Retraite avec Louis de Grenade, 2010, Lulu.com.

Découvrir les Pères de l'Église dans la Liturgie des Heures, Tome 1, DDB, 2010.

Dominique et Augustin, Ed. Saint-Augustin, 2010.

Le Rosaire, une lectio divina avec Marie, Préface de fr. Manuel Rivero, NDL, (à paraître).

Voyageurs dans l'Empire ottoman. Des missionnaires dominicains au XIXe siècle, La Thune, Marseille (à paraître).

Sœur Marie de Nazareth

La sœur des bébés

*De Notre-Dame de Guingamp
à Notre-Dame de Lourdes*

Préface du fr. Didier Vernay, o.p.
Introduction et notes par sœur Marie-Ancilla, o.p.

Madeleine Durliat
Monastère des Dominicaines
Avenue Jean-Prat
65100 Lourdes

© Monastère des Dominicaines de Lourdes, 2010
ISBN : 978-2-918865-02-5

Préface

Tout à Jésus par Marie, Tout à Marie pour Jésus
Pour la plus grande gloire de la Très Sainte Trinité.

Saint Dominique, guidez-moi.
Je chanterai éternellement les Miséricordes du Seigneur.

Je vous rends grâce, ô mon Dieu
De n'être rien pour que vous soyez tout
De n'avoir rien pour que vous ayez tout
Pour l'éternité.

Ces trois paroles que vous allez retrouver dans les premières lignes de l'introduction de ce livre, nous disent, en concentré, ce que fut la vie de sœur Marie de Nazareth, « la sœur des bébés ».

Une vie toute simple dans une famille toute simple de Bretagne. Une éducation faite aux rythmes de la nature et de la tendresse, par les parents : « mes parents étaient pauvres paysans qui n'avaient rien, rien que leur travail de tous les jours, mais ils étaient riches de leur foi profonde et pratique » mais surtout par les grands parents qui vivent Dieu dans le quotidien tout simple de leur vie.

Baptisée tout bébé, elle s'éveille très vite à la dynamique de la grâce que Dieu donne en abondance par la Vierge Marie à ses enfants: une grâce de guérison de la coqueluche à l'âge de deux ans. Sa mère implore la Vierge Marie au sanctuaire Notre-Dame de Bon-Secours de Guingamp. Elle la consacre à la Vierge Marie. La petite fille guérit.

Les premiers mots qu'elle prononce dans son apprentissage de la lecture sont:« Vive Marie ». Elle sait très vite lire et elle

apprend par cœur le Salve Regina qu'elle pourra réciter même aux prêtres qui visitent souvent, en amis, la famille.

Cette proximité avec la Vierge Marie a commencé dès son baptême, lorsque fût chanté en actions de grâces le Magnificat. Toute sa vie ne fait qu'illustrer sa profonde confiance et son intimité toute simple avec la Vierge Marie, qu'elle invoquait à temps et à contre-temps.

Dès l'âge de quinze ans, elle n'a qu'un désir : se donner à Dieu pleinement dans la vie religieuse. Comme ce désir est vraiment en elle, appel et désir de Dieu, il sera son guide et sa force tout au long des années qu'elle vivra entre la naissance de cet appel et la réalisation concrète de sa vocation.

En obéissance à sa prieure, sœur Marie de Nazareth a mis par écrit, dans la mémoire que l'Esprit Saint lui a donné toutes les péripéties de la réalisation de son désir et de son appel.

La lecture en est facile. L'écriture directe, simple et confiante stimule l'intérêt du lecteur, qui n'a, au long des pages, qu'un désir : découvrir la suite de l'histoire sainte de sœur Marie de Nazareth. Celle-ci nous relate, au fil des pages, quelques bonnes histoires de sa grande générosité avec les pauvres. Ils sont, pour elle, des présences vivante de Jésus venues croiser son chemin pour l'aider à se préparer à suivre pauvre le Christ pauvre.

Des Petites sœurs des Pauvres de Dinan au Monastère des Dominicaines de Lourdes, il lui faudra vivre bien des épreuves dûes à sa fragile santé, avant de parvenir enfin au port tant désiré. Dans toutes ses tribulations, une constante se dégage : son immense attachement et sa confiance en la Vierge Marie. Elle prononcera avec une ferveur admirable sa consécration à la Vierge Marie, avec les paroles de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, le 25 mars 1882 à huit heures du matin,

consécration qu'en toute obéissance à son accompagnateur spirituel, elle signera de son sang.

Pendant son séjour dans le Tiers-Ordre de Marie, la générosité et la prière de la communauté à son égard lui permirent d'aller en pèlerinage à une grotte de Lourdes toute proche. Sa confiance et la simplicité de sa relation avec la Vierge Marie firent le reste : sa main atrophiée depuis l'enfance fût guérite par la fontaine de l'eau coulant dans la réplique de la grotte de Lourdes. Cette guérison n'était qu'une illustration parmi d'autres de l'élection faite par Marie de l'âme de cette jeune fille toute simple et confiante qui n'avait toujours qu'un seul désir: vivre enfin la réalisation de la consécration de sa vie au Seigneur, l'Amour de sa vie.

Une certitude s'impose à elle : « puisque la sainte Vierge m'a guérite, je veux me consacrer à Dieu dans un Ordre qui sera spécialement voué à son culte ».

En réponse à la supplique qu'elle a adressée en son temps à la Vierge de Lourdes, sollicitant une réponse à sa quête, les moniales de Lourdes seront pour elle le 28 juillet 1894, le port tant attendu capable de combler les désirs d'amour de son cœur.

C'est dans le saint monastère de Lourdes que va se poursuivre la vie de sœur Marie de Nazareth, toute confiante en la Vierge Marie qui exaucera plus d'une de ses demandes, notamment pour des couples désireux d'avoir un enfant.

Découvrez ainsi au fil des pages qui vont suivre le récit d'une vie simple et édifiante, le récit d'une femme qui a mis sa confiance dans la tendresse de Marie et qui nous donne envie de suivre le même chemin de confiance.

fr. Didier Vernay o.p.

Directeur de La Revue du Rosaire

Introduction

Sœur Marie de Nazareth — Marie-Louise Le Picard — du monastère des dominicaines de Lourdes, était connue de son vivant comme « la sœur des bébés », dans divers coins de France et même au-delà. Les sœurs de sa communauté savaient aussi qu'elle avait été guérie par Notre-Dame de Lourdes. Mais personne ne soupçonnait la profondeur de sa vie mariale et moins encore sa tonalité très personnelle. Elle aurait été définitivement oubliée si un manuscrit autobiographique n'avait été récemment découvert¹.

Ce texte nous fait découvrir son sens peu commun de la prière de demande, mais il nous fait connaître aussi la vie des paysans bretons des Côtes d'Armor, leur vie laborieuse et leur vie de foi, leurs coutumes, la place de la Vierge Marie à travers les nombreux lieux de pèlerinage : Notre-Dame de Guingamp, Notre-Dame de Pitié à Boquého, Notre-Dame du Rosaire à Plouagat. Il n'y manque que Notre-Dame du Tertre à Châtelaudren !

Avant de commencer la lecture, il a paru nécessaire de retracer une brève biographie qui permettra de ne pas perdre le fil lorsque sœur Marie de Nazareth fait brusquement allusion à des événements qui seront racontés plus loin. Quelques traits de sa personnalité spirituelle seront aussi utiles pour comprendre certaines de ses réactions, quelquefois surprenantes.

¹ Ce document a été édité en 2007, dans la revue *Mémoire Dominicaine* (n° VIII). Un cahier manuscrit a été découvert depuis qui correspond à la troisième partie du livre.

Eléments biographiques

Une petite bergère.

Qui était donc sœur Marie de Nazareth ?

Les sœurs la décrivent ainsi : « une vraie bretonne : petite de taille et toute ronde, les yeux bleus, la démarche dandinante, la parole et la plume aisées, la tête un peu dure parfois, comme le granit de son pays, mais qui devait devenir malléable et se fondre sous l'action maternelle de la Très sainte Vierge. Une âme de foi simple et chevillée profond, un cœur pur à qui, très tôt, Jésus parla d'amour et que Marie regarda avec complaisance¹ ». Sœur Marie de Nazareth ressemble, par beaucoup de traits de sa vie, à Bernadette Soubirous : le lien à Notre-Dame de Lourdes, bien sûr ; mais aussi la naissance dans une famille très pauvre, sa vie de petite bergère qui ne pouvait aller à l'école quand la garde des bêtes la retenait à la maison ; et encore son franc-parler, son solide bon sens tant humain que spirituel.

Marie-Louise Le Picard était une bretonne de la Haute-Bretagne, plus précisément du Trégor. Cette région est limitée au nord par la Manche, au sud par le prolongement de la montagne d'Arrée, à l'ouest par la rivière de Morlaix, à l'est par le cours du Leff et, au-delà de son confluent avec le Trieux, par le cours inférieur de celui-ci. Le Leff délimite la

¹ Fioretti mariales, 21.11.1949.

« frontière » entre le pays Gallo — dialecte breton¹ commun, celui de l'évêché de Tréguier — et le pays bretonnant.

La partie nord est un riche plateau de blé et de lin, bien peuplé, découpé en petites paroisses. Des talus boisés, des fermes isolées, des collines en pente douce, de grandes landes : voilà l'environnement qui a marqué l'enfance de Marie-Louise. Elle y a fait l'apprentissage de la solitude et du silence : d'abord en versant des larmes, puis en goûtant la paix et le recueillement.

Elle est née le 5 juin 1872, dans la maison de ses grands-parents maternels, à Plélo (Pleuloc'h²), commune de plus de quatre mille habitants, de l'arrondissement de Saint-Brieuc. Elle y resta jusqu'à l'âge de cinq ans. La maison était en dehors de l'agglomération, au bord de la route qui allait de Châtelaudren à Plélo. Ses parents habitaient à La Guerche de Plélo. Alors qu'elle n'avait que quatre ans, ils changèrent de commune ; ils allèrent s'installer à Plouagat, dans l'arrondissement de Châtelaudren. La chaumière était bâtie dans les landes, à quatre kilomètres du bourg. Pour franchir les deux premiers kilomètres qui donnaient accès à la route, il fallait emprunter un simple chemin, bien souvent boueux.

Marie-Louise a vécu comme les paysans bretons du dernier quart du XIXe siècle : une vie pauvre où l'insouciance de l'enfance laissait vite la place à la vie laborieuse. L'entrée dans la vie professionnelle, comme nous dirions aujourd'hui, commençait à cinq ans, dès que l'enfant était capable de garder les vaches et les moutons tout seul. La longévité était aussi très réduite : un enfant était donc très vite affronté à la mort d'êtres chers. C'est ainsi que Marie-Louise après avoir perdu sa mère à

¹ Le « gallo » est la façon dont on s'exprime dans la Haute-Bretagne, la partie orientale des Côtes-du-Nord.

² Plélo signifie : « Peuple de saint Lo ».

huit ans, fut atteinte par plusieurs deuils familiaux en deux ou trois ans. C'était traverser la vallée de larmes et de désolation qu'elle chantait dans le *Salve Regina*.

Elle est née dans une famille chrétienne très pieuse : sa grand-mère lui apprend très tôt à dire le rosaire, le *Salve Regina* et peu à peu toutes les prières, y compris pour les morts : la prière pour les morts était très intense en Bretagne. Lorsqu'elle alla à l'école, elle suivait aussi le catéchisme et prenait plaisir à passer de longs moments à l'église ou au cimetière après le repas de midi. Au cimetière reposait sa mère, dont la disparition précoce avait laissé une profonde blessure dans son cœur jusqu'au remariage de son père. Sa nouvelle maman en effet aimait profondément Marie-Louise et sa sœur et cette affection permit aux enfants de s'épanouir.

Très tôt Marie-Louise entendit une petite voix intérieure qui la guidait sur le plan spirituel. Voix de Marie qui la conduisait à Jésus, et voix de Jésus qui lui demandait le don total d'elle-même. Mais elle fit preuve sur ce chemin assez singulier d'un profond sens du spirituel : elle ne se fia pas d'emblée aux faveurs extraordinaires dont elle était l'objet. Aussi lorsque les demandes de la petite voix étaient par trop surprenantes, elle réagit avec prudence — où se mêlait parfois une certaine « impertinence » qui était un trait de son caractère. Elle suivait, sans le savoir les conseils de saint Jean de la Croix en pareille circonstance : ne pas se fier aux paroles intérieures. Elle attendait de voir si ce qui lui avait été dit se réalisait pour l'attribuer au Seigneur.

Mais il est un autre élément qui conditionna toute la vie de Marie-Louise : un handicap de naissance. Son bras et sa main étaient atrophiés et la typhoïde renforça encore son mal. C'est ainsi qu'elle fut placée très tôt chez une couturière, ne pouvant travailler au champ. La guérison miraculeuse eut lieu à Paris,

par l'eau de la Grotte de Lourdes de M^{me} de Saint-Jean, rue de Babylone¹. Cette dame, tertiaire dominicaine, connaissait le monastère des Dominicaines récemment fondé à Lourdes. Tout naturellement, elle orienta vers lui sa protégée.

Religieuse à Lourdes.

La dévotion au Rosaire était très vive au monastère de Lourdes. Comment ne pas faire honneur au Rosaire qui, croyait-on alors à la suite d'Alain de la Roche², avait été donné par la Vierge Marie à Dominique ? Lacordaire, dans sa *Vie de saint Dominique*, disait d'ailleurs que Dominique avait formé une confrérie du Rosaire. Les encycliques récentes de Léon XIII avaient encore contribué à développer l'amour de cette dévotion. Les Dominicaines avaient donc leur place à Lourdes, dans la ville où se récitait perpétuellement le Rosaire :

« La Vierge de Lourdes n'est-elle pas apparue, le rosaire à la main, comme pour préluder en ce siècle aux splendides enseignements de Léon XIII, le pontife prédicateur du rosaire ? Il fallait donc, face à cette Grotte miraculeuse, les filles de saint Dominique, le rosaire à la main, saluant en Notre-Dame de Lourdes, une récente et ineffable confirmation des révélations de Prouilhe. »

La Vierge du Rosaire de Lourdes était regardée comme renouvelant le message de la Vierge du Rosaire de Prouilhe, berceau de la fondation des moniales. C'est là en effet, raconte la légende, que Marie aurait dit à Dominique : « Va et prêche

¹ La photo de la Grotte est reproduite sur la couverture. C'est une photo que sœur Marie de Nazareth a soigneusement conservée toute sa vie. Elle a marqué d'une croix l'endroit où elle a été guérie.

² Alain de la Roche est né en Bretagne en 1428. Il entre vers 1450 chez les Dominicains. Il meurt le 08.08.1475. Il est connu pour avoir contribué à la propagation du Rosaire en instituant les Confréries du Rosaire.

mon Rosaire ! ». Marie-Louise pouvait-elle trouver un lieu marial plus propice pour combler son désir ?

Tourière et converse.

Marie-Louise arriva au monastère pour être sœur tourière et fut admise au postulat le 8 septembre 1894. Le principal office des sœurs tourières étaient de faire les courses, ce qu'elles accomplissaient toujours deux par deux. Elles s'occupaient aussi de la sacristie extérieure et du service des visiteurs, ces divers offices étant accomplis à tour de rôle. Elles disaient soit l'office de la sainte Vierge — selon le rite dominicain —, soit l'office des *Pater*.

Sœur Marie de Nazareth reçut l'habit un an plus tard et devint sœur Marie de Nazareth. Elle commençait ainsi un noviciat de trois ans. M^{me} Marie de Saint-Jean et M^{me} Alice de Gargan, ses « marraines » de prise d'habit, étaient présentes.

Pendant son noviciat, elle eut des accroc de santé, mais la guérison arrivait quand elle rentrait en clôture pour se faire soigner. C'est pourquoi la prieure lui proposa de devenir postulante converse. Les sœurs converses venaient en général de familles de la campagne et assuraient les gros travaux dans le monastère : elles étaient moniales et vivaient en clôture. Sœur Marie de Nazareth voyait ainsi s'accomplir son vœu le plus cher : elle commença avec joie, dès le mois de janvier 1897, sa préparation à la vie de sœur converse. Au terme de multiples étapes de formation, elle fit profession le 24 septembre 1900. Quelques jours avant, avait eu lieu le pèlerinage des bretons à Lourdes. Non seulement le pèlerinage de Saint-Brieuc qui avait lieu chaque année à cette date, mais le pèlerinage de tous les diocèses de Bretagne. Le 13 septembre avait été inauguré solennellement un calvaire breton en granit

offert par les pèlerins. Et le chant des bretons retentissait à Lourdes :

« Nous venons encor
Du pays d'Arvor
Où le sol est dur, où le cœur est fort ;
Fiers de notre foi, notre seul trésor,
Nous venons du pays d'Arvor. »

Ce pèlerinage annuel vaudra à sœur Marie de Nazareth des visites de son pays, en particulier celle de sa nièce Cécile.

Quelques traits spirituels.

La première chose qui frappe dans le récit autobiographique de sœur Marie de Nazareth est la place de l'extraordinaire : visions du Seigneur, paroles intérieures, attaque du diable, miracles, offrande comme victime lors des expulsions des religieux en 1903. Mais tout cela était caché : sœur Marie de Nazareth remplissait ses humbles tâches de sœur converse sans que personne ne devinât ce qui était voilé. Une phrase, qui revient souvent sous sa plume et sert même d'en-tête à plusieurs chapitres de ses carnets, permet de trouver la source de sa vie intérieure : « Dieu seul ».

Si les grâces intérieures reçues par sœur Marie de Nazareth étaient cachées aux regards extérieurs, il en est une, reçue au monastère en 1934, qui la rendit célèbre. Une vieille statue de Notre-Dame de Lourdes, immense, avait été déposée dans la pièce où elle travaillait. Elle la baptisa « Notre-Dame de Lourdes, mère du Prompt-Secours ». En effet, il suffisait qu'elle l'invoque pour être exaucée. La chose se sut et de nombreuses demandes de toutes sortes affluaient. Les ménages sans enfants, en particulier, venaient lui demander son secours : de nombreux bébés ont été obtenus par son intercession, d'où l'appellation : « la sœur des bébés » dont nous parlions en

commençant. La statue fut finalement donnée au curé de Saint-Pierre de Côte (Dordogne) qui en cherchait une pour son église. Il envoya des photos en remerciement et un oratoire fut aménagé dans le monastère où fut déposé la photo encadrée.

L'extraordinaire qui faisait partie de l'ordinaire de la vie de sœur Marie de Nazareth s'alliait avec un grand amour de l'évangile : c'est lui qui modela sa vie. Le petit office de la sainte Vierge et le rosaire tenaient aussi une grande place et contribuèrent à approfondir son amour pour la Vierge Marie.

Le 4 août 1949, la prieure avait distribué une image de Notre-Dame du Prompt-Secours à toutes les sœurs : grande fut la joie de sœur Marie de Nazareth ! Deux jours après, une espèce d'attaque lui annonça la mort prochaine. On la porta à l'infirmerie, mais elle rassembla toute son énergie pour continuer à mener la vie de la communauté, alors que sa jambe gauche ne remuait presque plus, et elle put voir sa nièce au parloir pendant le pèlerinage de Saint-Brieuc. Elle fit aussi sa retraite de huit jours avant l'anniversaire de sa profession, le 24 septembre. Mais le 23, elle dû regagner l'infirmerie pour ne plus en sortir.

Ses derniers jours furent encore marqués par des fêtes mariales. Elle s'alita en la fête de Notre-Dame de la Merci, quarante-neuvième anniversaire de sa profession. Le travail cessa, non la prière : ne fallait-il pas qu'elle achève la « quarantaine » commencée qui ne prenait fin qu'au jour de la fête du saint Rosaire ? Que d'intentions sollicitaient sa ferveur ! Le directeur du pèlerinage du Rosaire, le P. Baron¹,

¹ Le P. Baron, né le 07.10.1897 à La Flocellière (Vendée), profès le 08.07.1921, prêtre le 25.03.1936, décès le 16.02.1983. On peut dire que

lui avait confié tout particulièrement le beau temps pendant le pèlerinage qui, déjà à cette époque, était souvent arrosé. Sœur Marie de Nazareth surveillait donc « sa pluie » de son lit de malade : et la pluie ne tomba pas !

Sœur Marie de Nazareth, la « sœur des bébés », est morte après le pèlerinage, le 13 octobre 1949, à dix-neuf heures trente. Elle fut enterrée dans le cimetière du monastère, avec l'image de Notre-Dame du Prompt-Secours qu'elle avait gardée devant elle pendant toute sa maladie.

Avant de mourir, elle avait dit à la prieure : « Ma Mère, quand je mourrai, il faudra le faire mettre dans *La Croix*. Vous n'aurez pas tant à écrire ». Ce qui fut fait.

toute sa vie ne faisait qu'un avec *La Revue du Rosaire* et avec le pèlerinage du Rosaire à Lourdes.

Introduction

Ave Maria

Tout à Jésus par Marie, Tout à Marie pour Jésus
Pour la plus grande gloire de la Très Sainte Trinité.

Saint Dominique, guidez-moi.
Je chanterai éternellement les Miséricordes du Seigneur.

Je vous rends grâce, ô mon Dieu
De n'être rien pour que vous soyez tout
De n'avoir rien pour que vous ayez tout
Pour l'éternité.

Et vous, Vierge bénie, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame du Saint Rosaire, Notre-Dame du Prompt-Secours, trois titres sous lesquels j'aime tant à vous invoquer, ô bonne Mère. C'est par obéissance à celle qui tient votre place au milieu de nous que j'entreprends d'écrire ces notes, mais c'est à vous dans sa personne que j'entends obéir. Je veux vous consacrer chaque ligne, chaque mot, pour qu'ils soient autant d'actes d'amour. J'offre ce travail par vos mains, ô divine Mère, à la Très Sainte Trinité, pour obtenir la paix au monde, la conversion des grands pécheurs qui renient Dieu, le blasphèment. Daignez envoyer vos saints anges allumer dans leurs camps où Satan règne en maître, une étincelle du divin Amour. Priez Jésus de leur pardonner, car ils ne savent pas ce qu'ils font...

Et vous, ma bonne Mère Marie-Thérèse du Cœur de Jésus¹, notre chère Mère prieure, je ne me doutais pas, il y a quelques jours, lorsque je suis allée vous voir en direction² de ce que Jésus, par vous, ma Mère, allait me demander. Pour la première fois en contact intime d'âme près de vous, je m'abandonnai avec une confiance toute filiale (ce qui n'était cependant pas dans mes habitudes). La retraite, la *sainte retraite* qui nous était donnée alors³, favorisait cet épanchement surnaturel ; et je ne me rendais pas compte que quand on parle de Jésus, on ne sait plus s'arrêter. C'est du moins ce qui est arrivé pour moi. Ce qui était enseveli depuis longtemps dans le tombeau dont nous parlait le bon Père Perrin⁴, est sorti en partie du moins, et vous m'avez demandé, ma bonne Mère, de vous mettre cela par écrit *pour vous toute seule*. Ai-je des raisons pour vous refuser cet acte ? Non, mais vous comprenez, ma bonne Mère, ma répugnance. S'il s'agissait d'une autre, je le ferais avec plaisir ; ici, je le ferai par devoir, par obéissance, car je ne veux pas mourir en me rendant bien compte que j'ai refusé de me rendre à un désir exprimé par l'autorité. Ce serait la première fois de ma vie ; et maintenant, je marche à grands pas vers le terme.

Je vous dois bien de la reconnaissance, ma bonne Mère, car durant les longues années que vous êtes restée au noviciat⁵, vous m'avez rendu bien des services, bien souvent à la

¹ Sœur Marie-Thérèse du Cœur de Jésus, Marguerite-Marie Hiriart. Prieure à Lourdes de 1935 à 1938.

² Nom donné à l'entretien personnel des sœurs avec leur prieure.

³ La retraite prêchée en décembre 1936 par le P. Perrin.

⁴ Marie-Joseph Perrin, né le 30.07.1905, profession le 18.03.1924, décédé le 13.04.2002.

⁵ Sœur Marie-Thérèse du Cœur de Jésus, Marguerite-Marie Hiriart a été maîtresse des novices de 1930-1935.

récréation¹, vous passiez devant la cuisine, pour savoir si on avait besoin de quelque chose : bois sec, salades, etc. etc., et vous arriviez avec votre petit troupeau chargé de bois sec surtout, pour la petite cuisinière du matin qui n'avait pas trop le temps de s'en procurer et vous remplissiez sa caisse pour la semaine. Je tiens à vous dire merci ici, ma bonne Mère ; pour vous aussi sans doute, tout cela était passé dans la cueillette des mérites éternels, mais nous toutes qui en avons bénéficié, nous ne l'avons pas oublié. Ce n'est pas cependant à cause de cela que je veux vous faire ce petit plaisir, mais bien parce que vous êtes revêtue de l'autorité, que vous tenez près de nous la place de Dieu, de la sainte Vierge, et que mon âme doit s'élever bien au-dessus des raisonnements de la nature.

Je ne vous dirai rien d'extraordinaire, car dans ma vie tout est simple, et surtout tout intime. Aujourd'hui, fête de la sainte Famille², c'est avec la plus grande paix intérieure que je commence, car j'ai obtenu de Jésus tous les signes que je désirais, comme preuve de sa Volonté. Je vous ai dit, ma bonne Mère, la menace terrifiante qui a glacé mon âme en sortant de votre cellule³ et qui m'a frappée subitement : « *Si tu écris, tu es damnée* », puis enfin mon recours immédiat à Celle qui est mon refuge et qu'on n'invoque jamais en vain : Notre-Dame du Prompt-Secours. Je me suis dit : « Je dois faire une neuvaine pour mieux connaître encore la Volonté du Bon Dieu », et voilà qu'étant encore agenouillée, j'ai cru entendre distinctement ces paroles à l'intime de mon âme : « Oui, on vient faire une neuvaine pour savoir si on doit se rendre à un désir de sa supérieure, ce n'est cependant pas cela qu'on a promis au jour

¹ « Les sœurs novices commencent la récréation par une promenade dans l'enclos [...] » (*Coutumier du monastère des moniales dominicaines de Lourdes*, Privat, Toulouse, 1938, p. 199).

² Sœur Marie de Nazareth a commencé à écrire à la fin décembre 1936.

³ La prieure avait une grande cellule où elle pouvait recevoir les sœurs.

de sa Profession ». C'est vrai, ma bonne Mère, ce jour-là on n'avait pas mis de conditions...

Enfin Jésus a été si bon, m'a engagée à aller en toute simplicité, et a bien voulu me donner tous les signes que je me suis permis de lui demander, comme preuve de sa Volonté. Et maintenant, tout par amour ; je sais que rien n'est petit de ce qui peut Lui plaire.

PREMIERE PARTIE

EN BRETAGNE

Plélo, une enfance heureuse

Je vous dirai tout d'abord, ma Mère, que la sainte Vierge a été la première dans ma vie. Elle a été tout, car elle m'a conduite à Jésus, et m'a sauvée tant de fois des périls d'âme et de corps dans lesquels je me suis si souvent exposée.

Je suis née¹ dans une pauvre chaumière² comme tous les enfants de la campagne de ma condition. J'ai été baptisée³ dans une église⁴ où l'on chante le *Magnificat* après le baptême solennel des petites filles et le *Te Deum* pour les petits garçons. C'est donc ce chant d'action de grâce que mes oreilles ont entendu la première fois ici-bas. Mes parents étaient pauvres paysans qui n'avaient rien, rien que leur travail de tous les jours, mais ils étaient riches de leur foi profonde et pratique.

J'ai entendu souvent ma mère⁵ dire : « Je ne suis pas riche, mais lorsque je me couche je dors tranquille, car je ne dois rien à personne ». Mais il fallait travailler dur pour arriver à faire face aux modestes besoins de chaque jour.

Lorsque j'eus deux ans, j'eus une grosse maladie de la coqueluche, et ma mère me porta au sanctuaire de Notre-

¹ Marie-Louise Le Picard est née à Plélo (Côtes du Nord) le 5 juin 1872.

² Une chaumière est une habitation rustique, petite, pauvre, le plus souvent couverte de chaume. Sœur Marie de Nazareth parle ici de la maison de ses grands-parents maternels.

³ Baptême le 06.06.1872, le jour de la Pentecôte.

⁴ L'église Saint-Benoît, de Plélo a été détruite en 1871 mais on conserva la maîtresse fenêtre à cause de sa belle rosace. On commença à creuser les fondations et quelques semaines avant le baptême de Marie-Louise, le jeudi 4 avril, la première pierre de la nouvelle église était posée. Marie-Louise a donc été baptisée dans une cabane élevée par le maire « dans un des bouts du cimetière neuf, pour y faire les offices pendant la construction de l'église neuve ».

⁵ Marie-Louise Chénait. Elle avait trente ans à la naissance de Marie-Louise.

Dame-de-Bon-Secours¹, à Guingamp, pour me consacrer à la sainte Vierge, puis elle promit à cette bonne Mère de couper ma première belle chevelure et de l'apporter à ses pieds dans son sanctuaire. C'était en ce temps-là assez fréquent pour des jeunes filles de se faire raser la tête comme conséquence d'un vœu. La chevelure étant souvent une occasion de vanité, on voyait de belles nattes devant la sainte Vierge sur des plateaux. Pour moi, je guéris vite et dès que je pus parler, mes parents, ma mère ou ma grand-mère² se mirent à me faire la classe. J'appris très vite car à quatre ans, je savais lire l'écriture imprimée. La première phrase que je sus épeler, ce fut ce mot *Vive Marie*. J'avais un oncle maternel marin au long cours très dévot à la sainte Vierge qui avait apporté de ses voyages sur les mers du monde dans les ports où il s'arrêtait, des images des sanctuaires où il allait prier et remercier cette bonne Mère de sa protection. Ces images, il les avait toutes réunies dans un même tableau et placées à la place la plus en vue dans la maison et avait écrit au bas, en gros caractères, ce tribut de sa gratitude : « Vive Marie ».

La première prière que j'appris dès que je sus lire fut le *Salve Regina* en français et je le récitais souvent devant des personnes qui venaient à la maison et avec une grande ferveur, on me l'a dit souvent, mais c'était surtout lorsque les prêtres de la paroisse venaient, et ils venaient souvent car nous étions au bord de la grand-route³ et c'était leur passage. Les vicaires⁴, je

¹ Eglise Notre-Dame de Bon-Secours, 12^e au 16^e siècles. Elle est célèbre pour sa vierge noire en bois.

² Il s'agit de la grand-mère maternelle : son père était devenu orphelin très jeune.

³ La route de Châtelaudren à Plélo. Actuellement la rue du Pré-Boissel.

⁴ Benjamin-Marie Houard, vicaire à Plélo le 24.05.1864 ; Pierre-Marie Even, vicaire à Plélo le 13.11.1868 jusqu'au 09.03.1876 ; Auguste Lamy, vicaire à Plélo le 22.01.1868 jusqu'au 14.04.1877.

me le rappelle, me présentaient le livre à rebours, mais je ne me gênais pas pour leur dire qu'ils le tenaient mal.

Mais ce fut surtout le Saint Rosaire, ma prière favorite, dès l'âge de trois ans. Ma grand-mère, une fois que la Toussaint était passée, n'allait plus guère aux champs ; elle s'enfermait alors pour tout l'hiver dans l'étable qui était très grande et chaude, sur une bonne litière de paille fraîche, installait son rouet et sa quenouille de fin lin et filait toute la journée ; et moi, assise bien en face sur une petite sellette, j'écoutais ses instructions. Elle me parlait de la Passion de Notre-Seigneur, comment il avait souffert des méchants qui l'avaient fait tomber dans le torrent du Cédron. Je comprenais très bien tout cela, parce que la rivière passait tout près. Puis l'histoire de sainte Catherine de Sienne qui avait choisi la couronne d'épines. Surtout, c'était les âmes du Purgatoire qui revenaient le plus souvent et elle me disait que si on arrivait à en délivrer une, on était sûr d'aller au Ciel. « Alors, ma petite fille, nous allons prier pour elle ». J'appris très vite le *Pater* et l'*Ave Maria*, alors elle me le faisait dire et elle répondait. Etant obligée de travailler, elle ne pouvait compter, et moi je comptais sur mes petits doigts, car je n'avais pas de chapelet. Mais grand-mère m'apprit à en enfiler avec des graines de lierre. Oh, ils ne duraient pas longtemps entre mes mains, mais je recommençais dès qu'ils étaient abîmés. Ma grand-mère me faisait la croix avec des pompons de laine rouge à la tête et au bout des bras, puis moi je faisais le reste, mais que c'était beau, ma Mère, ces chapelets ! Un en argent n'aurait pas eu autant de valeur pour moi. Nous priions ainsi la plus grande partie du jour, puis après une dizaine : « Grand-mère, est-ce qu'il y a une âme du Purgatoire de délivrée ? » — « Oh ! non, pas encore ». Et ainsi, on continuait, mais jamais je n'ai su si nous en avions délivré aucune.

Je n'ai jamais eu aucun jouet ni poupée. Pourtant à cet âge, mon cœur s'y serait laissé prendre. Ayant vu une brave femme,

une voisine, promener son petit enfant, je me mis aussi, pour l'imiter, à promener un sabot et à le bercer sur mes genoux. Mais je m'aperçus bien vite que les gens se moquaient de moi. Aussi le sabot fut abandonné pour toujours. Mon bonheur, c'était d'être près de ma grand-mère et de faire ce qu'elle me disait. Quand on avait bien prié, elle allait avec une infinie précaution prendre une tartine de pain beurré posée sur la fenêtre de l'étable, en dehors, donnant sur le jardin, puis elle me disait : « Ma petite fille, voici du pain qui vient du Ciel. C'est le bon Dieu qui nous le donne, c'est la sainte Vierge qui l'a fait. Il ne faut pas en perdre une miette ». Et moi, ce pain, je le trouvais si bon, je le faisais durer le plus longtemps possible afin de le savourer davantage. Il était bien meilleur que celui de la maison ; aussi je ne me faisais pas scrupule de lécher le beurre ou la confiture, et de donner le pain aux poules. On faisait aussi souvent des galettes de blé noir, sur une grande poêle, selon l'usage du pays, mais alors il fallait me surveiller, car c'était mon suprême plaisir de couper de très longs rubans très minces et d'en donner à toutes les poules qui traînaient ces rubans dans toutes les directions ; ne pouvant pas les avaler ni courir avec, car elles marchaient dessus, elles les traînaient à reculons, ce qui m'amusait au plus haut point. Quitte à recommencer à la première occasion.

Ainsi ma petite enfance s'écoulait bien paisible et heureuse, dans la piété. J'appris aussi à ce moment-là une partie des litanies de la sainte Vierge en latin et c'était pour moi un suprême plaisir de les chanter dans un tonneau, la bouche à la bonde : cela faisait une si belle musique ! Il y avait toujours de grands fûts à la maison, destinés à la provision de cidre et je ne manquais pas d'aller les essayer les uns après les autres, pour savoir lequel sonnait le mieux.

Puis, le soir, quand le grand-père¹ était arrivé des champs, souvent bien fatigué sans doute, le lutin trouvait moyen encore de monter sur un de ses genoux et alors il me faisait sauter en chantant : « Petit Jésus bonsoir, mes délices et mon espoir » et le matin c'était : « Petit Jésus bonjour, mes délices et mon amour ». C'était ma prière, mais cela ne finissait plus avec moi. « Encore, grand-père, encore ! ».

Puisque nous sommes au temps de Noël, ma bonne Mère, je vais vous dire comment se passait alors la fête de Noël dans les bonnes familles et chez nous aussi. D'abord, peut-être cinquante fois dans l'année, on allait trouver maman : « Quand est-ce que le petit Enfant Jésus viendra sur la terre ? » — « Oh ! c'est loin, bien loin encore ». Et alors lorsque le papa allait couper du bois, on le suivait pour chercher la bûche de Noël, le tison de Noël, comme nous l'appelions. On choisissait, on choisissait encore, puis on recommençait à la première occasion. Si on trouvait mieux, le premier était abandonné et ainsi de suite, toute l'année. Mais quelle joie enfin, quand maman pouvait dire que le petit Jésus arrivait le jour après demain. La veille du grand jour arrivait en effet. D'habitude les parents allaient se confesser pour communier le lendemain. Le soir après le souper en famille, mon père² allait à la grange chercher l'énorme tronc d'arbre ou racine, ma mère la bouteille d'eau bénite, les enfants trépignant de joie. Le tison était déposé devant la cheminée, là on s'agenouillait tous ensemble ; on récitait un *Pater* et un *Ave*, puis le chef de la famille aspergeait d'eau bénite la bûche dans tous les sens. Puis on le plaçait au bord d'un feu de campagne qui pouvait compter ce soir-là : c'était parce que le petit Jésus ayant trop froid dans l'étable de Bethléem, viendrait s'asseoir sur le tison pour se

¹ Jean-Louis Chénait était le grand-père maternel. Il était laboureur.

² Gilles-Marie Le Picard. Il avait trente-neuf ans à la naissance de Marie-Louise. Il était journalier.

chauffer. Je me levais en chemise pour voir s'il était arrivé dans cette belle nuit. Bien sûr, je ne l'ai pas vu, mais je n'en restais pas moins *convaincue* qu'Il y venait. On laissait ainsi le tison au bord du foyer tout le jour de Noël et la nuit du grand jour, puis on le retirait pour le remettre le jour des Rois, puis pour la chandeleur. Alors il était retiré tout à fait, et ce qui en restait était gardé dans un endroit de la maison, de même que le rameau béni, comme préservatif contre les orages. C'est la foi qui sauve sans doute, mais nous n'avons jamais eu aucun dégât : ni de tempête, ni de grêle, ni d'orages, dans nos récoltes, ni dans nos logements. Il faut vous dire, ma bonne Mère, chez nous le petit Jésus ne descendait pas dans les petits sabots au matin de Noël : il n'y avait ni jouets ni bonbons, mais je défierai bien les petits enfants les plus gâtés de friandises, d'être plus heureux que nous, car le divin Enfant y venait avec sa grâce et son amour et remplissait de joie tous les cœurs.

Ma bonne Mère, avant d'entrer dans une nouvelle phase de mon humble existence et vous raconter mes aventures de petite bergère — puisque je n'ai été ou à peu près que cela jusqu'à mon entrée en religion — je veux vous dire que je vivais alors presque à côté de la petite Thérèse de Lisieux. Je n'ai que sept mois moins trois jours de plus qu'elle¹. Nos deux provinces étaient voisines². J'ai fait ma première communion la même semaine qu'elle³. En lisant sa vie, je puis bien souvent me rendre compte de ce que je faisais à cette date. Mais hélas ! quelle différence de vie !... Bien souvent, je me suis dit : « Ah ! si j'avais vécu près de cette gracieuse enfant, si je l'avais connue, je l'aurais aimée ; et si j'avais pu alors mettre mes petits pieds dans ses pas de géants, peut-être que moi aussi

¹ Thérèse est née le 02.01.1873.

² Thérèse était du Calvados, dans la province de Normandie.

³ Thérèse fait sa première communion le 08.06.1884 et sœur Marie de Nazareth le jour de la Pentecôte, le 14.05.1884.

je serais devenue une sainte. Ô mon Dieu ! il ne faut pas que je m'arrête à des regrets stériles. Je ne suis qu'un tout petit caillou destiné à être enfermé dans l'intérieur de la muraille du grand édifice de la sainteté. Pour cela, point n'est besoin d'être brillant, point n'est besoin d'être même bien poli. Il suffit qu'il soit dur, or vous m'avez durci, mon Dieu, sous le pressoir de votre croix. Je vous demande pardon de n'avoir pas été toujours fidèle aux inspirations de votre grâce. Je vous remercie de toutes celles que vous m'avez données. Je vous remercie de n'être rien pour que vous soyez *tout*, de n'avoir rien pour que vous ayez *tout* pour l'éternité ».

Ma bonne Mère, lorsque vous m'avez demandé ces quelques notes, vous m'avez dit de tout mettre et je veux faire de tout cœur selon que la lumière de la grâce me le montre. Mais si, après que ce travail soit tout à fait fini, avant que vous lisiez plus loin que cette page, vous me dites d'aller en faire un nouveau feu de joie à la Très Sainte Vierge ! j'irai de ce pas, ma Mère, avec plus de joie encore que la première fois, il y a quelques semaines. Et sans le rouvrir, une fois de plus, il sera vite la proie des flammes.

J'avais écrit des notes par obéissance à mon confesseur¹ qui, dit-il, en avait besoin pour la direction de mon âme². Je les ai brûlées avec toutes mes lettres de direction que je gardais depuis quarante-cinq ans. Avec l'autorisation de l'obéissance à notre vénéré Père provincial³ et sans rien regarder une dernière

¹ L'aumônier du monastère assurait les confessions. L'abbé Bertrand Ferrère, né le 09.12.1854 à Ilheu ; ordination le 10.07.1881, a été aumônier du monastère des dominicaines de Lourdes du 25.10.1895 au 02.07.1925 date de son décès à l'âge de soixante-douze ans.

² Vers 1920, l'abbé Ferrère avait demandé à sœur Marie de Nazareth de lui faire connaître les grâces reçues, au nom de l'obéissance.

³ Le vénéré Père provincial est très certainement le P. Vayssière, provincial de 1932-1936 puis de 1936-1940 ; il était regardé comme un saint.

fois, j'ai fait le feu de joie à la sainte Vierge, à l'heure exacte qu'il m'avait dite, et cela pour la tranquillité de mon âme, pour que jamais rien ne soit découvert et qu'on ne pense que ce que je pense moi-même : je suis moins que rien puisque j'ai eu le malheur d'offenser Dieu bien des fois.

Je n'avais jamais songé écrire que les notes de [la] retraite du mois, et de la grande de l'année ; et si j'avais jamais pensé écrire quelque chose sur l'intime de ma vie, j'en aurais été tout à jamais détournée par une réflexion de la Mère Marie Madeleine¹. Voici. C'était vers 1901 ou 1902, au moment des plus grandes menaces d'expulsions Combes. Notre vénérée Mère² avait dit aux jeunes sœurs qui n'avaient pas le livre de nos saintes constitutions de copier les principaux passages afin de les avoir pour les emporter au cas où nous serions chassées de notre couvent. J'en avais déjà copié beaucoup, j'étais arrivée au chapitre des apostates. Or celui-là, il me répugnait de le mettre et je m'étais arrêtée là. Nous partagions alors une cellule séparée par une cloison en toile tapissée, avec sœur Marie Stéphanie. Et celle-ci, me voyant souvent avec mon cahier, me taquinait à la récréation. Or, un jour, elle dit en parlant de ces temps-là et à propos de quelque chose : « c'était, dit-elle, au moment où sœur Marie de Nazareth écrivait sa vie. »

¹ Sœur Marie-Magdeleine du Sacré Cœur [Léonie] de Mabile de Bronac. Maîtresse des novices de 1908-1909 et maîtresse des converses de 1910-1912 ; puis maîtresse des converses de 1924-1926. Sœur Marie-Agnès du Calvaire était sous-maîtresse des converses à cette date.

² Mère Marie Catherine Jardel [née le 09.05.1844, à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) ; entrée au monastère de Mauléon le 20.05.1865 ; profession le 30.08.1866 ; envoyée à la fondation d'Arles en 1878 ; décès à Lourdes le 08.01.1917] avait fait le transfert du monastère d'Arles à Lourdes en 1888. Elle était donc regardée, à tort, comme la fondatrice du monastère. Le 10 novembre 1881, elle fut élue prieure et réélue ensuite tant à Arles qu'à Lourdes, jusqu'en 1909.

Et la mère Marie Madeleine, qui était alors notre Maîtresse, de s'écrier indignée : « Vous écrivez votre vie, vous !... » Pressentant bien qu'il allait m'arriver quelque chose de bon, je répondis : « Hé ! oui, ma Mère » — c'était bien aussi ce qui allait être la vie de mon âme quand j'aurai perdu tout le reste. De plus en plus mécontente, elle me dit : « Ah ! ça sent mauvais, ah ! que ça sent mauvais ! » Hé ! je le savais mieux qu'elle, la pauvre Mère, que ma vie sentait mauvais et était indigne d'être mise par écrit. Mais j'étais heureuse et je jouissais de me l'entendre dire en public. Quant à sœur Marie Stéphanie, je la rassurai tout de même après coup en lui disant : « Personne ne connaît mon histoire, que le bon Dieu et moi. Et vous pouvez croire que je ne l'ai pas écrite ».

A Plouagat

Epreuves d'une petite bergère

Maintenant, ma bonne Mère, je vais continuer à chanter avec vous les miséricordes du Seigneur et à lui rendre grâce de tout ce qu'Il a fait pour ma pauvre petite âme. Lorsque j'eus quatre ans, j'eus un petit frère qui s'envola au Ciel aussitôt son baptême fait à la maison par mon oncle, car il n'y avait pas le temps d'aller à l'église. Il ne vécut qu'un quart d'heure. Après cela, mes parents quittèrent la maison paternelle¹ où ils étaient restés depuis leur mariage et prirent une ferme dans un autre village², à deux kilomètres³ et établirent définitivement leur ménage à leur compte. Ils emmenèrent avec eux ma petite sœur Eugénie⁴ qui avait deux ans. Moi, je restais encore un an avec ma grand-mère (maternelle) qui ne pouvait pas se passer de moi. Elle me menait à la grand'messe le dimanche et j'apprenais de plus en plus à lire et mes prières. Mais au bout d'un an, quand tout fut bien installé, mes parents jugèrent que je pouvais désormais leur rendre quelque service ; ils m'appelèrent près d'eux. Et maintenant adieu les beaux jours de ma petite enfance ; adieu, chers bons parents tant aimés et que je ne devais presque plus revoir. J'allais, ô mon Dieu, commencer à cultiver le sillon que vous m'aviez tracé dans la vie. A cinq ans, j'allais apprendre à souffrir.

¹ M. Le Picard étant orphelin, il s'agit de la maison du père de sa femme. D'où le lien très fort qui unissait Marie-Louise à ses grands-parents maternels.

² Ce village était un des villages qui faisait partie de la commune de Plouagat — ce qui veut dire, en breton : paroisse de Saint-Agat.

³ La commune de Plouagat étant à l'ouest de la commune de Plélo, les deux bourgs sont assez éloignés mais certains villages se touchent.

⁴ Eugénie-Marie.

Lorsque je fus arrivée près de mes parents, tout de suite, ils me confièrent la garde du troupeau qui se composait habituellement de trois à quatre vaches, une ou deux brebis et quelques petits agneaux. Il y avait alors une brebis qui était de ma taille et peut-être aussi de mon âge, je ne sais, mais toujours est-il que cette bonne bête dès qu'elle me vit me prit en grippe et me voua la plus entière antipathie. Elle se reculait doucement dès qu'elle voyait le bon moment et s'avançant ensuite avec colère, elle me donnait un grand coup de tête dans le dos, me jetait par terre, et quand c'était au beau milieu de l'estomac, elle me jetait sur le dos et cela faisait bien mal. Mes parents me disaient bien de me jeter par terre quand je la verrais venir, mais j'étais si petite que je ne m'en doutais pas toujours. Dès lors mes parents résolurent de s'en défaire. Mais en attendant le jour de la foire, j'aurais pu être tuée bien des fois si la sainte Vierge n'avait veillé du haut du Ciel sur sa pauvre petite bergère. A cette époque, la petite Thérèse de Lisieux comptait avec Céline ses sacrifices volontaires sur son petit pratiqoire ! Moi, le bon Dieu allait de plus en plus m'en donner sans compter, sans même savoir ce que c'était qu'un sacrifice. Seulette au milieu des champs à longueur de journées, je m'ennuyais. J'avais très peur des gendarmes. Les gendarmes ! les braves, je ne les avais jamais vus, mais on m'avait tant dit qu'ils faisaient la tournée dans les campagnes et qu'ils emportaient attachés sur leurs chevaux les petits enfants qui n'étaient pas sages, que j'avais peur d'être marquée sur leur liste. Mais je pleurais surtout à la pensée qu'ils pourraient aussi emporter ma maman. Je craignais encore plus pour elle que pour moi.

Enfin mes parents m'avaient enseigné de me mettre à certains endroits et « quand le soleil tapera là, me disaient-ils, au milieu du front, ce sera l'heure de ramener les bêtes et de venir dîner », ce que je faisais. « Puis le soir, quand tu verras l'étoile des Patours » (des pasteurs), c'est-à-dire cette belle

grande étoile qui est allumée la première dans le ciel, après le coucher du soleil. C'est sur cette étoile que tous les petits bergers comme moi se guidaient pour ramener leurs bêtes, mais moi alors, j'avais peur des croquemitaines ; et croquemitaine, pour moi, alors et bien longtemps depuis, c'était ces bêtes fantastiques qui se formaient dans les nuages après le coucher du soleil. Comme il fallait que je regarde souvent le ciel à cause de l'étoile, j'en voyais surgir de tous côtés, tous plus terribles les uns que les autres, et je me demandais lequel allait descendre pour me croquer.

Je passais ainsi deux ans — de cinq à sept ans — et ces deux ans ne furent marqués que par ma première confession et par des leçons pour apprendre la grande prière de l'église afin que je puisse bientôt la présider pour la faire en famille. Ce fut mon père qui se chargea de me préparer à la confession en râtelant des feuilles dans un de nos champs. Alors je ne savais pas ce que c'était qu'un péché, mais je dis tout ce que mon père m'avait dit. On m'envoya une après-midi. Personne à l'église : les enfants de l'école s'étaient confessés dans la matinée. Enfin, au bout d'un petit moment, un prêtre trouva la porte de la sacristie. Il me vit près de son confessionnal et vint à moi, me demanda si je voulais me confesser. Sur ma réponse que oui, il me prit sous les bras et me porta dans le confessionnal où je me blottis à genoux, bien profondément, sous l'accoudoir. Mais le prêtre me dit de me tenir debout. Après la confession, comme j'étais seule, il me donna une image. Ce dont j'étais bien fière pour revenir à la maison et bien contente de ce que le prêtre m'avait dit.

On touchait alors à la fin de l'année 1879. Cette année-là, 1879-1880, il y eut un hiver affreux : plusieurs semaines de neige et glacée dessus. Les pauvres durent bien souffrir. Cette année-là, les oiseaux mourraient de faim et de froid. C'était sans doute à ce moment-là que la petite Thérèse de Lisieux cherchait les oiseaux morts pour les enterrer tous dans un

même cimetièrre. Moi de mon côté, avec ma petite sœur, nous en faisons bien un peu autant. On en trouvait partout. Moi-même j'ai trouvé un jour un beau pivert, le *piu piu* au joli plumage, mort sur la neige dans le jardin. Puis mon père apportait des geais aux plumes blanches et bleues qu'on prenait pour faire des fleurs pour l'autel de la sainte Vierge.

Ce qui fut bien pire, c'est qu'il s'abattit sur toute la région une grande épidémie de fièvre typhoïde. Presque dans chaque maison, il y avait des malades ou des morts. Il y avait alors dans notre petit village, deux femmes qui vivaient seules et qui tombèrent malades. Personne pour les soigner. Alors les voisins, à tour de rôle, se dévouèrent. Ma mère y allait aussi, tout le temps qu'elle pouvait disposer sur son ménage. Les deux femmes moururent ; et ma pauvre mère, atteinte à son tour, dut s'aliter pour ne plus, hélas, se relever. Je ne me rappelle pas combien de temps elle resta malade, mais ce dont je me souviens très bien, c'est qu'alors comme aujourd'hui d'ailleurs, il existait un usage charitable en Bretagne et qui fut bien observé pour maman sur son lit de mort. Dès qu'on apprend dans le pays qu'une personne est malade, tous les environs, parents et amis, viennent la voir et chacun apporte quelque chose : une bouteille de vin, ou d'eau de vie, une livre de pruneaux, des oranges, des gâteaux, du pain blanc, etc. etc., enfin tout ce que l'on sait qui peut faire plaisir à un malade. De cette façon, même les pauvres sont bien soignés. Chez nous aussi, il y avait un placard bien garni, mais réservé uniquement pour la chère malade. Cependant, il y avait là deux petites gourmandes qui voyaient bien du coin de l'œil arriver toutes ces bonnes choses, et quand on en servait à maman, on était là, assises sur un banc près du lit, et regardant, soufflant, soupirant ; assez haut, pour faire comprendre qu'on n'était pas loin. Puis n'y tenant plus : « Maman, vous avez-ti de trop ? » Hélas oui, la pauvre mère en avait toujours de trop, pour partager avec ses pauvres petites qui allaient être si vite privées

de ses soins et de sa tendresse. Lorsque mon père était à la maison, on ne s'approchait pas du lit, car il nous aurait fait partir. Oh ! ma bonne Mère, toute ma vie, j'ai regretté ces fautes. J'ai regretté d'avoir privé parfois ma chère maman sur son lit de mort, pour partager avec moi.

Vous voyez le contraste avec Thérèse et Céline de Lisieux, elles qui réservaient un bel abricot, pour leur maman malade, qu'on leur avait donné. J'allais bientôt faire ma première communion. Je crois que c'était là mon plus grand péché. Cet état de chose ne dura pas longtemps, car nous tombâmes malades, ma petite sœur et moi¹. Tout de suite, nous fûmes très mal et les prêtres de la paroisse venaient souvent voir les malades dans le pays. Ils venaient aussi chez nous. Mon père, lui, était debout, mais dévoré d'un profond chagrin, en nous voyant trois si gravement malades. Pour maman, il n'y avait déjà plus d'espoir. Les prêtres m'interrogèrent et me trouvant assez instruite de ma religion, il fut décidé que je ferais ma première communion en même temps que maman ferait, elle, sa dernière et que nous recevriions l'extrême-onction. Et le prêtre me préparait à chaque visite. Toutefois, avant ce grand acte, je me souviens très bien, maman demanda à nous embrasser une dernière fois et nous faire ses adieux. Elle me dit : « Ma petite fille, tu seras bien sage ; moi, je m'en vais au Paradis. Voilà ton petit frère qui vient me chercher. Ce petit ange envolé au Ciel aussitôt son baptême, ne le vois-tu pas au pied de mon lit ? » Non, je ne vis rien. Le voyait-elle réellement ? Ou voulait-elle nous adoucir l'atroce souffrance du dernier adieu ? Je ne sais. Déjà trop malade pour comprendre au juste ce que je venais de faire, je ne pensais plus qu'à la sainte communion. J'étais heureuse. Enfin le grand jour arriva et tout le village était là, réuni. Puis, la petite cloche

¹ Pas plus la mère que les enfants ne soupçonnaient le danger de la contagion.

se fit entendre et mon jeune cœur de sept ans battait bien fort. On fit sortir tout le monde pendant que nous nous confessions. Bientôt Jésus fut dans mon cœur et ma joie au comble quand je me vis revêtue du scapulaire de la sainte Vierge¹ ; alors je m'endormis dans un coma qui dura quinze jours.

Dans mon délire — on me l'a dit — je répétais sans cesse les premiers mots de la grande prière qui se faisait à l'église et que j'apprenais avant d'être malade : « Mettons-nous en présence de Dieu ». Durant ces quinze jours sans connaissance, ma bien-aimée maman mourut², fut enterrée sans que je m'aperçoive de rien. Elle avait trente-sept ans. Ce fut la faim qui me fit prendre conscience de la vie et je demandais du pain, *du nôtre* — qui était du pain bis, comme celui que nous avons au réfectoire.

Vous devinez, ma bonne Mère, quelle fut la joie de mon pauvre père si angoissé. Ma petite sœur, qui avait été moins mal, allait mieux aussi. Alors je m'aperçus vite que maman ne venait pas me voir ; j'étais étonnée, je demandais à ma cousine qui l'avait soignée comme nous, où était ma mère : elle me répondit brusquement : « Elle est dans le cimetière de Plouagat ». Oh ! mon Dieu, un coup de poignard enfoncé dans mon cœur à cette heure-là ne m'aurait pas fait tant souffrir que cette parole. Cette cousine, fille du frère aîné de mon père, plus âgée que moi de quinze ans, avait un cœur d'or. Très dévouée, ses parents l'avaient envoyée pour nous soigner et tenir le ménage, ce qu'elle fit pendant deux ans, avec le plus entier dévouement. Mais elle était brusque par nature et très franche. La tendresse alors n'était pas son côté faible. Elle m'aimait beaucoup moins que ma sœur, car mon caractère était moins

¹ « On me donna tous les derniers sacrements, l'indulgence plénière de la bonne mort, et on me revêtit du scapulaire du Mont-Carmel » (Récit pour Blagnac).

² Elle mourut le 28.02.1880.

enjoué. Elle fut la seule dans la famille qui s'opposa plus tard à ma vocation, mais quand elle vit qu'il n'y avait rien à faire, elle m'écrivit : « Puisque c'est ta vocation d'être religieuse, c'est aussi la nôtre. Va de l'avant et bon courage ». Jusqu'à sa mort en 1933, elle est restée très bonne pour la communauté et généreuse selon ses moyens. A chaque Noël et Pâques, il y avait sa petite offrande et son colis de beurre. Elle a même fait célébrer une messe pour le bon M. Ferrère, quand elle a appris sa mort. Ce qui avait bien touché le Père Lamanne¹.

Sachant enfin que j'étais orpheline, je pleurais amèrement. Mais les deuils n'étaient pas finis. Un mois après, le bon Dieu venait aussi chercher ma grand-mère tant aimée. Un bien douloureux coup encore, pour mon cœur qui aurait eu tant besoin d'affection, mais le bon Dieu, Lui, ne voulait plus que je m'attache. Il était venu dans mon cœur, Il voulait être le seul aimé. J'ai gardé toute ma vie une grande reconnaissance à Jésus, d'être venu prendre possession de mon âme avant que je connusse le mal. Il avait ravi les prémices de mon amour que, plus tard, peut-être, je n'aurais pas su lui garder.

Après que j'eus repris connaissance et appétit, je me remis vite. Alors mon père songea à m'envoyer à l'école. Une des grandes écolières du village me conduisit avec mon livre écorné dans ma poche, celui où je lisais le *Salve Regina*, mais je ne me rappelle plus quel livre c'était.

Seulement, comme Eugénie, ma sœur, était encore jeune et que les champs étaient alors ensemencés, on me gardait souvent à la maison pour garder les vaches. J'allais dans les chemins les moins fréquentés, où il y avait le plus d'herbes. Souvent je passais des journées sans voir âme qui vive et toujours la pensée de ma mère. Quand la faim se faisait sentir, c'est-à-dire vers midi, j'allais m'asseoir dans des endroits où

¹ Le P. Michel Lalanne était un neveu de l'abbé Ferrère.

quelques semaines auparavant elle venait m'apporter mon petit dîner. Alors tirant de ma poche un morceau de pain que ma cousine m'avait donné le matin avec du beurre dans un trou de la tartine, je le regardais tristement en me disant : « Ah ! ce n'est plus comme quand ma mère vivait. Elle venait m'apporter du lait, des pommes ; et maintenant plus rien, et je n'ai plus de mère ». Et je me cachais la tête dans les mains et je pleurais tant que j'avais de larmes dans les yeux et dans le cœur. Je cherchais dans les endroits où elle était passée pour voir si je découvrirais la trace de ses pas, quelque chose d'elle enfin. Mais *rien, rien*, c'était la solitude.

Il y avait des jours où, n'y tenant plus, je m'agenouillais, les yeux pleins de larmes vers le Ciel, et je priais ainsi : « Ô mon Dieu, vous qui m'avez pris ma chère maman, montrez-la moi encore une fois, si elle est au Ciel avec vous. Oh ! je vous en supplie, laissez-la moi voir ; mon Dieu, ayez pitié de moi qui n'ai plus de mère. » Je ne sais pas comment la voûte du ciel ne se déchirait pas à ma prière et à ma douleur. Non, je ne l'ai pas revue, ni dans mes rêves, ni d'aucune manière, non plus qu'aucun de mes chers défunts. Le bon Dieu voulait que je boive le calice jusqu'à la lie, sans consolations. Le bon Jésus ne faisait pas sentir sa présence alors dans mon âme. On eut dit qu'Il n'était venu au jour de ma première communion que pour creuser des abîmes que bientôt pourtant il allait combler.

Lorsque enfin j'avais épuisé toutes mes larmes, je me décidais à manger mon pain. Mais bien souvent, je ne trouvais pas d'eau, trop petite pour connaître où étaient les bonnes sources. Je partageais avec mes bêtes l'eau des roulières, c'est-à-dire cette eau boueuse qui se conserve quelque temps après les pluies, dans l'enfoncement des grosses charrettes. Moi qui relevais d'une maladie mortelle, je ne sais pas comment j'ai eu la force de tant souffrir.

Cependant, ma bonne Mère, je vous le dis bien sincèrement, ma vie de petite bergère alors n'était pas une exception. Oh !

non, ne croyez pas que je faisais quelque chose d'extraordinaire. Les autres enfants des fermes de la campagne bretonne en faisaient tout autant. Les enfants de Bretagne sont habitués, tout petits, au travail et surtout à la garde du bétail. Les parents travaillent dur aux champs et à peu près tout le monde est cultivateur. Les aînés commencent, puis quand ceux-ci sont en âge de pouvoir faire la route — quatre, cinq kilomètres souvent pour aller à l'école — les cadets les remplacent. Puis les petits, etc. Aussi les rafales de pluie ou de neige, le froid ou la solitude de mes journées ne me pesaient pas trop à ce moment-là. Mais c'était le chagrin de ma pauvre maman.

Un mois après sa mort, je perdais aussi ma si bonne grand-mère, puis ma marraine. Enfin avant ma dixième année, mon vénéré grand-père était lui aussi emporté en huit jours, sans pouvoir l'embrasser une dernière fois. Tous ces coups si douloureux sortaient de plus en plus mon âme des légèretés de l'enfance : à huit ans, je n'avais aucun goût pour les jeux. De plus, on s'aperçut vite, et moi la toute première, que la terrible fièvre typhoïde avait laissé son cachet sur mon bras et surtout sur ma main gauche. Plus tard les médecins ont déclaré que j'étais née avec le bras et la main gauche atrophiés¹. Cela, peut-être, mais ce qui est certain, c'est que je n'en avais pas souffert et maintenant, pendant quatorze longues années, j'allais beaucoup souffrir. Il y avait au revers de la main une grosseur

¹ « Ce fut alors que je commençais à souffrir de la main ; jusque-là, enfant riieuse et insouciant, je ne m'étais aperçue de rien, alors qu'elle ne grandissait plus, ni le bras non plus ne grossissait plus à l'égal de l'autre : les douleurs de la main quand on me la touchait étaient insupportables : on consulta le médecin, mais il ne s'en soucia guère, il dit : ça, c'est une atrophie d'enfance, c'est de naissance, il n'y a rien à faire, pas de guérison. Alors on ne s'en occupa plus chez nous, on me laissait crier quand je souffrais trop, car une grosseur enflée se forma sur le dos de la main, et c'était là la source du mal et j'essayais de le cacher » (Récit pour les sœurs de Blagnac).

tellement douloureuse que je ne pouvais supporter que personne ne me touche, et à chaque changement de temps, et surtout de saison, les douleurs redoublaient. Je disais souvent à mes parents avant que personne ne soit levé, le matin, que le temps était changé.

Consolations et épreuves

Lorsque j'allais à l'école¹, je ne me mêlais presque pas aux autres petites filles parce qu'elles me tiraient à droite ou à gauche, comme font les enfants en jouant. Et cela me faisait très mal à la main. Je sentais le besoin de m'isoler, aussi, tous les midis. Après le petit dîner, j'allais au cimetière prier sur la tombe de maman. D'ailleurs mon père me l'avait recommandé. Puis le besoin de chercher quelque chose d'infini que je ne trouvais pas. Je me mis à penser à la mort, au bonheur du Ciel, et cela en lisant toutes les épitaphes des croix du cimetière. Ma petite âme trouvait une nourriture toute céleste.

Mais aussi, et surtout, j'allais à l'église² toute proche, dans la chapelle de la sainte Vierge — une chapelle latérale dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Là, j'aimais beaucoup prier, mais je ne sais pas si je savais lui demander d'être alors ma Mère. Pourtant la sainte Vierge, si bonne, allait me prendre dès lors pour sa fille et allait doucement me conduire à Jésus. La sainte Vierge, je la connaissais depuis toujours : dans ma famille, la meilleure place dans la maison était pour Elle. Elle y avait un autel qu'on appelait « le Paradis », toujours bien orné.

Là, dans cette chapelle, il y avait un grand tableau en carton sur lequel étaient écrites les litanies de Notre-Dame de Lourdes. Je regardais bien s'il n'y avait personne à l'église — et il n'y en avait jamais à cette heure-là. Alors je grimpais sur une chaise et je décrochais le tableau. Je lisais lentement les litanies, mais lorsque j'arrivais à ces mots : « Notre-Dame de

¹ « On commença alors à m'envoyer à l'école guidée par une petite fille de mon village, dont la famille était amie de la mienne. Angèle, devenue religieuse elle aussi plus tard : Petite sœur des Pauvres » (Récit pour les sœurs de Blagnac).

² L'église Saint-Pierre (15^e, 18^e, 19^e).

Lourdes qui êtes apparue dans la Grotte de Massabielle comme la colombe mystique dans le creux du rocher, priez pour nous. Notre-Dame de Lourdes qui avez choisi pour confidente une humble enfant pour nous enseigner l'innocence la plus parfaite, priez pour nous », je m'arrêtais alors longuement, pensant à ce que pouvait signifier ces paroles. Un baume tout divin descendait dans mon âme sans que je puisse rien m'expliquer ni comprendre. J'ignorais, bien entendu, le premier mot des apparitions de Notre-Dame de Lourdes. Ni mes parents, ni personne de la famille ne les connaissaient, ou du moins ne m'en avaient jamais parlé. Ainsi je passais des heures délicieuses près de la sainte Vierge. Puis quand la cloche sonnait, je courais à l'école, pensant à la joie que j'aurais à revenir le lendemain.

Un jour, dans mes visites à l'église, je trouvais notre vénérable curé, le chanoine Thomas¹, étendu inanimé sur le pavé de l'église. Tout d'abord, j'eus peur, mais m'étant approchée, je vis qu'il respirait encore. Alors je courus chercher des hommes dans le bourg pour le transporter au presbytère. Il vécut encore deux ans².

Enfin, une fois, en allant ainsi passer ma récréation avec la sainte Vierge, je rencontrais sur la rue du bourg une petite fille de l'école. Elle me dit : « Où vas-tu, Marie-Louise ? » — « Je vais à l'église parler à la sainte Vierge ». Elle tira alors de sa poche un petit livre, elle me le donna en me disant : « Tu liras dedans quand tu seras à l'église ».

Je revois encore, à tant d'années de distance, la place que j'occupais sur un prie-Dieu presque aussi haut que moi.

¹ Marie-Louis Thomas, curé de Plouagat, démissionnaire de la cure de Plouagat le 11.11.1883, décédé le 11.03.1895 à Binic où il s'était retiré.

² Durée difficile à comprendre puisque le chanoine Thomas a quitté la cure en 1883 et est mort douze ans plus tard. Il est peut-être resté deux ans encore au presbytère après son accident ?

J'ouvris donc le petit livre et je tombais, juste à la première page, sur un petit feuillet de l'auteur des « Paillettes d'or » : « Un quart d'heure devant le saint Sacrement » ; je le lus et le relus. Il me semblait que c'était Jésus si caché qui me parlait du tabernacle. Ce fut pour moi toute une révélation : « Dis-moi ce que tu dirais à ta mère si elle était là et qu'elle te pressât sur ses genoux ». Hélas ! ma mère reposait pour toujours à très peu de distance du lieu où je priais alors et son âme, près de Dieu, veillait sur ses pauvres petites orphelines. Mais Jésus, qui voulait mon cœur tout à Lui, commençait dès cet instant béni à s'en emparer, et pour toujours. Je goûtais une douceur indicible aux pieds de Notre-Seigneur. Ce jour-là, Il voulait donc bien être l'ami à qui je pouvais confier toutes mes peines et aussi mes joies, mais en ce temps-là elles étaient rares. Et Jésus se révélait à ma petite âme de huit ans non encore pour la combler de consolations, mais pour être sa force pour souffrir.

Car à côté de son intime union dans mon cœur, il allait déposer une petite croix qui me fit bien souffrir, et cela pendant plusieurs années. Il n'y avait qu'à Lui que je confiais mon chagrin ; à personne plus sur la terre, je n'aurais osé en parler. Mais aussi ce fut Lui qui magnifiquement vint m'en délivrer un jour. Je ne voulais que Lui ; aussi ne permit-il jamais, tout le temps que je fus dans le monde, que j'eusse quelque amitié. J'aimais tout le monde et beaucoup même, mais je ne sentis jamais le besoin d'intimité avec personne. Aussi, cette épreuve qui me faisait tant souffrir alors, ma bonne Mère, je veux vous la dire, à vous. C'était que je croyais bien sincèrement que je serais forcée un jour d'admettre, à côté de Jésus, une autre affection, que je ne voulais à aucun prix. Voici de quoi il s'agit.

Dès que mes parents furent installés dans leur ferme, il y avait dans un village tout proche, une excellente famille¹

¹ La famille Le Roux.

composée du père, de la mère, et de trois petits garçons. Or cette famille s'attacha à la mienne avec une touchante affection, en sorte que les deux étaient vraiment sœurs : ce qui manquait dans l'une se trouvait dans l'autre. On partageait les épreuves, le travail et, dans l'une comme dans l'autre maison, on vivait absolument en famille, parents et enfants. Lorsqu'on se réunissait pour un travail, on mangeait à la même table. Le chef de cette intéressante famille m'aimait d'une grande affection. Dès que je fus arrivée près de mes parents, il me la témoigna à chaque occasion, me prenant dans ses bras, sur ses genoux, et disant à qui voulait l'entendre : « Ah ! celle-ci sera ma belle-fille. Je lui réserve mon fils aîné ». Les premières années, cela alla passablement, mais lorsque j'eus huit ans, que je commençais un tout petit peu à me rendre compte de ce que c'était que le mariage, je l'eus en horreur, je puis le dire. Et les plus grandes colères de mon enfance éclataient surtout lorsqu'on venait à m'en parler. Alors je jetais tout ce que j'avais dans les mains et je m'en allais dehors.

C'est ainsi qu'un jour¹ je jetais un écheveau de fil que je tenais à ma grand-mère — la mère de ma seconde maman — parce qu'on me faisait des reproches que les vaches avaient mangé du blé dans un champ où je les avais gardées et qu'elles me disaient — ma mère et ma grand-mère — qu'on allait bientôt songer à me marier.

Ceci, ma bonne Mère, ce sont des caprices d'enfant sans doute, mais les grandes personnes ne se rendent pas non plus toujours compte des paroles qu'elles prononcent devant les

¹ Comme Sœur Marie de Nazareth le dit plus loin, elle anticipe en rapportant ici l'épisode d'Eugène qui aura lieu plus tard, lorsque son père sera remarié. Marie-Louise insère cet épisode où elle avait onze ans au milieu d'un récit qui se situe à l'âge de huit ans.

enfants. Elles ont souvent des portées qui vont loin, je vous assure. Pour moi, je souffris beaucoup alors dans ma petite âme. A partir de ce moment, je ne voulus plus être caressée par aucun homme, même mon propre père. C'est pourtant encore à ce moment-là sur ses genoux, que j'appris le *De profundis*, afin de pouvoir le dire à la prière en commun pour ma pauvre maman défunte. Mais en dehors de là, ce fut fini. Dès qu'il était en voyage ou qu'il ne nous avait pas vues une journée, je savais combien il me comblerait de caresses. Aussi je priais ma cousine, ou une des bonnes après elle, de me coucher avant qu'il arrive.

Cependant, dans la famille dont je parle, je ne m'en tirais pas toujours à si bon compte. Lorsque Eugène¹ — c'était son nom — me prenait et me parlait d'être sa belle-fille ; alors je protestais, disant que « non, je ne voulais pas son fils ». Il me disait : « Oh ! Oh ! il faudra bien. Par exemple ! Vous ne serez pas la maîtresse ». J'essayais pourtant d'être la maîtresse. Je mordais, je griffais et je donnais des coups de sabots dans les jambes, de toute la force de mes petits pieds, afin qu'il me lâchât et désormais, c'était les mêmes scènes à chaque fois. Voyant alors dans mon petit esprit que je ne pouvais pas avoir raison du père, je résolus de me venger sur le fils. Dès lors je vouais à ce pauvre petit la plus entière antipathie. Je lui faisais toutes les méchancetés que je pouvais. Je cachais ses sabots et je refusais absolument de dire où je les avais mis, en sorte qu'il était obligé d'aller pieds nus jusqu'à ce que sa mère allât au marché, car nous étions très loin de la ville. Je lui disais qu'il

¹ Eugène Le Roux est né le 03.11.1876 à Plouagat, « dans une famille plus riche en vertus qu'en louis d'or ». Elève boursier à l'institution Notre-Dame de Guingamp autour des années 1890. Ordonné prêtre en 1900. Vicaire à Plemet en mars 1900, recteur de Lanfains le 18.09.1923, curé-doyen de Châtelaudren le 01.06.1929. Démissionnaire pour raison de santé en 1950. Décédé à Plouagat le 01.01.1958.

était sale, qu'il ne savait pas se moucher seul, etc. etc. Cette inimitié dura plusieurs années où je dévorais toujours dans mon cœur cette étrange peine.

Enfin un jour vint, où j'en fus délivrée. Voici comment. Nous étions encore réunis tous, parents et enfants, chez eux cette fois. C'était pour battre la récolte à la machine.

Il y avait beaucoup de monde dans l'aire. On m'avait fait monter sur un grand tas de blé, très haut, et je devais jeter les gerbes en bas où d'autres enfants les prenaient. Ma sœur était l'une et le petit dont je parle était lui aussi pour les approcher de la machine. Or, à un moment donné, je ne sais si je le fis exprès, mais je n'en eus pas alors la contrition, je lui jetais une gerbe sur la tête. Immédiatement, le nez commença à lui saigner en abondance. Il fut trouver son père qui travaillait dans l'aire à côté du mien.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » — « C'est Marie-Louise qui m'a jeté un javello¹ sur la tête ». Alors les deux papas arrivèrent au pied du tas et le mien me dit : « Hé ! dis donc, là haut, fais un peu attention à ce que tu fais, sans cela c'est moi qui vais monter ». Alors, le papa du petit dit au mien, devant moi et assez haut pour que je l'entende : « Oh ! voyez-vous, Gilles, je lui réservais mon gars, mais maintenant c'est fini, elle ne l'aura pas ; car, voyez-vous, elle le battrait ! » Et moi, sautant de joie, battant des mains : « Ah ! tant mieux, tant mieux, je ne le veux pas non plus, je ne le veux pas non plus ». Ce fut fini, cette peine intime que j'endurais depuis si longtemps déjà.

Le petit Eugène avait environ huit ans et demi et moi j'en avais onze. On se sépara alors, en allant en classe chacun de

¹ « Botte de paille » en gallo.

son côté. Mais bientôt on se retrouvera, marqués l'un comme l'autre pour le service de Dieu.

Comme vous le voyez, ma bonne Mère, j'ai anticipé pour vous raconter mon histoire ; mais je reviens pour achever le temps de mon enfance.

Après mes huit ans, ma petite sœur Eugénie en avait six. C'était elle qui avait pris ma place à la maison pour garder le bétail. J'allais donc à l'école tous les jours. Nous avions une institutrice de la première classe qui était une vraie sainte et dont la conduite m'impressionnait beaucoup. On avait laïcisé les classes dans ce temps-là¹, mais elle trouva moyen de nous instruire plus que jamais de notre religion. Tous les jours à une heure, pendant la récréation de midi, le chapelet ; puis la prière du matin et du soir fut toujours faite en classe, ainsi que le *benedicite* et les grâces avant et après le repas de midi. Le catéchisme, elle le faisait dans l'escalier de ses appartements. Nous eûmes aussi une autre institutrice dans la petite classe, qui vit encore, et que j'aimais beaucoup. Ce fut à elle que je confiais la première, après mes parents, le secret de ma vocation. Elle nous quitta vite, car elle fut nommée dans une autre paroisse, après avoir reçu toutes les larmes que nous pouvions verser, tant elle était aimée. Après vingt ou vingt-cinq ans de fidèle labeur, elle eut sa retraite, et elle est venue la prendre dans notre bonne paroisse de Plouagat où elle est toujours, avec édification pour tous.

J'arrivais à ma neuvième année, lorsque j'eus encore la douleur de perdre ma marraine, la mère de ma cousine

¹ Louise va en classe à huit ans donc en 1878, mais l'école primaire laïque et gratuite a été créée par Jules Ferry en 1881. Il se pourrait qu'elle fasse une association entre des événements qui se sont produits à des dates différentes.

germaine qui était avec nous depuis deux ans. Elle fut obligée de retourner près de son père qui lui aussi, restait seul. Grand chagrin pour ma sœur et moi, qui allions passer nos vacances chez cette bonne tante et où nous étions gâtées. Mon père, alors, fut obligé de prendre une bonne pour tenir la maison et avoir soin de nous. Une brave veuve du village accepta pendant quelques mois.

Durant cette époque, arriva pour ma petite sœur et moi un petit fait que je n'ai jamais oublié. Un après-midi, nous avions demandé à notre bonne Marie de nous donner du fil et une aiguille. Nous voulions coudre des chiffons, sans doute. Moi, j'avais la passion de faire des tabliers et des jupons blancs. Aussi, tous les chiffons étaient-ils rassemblés et cousus quand je le pouvais. Or ce jour-là, on s'amusa sans doute et on finit par perdre fil et aiguille. A la veillée, mon père s'aperçut que quelque chose craquait dans son habit et il dit à Marie de lui coudre. Naturellement, elle nous demanda sa pelote de fil et son aiguille. Nous baissâmes la tête en avançant que nous l'avions égarée. Alors mon père commença à nous gronder, disant que si on ne trouvait pas d'autre fil dans la maison, il allait nous l'envoyer chercher. — C'est que nous étions à quatre kilomètres de toute mercerie. Quand il manquait quelque chose dans la semaine, ce n'était pas facile.

Eugénie et moi, nous avions bien peur : il faisait si noir. Alors, nous nous approchâmes de l'autel de la sainte Vierge et nous nous mîmes à prier cette si tendre Mère d'envoyer notre bon ange chercher la pelote de fil et l'aiguille. A peine avions-nous achevé notre petite prière que mon père se lève du coin du feu où il était, pour aller chercher quelque chose dans son armoire, sans lumière. Il se pique. Alors il dit à la bonne : « Quelque chose m'a piqué dans mon armoire. Voyez si ce ne serait pas l'aiguille ». Hé ! oui, c'était bien la pelote de fil et

l'aiguille que nous avons perdues dans la grange. Quelle joie et comme notre cœur battait fort de reconnaissance ; nous appelions cela notre première grâce, car on croyait que tout ce qu'on demandait au bon Dieu ou à la sainte Vierge venait comme cela. On se garda bien d'en rien dire à personne. Mais jamais, vous le pensez bien, ma bonne Mère, je ne l'ai oublié.

Le foyer familial retrouvé

Le temps s'écoulait. J'approchais de ma dixième année. Un autre deuil bien douloureux allait me déchirer le cœur. Mon vénéré grand-père et mon parrain fut emporté en huit jours, sans que je puisse le revoir et l'embrasser une dernière fois. J'appris cette nouvelle en classe et je pleurais beaucoup. Je continuais mes visites au cimetière et à l'église. Mon âme avait soif de l'au-delà sans que je m'en rende compte d'une manière formelle. Encore une nouvelle tombe qui allait se fermer pour toujours et je me sentais si seule.

A la maison, tout allait à peu près. Notre bonne, Marie, travailleuse et économe, faisait bien ce qu'elle pouvait, mais d'un certain âge déjà ; cette situation ne pouvait pas durer. Aussi, au bout de quelques mois, elle nous quitta. Mon père prit alors une jeune fille, du village aussi, mais qui n'était pas faite pour tenir un ménage et élever des enfants. Tout alla donc à l'abandon de plus en plus. Je n'avais pas de bas pour aller assister au service anniversaire de ma marraine. Une brave femme du village m'en prêta une paire à elle où deux jambes comme les miennes y seraient allées, je pense.

J'aimais beaucoup la propreté. Je voyais les autres, en classe, qui avaient des bonnets¹ bien repassés. Moi, j'allais comme je pouvais, mais je réussis pourtant un jour à prendre un petit morceau de savon. Et comme je passais chaque matin près d'un lavoir, je lavais mon petit bonnet d'indienne fleuri, tous les jours, et je le mettais ensuite sur ma tête tout mouillée. Il séchait dans la journée, puis je cachais le petit savon dans les broussailles pour recommencer le lendemain.

¹ Le bonnet, appelé « cocotte », était la coiffure de tous les jours. Il y en avait de diverses sortes.

Mon père avait pensé passer ses années de veuvage tant bien que mal jusqu'à ce que je sois capable de diriger la maison. Mais je n'avais pas encore dix ans, de plus j'étais infirme : ma main et mon bras gauches, très douloureux, ne grandissaient plus et me faisaient beaucoup souffrir. Je n'étais donc pas capable de faire aucun travail de force, ni de porter aucun poids lourd. Les choses en étaient là, lorsque les voisins, qui aimaient et estimaient mon père, en particulier l'ami dont j'ai parlé plus haut, s'unirent tous pour lui conseiller de refaire son foyer et de contracter un nouveau mariage. Son ami se chargea, avec beaucoup d'affection et de dévouement, de lui trouver une compagne vraiment telle qu'il pouvait la souhaiter : une chrétienne selon le cœur de Dieu ! Bientôt cette grave affaire fut conclue. Elle avait quarante-deux ans¹, elle habitait seule avec sa mère à l'extrémité de la paroisse et mon père ne la connaissait pas, mais se fiait à son ami.

Avant le grand jour des noces, mon père nous prit à part, ma sœur et moi, puis il nous dit : « Mes petites, vous allez avoir une autre mère. Elle vient près de nous pour remplacer votre chère défunte maman, aussi je veux qu'il n'y ait pas de différence. Vous l'appellerez votre mère et vous l'aimerez et la respecterez ; sa famille sera la nôtre. Surtout que vous ne lui fassiez jamais de peine, sans cela c'est à moi que vous aurez à faire ». Nous étions ravies de joie, Eugénie et moi, et nous promîmes tout.

Le jour des noces arriva. Tout le village, composé de dix à douze familles, fut de la fête, puis nos trois familles — celle de maman et celle de la nouvelle, avec nos parents du côté de mon père — dans la plus grande union. Dès le lendemain, ma nouvelle maman se mit à l'œuvre dans sa maison et eut vite fait de voir ce qui manquait. Dès le premier marché, elle nous

¹ Rose Curban.

acheta de la laine rose pour nous tricoter des bas, et nous apprit à les faire, ce que nous faisions avec plaisir, ma petite sœur et moi. Puis tout de suite, elle m'apprit à filer. Les jours de congé où je reprenais mon métier de bergère, je partais avec une quenouille chargée d'étoupes et un fuseau. Il fallait que tout soit filé avant de revenir le soir. Sans doute, il n'était pas beau, ce premier fil, mais il servait pour enfilasser les champs de blé, selon la coutume en Bretagne, afin d'empêcher les grandes volières de corbeaux de s'abattre dessus. Sans cela, tout était dévasté en une heure et il fallait ressemer la récolte. Plus tard, quand je sus mieux filer, ce fil servait pour des sacs ou des toiles de par terre. Maman, elle, se chargeait du fin lin avec lequel chaque année elle faisait tisser une toile qui servait pour entretenir la lingerie de la maison. Mais elle ne se borna pas à remettre en ordre le matériel ; elle vit aussi tout de suite ce qui manquait dans la vie spirituelle de sa nouvelle famille. D'abord, la sanctification intégrale du dimanche, des petites fêtes demi-chômées : elle ne voulait pas que de gros travaux se fassent ces jours-là. Puis les jeûnes la veille de toutes les grandes fêtes et les quatre-temps. Ces jours-là, il n'y avait de déjeuner pour personne, ni parents ni enfants. Moi, je me récriais parfois en disant : « Moi, je n'ai pas l'âge de jeûner. Maman, j'ai faim ! » Elle répondait : « Ma petite fille, vous avez l'âge de pécher, or quand on a l'âge d'offenser le bon Dieu, on a aussi l'âge de faire pénitence » ; et elle ne me cédait pas.

Le vendredi saint, elle nous envoyait à l'office de la paroisse, un morceau de pain sec dans la poche, avec la défense de le manger avant l'office. Pourtant nous avons fait une heure de marche.

La prière était faite en commun par ma sœur et moi, chacune sa semaine. L'autel de la sainte Vierge, placé dans le meilleur

endroit de la maison, était toujours bien orné et entretenu de fleurs. C'était une Vierge comme celle du Préau¹ : elle était à ma première maman et on y tenait dans la famille. De la Toussaint à Pâques, il y avait, le dimanche, un gardien ou une gardienne, chacun son tour. Celui-ci allait à la messe matinale qui avait lieu à sept heures. Mais il fallait quitter la maison au moins à six heures moins le quart ou six heures au plus tard, car avant d'atteindre la grand' route, nous avions deux kilomètres de chemin impraticables. Tous les gardiens de la semaine avaient soin de se concerter dans le village afin de partir ensemble. De cette façon, on avait moins peur, car à six heures il ne faisait pas jour. Souvent, on croyait mettre le pied sur une pierre et on le plongeait dans un trou d'eau. Les compagnons avaient encore la cruauté d'en rire ; mais patience : leur tour arrivera... et c'était bien rare qu'il en arrivait au bourg les pieds secs. Mais on ne prenait pas mal pour cela : on était habitués. Personne ne songeait à s'en plaindre. Puis il y a une Providence pour les pauvres gens.

Bien des fois, j'ai entendu des voisins venir trouver maman et lui dire : « Demain, Rose², on ne pourra pas aller à la messe. Il y a trop de neige » ; ou : « Le temps est trop mauvais ». — « Oh ! J'irai, dit-elle, à moins qu'il ne tombe des fourches de fer du Ciel », et elle y allait. Mais quand il y avait parfois vingt-cinq ou trente centimètres de neige et plus — car en Bretagne, elle ne fond pas aussi vite qu'à Lourdes — elle n'en était pas plus embarrassée. On sait ce que c'est que de marcher dans la neige, avec des sabots de bois surtout, quand elle n'est pas gelée : à chaque pas, on a un kilo sous chaque sabot et quand on a quatre kilomètres à franchir, il en faudrait des

¹ C'est la Vierge qui est placée au milieu du jardin du cloître du monastère de Lourdes. Elle a les bras le long du corps avec les paumes des mains tournées vers le haut, en signe d'accueil.

² Rose Curban.

heures ! Oh ! maman ne s'embarrassait pas pour si peu. Elle tirait ses sabots et ses bas avec ses chaussons fourrés, les enveloppait dans son panier et allait pieds nus. Arrivée au bourg, elle s'essuyait bien les pieds, se chaussait bien sèchement et les pieds se réchauffaient vite, et on était bien pour entendre la sainte messe et le sermon.

Je l'ai fait, moi aussi. Je vous assure, ma bonne Mère, que c'est une bonne méthode. Il faut un peu de courage pour commencer, mais bientôt cela va tout seul. Puis le bon Dieu donne des grâces, puisque c'est pour Lui. Et les consciences sont en paix quand on a fait son devoir.

A l'âge où je suis, je me préparais à faire ma communion solennelle, puisque j'avais fait la première dans mon lit, et j'étais bien heureuse. Mon âme s'épanouissait chaque jour davantage au sein de cette vie de famille si chrétienne et si intense. Nous allions à l'école alors régulièrement et au catéchisme.

A partir de Pâques, tous les dimanches étaient de grandes fêtes. On réservait pour ce jour-là les meilleurs pâturages et, dès quatre heures et demie du matin, nous étions levées, Eugénie et moi, pour garder les bêtes. Maman faisait son ménage et sa cuisine ; mon père préparait les étables et ce qu'il fallait pour les bêtes. Une fois rentrées, à huit heures, maman appelait tout son monde. On déjeunait puis on se préparait pour aller tous à la grand'messe à dix heures. Maman trempait, avant de partir, une bonne soupière de soupe et dessus un bon plat de légumes, au milieu un morceau de viande. Et quand on arrivait à midi et demi on trouvait au coin du feu le dîner tout prêt. Après nos communions, nous n'allions plus au catéchisme. On revenait dîner tous en famille, puis maman et nous deux, on retournait à vêpres. Mon père s'occupait des bêtes l'après-midi et faisait le souper. Mais tant que nous allions au catéchisme, on restait au bourg à dîner et maman

aussi apportait le sien, afin de venir écouter le catéchisme et voir si ses petites savaient répondre.

Un dimanche, le prêtre qui nous le faisait, satisfait sans doute, me donna une image devant tout le monde. Je ne sais pas qui était la plus heureuse, de la fille ou de la maman. Mais je crois que les deux l'étaient.

Dès la première année du mariage, à la Toussaint, on rétablit l'usage des veillées en commun dans le village. On choisissait l'étable la plus chaude et la plus grande du village. Sur une bonne étendue de paille propre, on fixait un chandelier avec une chandelle de suif et toutes les femmes et les enfants qui travaillaient, se groupaient autour de la lumière que chaque famille fournissait à sa semaine. Et là, tout le monde travaillait. Maman avait son rouet et sa quenouille de lin. D'autres, des tricots, de la couture, etc. J'avais alors dix ans et demi et ma sœur huit et demi. Maman, qui voulait que nous apprenions de bonne heure à travailler, nous conduisait aussi avec elle à la veillée. Moi j'avais ma quenouille d'étoupes et ma petite sœur son tricot dans lequel elle excella tout de suite. On soupa à six heures, puis on faisait la prière du soir tous ensemble. Mon père, lui, faisait un grand feu, puis il restait à la maison où d'autres hommes du village, sachant qu'il était seul, venaient lui tenir compagnie, car ils se plaisaient à l'entendre raconter les campagnes de sa vie de soldat : sept ans de service alors, puis celles de la guerre de 70 qu'il avait suivie d'un bout à l'autre. Nous trois, on partait à la veillée. Oh ! ma bonne Mère, si vous saviez ce que c'était que ces veillées de village ! Je veux vous en dire quelque chose, car vous allez le voir, elles ont eu leur répercussion jusque dans ma vie religieuse à *Lourdes*.

Lorsque toutes les travailleuses étaient installées, les hommes — plusieurs du moins — arrivaient aussi. Mais comme ils ne faisaient rien, ils étaient relégués à l'arrière, pauvres paysans fatigués du travail de la journée, car les

semilles duraient tout l'hiver. On s'entraidait les uns les autres, jusqu'à ce que tout soit semé dans toutes les fermes. On ne s'arrêtait pas. Donc ces braves gens arrivaient à l'étable et allaient s'étendre sous la tête des vaches ; et là alors, les conversations commençaient à peu près toujours en disant dans quel champ on avait travaillé ce jour-là, puis dans quel endroit la terre était plus dure que dans tel autre, etc. Dans ce temps-là, on ne savait, dans nos campagnes, ni lire ni écrire. Donc pas de nouvelles politiques, jamais de journaux. Mes parents non plus ne savaient pas lire. Aussi, si on nous avait dit, surtout aux enfants, qu'il y avait des voleurs et des assassins dans le monde, on aurait ouvert de grands yeux. Et les parents n'en savaient guère plus long, je pense, car jamais je n'ai vu la porte de notre maison ni aucune armoire fermées à clef, quand on s'en allait n'importe où.

Puis, quand on avait énuméré le travail de la journée et peut-être aussi dit un mot du lendemain, on en venait à peu près tous les soirs sur la question des *revenants*. Oh ! ces revenants de Bretagne, ma bonne Mère, ce que j'en ai entendu ! Tout le monde avait vu quelque chose. Les uns avaient rencontré le chariot de la mort avec son bruit de crécelle, d'autres avaient vu une procession de petits enfants vêtus de blanc : les revenants essayaient d'en attraper quelques-uns et ils ne pouvaient jamais. Un autre avait eu, pendant cinq à six kilomètres, une lanterne devant lui, tenue par une main invisible, durant une nuit sombre où il avait dû aller consulter un médecin très éloigné pour sa femme qui se mourait. Un autre avait rencontré le loup qui descendait le chemin creux qui conduisait au village, etc. etc. Tout cela dit par des hommes sérieux, mariés, et sur lesquels on n'avait pas de raison d'avoir des doutes. Tous avaient vu quelque chose : lavandière de nuit à la rivière, etc. Je n'en finirais plus, ma Mère, de vous raconter. Moi, je n'ai rien vu, mais mes parents, comme les autres, avaient vu de ces signes mystérieux. Je sais bien qu'en

Bretagne, c'est le pays des âmes du Purgatoire : on prie tous les jours pour les morts ; tous les jours, tous les prêtres de la paroisse disent des messes de *Requiem*. Les morts sont vraiment dans leur pays.

Je vous disais, ma bonne Mère, que je n'avais rien vu. Mais pourtant une fois, nous revenions, plusieurs, de notre village voisin, d'assister à la prière d'un mort dans le village voisin, comme c'est la pieuse coutume. Dès qu'une personne meurt, les villages environnants se rassemblent pour dire la prière du soir près du défunt, réciter le chapelet des morts, les psaumes de la pénitence¹ et beaucoup d'autres invocations pour l'âme qui a paru devant Dieu². Plus la foule est nombreuse, plus on témoigne de sympathie à la famille en deuil.

Donc, ce soir-là, vers dix heures et demie, nous revenions, plusieurs de notre village — maman, ma sœur et moi et d'autres enfants qui avaient pu assister, du village — ; et le jeune homme âgé de vingt-huit ans, ange de douceur et de piété, qui présidait partout ces prières des défunts, était aussi avec nous. Nous traversions un champ, lorsque nous fûmes tout à coup enveloppés par une grande lumière du Ciel. Ce n'était pas un éclair, car il n'y avait pas d'orage et le ciel était serein. Puis, cela dura beaucoup plus longtemps qu'un éclair. On resta là, tous, nous regardant interdits. Mais personne ne sut expliquer le mystère. Seulement, quinze jours après, ce pieux jeune homme que j'ai cité plus haut, mourait subitement, laissant un grand regret dans tout le village. Alors on crut voir dans ce signe mystérieux, l'annonce de ce malheur, car c'en était un pour tous.

¹ Psaumes 6. 31. 37. 50. 101. 129. 142. Ces psaumes étaient contenus dans le *Petit Paroissien du dimanche*.

² Le *Petit Paroissien du dimanche* contenait les prières pour la recommandation de l'âme.

Ce signe, je l'ai vu et je ne l'ai pas oublié, mais c'est tout.

J'en reviens aux veillées. Tous ces signes racontés à l'étable nous causaient, à ma sœur et à moi, des frayeurs épouvantables. Tous les soirs, mon père venait nous chercher à huit heures pour nous coucher, car nous étions trop jeunes pour rester toute la veillée. Mais en nous en retournant, nous nous cachions la tête sous son gilet tellement on avait peur et avec cela, on se plaisait à entendre raconter. Puis quand c'était en carême, quelques-unes des femmes ne manquaient pas de le faire remarquer, en disant : « Nous sommes en carême. Trêve un peu aux conversations inutiles. Il faut chanter le cantique de la Passion ». C'était une sorte de complainte populaire, composée moitié français, moitié patois du pays et chantée de même, qui était si touchante que cela faisait venir les larmes aux yeux ; et surtout lorsqu'elle était chantée avec conviction et la componction qu'elle comportait. Il y avait alors une jeune fille qui avait une si belle voix que personne ne se serait permis de rire ni de plaisanter, quand quelques femmes avaient dit : « Allons, Léonie, chante-nous la Passion ».

Ma bonne Mère, avant de quitter cet article, permettez que j'anticipe un peu pour vous dire de quoi le bon Dieu s'est servi pour m'enlever cette frayeur de la mort et des revenants. Tout le temps que j'étais dans le monde, c'est-à-dire pendant seize ans, j'ai toujours été très peureuse, car il n'y avait pas que les gens du village qui voyaient des choses extraordinaires. Les voyageurs, les pauvres qu'on logeait à la maison et qu'on faisait souper, et qui avaient la meilleure place au coin du feu, en racontaient bien d'autres, eux aussi. Tout cela, logé dans les jeunes cervelles, ne s'en allait pas si vite. Aussi, la nuit, je ne pouvais pas sortir seule, et quand je suis arrivée au monastère

— c'était presque au début de la fondation — je me disais en tremblant : « Quand une sœur de la communauté partira pour l'éternité, je ne pourrai plus circuler seule dans la maison ». Le bon Jésus en avait décidé tout de même autrement et je l'en remercierai toute ma vie.

Voici le fait... Le 17 février 1900, nous étions toutes à vider la citerne du préau¹, la grande que vous avez déjà vue, je pense, ma Mère. Nous faisons la chaîne et sœur Marie Ambroise² du Rosaire était aussi avec nous. Tout à coup, on s'aperçut qu'elle pâlisait. Alors la mère fondatrice³ lui dit : « Allez à l'infirmerie demander quelque chose ». Pauvre chère sœur ! elle nous regarda alors de ce regard profond qui en disait long : c'était son dernier adieu, du moins pour la plupart d'entre nous qui ne devions plus la revoir. En arrivant à l'infirmerie, elle dit aussitôt à sœur Marguerite du Sacré-Cœur⁴, alors infirmière : « Je viens ici pour mourir »... Effrayée, sœur Marguerite fut trouver la Mère et lui dit ce qui se passait. Puis on prépara en hâte la cellule, la première près de saint Joseph⁵. Elle se coucha puis, presque aussitôt, des vomissements commencèrent : elle avait une péritonite aigue. Le 19, à onze heures du soir, elle

¹ Il y avait une citerne qui captait l'eau de pluie, à l'angle sud-est du cloître, côté préau. Les sœurs appelaient ainsi le terrain entouré par les ailes du monastère.

² Elise Barroumères, née à Orthez le 04.12.1866. Elle est entrée au monastère le 02.10.1891. Véture le 23.05.1892.

³ Sœur Marie-Catherine Jardel. Les sœurs l'ont toujours appelée « fondatrice », mais en réalité le monastère de Lourdes n'est pas une fondation mais le transfert à Lourdes en 1888 de la communauté d'Arles fondée par Mauléon en 1878, et dont la première prieure était sœur Marie des Anges Lassalle — jumelle de la fondatrice du monastère de Mauléon —, et non sœur Marie-Catherine.

⁴ Marie Dhéréty, Marguerite-Marie du Sacré-Cœur sur le livre des vestitions de Mauléon. Née le 13.07.1844 à Bosdarros, diocèse de Bayonne, profession à Mauléon le 30.08.1878. Décédée le 16 janvier 1914 (Lourdes).

⁵ La statue de saint Joseph qui est à l'entrée du dortoir de l'infirmerie.

mourait saintement¹, comme d'ailleurs elle avait vécu, assistée du Très Révérend Père Lambert² qui se trouvait ici de passage, Mr l'aumônier étant absent.

Cette chère sœur, native d'Orthez (Basses Pyr.), était très austère, très vertueuse, douée d'une voix magnifique. Elle était chantre. Très douce, très humble, elle avouait à la Mère, en direction, n'avoir jamais de consolations spirituelles — nous l'avons su après sa mort. Et comme la Mère s'étonnait, elle lui dit : « J'ai parfois des grâces de componction, de douleur de mes fautes. » Âgée seulement de trente-trois ans, sa mort fut une grande perte pour le monastère où elle donnait tant d'espérances³.

Or à ce moment-là, ma bonne Mère, je souffrais beaucoup de peines intérieures, tracasseries du démon. C'était l'année où j'allais me donner à Jésus par la profession. Aussi les purifications intimes ne m'étaient pas épargnées. Ce soir, donc, du 19 février, on lui donna l'extrême-onction. Puis, comme on sentait qu'elle allait nous quitter, nous aurions voulu rester pour assister à son dernier soupir et chanter le *Salve* pour la

¹ Sœur Marie-Ambroise est la première sœur de la communauté qui soit décédée (19 février 1900).

² Dominique Lambert, né à Marseille le 18.03.1841. De la province de Toulouse, profès le 01.11.1864, mort le 05.09.1927 à Biarritz.

³ On lit dans les Annales du monastère (t. 2, p. 128-131) : « Humble, dévouée, oublieuse d'elle-même, elle avait pour la régularité, les austérités, l'humilité et la souffrance, une véritable passion. Son zèle pour le culte divin était admirable d'ardeur et de piété. Douée d'une voix belle et forte, elle la dépensait sans compter pour la louange divine. On sentait que le cœur, plus encore que les lèvres, chantait les bontés du Seigneur ou implorait sa miséricorde. Âme intérieure, toute unie à Notre-Seigneur, elle ne perdait guère de vue sa divine présence ; elle priait sans cesse, surtout vocalement. Dieu ne la gâtait pas cependant en fait de consolations sensibles et de douceur dans la dévotion. Non, la foi, la foi nue, était son aliment ».

première fois à son chevet d'agonisante¹. Mais la Mère nous renvoya nous coucher, surtout les jeunes comme moi. Je fis un grand sacrifice, mais j'offris tout à Jésus avec mes souffrances intimes, pour cette chère âme et pour sa prompte délivrance, si elle avait encore besoin après sa mort.

Or les sacrifices faits pour Dieu ont toujours leur répercussion dans l'âme tôt ou tard. Tandis qu'elle était exposée au chœur², j'eus l'inspiration de lui demander de me délivrer de cette frayeur du surnaturel, surtout de la mort, que j'avais depuis si longtemps. Je lui écrivis un petit billet que je plaçais sur son cœur et je lui disais de montrer ce billet à Jésus dès qu'elle le verrait. Je fus *totalemtent délivrée* et pour *toujours*. Le soir de son enterrement, ce fut comme un poids immense qui m'était enlevé. Depuis, minuit c'est comme midi pour moi. Il y a vingt-sept ans que je veille tous les premiers dimanches du mois jusqu'à onze heures ou minuit. Pendant des années, j'étais complètement seule, maintenant il y a des sœurs jusqu'à dix heures, mais jamais plus la moindre frayeur. Au contraire, j'aime à être seule pour être plus intime avec Jésus.

Je vous dirai aussi, ma bonne Mère, que sur sa tombe, on obtient des grâces de componction, de repentir ; ses grâces à elle, la chère sœur. Je l'ai éprouvé bien des fois depuis sa mort.

¹ Selon la coutume de l'Ordre dominicain, les sœurs se rassemblaient pour chanter le *Salve Regina* à mi-voix auprès des sœurs agonisantes.

² « La cérémonie de la levée du corps a lieu comme il est dit au Processionnal. Au signal donné [...], la communauté se rend à l'infirmerie. Les sœurs se placent sur deux rangs, dans le dortoir, tandis que la Mère Prieure, les Mères anciennes et les sœurs désignées pour porter le brancard entrent dans la cellule. La Mère Prieure bénit le corps, récite l'oraison, et la procession descend lentement au chœur au chant du *Libera*. La défunte est alors exposée près de la grille, les pieds tournés vers l'autel [...] » (Coutumier, p. 123).

Au moment où j'en suis de ma narration, nous perdîmes notre vénérable curé¹, celui que j'avais trouvé étendu sur le pavé de l'église. Il mourut après avoir beaucoup souffert. Peu de temps après, il fut remplacé par un autre prêtre² plein de zèle pour le salut des âmes et pour la restauration de la maison de Dieu. Aussitôt son installation, il fit selon l'usage la visite de la paroisse. J'étais à la maison avec mes parents, ce jour-là. Il me posa plusieurs questions, comme d'ailleurs aux autres enfants, je pense. Il me bénit paternellement, en me faisant une petite croix sur le front, puis il me dit : « Ma petite, si tu veux venir te confesser à moi tous les mois, je te donnerai un beau livre ; et si je n'y pense pas, tu me le rappelleras. » Il dit aussi à mes parents : « Il faut m'envoyer votre petite fille ». Mes parents ne demandaient pas mieux, ni moi non plus : j'étais bien heureuse. Et à partir de ce jour, je me confessais régulièrement tous les mois.

Ce prêtre, vraiment selon le Cœur de Dieu, fut pour moi plus qu'un confesseur, plus qu'un directeur. Il fut un Père. A l'âge où j'étais, j'en avais besoin. Aussi tous les petits replis de la conscience étaient bien visités à chacune de mes confessions et je me retirais toujours rassurée, consolée, l'âme bien en paix. Il me disait aussi de ne pas suivre les lorettes — c'est ainsi qu'il appelait les jeunes filles légères de la paroisse qui s'en vont courir à toutes les fêtes —, mais de venir à mes offices à la

¹ Le chanoine Thomas.

² M. l'abbé Yves-Marie Gallouët, né à Le Fœcil le 03.07.1832, ordonné prêtre le 17.12.1864, vicaire à Saint-Etienne-du-Gué-de-L'Isle le 23.12.1864, vicaire à Plaine-Haute le 12.10.1867, vicaire à Etables le 01.03.1870, aumônier des Filles de la Croix de Loudéac le 27.04.1872, curé-doyen de Plouagat par décret du 12.11.1883, chanoine honoraire le 27.06.1898, démissionnaire et retiré à la maison du Sacré-Cœur à Créhen le 09.02.1906, y est décédé le 02.04.1906.

paroisse. Je ne faisais pas de sacrifices sur ce point, car je n'ai jamais aimé les fêtes mondaines.

Enfin, le beau jour de la première communion approchait et mes parents désiraient faire une petite fête de famille en réunissant comme de coutume les trois branches. Mais je souffrais toujours beaucoup de la main et maman s'en inquiétait, car souvent je pleurais de douleur. Alors quelques voisines lui conseillèrent de me mettre un cataplasme de poix, assurant que cela calmait les douleurs, car elle voulait au moins que j'eus un peu de répit pour le grand jour. Elle ne put ensuite l'enlever complètement, mais cela m'avait soulagée. Je rentrai donc en retraite le 9 mai, le lendemain de la première communion de la petite Thérèse de Lisieux¹ pour faire la communion solennelle le dimanche de la Pentecôte 13 mai. J'étais bien heureuse.

Je veux vous dire, ma bonne Mère, comment dans ce temps-là du moins, se faisait la retraite des enfants. Au moins quatre sermons par jour, puis l'après-midi procession autour du cimetière au chant des litanies des saints. Seulement à chaque invocation, on chantait par exemple : « Saint Laurent, demandez pour nous ». On répondait : « *Le saint amour de Dieu*, etc. » Puis le soir, lorsque tous les exercices étaient finis, les enfants, dont la plupart avaient un long chemin à faire, se réunissaient : ceux de la même route. Les petits garçons devant, les petites filles derrière, bien en ligne. Alors les petits garçons commençaient le rosaire et les petites filles répondaient. Il fallait continuer ainsi jusqu'à ce qu'on arrive à la maison, alors même qu'il ne restait plus qu'un enfant. Malheur à celui ou à celle qui se serait permis de rire, de s'amuser le long de la route. Il se serait exposé à être renvoyé pour un an. Aussi on le savait, aussi je n'ai jamais vu personne durant les quatre années

¹ Le 8 mai 1884.

que j'ai fait cette retraite pour renouveler, selon l'usage du pays, la communion solennelle, faire quoi que ce soit pour distraire les autres.

Il faut vous dire, ma bonne Mère, que le jour de ma communion solennelle, je n'ai pas ressenti d'attraits de grâce plus particulière que celle de mes huit ans. Jésus ne disait rien mais attirait mon âme. C'était comme un enfant qu'on a mené à une fête : il ne désire que revenir. Durant cette retraite, j'avais fait une bonne confession générale et j'avais beaucoup pleuré mes péchés, et les autres aussi, car nous avions un prédicateur qui nous excitait tellement à la componction !

Seulement, ma bonne Mère, ne croyez pas que j'étais convertie. Oh ! non, loin, bien loin de là, vous allez le voir.

La fin des classes

J'étais bien heureuse dans ma famille, avec ma nouvelle belle-mère qui nous aimait, et à laquelle nous rendions affection et respect tous les matins avant de partir en classe en allant l'embrasser ; de même le soir. Mon caractère si comprimé pendant ces longues années de souffrances intimes et de deuils, s'épanouissait de plus en plus et devint ce qu'il est toujours resté : très *gai*. Je commençais à prendre goût aux jeux. J'aimais en particulier sauter à la corde et jouer à la balle. Enfin tous les jeux qui ne permettaient pas de me toucher : je souffrais tant de la main ! Mais quand c'était des jeux où l'on se tirait, alors je m'appuyais le dos contre le mur de la classe, la main derrière le dos pour me protéger. Depuis ma plus petite enfance, mes yeux et mon cœur n'avaient guère été tournés que du côté du Ciel, vers Jésus qui était l'ami intime. Mais maintenant, j'avais onze ans. Il allait me laisser marcher seule : tomber, me relever, faire enfin l'expérience des misères de la vie. Jusqu'ici je n'ai pas été punie, ni à la maison, ni en classe, excepté quelquefois pour avoir bavardé avec mes petites compagnes. J'avais le bonnet à l'envers et devant-derrrière ; c'était une grande humiliation en classe. Mais quand la faute avait été plus grave, on était renvoyée dîner avec. Les gens du bourg n'y faisaient pas attention, mais les gamins de l'école des garçons, eux, savaient attirer l'attention quand ils nous rencontraient, car il fallait longer le bourg avant d'arriver à la maison, dans la bonne famille où nous prenions, ma sœur et moi, notre petite pension de midi.

Une fois, je crois que c'était avant ma communion solennelle, j'apprenais le dessin. Je n'avais rien trouvé de mieux que de dessiner des pipes dans la bouche de tous les personnages des gravures de mon histoire de France. Figurez-vous, ma bonne Mère, saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes, Charlemagne visitant les écoles suivi des

grands princes de sa cour, Jeanne d'Arc sur son bûcher, etc. etc., tout le monde fumant la pipe avec un long panache de fumée ! Quand j'étudiais près de mes compagnes ma leçon et qu'avec le bout du doigt je faisais voir mes exploits (!), vous pensez si cela excitait le rire étouffé, dans la classe. Lorsque Maîtresse — c'était ainsi que petits et grands l'appelaient dans la paroisse où elle a fait la classe pendant quarante ans — apercevait la dissipation générale, vous pensez si j'étais punie, avec un peu plus que le bonnet à l'envers. Tout de même je n'ai jamais eu le bonnet d'âne : c'était un bonnet en carton très grand avec deux longues oreilles garnies de toutes sortes de pompons de laine rouge, bleue, verte. C'était la punition suprême.

A la maison, une fois, je voulus faire un caprice. C'était le premier avec ma nouvelle maman, ce fut aussi le dernier, en ce genre du moins. Un matin, avant de partir en classe, maman me dit : « Maintenant, ma petite fille, tu es assez grande pour commencer à couper ton pain. Il faut que tu t'habitues. Donc tu ne trouveras plus ton goûter préparé. Tu le prendras toute seule ! Moi, je ne l'entendais pas de cette oreille. Comme la petite Thérèse, je ne voulais pas grandir, mais c'était pour un tout autre motif qu'elle, hélas ! Je trouvais bien meilleure la tartine de pain préparée chaque jour par ma chère nouvelle mère que celle que j'allais couper toute seule. Le soir donc, à cinq heures et demie, quand j'arrive de l'école, pas de goûter prêt. Mes parents avaient l'habitude de mettre une pierre à un certain endroit pour nous indiquer dans quel champ on les trouverait. Maman était seule ce jour-là, et je ne pouvais me résigner à être grande puisqu'en effet, je ne devais jamais l'être. Je pris le pain et le couteau, puis je l'emportai au champ en suppliant maman de me donner encore une fois le goûter. Mais heureusement, elle ne céda pas. Mon père, aussi bien qu'elle, ne nous céda jamais ; c'était oui ou non, mais ils s'en tenaient là.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, je repris le pain sous le bras : il y avait bien deux kilomètres et demi. Puis je revins à la maison en traversant tout le village, pleurant et disant à qui voulait l'entendre : « Maman ne veut plus me donner du pain, maman ne veut plus me donner à manger ». Des années après, quand maman se rappelait cette histoire, elle en avait encore le fou rire.

Vous voyez, ma bonne Mère, dans quelle voie je m'engageais. Mais mes parents furent fermes, à certains moments surtout.

Ma nouvelle mère, cependant, aimait aussi à me faire plaisir. Ayant été demandée pour être marraine chez une de ses sœurs, elle me céda sa place. Quelle joie d'avoir un petit filleul, qui s'appela Yves Marie Joseph. Je l'aimais beaucoup, cet enfant. Hélas, il a été comme tant d'autres, victime de la guerre¹. Mais avant de mourir, le bon Dieu a voulu me donner la consolation de le revoir encore une fois — la seule depuis que j'étais religieuse — car, ayant été malade, il fut soigné à Pau. Puis il reprit les tranchées pour être bientôt blessé mortellement. J'ai eu pourtant une grande consolation, car Mr l'aumônier de l'ambulance où il est mort, m'a écrit combien il était mort dans des sentiments de résignation chrétienne, laissant une femme et trois petits enfants.

A l'époque où je suis, ma bonne Mère, je touchais à la fin de mes classes. C'était la dernière année. Aux vacances, je rapportai le premier prix de sagesse. On n'avait sûrement pas su lequel me donner ! car je n'étais guère sage. Je jouais à la balle parfois pendant le chapelet qui se disait tous les jours à une heure dans la cour de l'école. Je m'en faisais prêter une, car je n'en ai jamais eu à moi, et je ne résistais pas à la tentation de donner quelques coups derrière mes petites

¹ La guerre de 1914-1918.

compagnes. Mais dès que Maîtresse entendait, elle venait, me prenait la balle et me condamnait à suivre le chapelet au milieu de la cour à genoux.

Enfin cette année-là, mon père, en me voyant arriver avec un si beau prix, nous dit, à ma sœur et à moi : « Bien, mes petites ; puisque vous avez bien travaillé, je vous donnerai une récompense. Je vous conduirai à Binic¹ où nous passerons une journée au bord de la mer ». Cela nous faisait grand plaisir, à Eugénie et à moi, car nous ne l'avions jamais vue de près. Tous les soirs, on voyait s'allumer les phares de toutes couleurs à la tombée de la nuit, on voyait aussi les flots bleus quand le temps était clair, mais malgré tout on ne pouvait se rendre bien compte de ce que c'était, la mer. Nous partîmes donc un dimanche. La première chose qui me frappa, ce fut de voir les petits enfants en robes blanches de bain, au sortir de la grand'messe, courir à la grève pour prendre un bain avant le dîner. Et tous, avant d'entrer dans l'eau prenaient une goutte d'eau de mer et faisaient le signe de la croix avant de s'élancer au devant des vagues. Car quand nous arrivâmes, le flux arrivait au loin comme une montagne immense. On eut le temps de faire une bonne provision de coquillages et d'en apporter à maman, restée à la maison. Ce fut donc une belle et bonne journée, mais hélas ! elle devait avoir son lendemain, vous le verrez bientôt, ma bonne Mère. Elle a failli me perdre. Mais je fus encore une fois sauvée par la sainte Vierge.

¹ Binic. Commune maritime des Côtes-du-Nord, arrondissement, à treize km de Saint-Brieuc, à l'embouchure du fleuve côtier Ic ; 2 305 habitants. Port sur la Manche, un des plus sûrs et des plus commodes de la Bretagne pour les expéditions maritimes, surtout pour la grande pêche ; chantiers de construction ; tanneries, cordonneries.

L'apprentie couturière

Désormais le temps de mon enfance était fini : j'avais onze ans et demi. Il fallait maintenant songer au travail définitif. Cependant, je n'avais pas encore reçu le livre que mon confesseur m'avait promis, bien que mes parents me disaient toujours de le réclamer, selon qu'il me l'avait dit ; mais je n'osais pas. Enfin, un jour que j'avais été le trouver à la sacristie pour autre chose, je fus plus courageuse et j'osais lui dire. Il fut très content et il me donna un joli petit livre bleu, intitulé : *Le Mois de mai de l'Enfant de Marie*. Chaque jour, il y avait cette demande à la sainte Vierge : « Ô ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable ? », puis une réponse de cette bonne Mère, que je lisais avec plaisir. Malheureusement, je n'étais pas toujours fidèle à faire ce qu'Elle m'enseignait. Ce petit livre était mon plus précieux trésor. Je n'avais que lui. Mais voilà que quelques années après, ayant entendu dans un sermon que pour être toute à Jésus il ne fallait tenir à rien, j'allais tout de suite le mettre au feu.

A l'époque où je suis, ma bonne Mère, mes parents, voyant bien que je serais infirme et que je ne pourrais travailler la terre avec eux, résolurent de me faire apprendre le métier de couturière et me confièrent à une femme qui avait été bien longtemps la couturière de mes grands-parents et qui me connaissait depuis que j'étais toute petite. Mes parents versèrent une assez bonne somme pour les six premiers mois. Dans cette condition, si l'apprentie quittait d'elle-même, la somme versée restait à la maîtresse ; si celle-ci au contraire, renvoyait l'apprentie, elle rendait la somme aux parents. Aussi on me fit bien remarquer que ce serait malheur à moi, si je

revenais avant le temps écoulé. Ce que je promis bien, d'ailleurs.

Hélas ! cette brave femme ne fut pas longue à se lasser de moi et n'aurait pas mieux demandé que je prisse la fuite de moi-même. Mais je n'avais garde ; aussi elle me prit tout à fait en aversion. Tous les jours, nous allions en journée, mais avant d'y aller, comme il faisait déjà jour, on travaillait pour elle à la maison. Or en ce temps-là, je ne pouvais m'appliquer à aucun travail à jeun. Tout de suite, j'avais une grosse migraine qui durait souvent toute la journée. Mais je la supportais sans rien dire. Pendant le travail, à la moindre minute d'inattention, les coups de ciseaux ou de dé pleuvaient sur mes doigts. Ou, quand il y avait des personnes avec nous, c'était des coups de pieds par-dessous les tabourets qui tenaient devant nous notre travail ; puis c'étaient les noms les plus odieux que j'entendais, habituellement.

Un jour, maman m'avait acheté un joli mouchoir rouge fleuri blanc, comme les enfants en avaient alors souvent en Bretagne ; car je veux vous dire, ma bonne Mère, que j'étais habillée exactement comme la petite Bernadette : mouchoir, tablier, et chaussée de gros sabots en bois. Seulement alors, j'avais un bonnet blanc à la place du capulet.

Dès qu'elle me vit arriver la première fois avec ce mouchoir fleuri, elle se moqua de moi. Puis on allait parfois travailler dans des fermes où il y avait des enfants mal élevés. Excités par ma Maîtresse, ils se mouchaient derrière mon dos, et si je faisais un geste pour les éloigner, c'était encore des mauvais traitements ou des coups.

Dans les maisons aisées, on prenait habituellement le café après le repas de midi, puis on l'appelait pour le prendre avec eux. Oh ! je voyais bien le signe, mais moi j'étais enfant, je n'en avais pas besoin. Alors ma maîtresse arrivait près de moi avec sa tasse, me le faire voir et m'exciter de toutes manières.

Cependant je souffrais tout sans jamais rien dire à personne à la maison. Jamais je n'en soufflais mot. Je savais bien que ce serait moi qui aurais tort. Encore moins à d'autres personnes qui seraient peut-être allées lui rapporter. Ma situation en aurait été bien pire. Je dévorais en silence mon chagrin, mais à Jésus présent au fond de mon cœur, oh oui, à Lui, je confiais tout. Tous les samedis soirs, je revenais à la maison pour passer agréablement et pieusement le dimanche en famille et aller encore au catéchisme pour renouveler solennellement la première communion qui se faisait jusqu'à ce que la confirmation passât. Pour moi, ce fut quatre fois. C'était un beau jour que ce dimanche, après une telle semaine ; mais le soir, après être rentrée de vêpres, déshabillée et les habits brossés et soigneusement pliés dans l'armoire, maman, comme c'était déjà les longs jours, nous permettait d'aller nous amuser, ma sœur et moi, avec les autres enfants, sur la place du village. Mais bientôt on entendait une voix : « Marie-Louise, allons. » Je savais ce que cela voulait dire : il fallait aller prendre mon petit repas avant les autres pour repartir chez ma terrible maîtresse. J'avais une bonne demi-heure de marche. Je vous assure, ma bonne Mère, que j'ai arrosé plus d'une fois ce chemin de mes larmes.

Comme j'étais très maladroite, il faut bien le dire, ma maîtresse n'avait pas tous les torts et il lui fallait aussi beaucoup de patience. Je cassais ou je perdais mes aiguilles très souvent. Un jour où je travaillais dans une des plus grandes fermes de la paroisse, j'avais cassé toutes mes aiguilles et elle ne voulait pas me prêter des siennes. J'étais là, ne pouvant plus rien faire, tournant et retournant mon travail. « Hé bien, me dit-elle, reste là à me regarder travailler ». Hé ! il le fallait bien. On était comme je l'ai dit à quatre kilomètres de toute mercerie et la femme de cette maison, qui me regardait et avait pitié de moi, me disait : « Ma pauvre petite, si j'en avais, moi, je t'en prêterais bien des miennes. Mais je n'en ai pas non plus comme

il t'en faudrait pour le travail que tu fais. » Cette brave femme regardait plus la peine que j'avais que le temps que je perdais à son compte. Aussi, le dimanche suivant, elle guetta maman au sortir de la grand'messe et elles firent route ensemble pendant au moins trois quarts d'heure. Elle lui raconta tout, indignée de pareils procédés. Maman, étonnée plus qu'on ne peut le dire, dit à cette femme : « La petite ne nous a jamais rien dit. » Enfin, le temps approchait où j'allais avoir fini les six mois. Je devais quitter alors et je comptais les jours. Mes parents me disaient : « Pourquoi n'as-tu pas dit ce qui se passait?... » Mais maman me dit de prendre patience encore quelque temps. « Je vais t'acheter un tablier au marché, et si tu peux le faire seule sans que ta maîtresse te montre, nous irons ensemble avec ta sœur au Pardon de Notre-Dame-de-Bon-Secours¹ de

¹ Les pardons sont de grandes assemblées religieuses où, à certaines époques de l'année, particulièrement le jour de la fête du saint Patron d'un sanctuaire, les Bretons viennent, selon une coutume séculaire, demander le pardon de leurs fautes et gagner des indulgences.

Le grand porche de la basilique Notre-Dame-de-Bon-Secours constitue une sorte de chapelle extérieure dédiée à Notre-Dame-de-Vrai-Secours, dont le pardon attire, le premier samedi de juillet, des multitudes de fidèles en provenance du Trégor et de la Haute-Cornouaille. C'est l'important pèlerinage, ou pardon, de Bon-Secours.

La grille, la lourde pierre sculptée, les jeux raffinés du pavement, les cierges et la robe somptueuse font une madone andalouse de cette vierge noire qui bénéficia en 1857, des consécration et des pompes officielles issues de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Notre-Dame du Bon-Secours est le vocable sous lequel Notre-Dame est invoquée à la basilique (de Guingamp), l'église paroissiale. Chaque année, au mois de juillet, les trois jours précédents le premier dimanche de ce mois, elle est fêtée et cette fête est très belle. Particulièrement le samedi soir de vingt heures à minuit : grand'messe, procession sur quatre kilomètres, avec chants, prières, grande foule très convaincue, et pour terminer : feux de joie (*tantad*) : sur la place principale sont allumés trois feux, puis bénédiction de l'évêque qui est toujours le président.

Guingamp. » Oh ! j'étais ravie. J'avais douze ans et je n'y étais pas retournée depuis que ma défunte mère m'y avait portée à deux ans, pour me consacrer à la sainte Vierge. Je fis donc le tablier non sans batailler un peu, tout de même, seule. Je le faisais tous les midis, un peu chaque jour durant l'heure que nous avions pour dîner : moi j'avais vite fait ! Je le rapportais donc le samedi soir à la maison, entièrement fini. Maman, qui voulait se rendre compte surtout si j'avais fait quelque progrès, fut très contente. Plus encore sa fille, qui avait fini son apprentissage et qui allait rester à la maison cette fois.

Le premier dimanche de juillet¹ donc, nous partîmes toutes les trois, avec un petit garçon du village qui voulait venir avec nous et que maman accepta.

J'oubliais de vous dire, ma bonne Mère, que ma maîtresse de couture — qui au fond m'avait fait tant de bien, forgeant un peu mon âme à la vertu et surtout en la rapprochant du *divin Aimé* pour une plus *grande intimité* ! — n'a pas eu une vie très heureuse depuis. Elle a perdu son mari tué par un accident, son fils à la guerre, et elle, découragée et âgée, a mis fin à sa vie par le suicide : elle s'est noyée. J'ai bien regretté, quand j'ai appris tout cela ici, de ne l'avoir pas su plus tôt, car j'aurais fait mon possible par mes bienfaitrices², pour la faire mettre dans une maison où elle aurait été heureuse et aurait fait une fin plus douce et plus chrétienne.

Maintenant, je ne puis que prier pour sa chère âme ; que le bon Dieu la mette dans son paradis au plus vite, si elle n'y est déjà.

La statue Notre-Dame du Bon-Secours est aussi vénérée dans l'église tout au long de l'année, et aussi sous le porche où des lumignons brûlent continuellement.

¹ En 1884.

² Ses principales bienfaitrices, M^{me} de Saint-Jean et M^{me} de Gargan.

L'appel

C'était un pèlerinage assez méritoire que d'aller à Guingamp — seize kilomètres au moins, autant pour revenir — pour des petites jambes de dix à douze ans. Cela se sentait un peu. On arriva pour la grand'messe. Mais, après avoir faite nos dévotions à la Basilique, maman nous donna un peu de liberté pour nous promener dans la ville. Il y avait une foule immense. Je ne sais où fut ma sœur et le petit François qui était avec nous, mais moi, je me dirigeai seule vers la chapelle de l'hôpital tenu comme aujourd'hui encore, par les religieuses chanoinesses hospitalières de Saint-Augustin¹.

J'entrai donc dans ce saint lieu où allaient se passer pour moi de si grandes choses. La chapelle était à peu près vide à cette heure, de midi à deux heures. Je m'agenouille bien en face du tabernacle et je lève les yeux au-dessus du maître-autel. Dans une niche semblable à celle de Notre-Dame du saint Rosaire de notre chapelle, je vis Notre-Seigneur grandeur nature, assis comme enseignant les béatitudes sur la montagne : son visage avait une si douce majesté ! Autour de cette niche étaient écrites ces paroles : « Venez à moi, vous qui souffrez et vous serez consolés² ». Je compris tout de suite que cette inscription était surtout pour les pauvres malades qui venaient là chaque jour.

Mais elles me frappèrent si fort, elles pénétrèrent si profondément à l'intime de mon âme ; Notre-Seigneur, que je sentais si proche, si doux, si vraiment paternel, attirait tout mon

¹ Les sœurs Augustines sont arrivées à Guingamp en 1676. En 1698, à l'invitation de l'évêque, elles construisent un beau monastère — actuellement hôtel de ville — avec la chapelle à l'avant (1709). Les Augustines étant cloîtrées, l'hôpital était un des bâtiments de leur monastère.

² Mt 5, 5.

être. A cet instant béni, je compris un peu ce que c'était que la souffrance endurée pour Lui seul, vue seulement de Lui. Je me sentais anéantie sous le charme divin qui m'enveloppait ; les choses de la terre me parurent si rien, si néant, indignes d'attacher un cœur. Aussi, là, au pied du tabernacle, je promis à Jésus de garder mon cœur pour Lui seul. Jamais je n'aurais d'autre Epoux que Lui sur la terre. Je crois, ma bonne Mère, que ce jour-là, sans savoir trop ce que je faisais, je fis un contrat qui égalait presque celui de ma profession. C'est possible que ce fut le vœu de virginité perpétuelle que je fis, mais sans comprendre, car jamais je n'avais entendu parler de ces choses-là. Mais à partir de ce jour, je fus fixée pour toujours dans le désir de consacrer ma vie entière au service de Dieu. Bien des épreuves encore m'éloigneront de cet heureux moment, mais mon cœur, je le sais, est resté fidèle malgré tout ; au fond du moins si, à la surface, les orages, les tempêtes de l'âme ont semblé le submerger.

Après cet entretien intime avec le Bien-Aimé, je revins trouver ma mère et ma sœur, gardant inviolablement mon secret et jouissant intimement de mon bonheur. A partir de ce jour, je commençais, de temps en temps, à entendre la petite voix à l'intime de mon âme. Mais je trouvais cela tout naturel et pensais, avec raison, qu'il en était ainsi pour tout le monde. Oh ! ce n'était pas tous les jours, mais quand cela plaisait à Jésus sans doute ; moi, je ne recherchais rien, je ne demandais rien, je n'en disais jamais rien, non plus, à personne. Dans le monde, la pensée ne me serait pas venue de parler des choses de mon âme à mon confesseur, ni plus tard à mon directeur. Je n'en sentais aucun besoin. Aussi, ma bonne Mère, de tout ce que je pourrai vous dire, je ne sais si c'est vrai. Est-ce la voix de Jésus ? Est-ce mon imagination ? Est-ce autre chose ? D'autres plus savants que moi pourront vous le dire. Je sentais que j'allais à Jésus droitement et dans toute la sincérité de mon âme sans jamais chercher d'arrière-pensée. Bien souvent,

quand j'entends la petite voix, je n'y comprends rien : il y a des choses tellement invraisemblables ! C'est seulement lorsqu'elles arrivent que je me rends à l'évidence. Aussi, si c'est Jésus, je puis vous dire, ma Mère, qu'Il n'est pas toujours reçu très poliment. Que de fois je me suis prise à dire : « Oh ! Oh ! ça, on verra bien !... » Je n'ai pas été trompée encore jusqu'ici. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je n'ai eu entre les mains que mon catéchisme et mon paroissien du dimanche¹, jamais aucun livre de spiritualité qui aurait pu arrêter mon attention. Mon confesseur m'avait bien prêté, de sa bibliothèque, *L'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, mais j'avais vu qu'il y avait des chapitres concernant les devoirs des personnes mariées. Or je vis tout de suite que ce n'était pas pour moi et je le rendis bien vite.

Me voici donc définitivement arrivée près de mes parents. Ma sœur allait à l'école ; le soir elle me racontait les incidents de la journée, ce qui m'intéressait beaucoup. Un jour, elle me dit : « Tu ne sais pas ? On nous a dit en classe que quand on s'endormait en disant une dizaine de chapelet, la sainte Vierge nous tenait comme cela la nuit », et elle me passait la main derrière le cou. Comme nous couchions près l'une de l'autre, on essaya bien quelque temps, mais hélas ! la dizaine restait à moitié : on était endormies avant la fin.

Ce fut bien à ce moment que je commençais la vie intérieure au-dedans. Je ne savais pas pratiquer la vertu, mais toute mon application était de cacher les grâces que je recevais : ce qui était vu ou connu ne comptait plus pour moi. J'aimais à être seule et sur ce point j'étais bien favorisée.

¹ Voir *Petit Paroissien romain contenant l'office des dimanches, les messes et les Vêpres des principales fêtes de l'année, le chemin de croix et diverses prières*, Mame, Tours, 1865.

Vers le temps où j’entendis le premier appel de Jésus, dans la chapelle dont j’ai parlé, le petit garçon que j’avais tant pris en grippe, dont j’ai parlé aussi plus haut, entendait lui-même le divin appel pour le sacerdoce. Il se préparait alors à la première communion. Oh ! alors mes sentiments changèrent à son égard. Ce n’était pas une affection naturelle, ni une amitié, mais un respect surnaturel que j’éprouvais, soit en m’approchant, soit en conversant avec lui. J’aurais trouvé mal de ne pas penser comme lui, et cela m’était d’autant plus facile que *jamais* je n’avais vu cet enfant commettre la moindre faute. Pendant les années où nous avons vécu côte à côte, j’avais eu beau lui faire des méchancetés, jamais je ne l’avais vu fâché. Ses parents se fâchaient pour lui contre moi. Le voyant sur le chemin d’être le prêtre de Jésus, j’étais si heureuse.

Car alors le prêtre, pour moi, était un ange de Dieu. Si on m’avait dit que le ministre du Très-Haut était aussi sujet aux accidents de la nature humaine comme les autres hommes, je ne l’aurais pas cru. J’aurais peut-être même été scandalisée, de cette révélation. Heureusement, lorsque j’ai pu comprendre, j’étais en âge de ne pas en être étonnée ni surprise.

Le bon Dieu m’a fait cette grâce de conserver toute ma vie un très grand respect pour le prêtre. Mais alors, du plus loin que j’en apercevais un, il remplissait mon âme de la présence de Dieu. Et quand ils passaient dans les chemins boueux de nos campagnes pour leur ministère, quand je pouvais, j’allais baiser la trace de leurs pas, non pas à cause du prêtre lui-même seul, mais bien souvent ils portaient réellement le bon Dieu avec eux.

Quand au petit Eugène¹, après sa première communion, un des vicaires¹ de la paroisse le prit au presbytère pour

¹ Eugène Le Roux.

commencer à lui donner des leçons de latin avec un petit ami d'un village voisin. Leur tenue dans les chemins était si édifiante que j'aurais voulu avoir souvent l'occasion de faire route avec eux. Un jour pourtant, ils eurent une discussion au sujet d'un examen auquel l'un d'eux avait échoué. Celui qui avait réussi — Eugène — dit à l'autre pour terminer le débat : « Que m'importe après tout d'avoir le certificat d'études ou non ? Si j'ai la grâce du bon Dieu, elle me suffit. »

Vous pensez bien que moi qui était présente, je ne laissai pas tomber cette parole ; et bien des fois depuis, quand quelque échec est venu m'atteindre, je me suis dit à moi-même : « Qu'importe ! Si j'ai la grâce du bon Dieu, cela suffit ».

Il rentra bientôt au collège à Rennes², puis au séminaire à Saint-Brieuc³. Il avait un père digne d'avoir un fils prêtre. Je veux vous dire, ma bonne Mère, ce qui m'a tant édifié moi-même. Peu après son entrée au collège, sa mère mourut et son père resta seul avec ses jeunes frères. Mais bien loin de s'opposer à la vocation de son fils, il la favorisa au contraire de tout son pouvoir. Je m'en rendis mieux compte lorsque, avant de venir à Lourdes, je fus passer quelques jours près de mes parents et leur faire mes derniers adieux. Mon père invita ce brave homme à dîner avec nous, à la condition que j'aille moi-même le voir chez lui et prendre quelque chose avec eux. J'y fus donc le lendemain. Il habitait une très pauvre chaumière,

¹ Yves-Marie Oлло, vicaire à Plouagat le 5 janvier 1867 jusqu'à son assignation à Plourhan, le 12 juillet 1884.

Frédéric Briand, vicaire à Plouagat le 12 octobre 1870 ; recteur de Trébédan le 21 septembre 1874. Il est remplacé le 1^{er} octobre par Pierre Rouxel, qui est décédé le 9 janvier 1882, puis par Théodule Hillion le 10 janvier 1882, lui-même remplacé par Pierre Soulabail le 20 mars 1883 (jusqu'au 16 mai 1894)..

² Rennes est le chef lieu de la région de Bretagne, avec un archevêché.

³ Saint-Brieuc est le chef lieu du département des Côtes d'Armor. Il y avait un évêché et un grand séminaire.

seul avec le plus jeune de ses fils âgé de dix ans. Il me fit lui-même une omelette comme on n'en mange jamais au monastère, vous le pensez bien, ma Mère. Puis il s'excusa de ne pas avoir de beurre à m'offrir car, dit-il, « en ce moment j'en ai peu et François et moi nous mangeons notre pain sec pour le garder pour Eugène, au séminaire. Car, dit-il, je ne veux pas qu'il soit privé mais qu'il ait tout comme les autres séminaristes ». Ma bonne Mère, je crois que nous aurons des surprises au Ciel !.....

J'eus la joie de le voir ici, à Lourdes, la veille de mon entrée en retraite pour ma profession¹. Il avait été ordonné prêtre peu de temps auparavant² ; or, dans cet entretien intime de nos âmes, je lui fis l'aveu de toutes mes sottises d'autrefois, lui demandant pardon de tout cœur afin que mon âme purifiée de tout ce que je déplorais de mon passé, puisse se donner à Dieu intégralement et pour toujours. « Oui, me dit-il, je te pardonne, si j'ai quelque chose à te pardonner. Puis je te bénis en me recommandant de plus en plus à tes prières ».

Maintenant, depuis de longues années, il est curé doyen d'un important canton du diocèse et il fait beaucoup de bien, dans la ville de Châtelaudren³ où il est au milieu de sa famille et la nôtre, où il reste toujours l'ami le plus dévoué, le conseiller et le père de la jeune génération.

¹ La profession eut lieu le 24 septembre 1900. Elle était précédée de huit jours de retraite. Et à cette date, cette année-là, avait lieu le pèlerinage de tous les diocèses bretons.

² En 1900.

³ Châtelaudren : chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord, arrondissement et à dix-huit km de Saint-Brieuc, sur le Leff ; mille quatre cent soixante-quatorze habitants. Ch. de f. Ouest. Mine de plomb argentifère ; tanneries, chapelleries, clouteries, fabriques de meubles, de cidre, de sucre. Pommes renommées, dites « reinettes de Châtelaudren ». Eglise paroissiale avec un bel autel sculpté par Corlay. Le canton a huit communes et dix mille sept cent soixante-dix-huit habitants.

C'est ainsi, ma bonne Mère, que se termina heureusement cette épreuve de ma petite enfance qui m'avait fait tant souffrir.

Pèlerinage à Notre-Dame de Pitié

Vous le savez mieux que moi, ma bonne Mère, les voies par lesquelles Dieu fait passer les âmes sont parfois étranges. Il les laisse souvent aller à la dérive, même quand Il les attend tranquillement au port.

Pour moi, du moins, il en fut ainsi. J'avais entendu son divin appel et voilà qu'au lieu de le suivre par une vie pieuse et exemplaire, voilà que je lui tournais le dos pour me livrer pendant deux malheureuses années, à toutes les dissipations, à toutes les légèretés et espiègleries que je pouvais inventer. Oh ! sans doute, je n'allais pas dans les fêtes mondaines. Ma vie spirituelle, en apparence, était la même : les offices du dimanche et des fêtes, la prière en commun, la confession et la sainte communion une fois par mois. Tout cela était régulièrement accompli chez nous. Il n'aurait pas fallu songer à s'en dispenser. Mais d'abord, je ne disais plus mon chapelet lorsque j'étais de garde le dimanche ; je ne disais même pas mes vêpres. Pour m'amuser. Je ne trouvais pas le temps, ce qui faisait la désolation de mon père. Combien de fois, il me l'a demandé le dimanche soir, si j'avais pensé à dire mes vêpres. Non, pourvu que je trouvasse quelque invention pour me dissiper, pour rire et faire rire et il n'en fallait pas beaucoup !...

Je vous dirai, ma bonne Mère, avec une confiance toute filiale quelques-unes de mes fautes. Vous jugerez sur quelle pente je commençais à glisser. Mon père, pourtant si bon et qui m'aimait, fut sévère et ferme, je vous assure, et heureusement pour ma petite âme de treize ans qui ne comprenait pas alors, mais qui en a béni le bon Dieu mille fois depuis.

Je vous dirai comment les jours de grande fête surtout, où il y avait plus de monde à vêpres, je préparais des petits cornets de poussière bien faits et je les déposais au milieu de la route, puis je me cachais derrière le fossé pour voir qui courrait le

plus vite pour le ramasser le premier et bien m'en amuser, dans ma cachette, puis recommencer à une autre bande. Car, comme la route était très longue on se réunissait le plus possible et on devisait agréablement afin de trouver le chemin moins long. Mais je crois qu'on n'a jamais su dans le pays, qui jouait ces tours, du moins je n'en ai jamais entendu parler.

Mais voici un autre fait plus grave. C'était au temps de la moisson. Mes parents m'avaient amenée avec eux dans un champ où ils travaillaient. Mon père, voulant se rendre compte de sa récolte sur l'année précédente, me dit de compter les gerbes, mais pour la première fois, je fis la mauvaise tête. Je me mis à compter, mais tout bas, et mes parents me disaient : « Compte tout haut, afin que nous t'entendions ». Mais je ne le voulus jamais. Alors mon père fâché vint à moi et me donna un soufflet, puis il me dit : « Puisque tu ne veux pas obéir, va à la maison. Nous n'avons pas besoin de toi ici. » Je revins donc. C'était par une belle après-midi du mois d'août.

Vous devez vous souvenir, ma bonne Mère, de ce que je vous racontais plus haut, que mon père nous avait conduites, ma sœur et moi, voir la mer, il y avait à peu près un an. Mais moi, j'en avais gardé le souvenir si vivace que je ne pensais plus qu'à y revenir. L'attrait du plaisir qui me poursuivait alors m'y portait de plus en plus. Je voulais revoir la mer, ses flots bleus, ses coquillages si jolis et si bons. Or ce jour-là, en disgrâce avec mes parents, je pensais me payer ce plaisir. Et remarquez, ma bonne Mère, il y avait plus de dix kilomètres à parcourir. Je partis donc. Où irai-je ? Où m'arrêterai-je ? C'est ce qui m'inquiétait fort peu. J'arrive à une petite ville¹. Je rentre à l'église pour prier le bon Dieu de bénir mon voyage. Un prêtre était au confessionnal. J'entrai, moi aussi. Je me confessai bien de ma désobéissance, mais je me gardai bien de

¹ Châtelaudren.

dire le projet que j'avais en tête. Je marchais encore une heure, j'arrivais à l'église où j'avais été baptisée¹. J'entrai encore pour prier la sainte Vierge, puis je fus sur la tombe de ma marraine et je me disposai cette fois à franchir d'un trait la dernière étape pour arriver avant la nuit à la grève. J'avais marché à peu près un quart d'heure lorsque j'arrivai à l'entrée d'un grand bois où la grand' route passait au milieu². A l'orée de ce bois, il y avait une belle croix, comme il y en a beaucoup dans les campagnes bretonnes³. Une petite statuette de la sainte Vierge était incrustée dans une petite niche, dans le pied de la croix. Je m'agenouillais encore. Vraiment, c'était sans m'en rendre compte, un vrai pèlerinage que je faisais. J'étais depuis un moment bien recueillie, quand je sentis tout d'un coup comme une main invisible qui me prenait le bras droit et m'obligeait à me lever. Puis, au même instant, un sentiment de componction, de remords, descendit en mon âme. Une voix intérieure qui me faisait des reproches, me disant combien j'étais coupable de me soustraire ainsi à l'autorité de mes parents qui, en ce moment même, me cherchaient. Je me levai donc, mais ce n'était plus pour marcher vers la mer, mais pour rebrousser chemin, et bien plus vite que je n'étais venue. De plus, la sainte Vierge, car je crois que c'est Elle qui m'a sauvée, répandit tant d'amertume en un instant sur cette satisfaction que j'avais tant désirée, que j'avais tant rêvée, que tout désir de revoir la mer fut fini pour

¹ A Plélo. L'église Saint-Pierre et Saint-Paul a été construite par l'architecte Théodore Maignan (1872-1875). L'église est inaugurée le 20 juin 1875. La flèche en granit de Binic, construite en 1887, n'existait pas encore quand Marie-Louise fait sa fugue en 1886.

² Peu après la sortie de Plélo, la D 4 traverse effectivement un grand bois après avoir croisé une voie communale transversale qui relie La Ville Andonnet et Les Tronchets.

³ Les calvaires ne se trouvent pas dans les villes mais dans les bourgs ou les hameaux.

moi. Je venais encore une fois de retrouver la grâce de mon Jésus et je voulais le suivre coûte que coûte.

La voix intérieure et la main invisible que je sentais m'accompagnèrent environ une demi-heure. Après je me sentis libre, mais seulement pour retourner à la maison, me demandant comment j'allais être reçue. Or je n'osai pas me présenter après une telle escapade. J'allai donc dans une bonne famille que je connaissais et je me disposai à leur aider au ménage, car c'était la moisson et chacun avait beaucoup à faire. Mais mon père ayant appris que j'étais là, vint me chercher. Il ne me gronda pas et je connus intimement que c'était encore une délicatesse du cœur de ma bonne Mère du Ciel qui voulait que son enfant prodigue fut bien accueillie à la maison paternelle. Je fus pourtant bien grondée par maman, mais je demandai pardon à mes parents d'avoir mal agi ; et à ma petite sœur je dis de ne jamais faire comme j'avais fait, qu'elle en aurait du regret. Aussi, instruite par mon exemple, elle n'est jamais tombée dans des fautes comme moi.

Je me préparais alors à la confirmation¹, mais bien dissipée toujours. Ce jour-là, j'étais toute préoccupée de mes cheveux qu'on m'avait arrangés d'une certaine manière pour être plus belle, mais il me semblait toujours qu'ils me tombaient sur le dos. Les grâces pleuvaient autour de moi, mais je me souciais peu de les recueillir. Hélas ! mon Dieu ! Ce jour-là n'ai-je pas commis contre le Saint-Esprit ce péché qui ne doit pas être pardonné ni en ce monde ni dans l'autre ?...

Je n'en avais pas fini encore. L'année qui suivit ma grâce², dans la chapelle de l'hospice de Guingamp, maman nous permit d'y retourner, ma sœur et moi avec quelques petites amies à ma sœur. Et quelle partie de plaisir on se proposait

¹ Confirmation en mai 1886.

² 1885.

encore ce jour-là ! La piété sûrement devait passer au second rang. Je ne connaissais pas encore la langue bretonne¹, car étant de la dernière paroisse où l'on ne parle que français², je ne l'entendais que par mes parents, lorsqu'ils avaient besoin de s'entretenir ensemble des affaires qui les regardaient seuls. Or j'avais imaginé d'apprendre une phrase en breton pour pouvoir acheter des cerises à Guingamp. Or c'était court. Pour demander seulement pour deux sous de cerises, cela marcha à merveille et tous les sous y passèrent. Quelle joie d'avoir été comprises ! On en achetait pas seulement pour soi, mais pour en porter aussi aux personnes malades de l'hôpital qu'on ne manquait jamais d'aller visiter. Ces sous que maman nous donnait étaient pour acheter du pain ou autre chose pour notre dîner, mais la satisfaction avant tout. La tentation était si forte que, avant de quitter le Pardon, on voulut encore une fois acheter des cerises en breton. On en demanda donc, mais comme il n'y avait plus de sous pour les payer, il fallut les rendre à la pauvre marchande qui avait eu la peine de les mesurer. Et voyant qu'elle avait affaire à une bande de gamines, elle nous chassa avec son bâton.

Cependant, au milieu de mes plus grandes dissipations, la pensée de Jésus m'absorbait. Je regardais d'un œil d'envie ce beau sanctuaire où, un an auparavant, j'avais touché Dieu de si près et où mon âme s'était donnée si spontanément à Lui. Non, je ne quitterai pas la ville sans aller le revoir encore une fois. Je faussais donc compagnie un instant, sous un prétexte quelconque, pour entrer dans la chapelle. Hélas ! elle était fermée à clef. J'eus beau tourner et retourner le loquet, elle ne

¹ Le breton, langue à part entière, sœur du gallois, cousine de l'écossais et de l'irlandais. On parle à Guingamp le dialecte breton commun, celui de l'évêché de Tréguier.

² Plouagat.

s'ouvrit pas. Pourquoi Jésus m'aurait-il ouvert sa porte et son cœur ? Je l'avais abandonné pour me livrer à tous les plaisirs.

Après nous être assez amusées et dissipées, nous revînmes avec des groupes de pèlerins, et maman nous avait donné une commission pour une famille qui habitait au bord de la grand' route, où elle avait une nièce placée. Il s'agissait de rendre un objet qu'on lui avait prêté la veille. On entra donc et grâce à notre nouvelle cousine que nous ne connaissions pas encore, nous fûmes reçues à bras ouvert par toute cette excellente famille, et gâtées autant qu'ils l'avaient pu. Le soir, à la maison, au souper de famille, je racontai à mes parents comment on nous avait reçues et ce qu'on nous avait donné. Mon père, lui, ignorait que maman nous avait envoyées dans cette maison. De plus, sévère pour surveiller toutes nos démarches, il voulait être renseigné sur tout ce que nous faisons. Il voulait surtout être respecté et obéi à la lettre.

Etonné de ce que je racontais, il me dit : « Tu as été chez Briec ! mais qui t'a menée là-bas ? » Je fis, moi, une réponse de mal élevée : « Mais, mon père, ce sont mes jambes ! » Il se leva de la table ; fâché, il me prit par le bras et me mit en pénitence dans la cour, puis il ferma la porte de la maison. Je vous assure, ma bonne Mère, je ne fus pas longtemps en présence de moi-même sans reconnaître ma faute. J'avais entendu cette parole entre jeunes gens et jeunes filles et je la trouvais très jolie pour la dire à un si bon père, mais mal m'en prit. J'attendais toujours qu'il me rappelât, mais peine perdue : il me laissa toute la nuit dehors. Oh ! je n'étais pas bien malheureuse ; c'était au mois de juillet, il faisait une chaleur torride et un superbe clair de lune. Quand je vis que j'attendais en vain et tous devaient être couchés, je fus au jardin où, harassée de fatigue après une telle journée, je ne tardais pas à m'endormir par terre. Je dormis toute la nuit, bien mieux je suis sûre que dans mon lit. Le lendemain matin, je montrai ma piteuse silhouette à la porte de la maison où on me pria

d'entrer. J'entrai donc encore une fois pour demander pardon à mon père, et corrigée pour toujours. Je vous ferai remarquer, ma bonne Mère, que je ne tombais jamais qu'une fois dans la même faute ; mon expérience et la punition me corrigeaient. Le lendemain donc , maman me dit que ce soir-là, après que mon père fût couché, elle sortit et m'appela doucement : elle m'aurait fait mettre au lit sans bruit. Mais je ne l'entendis pas ; je devais déjà être endormie.

Ma belle-mère était très bonne pour nous. N'ayant pas d'enfants, elle avait concentré toute son affection sur ma sœur et moi. Elle nous grondait beaucoup, mais ne nous punissait pas, pourtant. Eugénie, qui avait huit ans lorsqu'elle arriva chez nous, avait pris, avec ma cousine et les bonnes dont elle avait été très gâtée, l'habitude de faire des rapports. A chaque occasion, elle venait rapporter à maman ce que j'avais dit ou fait, mais maman n'entendait pas cela. Elle lui répondait : « C'est bien, si Marie-Louise a fait cela, vous, vous allez faire la pénitence » et elle lui imposait quelque chose qui lui fit, au bout de très peu de temps, se souvenir que les rapports ne seraient pas bien venus chez nous.

Mon père, lui, était très régulier, fidèle jusqu'au scrupule à sa messe du dimanche. Jamais je ne l'ai vu arriver en retard. Il disait : « Je travaille assez dur dans la semaine pour pouvoir m'asseoir à la messe le dimanche », car les retardataires restaient debout toute la messe et le sermon. Mais mon père avait sa place près de la sainte table, car en Bretagne depuis saint Vincent Ferrier¹ ou le bienheureux Grignon de Montfort¹,

¹ Vincent Ferrier est né à Valence (Espagne), en 1350. Il devint dominicain à une époque où sévissaient des guerres, la peste et où le Grand Schisme divisait la chrétienté. Vincent parcourt l'Europe ; il prêche aux peuples, pacifie les cités et combat pour l'unité de l'Eglise. Il entraîne les foules par sa parole, sa sainteté et ses miracles. En janvier 1418, il arrive en Bretagne appelé par Jean V, duc de Bretagne. Il parcourt le duché à dos d'âne. Il prêche à Nantes

je ne me rappelle plus au juste, les hommes, à l'église, sont séparés des femmes ; et les derniers arrivés restaient près de la porte et il y avait toujours une foule. Mais pour mon père, lorsqu'on le voyait passer dans les chemins, on disait : « Aujourd'hui, nous ne serons pas en retard à la messe, voilà Gilles qui va lui aussi. »

Aussi, quand on s'habillait, il nous rappelait souvent à l'ordre, si la toilette était trop longue. A la prière du soir, la fatigue et le sommeil faisaient que ma sœur ou moi, nous allions trop vite et nous ne prononcions pas bien les paroles. Alors, au beau milieu, mon père arrêta, et : « Ouvre la bouche, Eugénie », à elle encore plus souvent qu'à moi. Le matin, tout l'hiver, il allait à la journée dans une grande ferme Le Costang, où la famille était très nombreuse à ce moment-là — huit filles, le père, la mère, des domestiques et des journaliers. On attendait que tout le monde soit arrivé ou libre, et une des fillettes faisait alors la prière du matin avant le déjeuner. Mais là aussi, on allait vite et on mâchait les mots. Mon père, sans se gêner : « Ouvre la bouche, Maria, ou Eulalie », à sa semaine. Mais, comme il était aimé et respecté, jamais cette famille dont l'une des petites-filles est devenue plus tard ma nièce, femme de mon neveu Eugène et fille de Maria, n'aurait songé à protester contre Gilles.

Puisque je vous parle de mon cher papa, ma bonne Mère, permettez que je vous raconte quelques traits de sa vie.

d'abord, mais aussi dans toute la Bretagne pendant deux ans, en particulier à Pontivy, Quimperlé, Saint-Pol de Léon et Morlaix. Il prêchait en sa langue maternelle, mais les bretons le comprenaient comme s'il prêchait dans leur langue. Vincent Ferrier termine sa prédication à Vannes. Il y tombe malade et la duchesse de Bretagne elle-même accourt à son chevet. Il meurt le 5 avril 1419, son corps est inhumé dans la cathédrale où on vénère toujours ses reliques.

¹ Louis-Marie Grignon de Montfort : 1673-1716.

Orphelin de père et de mère tout petit, il fut élevé par sa marraine. Lorsqu'il eut six ans, comme cette famille était proche du bourg, sa marraine l'envoya à l'école. Mais, hélas, il n'y prit pas goût. Ayant vu les autres petits qui jouaient à la toupie, il grillait d'envie, lui aussi, d'en avoir une. Mais sa marraine n'était pas riche et le pauvre petit orphelin n'était pas gâté : il n'avait pas de sous. Or un jour, une pensée lui traverse l'esprit : il irait demander un sou au petite Jésus de la crèche. Un midi donc, en sortant de la classe, il court à l'église, s'agenouille pour faire sa petite prière et il aperçoit une assiette pleine de sous dans la crèche même — dans ce temps-là, il n'y avait pas de tronc. Il allongea sa petite main et prit un sou et, bien fier, il court chez le marchand, acheta une toupie. Mais il s'aperçut bien vite qu'il avait volé. Dès lors il prit la résolution de le rendre un jour. Mais chaque année il oubliait toujours. Il mettait des sous à l'offrande comme tout le monde, mais jamais dans l'intention de rendre le sien. Or, j'avais neuf à dix ans, lorsqu'un jour il arrive de la messe content. Il nous dit : « Enfin aujourd'hui, j'ai payé mes dettes : j'ai rendu son sou au petit Jésus ».

Sa marraine, voyant qu'il ne voulait à aucun prix aller à l'école, le plaça à sept ans dans une très grande ferme où il y avait toujours dix-huit à vingt vaches. C'était pour les garder. Le pauvre petit orphelin avait fort à faire avec un pareil troupeau. De plus dans cette famille, il y avait un petit enfant de deux ans qu'on lui donnait souvent à garder. Mais ce petit, qui ne pouvait pas suivre, l'ennuyait fort. Aussi, quand il pouvait, il ne manquait pas de le faire pleurer, pour que ses parents viennent le prendre. Or il est advenu que cet enfant est devenu prêtre. Et je vous assure, ce me semble du moins, le plus saint prêtre que j'aie jamais connu. Il fut dix-huit ans

premier vicaire¹ dans notre paroisse et la sienne. Toute sa physionomie respirait quelque chose du Ciel. Sa vue seule faisait du bien à l'âme. C'était lui surtout qui me présentait le livre à rebours quand j'étais petite, pour me faire lire le *Salve Regina*. Ce fut lui aussi qui entendit ma première confession à six ans et demi. Lui enfin, qui commença à faire le catéchisme pour la première communion. Mais il eut à ce moment même, un jour, une première attaque. On le vit changer de figure subitement, puis les yeux levés au Ciel, il disparut derrière l'autel. C'était pour nous son dernier adieu. On ne le revit plus. Il était resté toute sa vie très ami de mon père et il se souvenait bien de l'avoir énervé dans sa petite enfance.

Mon père aimait à nous faire plaisir quand nous avions été passablement sages. Aussi à treize ans, il nous conduisit, ma sœur et moi, à Saint-Brieuc en voiture pour voir le parrain d'Eugénie qui faisait alors son service militaire. Il nous fit passer sur la place du marché. Je n'avais jamais vu de marché, du moins de cette importance. Je vis des tomates et je voulais une pomme rouge. J'insistais. Plus loin, c'était des artichauts. Je voulais encore de ça. Mais mon père impatienté me dit : « Je te dis que ce n'est pas bon à manger, ces choses-là, crues ». Désormais, ce fut fini. Adieu les promenades de ce monde, avec ce père tant aimé.

Cependant mes parents, voyant que décidément je restais infirme, souffrant toujours de la main et du bras gauches, résolurent de me remettre en apprentissage à coudre, pour achever ce qui avait été commencé l'année précédente. Comme je l'ai dit, maman songea alors à une de ses cousines qui habitait une paroisse voisine. Elle me conduisit donc la voir et

¹ Yves-Marie Ollo, vicaire à Plouagat du 05.01.1867 au 12.07.1884.

je fus comme on le pense bien accueillie. Oh ! là j'étais bien et je m'y plaisais beaucoup. Elle avait deux petites filles un peu plus jeunes que moi et avec lesquelles je m'entendais très bien. Pendant les quelques mois que je restais avec ma tante, je n'eus pas beaucoup de reproches à me faire, bien que je restais toujours riieuse et dissipée. Je revenais, comme avec mon autre maîtresse, tous les samedis soirs à la maison. Je faisais au moins une heure de marche à travers les landes désertes où je ne rencontrais presque jamais personne, uniquement quelquefois des renards ou des lièvres qui se sauvaient à toutes jambes en m'apercevant.

Cette solitude, les panoramas magnifiques que je voyais, ramenaient doucement mon âme à la pensée de Dieu et je me gardais bien de l'en détourner. Aussi la petite voix se fit bientôt entendre au fond de mon cœur, et à certains moments me disait : « Allons, reposons-nous un peu ». Je m'asseyais alors au bord du sentier, sur l'herbe, les yeux levés au Ciel. Peu à peu, comme d'une manière imperceptible, descendait comme une rosée céleste au plus intime de moi-même, un sentiment de componction et de douleur de mes péchés. Ah ! je ne demeurais pas longtemps insensible à cette amertume, je pleurais à chaudes larmes, je sentais Dieu si proche. Oh ! pas certes pour une vue sensible. Mais je me sentais enveloppée d'une atmosphère toute céleste. Je demandais pardon, j'implorais miséricorde et je pleurais tant que j'avais de larmes dans les yeux et dans le cœur. Puis, rassérénée, je m'essuyais la figure pour reprendre ma route.

C'est là, ma bonne Mère, dans ces landes désertes, que j'ai senti pour la première fois les tristesses de la divine intimité, si bien décrites par le Père Perrin. Cependant, ce n'était pas encore la conversion. Un jour, à ces mêmes endroits où les larmes purifiantes avaient coulé, je cédai à une pensée de vanité. Je désirais beaucoup apprendre à broder, mais qui m'aurait montré ? Hélas ! et qu'aurais-je fait, moi, pauvre

petite campagnarde, de broderie ? N'importe. Je voulais essayer. Et comme ma tante me renvoyait de bonne heure le samedi et les jours étant longs, je m'asseyais dans cette solitude et je me mis à broder mes mouchoirs avec du *fil noir*. Je fis de belles fleurs dans les coins. Mais je vous laisse à penser, ma bonne Mère, comme je fus reçue par maman la semaine de la lessive, quand elle retrouva son linge tout taché par ce fil qui avait déteint dans la cuve. Elle n'avait pas dû s'en apercevoir avant de l'encuver. Pour moi, voilà encore une sottise dont je fus corrigée pour toujours.

Quand le temps convenu fut achevé chez ma tante, je restais à la maison avec mes parents. C'était une pauvre maison couverte de chaume, mais ma seconde mère était très ordonnée, très travailleuse et d'une propreté au scrupule. Dans la maison, il fallait que tout brille : les meubles, les commodes, et jusqu'à la table où nous mangions. Tout était ciré chaque semaine et gare à celle qui aurait renversé de l'eau, sur la table surtout.

Ma sœur avait beaucoup de goût pour l'ordre ; aussi secondait-elle les désirs de maman. Ce qui lui faisait bien plaisir. Moi, j'avais beaucoup moins de goût, aussi que de fois j'ai entendu maman me dire : « Toi, ma petite fille, tu n'as pas un brin d'amour-propre. Je te le dis souvent, tu n'as pas d'amour-propre ». En effet, ma bonne Mère, j'avais entendu si souvent ce reproche que je le croyais bien sincèrement. J'ai été bien étonnée quand je suis arrivée ici, qu'on m'ait dit que j'étais remplie d'amour-propre.

Mes journées s'écoulaient tranquilles auprès des miens, lorsque arriva la fête de Pâques 1886. J'allais me confesser comme d'habitude. Après mon accusation, le prêtre — Mr le curé — me dit : « Maintenant, ma fille, il est temps que tu penses à orienter ta vie. Il faut que tu pries à cette intention. Demande au bon Dieu de t'éclairer. Si tu dois être un jour une bonne mère de famille ou si tu veux être religieuse. » Mère de famille, non, jamais ! Je le dis ce jour-là bien sincèrement au

fond de mon cœur. Mr le curé, qui était pourtant pour moi un Père, ne savait pas le premier mot de l'épreuve que j'avais traversée pour me libérer des liens terrestres. Je souffrais entre Jésus et moi ; je n'aurais pas osé faire allusion à ces choses-là à d'autres qu'à Lui. Aussi je répondis à mon confesseur que nous réfléchirions. Il fallait d'abord que je renonce à ma vie dissipée et que je me mette sérieusement à la pratique de la vraie vie chrétienne.

Cette heure, enfin, allait bientôt sonner. Ce fut la sainte Vierge, ma bonne Mère, qui m'aida ou, je dirai mieux, me força en quelque sorte à faire le pas décisif. Quinze jours après Pâques, on célébrait et on célèbre toujours la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs dans une chapelle privée construite dans la campagne¹. Cette chapelle appartient à une paroisse voisine². Mais on y va aussi beaucoup de Plouagat, ma paroisse. J'y allais à peu près tous les ans : elle est toute proche de chez ma tante où j'étais à apprendre à coudre. Il fut donc décidé que nous irions quatre ou cinq fillettes du village ; et le grand-père de l'une d'entre elles nous accompagnerait.

Je traversai donc encore une fois, *la dernière*, ces mêmes landes solitaires dont j'ai parlé, où j'avais reçu des grâces quand j'étais seule. Aujourd'hui, l'esprit encore dissipé et toute pleine de pensées rieuses, je n'aurais pas su entendre la voix du divin Epoux. Cependant, ce fut ce jour-là qu'au milieu même

¹ La suite du récit nous apprend qu'il s'agit de Notre-Dame de Pitié, chapelle du XVIe siècle, située au sud de Châtelaudren, à deux kilomètres de Boquého. Une piéta y est honorée aujourd'hui lors du Pardon annuel du 15 août. Au XIXe siècle on y célébrait toutes les fêtes de la Vierge à l'exception du 15 août et durant le Carême Deux pardons renommés, dont les anciens gardent un vivace souvenir, rassemblait les fidèles et attiraient la jeunesse qui dansait sur le placitre à l'issue des Vêpres, cependant que les cavaliers, avec leurs chevaux enrubbannés, traversaient le "Douet" où s'écoulait l'eau de la fontaine toute proche ».

² Boqueho.

de mes plus grandes légèretés, Il allait se faire sentir impérieusement à mon âme tout en respectant sans doute ma volonté.

Après donc que nous eûmes assisté aux vêpres et à la procession, on reprit le chemin du retour par un autre sentier qui traversait un grand bois touffu de noisetiers et de broussailles. Comme nous avions avec nous ce brave homme âgé de notre village, nous n'avions pas peur. Il y avait dans ce bois beaucoup de fleurs de renoncules simples. On le savait et c'est pour cela qu'on avait pris ce détour. On ramassa donc chacune une grosse gerbe de ces fleurs pour orner nos autels à la sainte Vierge. Puis quand nous fûmes sur un sentier plus large, un chemin libre, nous nous mîmes à chanter à la marche, comme les gamins absolument. Et cela jusqu'à l'arrivée au village. Mon père, qui revenait avec les vaches, nous entendit mais ne prit pas garde à ces voix d'enfants.

Le lendemain, une petite fille voisine, qui était avec nous, raconta joyeusement à maman combien on s'était amusées en chantant ainsi à la marche et ajouta : « Marie-Louise était aussi avec nous ». En apprenant cela, maman entra dans une grande colère. Je ne l'avais jamais vue si fâchée. Elle me gronda beaucoup devant mon père qui, lui, se contenta de dire : « Oh ! je les ai bien entendues, mais je ne pensai pas que ma fille était de la bande. » Mais ma chère belle-mère déchargea ce soir-là son cœur plein d'amertume sur une pareille légèreté, me disant que je serais bientôt au nombre de ces filles desquelles on pouvait tout dire. Moi, je n'avais pas pensé si loin peut-être, car je n'avais pas réfléchi, mais je me rendais bien compte depuis longtemps que j'étais sur la pente du mal.

Je me laissai donc dire, sans répliquer, par ma mère tout ce qu'elle voulut, *pour la dernière fois*. Elle n'aura plus la peine de me gronder. Mais désormais elle versera plus de larmes de mon changement de vie qu'elle n'en avait fait durant le temps de mes égarements, tant il est vrai que le bon Dieu se plaît à

être servi dans les larmes. Lorsqu'elle eut fini, je me retirai auprès du Paradis de la sainte Vierge, tout orné et fleuri de renoncules apportées la veille et là, je pleurai les larmes les plus amères de mon âme.

Je me souviens comme d'aujourd'hui de ce que j'ai dit à cette tendre Mère que j'aimais même au milieu de mes plus grandes infidélités. Je lui dis : « Cette fois, ma bonne Mère, le monde est fini pour moi. Je n'en veux pas, de ses plaisirs. Je veux me consacrer à Dieu. Oui, désormais, tout est fini pour moi. » Oui, les joies de la terre, je le voyais bien maintenant, n'entraînaient après elles qu'amertume. Le monde ! Je ne le connaissais pas ; trop jeune et enfant, je ne l'avais jamais fréquenté, mais j'en savais assez pour pleurer toute ma vie.

La conversion

Dès le lendemain de ce jour de grâces pour moi, je repris l'habitude de dire tous les jours mon chapelet. Quand je n'avais pu être assez seule pour le dire pendant le jour, je le disais le soir, dans mon lit, mais je ne le manquais plus.

Maman ne voulait pas que ma sœur et moi nous fassions notre lit : on ne le faisait pas assez bien et cela déparait son ménage. Un jour, elle retrouve mon chapelet. C'était le chapelet blanc de ma première communion. Elle se dit : « Il y a quelque chose. » Oui, il y avait quelque chose. Un dimanche, en sortant de la grand'messe, elle me regardait et me dit : « Tu n'es plus convenable avec ce châle. Demain, au marché, je vais t'en acheter un ». — « Oh ! non, ma mère, lui dis-je. J'en ai plus que je n'userai, je vous assure. Ne faites pas cette dépense ». Cela suffit. Elle se mit à pleurer. Plusieurs fois, elle me dit d'autres offres, mais ce fut toujours avec le même refus. Quand elle me disait d'aller accompagner ma sœur à quelque Pardon — c'est ainsi qu'on appelle les fêtes locales des paroisses en Bretagne —, ma sœur lui disait : « Je ne la veux pas, elle ne regarde que la terre ». Oh ! si, je regardais encore le Ciel et surtout Jésus dans mon cœur. Mais le reste m'était désormais bien indifférent. Je travaillais à la couture à la maison pour nous ou pour d'autres personnes. En même temps, je rendais service à mes parents en gardant les vaches. J'aimais à être seule pour m'entretenir avec Jésus et l'écouter intérieurement. Un jour que je gardais ainsi mon troupeau au bord d'un chemin, vint à passer une jeune fille d'un village voisin d'une très bonne famille et elle-même très honnête, mais mondaine jusqu'au dernier point. Elle ne manquait, quand elle le pouvait du moins, aucune fête, aucun divertissement. Ce jour-là, elle allait à un bal dans une paroisse voisine. C'était le mardi gras. En passant près de moi, elle me dit : « Tu ne veux pas venir avec moi, Marie-Louise ? » Je lui dis : « Non, je

n'aime pas les bals ni même les voir. » — « Bah ! me dit-elle, tu ne veux jamais faire comme tout le monde. Tu n'es qu'une bigote et une bonne sœur de village... » Au même instant, j'entends la petite voix intime que je commençais à connaître qui me dit : « Dis-lui qu'elle n'ira pas toujours, non plus, à ses plaisirs. Je saurai bien l'arrêter ». Je le lui dis sur le champ.

Ce fut la dernière fois. Peu de temps après, touchée d'une grâce de Dieu qui la terrassa, elle se rendit à son amour. Sans broncher, ni hésiter, au grand étonnement de toute la paroisse qui la savait si mondaine, si recherchée. Elle avait vingt-deux ans. Ni les sarcasmes, ni les moqueries qu'elle essuya ne l'arrêtèrent. Pendant dix-huit mois, elle va mener la vie la plus pieuse et la plus édifiante, puis, sans écouter que la voix de Dieu qui l'appelle, Angèle partira pour le noviciat des Petites sœurs des Pauvres où elle a eu le bonheur de persévérer.

Je menais souvent paître le troupeau sur des montagnes élevées aussi hautes que celles de Lourdes, mais pas si abruptes. Elles étaient cultivées et on y montait avec même des charrettes. J'aimais beaucoup ces solitudes. De là, j'apercevais un panorama *immense*, le tout limité par la mer. Et je pouvais compter sept clochers de différentes paroisses et les paroisses sont grandes en Bretagne. Sentant bien que Jésus habitait par sa présence réelle à l'ombre de ces tours, j'allais lui faire visite en esprit tantôt dans une paroisse et tantôt dans une autre. Je me recueillais intérieurement et suivais ma dévotion. Je l'adorais comme si j'avais été à l'église. Quand le temps était doux, on entendait de loin, même les conversations dans les champs. Aussi, dans ces paroisses dont je parle, on entendait aussi, dans l'une ou dans l'autre, le son des cloches, pour un glas, ou le signe que le saint Viatique sortait de l'église pour un mourant. D'autres fois, c'était le joyeux carillon d'un baptême. Tout cela maintenait mon âme en la présence de Dieu et en une douce mélancolie spirituelle à laquelle je n'essayais pas de me soustraire, loin de là.

Le dimanche, quand j'étais de garde à la maison, je m'arrangeais pour conduire les bêtes aux champs quand la grand'messe sonnait, car il y a un beau carillon à la paroisse de Plouagat, qu'on entend de toute la commune et aussi des environs. Je m'agenouillais au milieu des champs après le dernier son, car je savais qu'à ce moment précis commençait le saint Sacrifice. Puis on sonnait, surtout aux grandes fêtes, pendant tout le temps du *Gloria in excelsis*, puis au *Sanctus*. Ainsi, de loin, je pouvais suivre. A la fin de la messe, c'était l'*Angelus*. Mon âme se nourrissait de cette intime piété, et restait unie au divin Maître que j'aimais alors, je crois, de tout mon cœur.

En allant aux offices le dimanche, je recherchais autant que possible la compagnie des personnes âgées que l'on appelait dans ce temps-là, du moins dans les familles où les enfants et les jeunes gens étaient bien élevés, du nom d'oncle ou tante quand on avait à leur parler directement, ou bien de parrain ou marraine, si on avait le même nom. C'était une marque de respect que les vieillards ne dédaignaient pas, au contraire. Quand ils étaient chargés, on devait leur offrir de porter le panier, ce que je faisais chaque fois que je le pouvais : ce dont j'étais bien fière. Ainsi nos parents nous avaient appris de même à céder le coin du feu quand il arrivait quelqu'un.

DEUXIEME PARTIE

LES ANNEES DE PREPARATION

L'attente

Peu de temps après ma conversion, mes parents m'envoyèrent dans une ferme tout près, qui touchait à notre jardin. C'était chez deux jeunes gens qui avaient perdu leur mère. L'aîné était fiancé à une nièce de ma seconde maman.

Une de leurs tantes, d'un village voisin, venait tous les jours faire leur ménage et tenir leur intérieur. Or c'était pour aider cette bonne tante que j'aimais bien et avec laquelle je m'entendais à merveille que mes parents m'avaient prêtée, pour aider à faire les préparatifs de la noce. Or, ma bonne Mère, il arriva, pendant que j'étais là, un fait que je veux vous raconter.

Nous étions donc occupés tous les jours à faire tout ce qu'on peut de mieux dans une telle circonstance. On avait fait venir les bourreliers pour faire des harnais neufs aux chevaux et réparer les vieux. Il y avait dans ce temps-là un ouvrier en ce genre dans un village voisin qui travaillait très bien, une fois installé à son travail, mais qui menait dans le pays la vie la plus dépravée qu'il fût possible. Il avait une bouche empoisonnée de laquelle les trois quarts du temps il ne sortait que des horreurs. Il avait deux fils dont la conduite sage et tranquille contrastait singulièrement avec celle de leur père. Comme il n'y avait pas d'autre bourrelier dans le pays, on avait donc fait venir ces trois hommes pendant plusieurs jours et ils couchaient dans cette ferme la nuit.

Un soir donc, je me trouvais à ce moment-là seule dans la maison, en train de préparer la table pour le repas du soir, lorsque cet homme entra le premier à la maison. Il vint droit à moi et il me dit tout bas une de ces paroles honteuses que je n'oserais pas répéter et dont il avait l'habitude. Je me retourne, indignée, et je lui dis : « Eloignez-vous de moi, *vieux sale* ». Il partit en riant s'asseoir au coin du feu. Il ne devait pas être à sa

première apostrophe, car il ne s'en fâcha point. Mais au même moment ses fils entrèrent aussi à la maison ainsi que les personnes de la famille. Cet incident paraissait clos. Il ne l'était pas pour moi, ma bonne Mère, et je veux vous confier ce qui s'en suivit, quitte à anticiper un peu, sur ces notes de mon âme.

Ce soir donc, quand je me fus retirée seule et que je réfléchis à ce que j'avais dit, je pensai en moi-même : « Si je viens un jour à rencontrer cet homme dans mon chemin, il se vengera peut-être, si je viens à être seule. » Et je priai Jésus de l'éloigner de moi à tout jamais. Hélas ! je fus exaucée tristement, car à cinq semaines de ce jour-là où je l'avais si mal reçu, il faisait une fin digne de toute sa vie : il se pendit. Comme je ne comprenais pas alors les choses de Dieu, j'eus un soupir de soulagement ; j'étais délivrée à tout jamais de sa présence. Pas tout à fait cependant, vous aller le voir, ma bonne Mère.

Comme je vous l'ai dit, j'aimais toujours à me recueillir au cimetière, à prier pour les âmes du Purgatoire, à faire le chemin de croix. Or, pour ce malheureux, comme il était connu dans toute la paroisse pour ce qu'il était, il ne fut pas enterré en terre sainte, mais enfoui dans un coin du cimetière, sous des ifs sombres où l'on jetait tous les détritiques, les balayures des allées et les fleurs fanées. Les prêtres ne s'occupèrent pas de lui et son décès ne fut pas annoncé en chaire.

En visitant les tombes, je priais, sauf sur celles des petits enfants que je croyais tous anges au Paradis. Quand j'avais fini mon pieux pèlerinage parmi les chers défunts — ceci se passait toujours le dimanche entre le dîner et les vêpres qui avaient lieu à deux heures et demie —, j'allais aussi visiter la tombe de ce malheureux pécheur et là, bien en face, je me disais : « Me voici maintenant en présence de la tombe d'un damné »... et je méditais longuement sur les peines de l'Enfer, sur le sort malheureux des pécheurs et en particulier sur celui-ci que j'avais connu.

Ne vous étonnez pas, ma bonne Mère, que je classais ainsi dans mon petit esprit de quatorze ans, les âmes que le Bon Dieu avait rappelées à Lui. C'était toute ma théologie. Je ne connaissais que mon catéchisme et je l'appliquais à la lettre. Tout le temps que je suis restée dans le monde, c'est-à-dire deux ans après mon retour à la grâce, j'ai ainsi continué à visiter les morts, mais *jamaïs* la pensée ne me serait venue de faire une prière pour le pécheur dont je parle.

Le bon Dieu, je crois, ma Mère, a voulu me sortir de mon illusion, en me montrant que sa miséricorde allait plus loin que mes petites vues bornées. Heureusement pour *moi, la toute première*.

Or étant religieuse depuis bien des années déjà, ici, voici ce qui arriva. Le 18 mars 1917, sœur Marie Emilie¹ était alors très mal, elle avait même reçu l'extrême-onction. On la veillait toutes les nuits, pendant assez longtemps. Et comme on n'était pas très nombreuses pour veiller, on avait porté dans la cellule de l'infirmerie où elle était une seconde planche², afin que la sœur qui la gardait la nuit puisse se reposer par instant, quand elle le pouvait, mais ce n'était pas facile toujours. Cette nuit-là, je fus dérangée sept fois. Voyant donc que je n'avais pas le temps de me chausser quand elle appelait, je résolus de ne plus me coucher. Je venais donc encore une fois de lui donner des soins et je m'étais assise sur le bord de la planche. Et je me disposai à me reposer ainsi, la tête dans les mains, lorsque je

¹ Sœur Marie-Emilie de l'Enfant-Jésus, Cécile Trébessos, née le 22.07.1867 à Arcizan-Avent (Hautes-Pyrénées), profession le 25.11.1892, décédée le 12.12.1941.

² On appelle « planche » une planche de bois montée sur quatre pieds servant de lit. Elle était recouverte d'une couverture épaisse dite « piqué », un coussin de paille, des draps de grosse toile de laine blanche, des couvertures nécessaires selon les saisons. Le tout était recouvert d'une couverture de coton blanc (*Coutumier*, p. 229).

vis paraître tout près de moi un homme vêtu de noir, très bien habillé et très modeste, et comme je le regardais tout étonnée, il me dit : « Je suis cet homme qui autrefois a blessé votre modestie par une parole déshonnête ». — « Oh ! c'est vous, Joseph, lui dis-je, mais je vous croyais damné ! » — « Oh ! oui, me répondit-il, c'est bien en effet ces sentiments qui vous animaient autrefois lorsque vous veniez visiter ma tombe abandonnée. Non, je ne suis pas damné. Le bon Dieu m'a fait miséricorde en vue des mérites de quelques saintes âmes qui doivent m'être appliqués, mais je souffre et je suis bien délaissé »... Puis tout disparut comme un nuage qui se disperse en un instant. J'étais si émue que je ne pus l'interroger. J'aurais bien voulu pourtant savoir ce qui définitivement l'avait fixé dans la grâce de Dieu, mais je ne le pus. Il avait en effet disparu ; je ne devais plus le revoir. Mais il resta par une présence invisible près de moi pendant un an. J'offrais le saint Sacrifice de la messe, mes communions, rosaires, chemins de croix, tous les jours pour son soulagement et sa délivrance, mais j'avais toujours l'impression invisible de sa présence. Quand j'étais au chœur le premier dimanche du mois¹, je me sentais assistée, et je n'avais aucune frayeur, mais il me semblait que cette âme désirait quelque chose de plus. Je pensais à faire dire une messe, mais comment faire ? Je ne voulais rien dire à personne, ni éveiller la moindre attention. Je pensais écrire à sa famille, sans dire le motif, mais il y avait à ce moment-là plus de trente ans qu'il était mort. Cela, au moins, aurait paru étrange. Je vous avoue, ma bonne Mère, j'étais bien embarrassée. Enfin, je résolus, sous le secret du sacrement, d'en parler à mon confesseur, Mr l'abbé Ferrère, qui voulut bien se charger de dire la messe. J'y communiai avec toute la ferveur dont j'étais capable. A partir de ce

¹ Le premier dimanche du mois, les sœurs converses faisaient leur retraite mensuelle (Coutumier, p. 93).

moment, tout fut fini. Jamais, depuis, je n'ai rien ressenti. Il est très probable que cette messe était la première qu'il avait eue depuis sa mort.

J'ai pu me tromper, comme en beaucoup d'autres choses, mais je ne le crois pas cependant, car je n'ai pas cherché à l'être. Ce pauvre malheureux, jamais je n'avais pensé à lui depuis que j'avais quitté le monde ! En tout cas les prières faites pour lui ne lui auraient pas fait de mal. Puis je lui ai pardonné, et lui aussi sans doute.

Je remercie le bon saint Joseph d'avoir permis que cette âme qui portait son nom soit venue réclamer des prières la nuit de sa fête, quoiqu'elle ne demandât rien, mais seulement fit savoir dans quel état elle était dans l'autre monde.

Dans cette maison, chez nos voisins où j'étais à aider la bonne Françoise, Jésus me poursuivait de sa grâce. Dès que j'étais seule et que je pouvais me recueillir un peu, le souvenir de mes péchés me revenait à l'esprit et je pleurais amèrement toutes mes fautes extérieures et intérieures ; et aussi l'exil en mon âme se sentait loin de l'objet de mes désirs, car alors j'avais fait savoir à mon confesseur que je voulais me consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

J'éprouvais, après que mon âme se fût purifiée dans les larmes du repentir, une faim intense de la sainte communion. Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer le jour où je me disposais à la faire. Je préférerais passer toute la nuit debout, car étant seule dans ma chambre et n'ayant pas de réveil, je craignais de rester endormie et de ne pas avoir le temps de faire tout le travail que j'avais à faire avant de partir (et j'en avais beaucoup). Je prétextais un tricot très pressé que je voulais finir. Tout le monde se couchait et moi je tricotais jusqu'à

minuit. — Dans ce temps-là, ma bonne Mère, je n'avais pas besoin de permission pour aller à Matines¹.

Vers deux ou trois heures du matin, je commençais à travailler, toujours bien gênée par ma main infirme et douloureuse. Quand j'avais fini, je m'habillais et je partais avec joie pour me confesser auparavant. Je ne puis pas vous exprimer, ma bonne Mère, ce que c'était, ces communions où l'âme, haletante de désirs, arrive enfin au sacré Banquet eucharistique, et de quelle intime union Jésus faisait sentir sa présence. Non, rien sur la terre ne peut en donner une idée. Il faut y passer pour s'en rendre compte. Puis j'aspirais à autre chose. J'avais près de quinze ans et j'aurais voulu m'élancer vers la vie religieuse, dont je n'avais cependant aucune idée, lorsque je montais pour garder ou conduire les bêtes sur une des hautes montagnes que j'ai citées plus haut. Je ne savais pas assurément ce que c'était, que les élévations de l'âme vers Dieu par les oraisons jaculatoires. Jamais je n'avais entendu ce mot. Cependant j'en avais composé une qui allait très bien aux besoins de mon âme. Oh ! elle n'était pas mystique !

Dans l'immense panorama dont j'ai parlé, le chemin de fer passait juste au milieu², laissant par derrière lui un long ruban blanc, formé par son long panache de fumée. Or, quand je le voyais partir, je disais — et combien de fois, mon Dieu ! — avec un soupir d'envie : « Oh ! grande bête noire, quand est-ce que tu m'emporteras vers Celui que mon cœur aime³ ? »...

Le moment n'était pas encore venu. Dans le pays, cependant, on s'apercevait bien que je ne menais pas la vie des autres jeunes filles. Mais je n'avais encore rien dit à mes

¹ Office liturgique chanté par les dominicaines de Lourdes à une heure du matin.

² L'axe ferroviaire Paris – Brest.

³ Cf. Ct 3, 1-4.

parents. Les voisins disaient : « Oh ! Marie-Louise, sûrement, ne restera plus longtemps parmi nous. Ou le bon Dieu la prendra, ou elle partira au couvent. Cela n'est pas possible, avec la vie qu'elle mène, de rester longtemps dans le monde. » Je laissais dire ; je devais faire encore une autre étape avant de le quitter.

Lorsque ma nouvelle cousine fut arrivée et installée dans son foyer, je revins chez mes parents comme c'était convenu. Mais voilà qu'une autre famille, assez éloignée celle-là, mais toute proche du bourg, me croyant libre à nouveau, me demanda aussi à mes parents, pour surveiller la maison et prendre soin de trois petits enfants de six à un an, pendant que les parents et le grand-père seraient aux champs à faire la moisson. J'étais bien contente dans cette bonne famille et j'aimais les petits qui me le rendaient, je vous assure. Je leur parlais sans cesse de la sainte Vierge ; je leur apprenais à orner son autel. Ils venaient chaque jour m'apporter des fleurs pour cette bonne Mère. Là, enfin, je pouvais voir un peu plus souvent mon confesseur et mon bon Père spirituel, et lui parler de mon grand désir de quitter le monde.

A ce moment-là, vous aussi, chère petite Thérèse de Lisieux, vous soupiriez après le cloître, et je comprends l'ardeur de vos désirs. Monsieur le curé, pour me taquiner un peu, me disait en dehors du confessionnal : « Tire sur les oreilles de saint Joseph, ma fille » ; ou bien : « Onze ans à soupirer ». C'était lui qui, après avoir la vocation sacerdotale, avait eu à batailler pendant onze ans avant d'aboutir au séminaire.

Il disait à toutes ses filles spirituelles de tirer sur les oreilles de saint Joseph. Il y avait alors dans la paroisse, en même temps que moi, une pieuse jeune fille qui tira si bien sur les oreilles du bon saint, qu'un jour, ayant été envoyée par sa mère porter un colis à la gare, elle rencontra dans la salle d'attente deux religieuses qui attendaient le train : elle lia conversation avec elles. En quelques minutes, tout fut décidé. Elle partit

avec elles à Niort, laissant un billet à sa mère, lui disant qu'elle partait où le bon Dieu l'appelait. Etant arrivée, elle lui écrivait.

Lorsque je travaillais là, dans cette famille, j'entendis très souvent la voix intérieure qui me disait : « Prends courage, ma fille, car ce n'est pas ici que doit se faire ton bonheur ». Oh ! oui, j'ai entendu cela bien des fois. Au moment où je m'y attendais le moins, au milieu d'occupations très absorbantes, je sentais Jésus présent.

Je résolus enfin d'en parler à mon ancienne institutrice que j'avais tant pleurée à son départ de ma paroisse. La première lettre que j'ai écrite seule, ça a été pour lui annoncer mon désir de me consacrer au bon Dieu. Vous devinez, ma bonne Mère, si elle a été contente. Elle m'a répondu une si bonne lettre, en me disant que si elle savait où j'irais, elle viendrait me voir. C'est ce qui est arrivé ici, où le bon Jésus a permis qu'elle vienne au moins trois fois. Elle vit toujours, car elle était très jeune alors. Sa lettre était aussi la première que je recevais pour moi toute seule. Enfin, étant bien encouragée à suivre l'appel divin par celle qui avait, par ses paroles et ses exemples, commencé ma formation à la vie chrétienne, je résolus d'en parler à mes parents. Ce fut à maman la première que j'en fis la confidence, un dimanche en revenant de Vêpres. Elle me dit : « Si le bon Dieu te veut, ma petite fille, je n'y mettrai pas d'obstacles, et je ferai tout mon possible auprès de ton père pour le décider à ton départ. » Je savais qu'en m'adressant à elle la première, mon père le saurait tout de suite. Aussi quelques temps après, il me demanda ce que je comptais faire. Il aurait bien voulu que je me fisse fille du Cœur Immaculé de Marie¹, sorte de Tiers-Ordre qui existait alors en Bretagne. Il y

¹ La société des Filles du Cœur de Marie est née en 1891, alors que les ordres religieux venaient d'être interdits par l'assemblée constituante en 1790. Les fondateurs sont bretons : Marie-Adélaïde de Cice, née à Rennes en 1749 et le

en avait plusieurs dans notre paroisse, qui faisaient l'édification de tout le monde. Elles portaient un habit blanc aux processions ; aux jours de grandes fêtes, l'ancien costume du pays. Elles assuraient la récitation du rosaire tous les dimanches après Vêpres, dans la chapelle de la sainte Vierge. J'y restais quelquefois, mais rarement, car j'étais trop loin. C'était surtout les personnes du bourg et des environs qui se groupaient ainsi pour ce pieux exercice. J'avais remarqué cette différence de notre manière de dire le rosaire : après le Gloria Patri, à la fin de chaque dizaine, celle qui présidait disait : « Grâces de ce mystère, descendez dans nos âmes pour les sanctifier ». Puis on annonçait le mystère suivant et le Pater, etc.

Mon Père me disait souvent : « N'importe où tu iras, ma fille, tu ne seras jamais plus sainte que telle et telle », qu'il me nommait. Mais je le sentais bien, ce n'était pas cela que le bon Dieu voulait de moi. Cependant, où irai-je donc, mon Dieu, pour vous trouver ? Je n'avais aucune vocation. Ce que je voulais, c'était *Jésus et, pour l'avoir, être toute à Lui, je serais partie au bout du monde*. J'aurais fait n'importe quel travail, fût-ce même ramasser des pierres sur la route. Je l'ai dit bien des fois, dans ce temps-là surtout, à mon confesseur. Je résolus de faire un pèlerinage à une Grotte de Notre-Dame de Lourdes, qui se trouvait à Saint-Jean de Grâces¹, près de Guingamp, à dix-huit kilomètres de chez nous.

J'avais les yeux fatigués à ce moment-là, et j'émis ce prétexte, mais au fond c'était dans le but de trouver le lieu de

P. de Clorivière, jésuite, né à Saint-Malo en 1735. Les membres de la société n'avaient aucun signe extérieur et étaient insérés dans la société civile.

¹ Grâces est une petite commune à la sortie de Guingamp, à une dizaine de kilomètres. La Grotte de Notre-Dame de Lourdes, dans les alentours de la chapelle Saint-Jean, existe toujours. Le chemin d'accès n'est plus entretenu et la statue de la Vierge a disparu.

mes désirs, d'aboutir enfin à ma vocation. Je résolus donc de faire ce pèlerinage pied nu, seul, et de plus faire l'aumône à tous les pauvres que je rencontrerais mendiant au bord de la route, ou sous le porche de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il y en avait toujours beaucoup. Oh ! je n'étais pas riche, mais j'avais gardé tous les petits sous de mes menus plaisirs, que maman me donnait, en vue de ce pèlerinage. Je demandais donc, pendant que j'étais encore dans cette bonne famille dont j'ai parlé, la permission à maman. Je croyais que je serais exaucée, car elle avait fait elle-même ce pèlerinage pieds nus, quelques années avant son mariage avec mon père, pour obtenir la délivrance et le bonheur du Ciel à deux de ses sœurs qui venaient de mourir, jeunes filles de vingt-et-un et vingt-deux ans. Mais elle me dit : « Non, je ne veux pas que tu ailles pieds nus, ni seule. Je t'accompagnerai. » Ce n'était pas tout à fait ce que j'avais prévu dans mon programme. J'étais cependant bien contente d'avoir cette bonne mère avec moi. On partit donc toutes les deux un dimanche, de grand matin, et tout se passa au mieux. Je priais longuement à cette belle Grotte de Notre-Dame de Lourdes, si bien imitée de la vraie Massabielle, puis pour la dernière fois pour moi, nous priâmes dans la Basilique de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Là, je commençais mes premières largesses aux pauvres qui mendiaient. Tout se passa bien, car il y avait beaucoup de monde. Maman ne s'aperçut de rien. Enfin, j'allai encore une fois dans la chapelle des chanoines de Saint Augustin, dire un dernier merci à Jésus et lui dire que j'allais partir sans retard vers le lieu où il inspirerait à mon confesseur de m'envoyer. Je jetai un dernier regard sur Jésus assis là haut dans sa niche et qui s'était, il y avait quatre ans, manifesté si intimement à mon âme. Puis il fallut songer à reprendre le chemin du retour et faire les seize kilomètres qui nous séparaient de la maison.

Ici, ce fut un peu plus laborieux. Il y avait des pauvres échelonnés le long de la route, criant leur misère aux passants.

Comment faire, mon Dieu, pour donner un sou à chacun ? Car je ne voulais pas que maman s'aperçoive que je donnais ainsi à tous les pauvres, bien qu'elle-même fût charitable aussi, mais plutôt à la maison. J'imaginai un expédient. Je marchais sans faire semblant, sur un lacet de mon soulier, puis quand j'étais arrivée en face du pauvre ou de la pauvre, je m'arrêtais pour l'attacher et je jetais un sou, Maman continuant de marcher. Oui, mais ces braves gens criaient après moi à tue-tête, pour me souhaiter mille et mille bénédictions : c'était en breton, je ne comprenais que « le bon Dieu » et « la sainte Vierge », mais maman comprenait tout. Je fis donc bien quatre à cinq fois ma ruse du soulier, mais maman finit bien par s'en apercevoir, car elle me dit : « Tu es bien riche aujourd'hui, Marie-Louise. » — « Oh ! ma mère, lui dis-je, je ne donne qu'un sou ». Mais je le renouvelais bien douze à quinze fois. Toute ma fortune y passa. Maintenant libre, je pouvais suivre Jésus, selon qu'il est marqué dans l'évangile¹. J'avais distribué tous mes biens aux pauvres. Or mes richesses de ce temps-là n'ont guère jamais dépassé *quinze sous*. Je n'en ai jamais eu un à moi, dans le monde.

Mais, ma bonne Mère, ne croyez pas que c'était pour obéir à l'évangile que je faisais cela : jamais je n'avais vu cet évangile ; mais par une inspiration secrète de mon cœur qui cherchait Jésus que j'aimais et que je voulais trouver coûte que coûte. Il était toujours l'ami intime et Il me disait encore quelquefois des petits secrets. Je passais alors presque tous les jours devant une maison en construction sur le bord de la route et j'entendais la petite voix intime qui disait : « Si on ne fait pas bénir cette maison avant de l'habiter, les personnes qui y demeureront auront des malheurs et ne prospéreront pas là. »

¹ Mt 19, 21.

J'essayais bien, *indirectement*, de suggérer de bénir la maison en disant à bien des personnes : « Voilà une maison que je ne voudrais pas habiter, moi, sans qu'elle soit bénie par un prêtre. » Mais on passa outre. Les premiers locataires y furent deux ans et ayant fait de mauvaises affaires, furent obligés de quitter ; les seconds qui voulurent la reprendre étaient précisément la famille d'un frère du brave paysan chez qui j'étais alors. J'insistais encore pour faire bénir la maison, car je connaissais ces gens, assurant que cela leur porterait malheur d'habiter ainsi une maison non bénie. Mais le respect humain prit le dessus. Elle avait déjà été habitée, etc. ... on n'en fit rien. Quelques années après, ce brave père de famille était écrasé par la chute d'un arbre, laissant une femme et sept petits enfants dans un état voisin de la misère.

Il avait été convenu avec mes parents que je resterais un mois dans cette ferme, le temps de la moisson. Mais je m'y plaisais tellement, j'aimais tant ces trois petits : Marie, Jules et Angèle ! Je sentais que je m'attachais et eux aussi. J'étais heureuse, si ce n'avait été la souffrance morale de savoir quand aboutirait enfin ma sainte vocation. Cette famille ne se doutait de rien.

Chez les Petites Sœurs des Pauvres A Dinan et La Tour

Cependant, Monsieur le Curé¹ voulut tenter un essai et, à tout hasard, il écrivit à la Bonne Mère supérieure² des Petites Sœurs des Pauvres de Dinan³. Ces religieuses étaient connues à Plouagat. Chaque année, elles venaient en quête et Madame la Comtesse de Quelen⁴ était et elle est toujours, leur bienfaitrice. La bonne Mère répondit tout de suite, en envoyant tous les empêchements qui étaient un obstacle à l'admission d'un sujet dans leur congrégation. De plus, on demandait l'acte de mariage de mes parents, mon extrait de baptême, le certificat de ma première communion et de ma confirmation, et enfin le consentement de mon père par écrit. Je n'avais aucun obstacle, aussi je quittai tout de suite cette bonne famille pour me préparer à mon prochain départ. Tous les papiers furent vite préparés par Monsieur le Curé, puis il fit venir mon père dans son salon, au presbytère, lui demanda s'il consentait à donner sa fille aînée au bon Dieu dans la vie religieuse. « Oui, dit-il, le bon Dieu m'a donné deux enfants, je veux bien partager avec Lui. Je lui en donnerai une, l'autre, je la garderai pour me donner un peu d'eau sur mon lit de mort. » Monsieur le Curé écrivit l'acte, puis mon bon père, d'une main tremblante d'émotion, traça une croix au-dessous. Il ne savait pas signer.

¹ M. l'abbé Yves-Marie Gallouët, curé-doyen de Plouagat.

² Mère Aimée de la Pentecôte.

³ Les Petites sœurs des Pauvres sont arrivées à Dinan en 1846. Elles logeaient dans une vieille tour près de la porte de Brest.

⁴ Mathilde Marie, fille du Comte Henri Sébastien Marie de Méhérenc de Saint-Pierre épousa Alphonse Amable Marie de Quelen (1804-1923), en 1883. Le château de la Ville-chevalier (18^e s.) a été la propriété de la famille de Quelen de 1638 à 1922.

Monsieur le Curé écrivit à nouveau à Dinan, pour dire que je n'avais pas d'obstacles. Ma main me faisait toujours bien souffrir, mais j'avais tellement pris des habitudes d'infirme que je travaillais passablement et on était content dans les maisons où j'allais. Aussi je ne m'arrêtais pas à ce détail.

Quelques jours après, une nouvelle lettre arriva, disant que j'étais reçue, que je pouvais venir. Or je dis à mes parents que je voulais partir tout de suite, dès le lendemain. J'avais tant soupiré après ce bonheur, qu'est-ce qui pourrait encore me retenir dans le monde ?... Le soir de ce jour, un petit enfant de quatre ans était mort du croup dans notre village. On vint me chercher pour faire la prière du soir, puis les prières de la levée du corps le lendemain matin.

J'embrassai ma sœur chérie pour partir après le dîner. En m'habillant, maman me dit : « Tu diras aux Petites Sœurs que tu ne m'as pas donné le temps de faire la lessive. Tu n'auras pas tout ton linge ». Oh ! cela m'importait peu : les minutes me paraissaient des heures.

Je ne pleurai pas pour embrasser aucun des miens. Je fus courageuse, mais plus tard, la nature devait avoir sa revanche. Maman me conduisit à la gare. Je partis seule. C'était la première fois que je montais dans le train. C'était par une belle après-midi de mars. J'avais si bien tiré les oreilles du bon saint Joseph ! Je ne m'inquiétais nullement de savoir comment je m'en tirerais à la gare de Dinan, pas plus que de trouver le couvent des Petites Sœurs. Or en descendant du train, je vis venir à moi un brave homme qui me demanda où j'allais et si j'avais des bagages. Il s'offrit à porter la malle, ce dont j'étais bien reconnaissante. Arrivant à destination, je trouvai à la porte une Petite Sœur, laquelle, feignant de me prendre pour une aventurière, me demanda d'où je venais et ce que je désirais. Je lui dis que je venais pour me faire religieuse. « Mais on ne vous connaît pas ici ; on ne vous attend pas. Vous êtes trop

jeune, ma pauvre petite, on ne reçoit pas de sujets si jeunes. Qui vous envoie ? » — « C'est Monsieur le Curé. » — « Il s'est trompé, votre Curé ; ce n'est pas ici qu'il a voulu vous envoyer. » J'étais jeune, en effet, mais j'avais seize ans faits¹. Seulement j'étais chétive, on m'en aurait donné treize. J'écoutai toutes ces paroles qui s'enfonçaient comme des épines dans mon cœur, pourtant bien décidé. J'étais là, debout, regardant ma malle. Mes larmes étaient bien près de couler, vous pouvez le croire, ma bonne Mère. Bien sûr qu'on ne m'attendait pas : j'avais reçu la lettre l'avant-veille. Enfin, quand la Petite Sœur Saint-Louis² jugea l'épreuve assez forte, elle me conduisit à la bonne Mère et, si pauvre sujet qu'on soit, on fait toujours bon accueil à une postulante qui arrive, surtout dans cette sainte congrégation, quand elle est envoyée par saint Joseph. Je fus reçue aussi par toute la communauté. Avec beaucoup d'affection, j'embrassai tout le monde, les petites bonnes femmes aux soins desquelles on allait m'employer.

Le lendemain, donc, on me mit à l'infirmerie des bonnes femmes infirmes, aveugles, idiotes, en enfance, gâteuses. J'avais tout cela dans cette petite salle, mais j'étais bien heureuse. Je les embrassais et leur témoignais toute mon affection et elles me le rendaient, je vous assure. Tout marchait bien, et rien ne me paraissait difficile ni répugnant. Le matin, je lavais les draps maculés dans la nuit ; tous les soirs, elles étaient couchées dans des lits bien propres. On me reprochait comme un défaut d'être très enfant. Je l'étais en effet, tout autant et plus que les infirmes que je soignais. Mais là je n'avais aucune leçon de vie religieuse. C'était seulement pour

¹ C'est donc le 17 mars 1889. L'essai durera jusqu'au 1^{er} décembre.

² Adélaïde Forrestier.

voir si je pouvais m'habituer plus tard à faire ce que j'aurais à faire toute ma vie.

Enfin, quelques mois après, la bonne Mère de Dinan obtint une obédience de La Tour¹ — le noviciat — pour m'envoyer commencer cette fois la vie religieuse. Ce fut huit jours avant la fête de l'Immaculée-Conception². Quand je fus arrivée dans cette immense communauté, grande comme une petite ville, tout me charmait, tout m'enchantait. Les novices et postulantes étaient mille, sans compter le personnel, les bonnes Mères, les petites sœurs sous-maîtresses. Qu'allais-je faire, petite fourmi parmi tant de monde ? J'eus un ange³ comme les autres. Puis, chose vraiment singulière, je crois que le bon Dieu avait décidé de me cacher encore, car on me confia *toute seule*, la culture d'un petit jardin : des asperges, des fraises, des fleurs, un peu de tout. Toutes les après-midi, j'allais dire l'office de la sainte Vierge avec ma bonne Mère Marie de la Conception⁴, la propre sœur selon la chair de la bonne Mère générale⁵, déjà âgée et infirme. Elle ne suivait plus les grands offices du noviciat, elle vivait retirée dans des appartements qui longeaient le petit jardin dont j'étais chargée et on la sortait pour se reposer avec la petite sœur professe qui s'occupait d'elle. Et toutes trois, nous disions l'office ensemble. C'était un privilège, assurément envié de mes mille compagnes. Oh ! que vous êtes heureuse, me disaient-elles souvent. Oui, j'étais heureuse.

¹ Le domaine de La Tour, situé au nord-ouest de Rennes, se trouve sur la paroisse de Saint-Pern.

² 1^{er} décembre 1889.

³ On appelait ange une novice à laquelle on confiait une postulante à son arrivée et qui l'aidait les premiers jours à connaître les lieux, etc.

⁴ Eulalie Jamet qui a été assistante générale de mars 1852 jusqu'à sa mort le 20.01.1893.

⁵ Sœur Marie-Augustine de la Conception, Marie Jamet. C'est elle que le P. Le Pailleur présentait comme la fondatrice.

Mais durant ce temps, que faisaient mes chers parents auxquels, vous le pensez bien, ma bonne Mère, mon souvenir allait tous les jours. J'oubliais de vous dire que quelques mois avant de partir au noviciat, mon père vint me voir à Dinan avec l'argent du voyage pour mon retour, car tout le monde croyait que je m'ennuyais ; mais il fut si bien reçu, si gâté par les Petites Sœurs qui s'occupèrent de lui, et par la bonne Mère Aimée de la Pentecôte¹, alors supérieure ! On le promena partout, puis avant de repartir, la bonne Mère lui dit : « Ne vous inquiétez pas. Si un jour vous devenez âgé ou infirme, notre porte vous sera ouverte et vous viendrez avec ces bons vieillards que vous voyez ». Ils étaient là, tous assis sur des bancs, dans les allées du jardin et devisant ensemble joyeusement. Mon père fut enchanté. Puis la bonne Mère, en le quittant, lui donna aussi une petite statuette de saint Joseph qu'il fit coudre dans ses vêtements pour l'avoir toujours sur lui. Je suis sûre que ma chère belle-mère aurait eu aussi, si ç'avait été nécessaire, les mêmes faveurs. Quant à ma sœur, âgée alors de quatorze ans, tout portait à croire qu'elle se destinait pour la vie de famille. Elle vivait sans soucis, sous le regard de mes bons parents.

Tranquille de ce côté, je veux vous dire, ma bonne Mère, la première grâce que me fit Jésus au début de mon premier essai. Ce qui m'attira, ce qui me toucha plus que tout dans cette sainte maison, ce fut l'immolation, le sacrifice et par-dessus tout *la pureté du sacrifice*. Je ne voyais rien de plus beau que cela. Aussi, attirée par un attrait intime, je me mis à en rechercher les occasions. D'abord, tous les jours à midi, comme cela se faisait partout, je pense, tout le noviciat, accompagné des petites sœurs sous-maîtresses et aussi de la

¹ Clémence Bodin. Elle fut supérieure de la maison de Dinan de 1884 à 1890.

bonne Mère Maîtresse Pauline Cécile tant aimée, partait faire un grand tour dans cette immense propriété qui avait des kilomètres, à la récréation. Mais dès les premiers jours, je m'aperçus qu'un certain groupe, une quarantaine environ, se détachait tous les jours sous la conduite de deux petites sœurs sous-maîtresses, puis on ne les voyait plus. Je m'informai où elles allaient. On me dit qu'elles allaient monter des pierres que les ouvriers extrayaient d'une carrière, ou les montaient à terrain plat afin que les chars puissent les prendre pour une construction alors commencée dans la propriété. Je m'offris tout de suite pour aller avec elles, mais on me refusa d'abord : j'étais si jeune et si chétive ! Quelques jours après, je revins à la charge. Cette fois, on me permit. J'étais bien contente, quoique avec ma main malade, j'avais bien peu de force. Mais je m'ingéniais en portant avec le poignet ou l'avant-bras. Ainsi, tous les jours, pendant les mois que dura mon postulat, j'y allais à la récréation de midi, quand le temps était beau. De même quand je passais devant ce qu'on appelait l'échauderie, il y avait là une vingtaine de novices ou postulantes qui faisaient la vaisselle *en silence* (et il y en avait), tandis que la communauté se recréait selon la Règle, dehors. J'enviais le sort de ces petites sœurs, car il me semblait qu'elles se sacrifiaient pour Jésus plus que les autres. C'était, je crois, chacune son tour.

Enfin, dans ce temps-là, il y avait au noviciat trois ou quatre petites novices ou postulantes très *gentilles*, très ferventes, mais qui devaient avoir quelques fatigues d'estomac, sans doute, et qui avaient la respiration tellement fétide que c'était une vraie mortification d'être à côté d'elles durant un office à la chapelle. Je pensais en moi-même que cela plairait à Jésus si j'allais, pour son amour, respirer cette mauvaise haleine durant tout un office ou un sermon, n'importe. Je les guettais donc, quand elles se mettaient dans les rangs, pour entrer à la chapelle, et immédiatement, j'allais me placer à côté de l'une ou de l'autre,

ou plutôt derrière l'une ou l'autre, à chaque fois que je le pouvais. Ceci, ma bonne Mère, n'était ni conseillé ni demandé, c'était un attrait de grâce intérieure qui m'y poussait d'autant plus fortement que je savais que Jésus tout seul le verrait. C'était cela que je croyais être un sacrifice pur, sans consolation spirituelle ni humaine.

Oh ! pour quelques petits actes que je faisais ainsi, ne croyez pas que j'étais vertueuse et parfaite. Non, loin de là. On me reprochait d'être très orgueilleuse et dissipée, et autre chose encore dont je ne me souviens pas. Pour l'orgueil, je n'y comprenais pas grand-chose, et ne savais pas comment m'en corriger, mais pour la dissipation, oh Dieu ! que j'ai été malheureuse. J'avais des fous rires aux leçons, qu'il m'était impossible de retenir. Puis j'étais grondée ou punie, pour recommencer la prochaine fois.

Enfin le beau jour de Pâques approchait. Le samedi saint, à la récréation de midi, on vint me chercher. On me dit : « Notre bonne Mère Maîtresse¹ vous demande ». J'y fus donc et elle me dit : « Demain matin, aussitôt habillée, vous vous rendrez auprès de l'autel de la sainte Vierge à l'oratoire. Là je vous mettrai la médaille et vous irez avec une petite novice — elle aussi avec la médaille — assister à la messe de notre bon Père fondateur² et communier de sa main ». Vous devinez, ma bonne Mère, si j'étais heureuse. Cette médaille, on nous l'avait expliqué, était un encouragement et un signe que les supérieurs étaient contents de la postulante ou de la novice et qu'elle marchait dans la bonne voie. Tous les jours, il y en avait deux de décorées, mais les rubans bleus étaient, suivant le degré de

¹ Sœur Pauline Cécile.

² L'abbé Auguste Le Pailleur, qui avait connu la fondatrice Jeanne Jugan lorsqu'il était jeune vicaire à Saint-Servan, l'avait évincée et se faisait passer pour le fondateur.

la fête du jour, plus beaux ou plus petits. Mais cela n'y faisait rien, ils avaient tous la même signification.

Au mois de juillet suivant, nous fûmes admises, vingt de mes compagnes et moi, à la prise d'habit, et on rentra en retraite le soir même. Que j'étais heureuse ! ma bonne Mère. Mais Jésus n'allait pas tarder à me donner sa croix, d'autant plus lourde que j'étais plus faible encore. La cérémonie devait avoir lieu le dimanche 20 juillet¹, par un évêque missionnaire. Le mercredi 16 fut le jour désigné, sous le regard et la protection de la sainte Vierge², pour la confession générale. J'attendis longtemps mon tour, et lorsque je fus aux pieds du prêtre³, je purifiai bien mon âme, ce me semble du moins, de tout ce qui avait souillé mes dix-sept ans de vie. C'était la première confession générale. Aussi la douleur, la confusion et la fatigue d'être restée si longtemps à genoux, firent que dès les premières paroles que le prêtre prononça comme exhortation, je me sentis évanouie : une sueur glaciale m'enveloppait tout entière. Je n'eus que le temps de sortir et je tombai sur une chaise. Dès que j'eus repris mes sens, je fus trouver ma petite sœur sous-maîtresse⁴, qui me fit prendre quelque chose et qui m'encouragea en me disant que ce n'était rien : je prendrai quand même le saint habit avec les autres. Mais je le sens, je commençais à ce moment à être atteinte de cette maladie d'estomac que je porterai dans la tombe sûrement, bien qu'il y ait grande amélioration.

¹ 1890.

² C'est le jour où l'on fête Notre-Dame du Mont-Carmel.

³ L'abbé Arsène Leroy (1854-1919) était aumônier de la Maison-Mère et du noviciat. Historien de la congrégation, il rétablit dans son livre la vérité sur la fondation de l'institut et sur le rôle de Jeanne Jugan.

⁴ Sœur Madeleine de tous les Saints [Marie Henriette] Dupouet était sous-maîtresse.

Ma bonne Mère, depuis que je suis ici, on m'a envoyé l'histoire de la fondation des Petites Sœurs des Pauvres, un volume alors en préparation et écrit par le Rd Père Leroy¹. C'est aux pieds de ce saint prêtre, mon confesseur tout le temps de mon postulat, que je me suis évanouie.

Le 20 juillet fut un beau jour, mais il devait avoir un bien triste lendemain. Cette sainte congrégation comme toute œuvre qui vient de Dieu, traversa alors, durant ces mêmes jours, une très grande épreuve que les pauvres petites novices ne comprirent pas, mais qui fut bien dure pour toutes. Le bon Père fondateur dut quitter sa chère congrégation et partir à Rome². Puis la bonne Mère maîtresse des novices et toutes les sœurs sous-maîtresses qui l'aidaient dans sa charge furent changées au nombre de dix ou douze. Chaque jour il y avait des départs qui se faisaient pendant la messe pour éviter des scènes déchirantes. Elles avaient lieu quand même pendant le jour, lorsque chaque groupe s'apercevait que celle qui les avait reçues et formées avait disparu. Mon tour arriva aussi et je pleurais toute la journée, le jour où je ne vis plus la petite sœur Madeleine de tous les Saints³.

C'était donc tous les jours de nouvelles figures qu'on voyait. Celles qui remplaçaient les partantes étaient toutes aussi bonnes et aussi saintes, il faut bien le dire, mais cependant ce fut dur les premières semaines. Ma santé continua à s'altérer, j'avais de ces faiblesses d'estomac, sueurs froides, etc. Je vis le médecin une fois seulement, qui déclara que l'air natal et la vie de famille durant quelques temps du moins, me remettraient.

¹ ABBE LEROY, *Histoire des Petites Sœurs des Pauvres*, Librairie Charles Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris, 1902.

² Une enquête fut faite par décision du Saint-Siège. En 1890, le P. Le Pailleur, âgé de soixante-dix-huit ans, fut destitué et une résidence lui fut assignée dans la maison des Pères du Saint-Sacrement de Rome. Il y mourut le 20.12.1895.

³ Sœur Madeleine de tous les Saints.

Durant ces tristes journées, pour faire saintement diversion au chagrin de toutes, on nous conduisit en pèlerinage à une grotte de Lourdes très belle qu'il y avait dans la campagne aux environs. Les petites novices prièrent et se récréèrent aussi au grand air. Quant à moi mon âme, chargée de gros nuages noirs et de pressentiments que je ne m'expliquais pas, cherchait surtout dans la prière un peu de réconfort. J'en avais tant trouvé dans mes heures d'angoisses passées dans le monde. Ici je ne cherchais plus que la sainte volonté du bon Dieu.

Il y avait un petit couplet qui se chantait souvent alors au noviciat, aussi conçu pour exciter les âmes à la visite au Saint-Sacrement :

« Lorsqu'à l'emploi, toujours agile,
Tu peux gagner quelque loisir,
Petite sœur, fuis l'inutile :
En Dieu va chercher ton plaisir. »

Je ne manquais pas, chaque soir, au moins trois minutes, de quitter le petit jardin, mon emploi, pour rendre visite à Jésus Hostie. Mais lui aussi, le Bien-Aimé, se taisait. Jamais d'ailleurs, Il ne m'avait fait entendre sa petite voix depuis que j'étais entrée au couvent. Mais je n'en souffrais pas, étant habituée à prendre ce qui m'arrivait, sans jamais penser que ces choses-là pouvaient être des faveurs du Ciel.

L'heure était venue de boire à longs traits à son calice. Aussi, au pied de Notre-Dame de Lourdes, je ne fus pas consolée, malgré l'ardeur de mon humble prière. Aussi, me levant courageusement, je fus chercher une pierre aigue et j'inscrivis sur le rocher même, cette phrase : « Ma bonne Mère, tout ce que vous voudrez, pourvu que je reste fidèle à Vous et à votre divin Fils jusqu'à la mort. »

Puis je m'en retournai joyeuse avec mes compagnes, cachant au fond de mon cœur une tristesse intense que je ne savais nullement définir.

J'avais été bien gâtée par Jésus pendant mon postulat. Ma bonne Mère, avant de terminer ce chapitre, je veux vous dire encore comment se faisait la procession du jeudi saint et celle de la Fête-Dieu. Toutes les postulantes étaient vêtues de blanc, mais dans ce grand groupe six petits anges couronnés de roses étaient désignés pour semer des fleurs sous le dais, même sur les pieds du prêtre qui portait la divine Hostie. A chaque fois, j'ai été du nombre de ces six étant très petite et jeune. J'étais si heureuse !... mais voilà, les beaux jours de la terre ont vite pris fin. Le lendemain donc de mon pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, ma petite sœur sous-maîtresse me dit : « Ma petite fille, le bon Dieu va vous demander un grand sacrifice. Votre santé est un obstacle à ce que nous vous gardions davantage au noviciat. » — « Est-ce en maison, ma bonne petite sœur, que vous allez m'envoyer ? », car souvent on en envoyait ainsi comme aide pendant quelque temps, là où il y avait trop de surcharge. — « Non, me dit-elle, c'est dans le monde. » Oh ! mon Dieu, j'aurais voulu mourir à cet instant plutôt que d'y revenir. Alors, comme vous le devinez, ma bonne Mère, je versais là, devant une belle statue de la sainte Vierge, toutes les larmes de mes yeux pendant qu'on me revêtait de mes habits séculiers, et qu'on me laissait mon unique trésor : le crucifix qui allait être le compagnon et le consolateur de mon âme exilée. Quand tout fut fini et avant de monter en voiture, je me jetai à genoux devant la bonne Mère venue pour m'embrasser une dernière fois ! Je lui dis : « Ma bonne Mère, la coupe de mon âme est pleine jusqu'au bord. Jamais je ne pourrai plus souffrir qu'en ce moment. Mais, au nom de Jésus et pour être une lumière pour mon avenir, je vous demande, si c'est nécessaire et en toute vérité, d'ajouter encore une goutte d'amertume en me disant bien franchement si, en dehors de mon état de santé actuel, vous avez quelque raison dans mon caractère, dans ma conduite, tout le temps que je suis restée ici, de me renvoyer de la congrégation ». Alors la bonne Mère me

prit dans ses bras ; et m'embrassant avec la plus tendre affection, elle me dit : « Mais non, bien sûr, ma chère petite fille. Je vous le dis en toute sincérité. Non, nous n'avons rien à vous reprocher, et pour que vous ayiez toute votre vie un signe certain que vous avez donné pleine satisfaction dans votre conduite, c'est que nous vous avons admise sans aucun retard à prendre le saint habit. Si nous n'avions pas été pleinement contentes de vous, on ne vous aurait pas admise ; ou s'il y avait eu des doutes, comme cela arrive pour plusieurs, vous auriez été retardée. »

Rassurée sur ce point encore, je montai en voiture en compagnie de ma nouvelle petite sœur sous-maîtresse, le cœur bien gros et les yeux pleins de larmes. En cours de route, nous récitâmes ensemble le rosaire. Cette prière à Marie me donna un peu de courage et de réconfort. Nous arrivâmes à Dinan, cette chère maison que j'avais quittée quelques mois auparavant. J'y passai la nuit.

Retour à la maison

Le lendemain, une petite sœur vint me conduire à la maison et me remettre entre les bras de mes chers parents.

J'y fus bien accueillie de tous, de ma petite sœur, de tout le village où j'avais passé mon enfance. Ma bonne Mère, si c'est une humiliation de quitter une communauté après essai, elle a été pour moi toute intime, car jamais de personne je n'ai entendu un mot faisant allusion à mon épreuve qui m'ait fait de la peine. Un jour, j'allai au bourg, j'ignore, ou plutôt je ne me rappelle plus pour quel motif. Au bord de la route, il y avait un groupe de petits enfants qui s'amusaient. Lorsqu'ils m'aperçurent, ils m'entourèrent tous et ils me dirent : « Vois, Marie-Louise, ce qui est mis sur le journal. » C'était, je crois, *La Croix des Côtes du Nord*. C'était un article concernant la Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres, où était relatée l'épreuve inouïe qu'elles venaient de subir : le bon Père fondateur chassé de cette florissante Maison-Mère qui était si heureuse de le posséder. Le journal terminait son article en disant : « Cela parce que Mgr l'archevêque de Rennes¹ a trop facilement prêté l'oreille à d'infâmes calomnies. »... D'où avaient-ils eu ce journal, ces enfants, pour que cet article pût les intéresser ? Je n'en sais rien, mais le bon Dieu permit que ce passage tombât sous mes yeux. De cette façon, je me rendis un peu compte que même les saints peuvent quelquefois, par une permission de Dieu, être induits en erreur et faire beaucoup souffrir d'autres âmes, elles aussi marchant dans la voie des saints.

A mon arrivée chez mes parents, je trouvai Angèle, la jeune fille convertie dont j'ai parlé plus haut, toute prête à partir. Oh !

¹ Charles-Philippe Place (cardinal).

qu'elle fut heureuse ! « C'est le bon Dieu qui t'envoie, me dit-elle, pour m'aider à franchir le dernier pas et consoler ma mère », car elle était fille unique avec un frère. Je restais en effet un mois avec cette héroïque chrétienne si heureuse de donner sa fille au bon Dieu. Angèle partit donc à Dinan afin de suivre la même voie que j'avais suivie. Elle est depuis bien des années en Amérique, soignant les bons vieillards, sous le nom d'Alexandrine de Sainte-Marie.

Tous les soirs, avec sa vénérable mère, nous récitons ensemble les six *Pater* pour le scapulaire¹ de l'Immaculée-Conception² avant de nous endormir. Et elle me disait : « Je crois encore avoir Angèle près de moi ». Quelques mois après le départ de sa fille, elle fut la voir et porter aux petites Sœurs de mes nouvelles, bien tristes, car je pleurais tous les jours mon bonheur perdu, et que je croyais sans retour. Ma santé n'était pas toujours brillante. J'avais eu, je crois, quelques crachements de sang venant de l'estomac, puis j'avais aussi des frayeurs étranges qui étonnaient beaucoup mes parents. Mais ceci ne dura pas. Mes parents, voyant que je ne me remettais pas vite — et le chagrin était pour beaucoup, hélas ! — insistaient pour que je reprenne mon métier de couturière ; et mon père aurait toujours voulu que je me fasse Fille du Cœur Immaculé de Marie pour rester près de lui toujours. Mais je ne me sentais aucun attrait. Je persistais dans mon idée de quitter le monde avant peu et de reprendre coûte que coûte une nouvelle vie religieuse.

¹ Le scapulaire est une pièce de l'habit religieux, qui, à l'origine était un vêtement de travail. Les divers scapulaires portés par les laïcs sont une réduction de l'habit religieux : deux rectangles de tissu attachés sur les épaules par deux cordons.

² Le scapulaire bleu ciel de l'Immaculée-Conception est le scapulaire des Théatins. La confrérie de l'Immaculée-Conception fut érigée à Rome le 21.05.1894.

Voyant qu'ils n'obtenaient rien, un jour, plus ennuyés que de coutume, ils se mirent à me faire des reproches. Et le bon Dieu le permettant ainsi sans doute, ils enfoncèrent dans mon âme une épine qui alla jusqu'au plus intime et qui me fit verser bien des larmes. Ils me dirent que ce n'était pas seulement ma santé qui m'avait fait renvoyer, mais surtout mes défauts. Oh ! ma bonne Mère, il faut vous dire que je ne me croyais pas sans défauts, je le sentais bien, mais de me dire cela, alors que j'endurais une si douloureuse angoisse, et qu'il me semblait avoir fait ce que j'avais pu, fut bien dur pour mon cœur. Je me mis à fondre en larmes. Je fus dans l'aire, près d'une grande meule de paille épancher ma douleur sous le regard de Jésus seul.

J'étais là depuis un moment, lorsque tout à coup j'entends le bruit d'une petite clochette. J'écoute attentivement, et j'aperçus bientôt un prêtre en surplis qui portait la sainte communion à un malade. Il passait à une centaine de mètres de moi environ. Je me jette à genoux, lançant au Bien-Aimé de mon âme ce cri contenu de ma tendresse et de mon indicible angoisse. Lui, de son côté, m'envoya comme une flèche d'amour, un de ces regards que les yeux mortels ne voient pas, mais que l'âme sent jusque dans ses intimes profondeurs. A l'instant même tout fut changé en moi. J'essuyai mon visage, et je fus remplie d'une joie surnaturelle que je ne puis décrire ici. Je quittai l'aire à l'instant et fus reprendre, sans faire semblant de rien, mes occupations, jouissant au-delà de tout ce que je puis expliquer, de ce rayon d'amour que Jésus, passant à ce moment précis, avait décoché dans mon cœur. Plus tard, lorsque j'ai eu entre les mains l'Imitation de Jésus-Christ, ah ! que je comprenais et goûtais ce chapitre : « *Heureux moment où Dieu nous fait passer des larmes à la joie de l'esprit* »¹. Je l'avais vécu, cet

¹ *Imitation de Jésus-Christ*, Livre II, chapitre 8, 1.

instant si doux, et la plus longue des vies ne saurait le faire oublier.

Ce fut à cette époque que je commençais à voir la sainte Vierge en rêve.

Je veux vous dire, avant d'entamer cette nouvelle phase de mon adolescence, que je ne crois pas aux rêves. Je n'y attache aucune importance. Je vous assure, d'ailleurs, que je n'en ai guère eu dans ma vie : j'ai besoin de très peu de sommeil, mais ce peu, je crois que mon être tout entier en profite et que l'imagination — la folle du logis, comme on l'appelle — se repose aussi. Je passe bien dix ans, quinze ans, sans me rappeler d'un rêve. Je ne sais pas si j'en fais. Cependant, ma bonne Mère, je veux vous confier mon sentiment là-dessus. Je ne crois pas que le bon Dieu, même en songe, veuille induire une âme en erreur et permette qu'elle soit trompée par l'ennemi de tout bien. Dans les années d'épreuves que j'ai passées et durant lesquelles j'ai *beaucoup souffert*, le bon Dieu s'est servi bien des fois de ce moyen pour me consoler, m'encourager, m'éclairer, surtout par l'intermédiaire de la sainte Vierge. Pour moi, c'était de vraies grâces.

Vous aimez beaucoup cette bonne Mère, et vous allez à Jésus par Elle. Aussi permettez-moi de vous dire quelques-unes de ces grâces, ma bonne Mère. Mais oui, puisque vous m'avez dit de tout dire.

Voici donc la première fête du saint Rosaire que je passai chez mes parents après mon retour, un mois et demi à peine. Chez nous, à Plouagat, le Rosaire, c'est la fête patronale de la paroisse¹ ; il y a beaucoup d'affluence, belles cérémonies avec musique, procession, etc. Après que tout fut fini, je restai encore un moment à prier à l'église. Je vis une petite jeune fille

¹ Encore aujourd'hui le pardon du Rosaire est célébré à Plouagat au début d'octobre.

de seize ans, ancienne compagne de classe, qui restait aussi. Quand la foule fut écoulée, je lui fis signe, et toutes les deux, nous nous retirâmes à l'écart pour nous entretenir des choses de Dieu, du mépris du monde et du bonheur d'être un jour religieuses, car elle aussi avait la vocation religieuse. On s'entretint longuement ainsi, puis le soleil baissant à l'horizon, on se sépara, contentes l'une et l'autre. Dans la nuit, pendant mon sommeil, pour la première fois, je vis la sainte Vierge, le petit Jésus âgé d'environ douze ans et Dieu le Père tel qu'on le représente apparaissant à Moïse dans le buisson ardent. La sainte Vierge me souriait, le petit Jésus me tendait les bras, et le Père très saint avec sa main droite me montrait le Ciel. Personne ne me dit rien, mais je pensai : Puisque Jésus me tend les bras, c'est peut-être qu'Il me veut pour son épouse. Et je me sentais pleine de courage à poursuivre jusqu'au bout ma vocation.

Durant ces six mois, les derniers enfin que j'allais encore passer dans le monde, mon amour pour la sainte Vierge prit une très grande intensité. Brisée par l'épreuve, accablée de chagrin, c'est près de cette bonne Mère que j'allais chercher lumière, force et courage. Oh ! que je l'ai importunée, mon Dieu ! J'avais toujours quelque chose à lui demander. J'agissais avec Elle comme avec une vraie mère, mais peut-être pas toujours assez respectueusement. J'étais tellement importune et impatiente que, quand je n'étais pas exaucée assez vite, je mettais cette si tendre Mère en pénitence.

On avait donné à ma sœur Eugénie, pendant mon absence, des rideaux de tulle en soie, très jolis. Ils ornaient notre petit autel de famille. Mais quand je n'obtenais pas la grâce que je sollicitais, au jour voulu, je fermais les rideaux en plein. Il est vrai qu'on voyait encore bien au travers, mais enfin, c'était ma manière de presser ma si tendre Mère de m'exaucer au plus vite. Mes parents le savaient, et j'entends encore maman dire : « Allons bon ! voilà encore la sainte Vierge en pénitence ! »

Un jour, j'avais une grâce intime à lui demander. J'écrivis un petit billet très fin, et je le mis sur les yeux de la sainte Vierge, comme un bandeau.

Deux ou trois fillettes, petites amies de ma sœur, et de moi aussi d'ailleurs, étant entrées dans la maison, s'aperçurent et voulurent à tout prix savoir ce qu'il y avait écrit sur ce billet. Très leste, je le saisis sur le visage de la sainte Vierge, et le tenant fortement dans ma main, il y eut une telle bataille que je me voyais sur le point de lâcher prise, lorsque je réussis à le mettre dans ma bouche. Elles se mirent encore toutes à essayer de m'ouvrir la bouche, mais j'avais de bonnes dents : je le mâchai en hâte et je crois bien que je l'avalai. Mais ce me fut une bonne leçon. Je fus corrigée pour toujours d'exposer ainsi les secrets intimes de mon âme à l'indiscrétion de tous les passants.

Vers ce temps-là, je reçus, en songe bien sûr, une faveur de cette bonne Mère que jamais je n'ai oubliée.

Une nuit donc, pendant mon sommeil, je la vis qui s'entretenait avec trois ou quatre femmes de mon village, tout près de la meule de paille où j'avais tant pleuré quelque temps auparavant, et je me disais en moi-même : ah ! que je serais heureuse d'être du nombre de cet heureux groupe. Je m'approchai tout de même timidement par derrière, pour bien la voir au moins. Quand tout à coup, je la vis quitter ces femmes. Elle s'avança vers moi, me prit à part, et s'assit. Elle me mit sur ses genoux, me prit dans ses bras et me pressa si fort sur son cœur que je crus mourir de bonheur. Alors je lui dis : « Ma bonne Mère, je ne tiens à rien sur la terre, maintenant que je suis si près de votre Cœur, je voudrais mourir »... Elle ne me répondit point, mais me laissant un instant, Elle joignit les mains en regardant le Ciel et Elle poussa un profond soupir. Ce qui, dans ma pensée du moins, voulait dire : « Ah ! il te reste un long chemin à faire ». Mais ce jour-là, mon Dieu, pourquoi ce rêve ne dura-t-il pas toujours ?

Non, mes prévisions n'étaient pas des illusions, non ; il me restait une longue route à parcourir, bien des souffrances à endurer, mais la sainte Vierge s'est toujours tenue au détour du sentier le plus difficile de ma vie.

A Paris

Chez les sœurs de la Croix

Nous touchions au printemps de 1891. Inutile d'attendre davantage : ma santé n'irait jamais mieux : les souffrances morales dépriment beaucoup plus que le mal physique. Mon confesseur, les Petites Sœurs des Pauvres elles-mêmes, m'engageaient à tenter un autre essai. Ce n'est pas un mal, me disaient-elles, de se tromper de porte. L'important, c'est de connaître la sainte Volonté du bon Dieu. Or je ne connaissais rien, Jésus ne me disait rien, je ne sentais rien que de m'abandonner à Lui, en obéissant à mon confesseur.

Celui-ci se décida à écrire aux Filles de la Croix dont il avait été l'aumônier pendant sept ans¹. La supérieure de Paris² venant à Saint-Brieuc³ visiter la maison dépendant de la maison-Mère de Paris, pria Monsieur le Curé de me conduire la voir. J'y fus donc et je fus très bien accueillie. Elle dit à Mr le Curé de m'envoyer à Paris directement. « Mais, ajouta-t-elle, je ne prends aucun engagement sur son état de santé. Dans un an nous verrons ».

Patience encore une fois, mon Jésus. J'allais du moins vivre séparée du monde avec des religieuses. Je préférais cela à la vie que je menais depuis six mois. Je partis seule quelques jours après. Je fus bien accueillie dans cette sainte maison, toutes les

¹ M. l'abbé Yves-Marie Gallouët a été aumônier des Filles de la Croix de Loudéac du 27.04.1872 au 03.12.

² La communauté de Paris a été fondée par M^{me} de Villeneuve en 1640. Les sœurs ont quitté Paris pour Guingamp de 1830 à 1855, afin d'éviter de revivre les difficultés déjà connues pendant la période révolutionnaire. Au retour, elles ont eu plusieurs lieux de résidence dans Paris et se sont fixées au 233 rue de Vaugirard en 1885.

³ Loudéac est dans le canton des Côtes-du-Nord, dans l'arrondissement de Saint-Brieuc.

religieuses étant de la Bretagne, ainsi que les jeunes filles qui, comme moi, étaient dans l'intérieur, au service de la communauté comme auxiliaires des sœurs converses. Je ne me sentais pas trop dépaylée. Tout de suite, on me confia l'emploi de faire la vaisselle, d'éplucher les légumes pour la cuisine et d'accompagner au marché, trois fois par semaine, une sœur ancienne avec le domestique. Nous avions une heure de voiture, ce qui me facilitait la récitation du rosaire que je ne manquais plus. Arrivées aux Halles, ma sœur Marie-Catherine¹, très bonne pour moi, me disait souvent d'aller à la messe. Elle faisait seule le marché : elle savait que cela me faisait plaisir. J'y allais donc, tantôt à l'église Saint-Eustache², mais à Notre-Dame des Victoires³ de préférence, quand j'en avais le temps.

La communauté tenait une classe d'enfants pauvres. Les parents ouvriers travaillant dans divers ateliers au dehors, les petites filles restaient à dîner au couvent.

Dès que je fus bien habituée à la maison, on me confia aussi le soin de servir le dîner de ces petites et, ce qui était mieux encore, de lever les punitions, la maîtresse ne voulant pas se dessaisir. On mettait ces enfants dans le vestibule de la chapelle avec bonnet d'âne, cahiers barbouillés ou écriteau, de différentes manières, bien en vue de toute la communauté qui se rendait au chœur pour l'examen⁴, un quart d'heure avant le

¹ Sœur Marie Catherine, Marie Jeanne Leplusquellec, née à Binic. Sœur converse, elle est employée au ménage et à la cuisine.

² Les Halles sont aux pieds de l'église Saint-Eustache, la plus belle église de Paris après Notre-Dame.

³ L'église Notre-Dame des Victoires (XVIIe et XVIIIe siècle), sur la Place des Petits-Pères est un des plus grands lieux de pèlerinage parisien. Elle est le siège d'une archiconfrérie de la Vierge. Elle est un peu plus loin des Halles que l'église Saint-Eustache.

⁴ L'examen de conscience.

dîner. Lorsque j'arrivais, la sœur de la grande classe me faisait signe. Je me rendais alors avec elle au vestibule et, après m'avoir montré toutes les décorations en vue de bien humilier ces enfants, je plaidais leur cause avec mon cœur plutôt qu'avec mon humble éloquence. Je demandais pardon pour elles, assurant la maîtresse qu'on ne recommencerait plus. La maîtresse disait alors : « C'est à cause de Louise que je pardonne et que je lève les punitions. »

Je ne puis vous dire, ma bonne Mère, combien ces petites se sont attachées à moi. Je ne pouvais pas traverser leur cour en temps de récréations, sans qu'elles se pressassent autour de moi pour faire voir leurs jouets, essayer de force la balançoire. De même, quand je passais dans les rues et qu'elles m'apercevaient, elles accouraient pour m'embrasser et me présenter à leurs parents. Je les reconduisais souvent à quatre heures, à cause des enfants des écoles laïques, tout près, qui les insultaient et les battaient. Quand j'étais avec elles, ils n'osaient pas. Aussi il eut fallu voir leur joie quand je sortais avec elles. Pauvres petites. Combien je les aimais, moi aussi. Pendant les quatre années que je suis restée à Vaugirard, je me suis toujours occupée ainsi des enfants.

Malgré la douleur que j'éprouvais de n'être pas à Jésus selon mon unique désir, fortifiée cependant par l'espérance d'entrer bientôt au noviciat, ma vie s'écoulait heureuse dans la maison du bon Dieu, parmi les religieuses dont je me sentais aimée. Un an se passa ainsi, lorsque le 2 novembre 1891, ma maîtresse, ma sœur l'Ange gardien¹, me dit de la part de ma sœur supérieure, que je n'entrerai pas au noviciat, mais qu'avec plaisir on me garderait dans la communauté si je voulais y rester sans être religieuse.

¹ Sœur L'Ange Gardien, Marie Rose Guyomard, née à Ploezal, côte du Nord. Elle était dépenrière.

Comment vous dire, ma bonne Mère, le coup que je ressentis à cette parole. Je me mis à fondre en larmes au pied du petit autel de la sainte Vierge que j'ornais avec soin. Toute la journée, ce furent des ruisseaux de larmes qui s'échappèrent de mes yeux et plus encore de mon cœur brisé de douleur. J'avais encore une faible espérance de reprendre ma vie religieuse à dix-neuf ans. Au lieu de cela, ô mon Dieu, encore une croix. Loin de moi, pourtant, le murmure ! Je l'aime, je l'accepte, et je me plais à répéter tout bas, ô mon Jésus : souffrir... souffrir pour expier... souffrir pour mériter... souffrir pour vous aimer... Je déversais aux pieds de ma Mère Immaculée mon chagrin intense, lorsque je crus entendre au plus intime de mon âme ces paroles si douces : « Allons, mon enfant, du courage. Je ne t'abandonnerai pas. » Tout le reste du jour et toute la nuit qui fut, comme on le pense bien, sans sommeil, j'entendais toujours cette voix intérieure, mais je ne comprenais pas du tout ce que la sainte Vierge voulait de moi. Le lendemain, je fus trouver mon confesseur, Monsieur l'aumônier¹, et selon mon habitude, sans rien dire de la voix intérieure que j'entendais, je lui dis : « Je crois, mon Père, que la sainte Vierge veut que je sois enfant de Marie. » Tout de suite, comme si sa réponse avait été toute préparée, il me dit : « Non, mon enfant, ce n'est pas assez sérieux pour vous, mais j'ai en vue ce qu'il vous faut. » Il me parla alors du Tiers-Ordre de Marie. Les Pères maristes de la rue Vaugirard² venaient assez souvent pour leur ministère dans la communauté où j'étais. Mr l'aumônier fut donc très heureux de me présenter pour le Tiers-Ordre. Ces tertiaires portaient la médaille de la sainte Vierge avec un ruban en tresse bleue, et sous les vêtements un cordon de laine également bleue, et avaient un

¹ Joseph Thoz, né le 10.11.1848 à Ploumerin (Côtes-du-Nord).

² 104 rue de Vaugirard.

manuel. Tous les derniers dimanches du mois, il y avait réunion, à la chapelle du Très Saint Nom de Marie.

Ce n'était pas, hélas, tout à fait ce que j'aurais désiré et même loin de là. Mais pour ma pauvre âme ballottée depuis si longtemps par tant de tempêtes, je m'accrochais à toutes les espérances. Appartenir à Marie par une consécration solennelle, c'était au moins me rapprocher de Jésus. Oh ! oui, ma bonne Mère, c'est Vous qui allez d'une main diriger votre petite barque et me conduire sûrement au port.

Au mois de mai suivant, je fis solennellement ma consécration à cette bonne Mère, tandis que toutes mes sœurs en Marie chantaient mon bonheur : « Je l'ai juré, j'appartiendrai à Marie ». Je reçus la médaille qui ne m'a plus jamais quittée, le cordon bleu et un nom : sœur Marie de la vie cachée. Plus tard il sera complété : *sœur Marie de la vie cachée à Nazareth*. Une pieuse tertiaire qui portait ce nom venait de mourir saintement, emportant les regrets de toute la congrégation. C'est pour cela qu'on me le donna, bien que moi je n'étais pas une sainte, afin qu'il restât toujours dans la famille de Marie.

Autour de la médaille, il y a l'inscription : *Regina sine labe originali concepta*¹, et de l'autre : *Sub tuum Nomen et protectionem laetamur*². Je n'ai jamais su ce que voulait dire cette dernière inscription, mais à partir de ce jour, j'eus toujours une très grande dévotion au Très saint Nom de Marie. Et cette bonne Mère, pour me montrer qu'Elle l'avait pour agréable, m'accordait chaque année, le jour de la fête de ce Saint Nom³, une grâce, ce que je puis appeler une grâce

¹ « Reine conçue sans le péché originel ».

² « Nous nous réjouissons sous ton Nom et ta protection ».

³ Le 12 septembre.

consolante, une joie enfin venant du Ciel. Mais ceci, c'était le lait des commençants. Il y a longtemps qu'Elle a cessé.

Dans le Tiers-Ordre de Marie, on conseille tout de suite aux membres de se choisir un directeur spirituel. Je réfléchis beaucoup, ne sachant à qui m'adresser. Ne trouvant rien de fixe, je résolus encore une fois de m'adresser à la sainte Vierge. Je commençais une neuvaine, demandant à ma bonne Mère de me choisir Elle-même celui qui comprendrait le mieux mon âme afin de me guider selon son esprit à Elle dans les voies de la sainteté. A la fin de ma neuvaine, c'est-à-dire le dernier dimanche du mois, comme je me rendais à la crypte de la chapelle du Saint Nom de Marie pour assister à la réunion du Tiers-Ordre, je traversai seule à ce moment-là la cour intérieure des Pères, longeant les parloirs tous vitrés d'un bout à l'autre. Un Père se trouvait alors au parloir avec une de ses filles spirituelles, précisément la maîtresse des novices du Tiers-Ordre qui me connaissait ; et comme j'avais toujours mon petit costume de mon pays natal, je me faisais un peu plus remarquer.

Ce bon Père, m'ayant donc aperçue, dit à cette personne : « Cette jeune fille m'intéresse, dit-il. La connaissez-vous ? Savez-vous son adresse ? » Cette pieuse demoiselle put satisfaire tous ses désirs. Au sortir de la réunion, il vint à moi, conduit sûrement par la main de Marie, car moi, avec beaucoup d'autres défauts, j'avais celui d'être timide. Je n'aurais peut-être pas osé faire les premières démarches.

Tout fut bientôt simplifié. Il se trouva que le bon Père Leborgne¹ — c'était son nom —, était aussi de mon pays, de mon diocèse², et avait pour directeur dans le monde avant son

¹ Olivier Leborgne était dans la communauté du collège de Senlis dans les années 1890 et jusqu'en 1909.

² Le Père Leborgne est né dans le diocèse de St Briec.

entrée dans la Société de Marie¹, Mr le curé de Plouagat, mon confesseur et Père depuis l'âge de dix ans. Au temps où le Père Leborgne l'avait pour directeur, il était aumônier des Filles de la Croix dans son pays natal. Ce fut donc ce prêtre plein de zèle et si dévoué aux âmes, qui dirigea encore celle-ci vers le sacerdoce.

Vous devinez, ma bonne Mère, l'impression que mes premières ouvertures firent sur l'esprit de ce saint religieux, car il l'était, autant qu'on peut, je crois, en juger sur la terre. Il avait surtout un très grand, très tendre amour envers la sainte Vierge. Dans ses lettres intimes, il ne l'appelait que Mère Chérie, ou Mère simplement. Voilà donc ce bon serviteur de cette tendre Mère choisi par Elle, qui allait devenir le Père de mon âme.

Il pouvait me connaître à fond car, ayant encore sa famille, il allait de temps en temps en Bretagne et il voyait en même temps le mien. Il pouvait être renseigné et éclairé sur toute ma vie. Je parle de Mr le curé, son directeur et le mien. Et je sais qu'il ne manquait pas de le faire, à chacun de ses voyages.

A ce moment-là, il était surveillant des études à leur grand collège de Senlis². Je ne le voyais donc, à part quelques exceptions, qu'aux vacances de Pâques ou au mois d'août, mais je lui écrivais et lui aussi souvent. Il était Leborgne, comme on me le disait quelquefois, mais il voyait très clair dans les âmes. Il vit du moins dans la mienne et il découvrit beaucoup de défauts que moi je n'apercevais pas. Il ne me ménagea pas, pour m'aider à m'en corriger. Il me signalait tout ce qu'il constatait dans mes lettres et il voulait que je marchasse courageusement dans la voie du sacrifice. Si je lui disais mes peines, mes luttes, mes désirs, je recevais des lettres

¹ Société de Marie (de Lyon) = Pères maristes fondés par Jean-Claude Colin.

² Le collège Saint-Vincent de Senlis (Oise).

terribles, disant que jusqu'ici la sainte Vierge ne m'avait donné que des tartines de confiture, que je n'avais pas appris à manger le pain sec du renoncement et de la mortification. Toutefois, avant de terminer, il ajoutait souvent : « Je prie Mère Chérie de vous inspirer de me comprendre »...

Vous devinez, ma bonne Mère, si mon cœur était reconnaissant envers la sainte Vierge, de m'avoir mise ainsi en si bonnes mains. D'autre part, les religieuses de la Croix, voyant qu'à cause de ma mauvaise santé, elles ne pouvaient m'admettre au noviciat, [étaient] très bonnes pour moi ; elles m'aimaient, du moins elles le faisaient voir. En toutes circonstances qu'elles pouvaient, elles me procurèrent tout ce qui pouvait m'approcher le plus près possible de cette chère vie religieuse que je désirais tant. Elles me confièrent le soin des pauvres que la communauté assistait. J'allais les visiter quand ils étaient malades, voir ce dont ils avaient besoin. J'avais toujours des malles pleines de vêtements d'hiver et d'été pour distribuer aux plus nécessiteux. Les sœurs et Mr l'aumônier me les donnaient quand on en recevait ; j'aimais beaucoup ces modestes fonctions.

Il arrivait aussi que lorsqu'il y avait des malades ou des mourants dans ces mansardes des pauvres, Monsieur l'aumônier était appelé pour son ministère et porter le saint viatique. Il me prenait alors quelquefois avec lui. Nous marchions ensemble en silence le long de ces trottoirs où circulait une foule d'indifférents, la sainte hostie sur la poitrine de son ministre, et moi avec une bonne soupière de soupe chaude, pour les enfants ou autres personnes de la maison. C'était une bien douce joie pour mon âme de marcher si près de Jésus, de l'adorer pour tous ceux qui nous croisaient aussi dans la rue et ne le savaient pas si près. Quand Mr l'aumônier portait ainsi le saint Sacrement aux malades, il se faisait toujours accompagner, car étant très connu dans le quartier, il

craignait d'être arrêté, et c'était alors la compagne qui répondait, car lui continuait son chemin en silence.

Comme vous le voyez, ma bonne Mère, la douleur intense de n'être pas religieuse était bien tempérée pour moi, dans cette bonne communauté, par les fonctions qu'on me confiait. J'étais aussi chargée aux halles, les trois jours que nous y allions, d'acheter les légumes et le poisson des Pères franciscains¹ dont le couvent était proche de celui de Vaugirard. J'allais voir la veille ce qu'il leur fallait et avec la voiture, on leur portait leurs provisions. J'aimais beaucoup ces religieux et je m'adressais à eux pour les confessions extraordinaires. Bien des fois, ils m'ont invitée à entrer dans leur Ordre ou dans leur Tiers-Ordre, mais jamais je ne me suis sentie aucun attrait.

La sainte Vierge, plus encore que par le passé, va prendre une plus large place dans ma vie intérieure. Comme je l'ai dit, mon directeur venait de temps en temps à leur couvent de la rue de Vaugirard. Il ne manquait pas à chaque fois, de venir me voir. Il venait aussi dans la communauté, soit pour les confessions extraordinaires, soit pour des conférences aux religieuses seules. Mais il ne manquait pas de m'appeler au salon ou au parloir. En ce temps-là, il me parla du saint esclavage² de Marie du Bienheureux de Montfort, et il dirigea mon âme de ce côté. Afin que j'arrive à cette consécration totale à cette bonne Mère, il me donna le *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*. Il régla le jour et l'heure où je devais à tout jamais appartenir à la Reine des cieux. Ce fut le

¹ Rue des Fourneaux (actuellement rue Falguière).

² Louis Marie Grignon de Montfort (1673-1716) exerça une profonde influence pendant deux siècles : c'est lui qui fixe la dévotion mariale Il exhorte au « Saint Esclavage » de Marie « pour être à Jésus seul ».

25 mars 1892, à huit heures du matin. Toujours sous la direction et l'autorisation de mon Père, dans l'après-midi de ce jour, je pris un canif, je me fis une incision à la poitrine dans la région du cœur et je signai mon engagement de mon sang. Désormais c'était fini, j'appartenais à Marie autant qu'on peut lui être unie sur la terre. Oh ! je ne veux pas vous laisser penser un instant, ma bonne Mère, que j'ai toujours été fidèle. Non, bien des défauts, bien des faiblesses viendront arrêter mon ascension vers la vie d'union intime avec Jésus par Marie, que ce jour-là je m'engageai à poursuivre jusqu'à la mort.

Vers ce temps-là aussi, les deux religieuses qui faisaient la quête annuelle pour les enfants pauvres des classes du couvent, trouvèrent un jour dans la rue une petite orpheline de six ans qui jouait avec d'autres enfants. Elles s'informèrent près des voisins. Il se trouva que sa mère était morte à sa naissance et son père venait d'être noyé dans les égouts de la Seine où il travaillait. Elle était à la charge d'une tante et d'un vieux grand-père infirme et très âgé. Les sœurs demandèrent à la petite Léontine si elle voudrait venir avec elles. L'enfant ne demandait pas mieux. La tante lui fit sa toilette, de ce qu'elle avait sans doute, car elle avait ses propres enfants. Et la petite nous arriva bien propre. Elle fut accueillie avec affection par toute la communauté. Ce même soir, à la récréation, ma sœur supérieure me la conduisit et me dit : « Tenez, ma petite Louise — c'est ainsi qu'on m'a toujours appelée à Vaugirard, car nous étions quatre du même nom : Marie-Louise, Marie, Maria et Louise — voici une petite orpheline que nos sœurs ont trouvée. Je l'adopte pour obtenir une grâce que je demande à saint Joseph, mais je vous la confie. Vous serez sa petite maman et je vous donne toute autorité sur elle. Elevez-là bien ». J'étais ravie, il faut bien le dire. J'aimais tant les enfants ! Mais je n'avais que dix-neuf ans, et pas sûrement une physionomie assez sévère pour me faire craindre.

Je commençais du moins par aimer beaucoup ma petite Léontine. Comme elle était encore bien jeune, la première année, on ne la fit pas aller en classe. Je l'avais toujours près de moi. La nuit également, son petit lit était près du mien. Je sentis vite que mon affection était comprise : il fallait la prendre par le cœur. J'avais à lui apprendre à respecter les usages de la communauté, le silence d'action, apprendre à fermer les portes doucement. Or, son amusement favori était précisément de faire balancer ces grandes portes, puis à un moment donné, de les lancer de toute la force de ses petits bras. Cela faisait tant d'échos : c'était, disait-elle, si joli ! Oui, mais les sœurs venaient voir et nous étions grondées toutes les deux. Cette pauvre petite, habituée à gaminer toute la journée au coin des rues et avec n'importe qui, ne comprenait pas du tout d'être tenue et assujettie. Il fallait parfois punir, mais alors elle allait pleurer et gémir à la cuisine où les sœurs la choyaient, la gâtaient. Dans ces conditions, il était bien difficile d'obtenir quelque chose après. Elle ne craignait même plus les punitions. Il n'y avait alors que trois semaines environ avant une prise d'habit. Si on lui promettait d'être ange, oh ! alors on obtenait d'elle tout ce qu'on voulait, car elle savait que si elle n'était pas très sage et obéissante, elle ne serait pas ange.

Un an et plus se passa ainsi avec moi tant bien que mal. Mais, étant obligée de sortir assez souvent dans la journée pour les commissions nécessaires en dehors du grand marché, pendant ce temps ma petite fille faisait sa volonté et même ses quatre volontés. On la mit en classe et on fut obligé de me la sortir pour la confier à sœur Marie du Sacré-Cœur¹, très bonne, mais qui avait la physionomie la plus sévère de toute la communauté. Tout allait bien en présence de la sœur, mais dès qu'elle s'absentait, voilà Léontine qui prenait sa liberté.

¹ Sœur Marie du Sacré Cœur, Marie Hoachet, est née à Lannilis, Finistère.

Décidément, cette petite fille était une enfant terrible, mais que la grâce va transformer pourtant petit à petit. Elle avait fait sa première communion avant mon départ pour Lourdes, puis elle devint peu à peu une jeune fille très sage. On lui paya deux fois le voyage pour Lourdes. Elle fut reçue avec affection au monastère et quelle joie, ma bonne Mère, de nous revoir encore. Mais le Ciel allait cueillir cette petite fleur qui ne devait pas se faner sur la terre. A dix-huit ans, elle était élue à l'unanimité présidente des Enfants de Marie et à vingt ans elle partait pour le ciel.

Dans la dernière lettre qu'elle m'écrivait, en me faisant savoir sa maladie mortelle, elle me demandait encore pardon de toutes ses espiègleries et de tous ses défauts qui m'avaient, dit-elle, tant exercé la patience. Elle repose dans le caveau des religieuses, au cimetière de Vaugirard. Jusqu'à la fin, elle reste l'enfant de la communauté.

Il y avait déjà trois ans que j'étais à Vaugirard et je m'y plaisais. Mais cependant parfois je souffrais beaucoup, de peines intérieures surtout, dont personne ne se doutait. J'aurais eu besoin de voir plus souvent mon Père spirituel. Une fois, je le croyais en vacances et il n'était pas venu me voir. Selon ma coutume, je m'adressais à la sainte Vierge afin qu'Elle l'envoie au couvent. Un matin donc, ma sœur Marie-Catherine — c'était le nom de la sœur qui a toujours fait les commissions et que j'accompagnais — me dit : « Va à la messe, ma petite Louise, tu peux aller à Notre Dame des Victoires. Tu as le temps, car j'ai beaucoup de commissions ». J'y fus donc avec l'intention de prier la sainte Vierge pour que je puisse voir le Père. J'assistai à une messe qui se disait à l'autel même, devant la statue miraculeuse et je priai de tout mon cœur. Quand, au moment de la sainte Communion, le prêtre se retourne vers les

fidèles, au *Domine, non sum dignus*¹, que vois-je ? mon Père, c'était lui qui célébrait le saint Sacrifice.

En retournant à la sacristie, il m'aperçut sur son passage. Je ne pus lui parler après qu'il eut déposé les ornements sacrés, mais je compris que la bonne Mère avait encore une fois entendu ma prière. Et bientôt, je pourrais avoir un entretien spirituel dont mon âme avait un très grand besoin à ce moment-là. Ce qui arriva quelques jours après.

Durant la fin de l'hiver de 1893, ou je dirai mieux : tout cet hiver, je souffris plus que de coutume de mon bras et de ma main gauche infirme. Je cachais autant que possible mon mal, parce que j'avais peur que l'on crût que je ne puisse plus faire mon emploi qui n'était pas pourtant bien difficile : éplucher des légumes et faire la vaisselle, et que l'on soit obligé de me renvoyer chez mes parents. Or le mal physique n'était rien à côté des souffrances morales que j'endurais à l'insu de tous.

Tout en faisant les commissions de la communauté, j'entrai un jour chez le pharmacien du couvent et je lui fis voir ma main si douloureuse. Mais il ne put rien me dire : un mal qui durait depuis quatorze ans était bien classé, sans doute, parmi les maux incurables. Il me donna pourtant une fiole de calmant et je me frictionnais toute seule. Mais le mal, loin de diminuer, augmentait toujours. La main commença à enfler et devenait bleue, noire, tour à tour. Enfin, au début de février, je ne pouvais vraiment plus m'en servir, mais grâce aux habitudes d'infirme que j'avais prises, je faisais quand même mon travail tant bien que mal. Un jour que je prenais le pain de la communauté que le boulanger apportait, ma sœur l'Ange gardien, notre maîtresse, s'aperçut que j'avais la main cachée sous le tablier et que je ne m'en servais pas. Elle me dit :

¹ « Seigneur, je ne suis pas digne » : verset d'Écriture (Mt 8, 8) récité pendant la messe avant la communion.

« Montrez-moi votre main, Louise ». Lorsqu'elle vit dans quel état elle était, elle me dit : « On va voir le médecin ». Il vint en effet — celui des religieuses. Et après avoir bien examiné, il dit : « Ça, dit-il, c'est une atrophie d'enfance, elle ne guérira jamais. On voit bien, c'est de naissance : le bras et la main sont beaucoup plus petits que l'autre. La fièvre typhoïde a laissé de préférence son cachet sur ce membre plus faible, mais ce mal date de naissance ». « Croyez-vous, docteur, qu'une opération ou à la Salpêtrière¹, on pourrait tenter quelque chose ? » Le médecin haussa les épaules et dit : « Pour moi, je ne vois rien, mais je vais lui donner un remède avec défense absolue de tremper sa main dans l'eau froide ». Je promis et je me retirai. Tout ce qui précède, ma bonne Mère, fut dit devant moi. Vous verrez bientôt ce qui fut décidé, après mon départ de l'infirmerie.

¹ Avec les incurables. Dans le récit écrit pour les sœurs de Blagnac, l'éventualité de la Salpêtrière est une alternative avec la possibilité de garder Marie-Louise au couvent pour rendre de petits services. Il n'est question de l'opération que pendant la neuvaine qui a précédé la guérison : « Durant cette neuvaine, le médecin étant encore revenu à la communauté dit à mes supérieures : pensez-vous que cette jeune fille accepterait une opération ? Oh oui, docteur, elle désire tant guérir qu'elle se soumettra à tout ce qu'on voudra. Mais elle fait une neuvaine en ce moment. Laissons-la finir puis on lui dira. » Suit le récit de la guérison : « A mon retour dans la communauté [...] les supérieures m'attendaient pour m'annoncer mon départ le lendemain à l'hôpital Necker pour une opération plus nécessaire ».

La guérison miraculeuse

Notre maîtresse, ma sœur l'Ange gardien, qui mourut quelques années après mon départ pour Lourdes, nous aimait ; et moi, qui étais la plus jeune, je comprenais cette affection. Elle m'était nécessaire à un moment pareil. Un jour donc, elle me prit à part et me dit : « Ma pauvre petite Louise, d'après les dires du médecin, il sera difficile de vous guérir, mais ce que les hommes ne peuvent pas, le bon Dieu, Lui, le peut. Commencez une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes et moi, je promets de vous envoyer à Lourdes au pèlerinage national avec les malades. Mais d'ici là, priez. Il y a près d'ici une Grotte à Notre-Dame de Lourdes. Je vais vous y envoyer en attendant le pèlerinage national ».

Je commençais donc, avec toute la ferveur dont j'étais capable, une neuvaine à la sainte Vierge. A ce moment-là, je gardais la nuit, depuis trois mois déjà, une demoiselle pensionnaire très malade. Je lui donnais, la nuit, tous les soins dont elle avait besoin, malgré la main lourde d'enflure et le bras fatigué par ce poids. Enfin le jeudi 16 février¹, ma maîtresse me dit : « Aujourd'hui, cet après-midi, je vais vous faire conduire à la Grotte dont je vous ai parlé. »

Après le dîner donc, Marie-Louise, la plus ancienne de mes compagnes et une des plus aimées, vint m'habiller, car il m'était impossible de le faire seule, et nous partîmes avec ma sœur Marie-Catherine, la sœur qui faisait le marché et avec laquelle j'allais tous les jours. Mais j'oubliais de vous dire, ma bonne Mère, que pendant que Marie-Louise me faisait la toilette et me peignait, elle me tirait passablement les cheveux. Alors, comme tous les événements voulus par Dieu en cette vie

¹ Le jeudi 16 était, en 1893, le lendemain du mercredi des Cendres.

s'exécutent à l'heure qu'Il veut, Lui, je me rappelai à cet instant même le vœu que maman avait fait pour moi à l'âge de deux ans, lorsqu'elle m'avait portée au sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours de Guingamp pour me consacrer à la sainte Vierge : de couper ma première chevelure et de la donner à cette bonne Mère. Hélas ! il fallut attendre que cette chevelure fût passable pour être présentée à la sainte Vierge : la fièvre typhoïde les avait fait tomber. Enfin, plus tard, comme tous les enfants qui n'ont plus de mère, la gourme se mit dans la tête. Il fallut couper les cheveux encore. Mais alors, au moment où j'étais, à vingt ans, j'avais une belle chevelure longue. Je promis donc à cette heure où se préparaient pour moi tant de grâces, que si je revenais le soir guérie, je me ferais tout de suite raser la tête et j'accomplirais ce vœu.

Le 16 février, il faisait froid et le temps était humide. Je ne souffrais presque plus de la main. Je ne la sentais pas. Mais je sentais un poids lourd qui me tirait sur l'épaule. Nous arrivâmes à la Grotte vers une heure et demie et ma sœur Marie-Catherine, après avoir fait une prière, me dit : « Prie tant que tu voudras, ma petite Louise, mais tu reviendras seule, car j'ai des commissions aux environs. Je ne reviendrai pas te chercher ». Je me mis donc à réciter mon rosaire entier, puis je récitai l'office de la sainte Vierge en entier aussi. Ce que d'ailleurs je faisais tous les jours. Je restais à genoux tout le temps.

Ma bonne Mère, je puis vous dire en toute vérité ce qui se passa alors dans mon âme, à ce moment si décisif de ma vie car, ma Mère, en écrivant ces souvenirs, les feuillets se déroulent jour par jour comme si ces choses s'étaient passées la veille. Je suis donc bien certaine que tout ce que j'écris est la vérité.

Lorsque j'eus bien prié, du moins de mon mieux, je m'apprêtai à aller baigner ma main dans la petite fontaine. Mais je m'arrêtai subitement : j'avais peur. J'aurais voulu

guérir, mais le surnaturel m'impressionnait. Je comptai seulement avec une certitude intime que mon mal disparaîtrait à la fin de la neuvaine. J'étais donc là, regardant la statue de Notre-Dame de Lourdes dans sa niche et regardant la petite fontaine, sans pouvoir me décider à faire le pas décisif. Alors, de toute la ferveur dont j'étais capable, je fis cette prière avec une entière confiance :

« Ma bonne Mère Chérie, vous voyez dans quel état je suis. Si je reste ainsi infirme, on ne pourra pas me garder dans la communauté où je suis. On va encore me renvoyer à mes parents qui n'ont pas absolument besoin de moi. Mais que feront-ils aussi, si je viens à leur être à charge ? Ô vous, si compatissante pour les affligés, ayez pitié de moi. Je ne vous demande pas de m'enlever la souffrance, mais rendez-moi la main libre comme je l'avais, pour que je puisse gagner mon pain et ne pas être à charge à mes parents. Je vous promets de ne pas être ingrate si vous m'exaucez. »

Puis je me décide résolument à aller tremper ma main dans le petit bassin. Encore un nouvel arrêt. Je me retourne vers la sainte Vierge ; la pensée de Lourdes m'était revenue. « Oui, ma bonne Mère, lui dis-je, jamais, si vous me guérissez ici, je n'irai pas à Lourdes ; et moi, je voudrais tant aller à Lourdes ! Sûrement qu'on ne m'y enverra pas, si je suis guérie ici. » Je me remis de nouveau à prier, puis je me mis, comme pour me distraire, à lire les ex-voto. Il y en avait déjà trente-six. J'en retins un ainsi conçu : « A la veille de subir une grave opération, buvant de l'eau de Lourdes, je fus entièrement guérie » — ou : subitement guérie, je ne me le rappelle pas bien. Je levai alors les yeux vers la Vierge bénie et je lui dis : « Oh ! ma bonne Mère, je ne suis pas encore, moi, à la veille de subir une opération. Vous pouvez bien m'en faire autant, si vous le voulez ». Et, résolument cette fois, je plongeai la main dans le petit bassin de marbre. Mais elle était tellement enflée et noire que l'eau qu'il y avait était loin de la couvrir. J'ouvris

le petit robinet et tout de suite, je m'aperçus qu'à mesure que l'eau montait, les doigts désenflaient. Je laissais couler jusqu'à ce que la main fût entièrement couverte. Au bout de quelques minutes, dans cette eau glacée mais bienfaisante que le médecin m'avait défendu de toucher, il ne me restait plus rien ; ma main était redevenue ce qu'elle était cinq à six semaines auparavant¹. Je la retirai et je voulus voir si je sentais les objets. Je touchais mon rosaire, je trouvais dans les poches une petite pièce de monnaie. Le premier acte que ma main fit après sa guérison, fut de mettre sans aide de l'autre, cette petite pièce dans le tronc qui est sous les pieds de la sainte Vierge.

Elle m'avait été donnée la veille par une pieuse demoiselle pensionnaire du couvent, M^{elle} de Witte, habituée depuis de longues années déjà à la maison et aussi, à l'occasion, une des meilleures bienfaitrices. Elle avait plus de droits, aussi, que les autres dames pensionnaires : elle arriva donc à la cuisine. A ce moment, j'étais seule. C'était pendant le silence de l'après-midi, comme chez nous. Les sœurs étaient à la lecture spirituelle.

Elle me trouva, épluchant des pommes de terre bouillies pour mettre en salade pour le repas de toute la communauté, le soir. Avec une seule main, bien sûr. Un linge bien propre étendu sur le genou droit, j'épluchais en appuyant la pomme de terre sur le genou. J'y arrivais tout de même. La main malade enveloppée d'ouate était au repos. M^{elle} de Witte, très charitable, fut émue en me voyant ainsi. Elle me dit quelques paroles d'encouragement et me donna cinquante centimes. — Je vous dis ceci, ma bonne Mère, avec tous ces détails, parce que tout contribuera à la gloire de la sainte Vierge —. Avant de

¹ « Depuis ce jour, l'exercice fit retrouver force et souplesse à la main quasi paralysée et, peu à peu, celle-ci se fortifia, grandit et grossit jusqu'à devenir presque aussi développée que l'autre main, la différence n'est guère sensible aujourd'hui » (Annales du monastère, au 01.01.1939, p. 25).

quitter la cuisine, elle voulut voir ma main. « Oh ! pauvre petite Louise, me dit-elle. Qu'allez-vous faire ? » — « Je n'en sais rien, lui dis-je, m'abandonner entre les mains de Dieu ».

Je reviens donc à la Grotte, pour redire de nouveau et à satiété avec vous, ma bonne Mère, les miséricordes de Marie envers son indigne petite esclave.

Je ne m'étonnais pas de ma guérison. J'avais prié la sainte Vierge, j'avais confiance absolue en sa bonté, malgré mon indignité qui était bien réelle, mais que je ne songeai pas même à mettre en avant. Ce qui m'étonnait, c'était de voir que cela s'était fait tout de suite, moi qui m'étais mis dans l'idée que je ne guérirais que peu à peu d'ici la fin de la semaine. J'étais heureuse ! et triste tout à la fois ; heureuse, parce que j'allais reprendre mes humbles fonctions dans la communauté, et triste, parce que je n'irais pas à Lourdes. Et je le dis à la sainte Vierge : « Vous verrez, ma bonne Mère, on ne m'enverra pas à Lourdes ». Je me disposai donc à quitter la Grotte sans bruit ; mais, de cette grande maison, bien en face¹, où habitaient Madame la Vicomtesse de Saint- Jean et Madame la Baronne de Gargan², sa sœur d'âme comme elle l'appelait, des yeux m'avaient suivie derrière les rideaux. Anaïs, la cuisinière de M^{me} de Saint-Jean, se demandait — elle me l'a dit bien des fois depuis — ce que pouvait faire là cette jeune fille, si longtemps. « Bien des fois, ajoutait-elle, je fus sur le point d'aller voir, mais à chaque fois, je me sentais retenue comme par une main invisible ». Dès lors qu'elle vit que je me disposais à partir, elle vint près de sa porte et me dit : « Qu'avez-vous donc ? La sœur m'a dit que vous étiez bien infirme. » Je lui dis : « J'avais,

¹ L'hôtel de M^{me} de Saint-Jean était au 26 rue de Babylone : dans le jardin était construite la Grotte qu'on pouvait voir de la maison.

² M^{me} Hortence-Alice de Gargan, née Espivent de La Villeboisnet, était la sœur de Marie-Mathilde qui avait épousé le Comte Henri de Méhérenc de Saint-Pierre. Elle épousa François Marie Théodore de Gargan (1827-1889).

j'avais », je ne pouvais rien dire de plus, je ne trouvais pas le mot, et Anaïs avec sa vivacité me dit : « Vous aviez, mais vous n'avez donc plus ? » — « Non, lui dis-je, je n'ai plus rien ». Et je tirai la main que je tenais cachée sous mon petit tablier de cretonne. De minute en minute, une douce chaleur me montait au bras et le sang noir violacé se changeait en un sang clair et rouge ; mais l'enflure avait été telle que la peau était toute fendillée maintenant qu'elle était flétrie. Anaïs — une pieuse veuve au service de Madame de Saint-Jean depuis longtemps, avait une fille missionnaire dans la Congrégation des sœurs de Saint-Paul de Chartres — fut bien émue en entendant le récit de ma maladie et de ma guérison. Elle me dit : « Vous reviendrez ». — « Oh ! oui, lui dis-je, et je vais demander la permission de faire une neuvaine d'action de grâce. »

L'après-midi s'avavançait. Je me hâtai donc de me diriger vers le couvent où je pensais bien que l'on m'attendait. En arrivant dans l'intérieur de la maison, la première sœur que je rencontre fut ma sœur Marie-Catherine, celle-là même qui m'avait conduite à la Grotte : « Eh bien, as-tu fait un bon voyage, ma Louise ? », me dit-elle. — « Oui, lui dis-je, la sainte Vierge m'a guérie ». Alors le bruit s'en répandit vite dans toute la communauté et pour presser les sœurs d'arriver plus vite, on sonna la cloche de service. Attirée par ce signal extraordinaire, toutes furent bientôt autour de moi. Je trouvais étrange qu'on soit étonné de ma guérison. Puisque j'avais prié la sainte Vierge, la chose me paraissait, à moi, la plus naturelle du monde. Mais les sœurs me disaient : « Il ne s'agit pas de vous, mais il faut procurer la gloire de la sainte Vierge... » Les unes me demandaient même si je ne l'avais pas vue. « Non, bien sûr, leur dis-je, la sainte Vierge ne s'est pas montrée à moi. Tout s'est passé simplement. J'ai baigné ma main et je l'ai retirée après un petit quart d'heure environ, entièrement saine. »

On laissa se calmer les premières démonstrations autour de moi, puis ma sœur l'Ange Gardien, la maîtresse des filles du

couvent, me prit à part et me dit : « Hé bien, Louise, nous attendions votre retour de la Grotte pour vous annoncer la décision prise entre nous et le médecin. Demain, vous deviez entrer à l'hôpital Necker pour y subir une opération ». Cette fois, ma bonne Mère, l'émotion fut à son comble. Comment vous dire ma reconnaissance envers la sainte Vierge ? Cette délicatesse de l'amour de Marie envers son humble petite servante, qui lui avait tant dit : « Si vous me guérissez ici, ma bonne Mère, je n'irai pas à Lourdes. » Elle savait, Elle, que j'irais à l'hôpital. Elle savait aussi qu'Elle-même m'appellerait à Lourdes plus tard. Oh ! qu'il fait bon se confier à Marie. Je lui avais dit aussi que je n'étais pas à la veille de subir une opération.

Le soir, à la récréation, je me mis comme d'habitude à faire la vaisselle, mais les dames pensionnaires ayant eu vent qu'un miracle s'était accompli dans l'après-midi, demandèrent à me voir. Quand elles furent toutes rentrées de leurs promenades au réfectoire, pendant le souper, on me conduisit donc dans cette grande salle à manger où il y avait au moins une quarantaine de dames du grand monde. Ah ! mon Dieu, que je fus entourée et interrogée ! M^{elle} de Witte, qui était là, n'était pas la dernière et elle disait aux autres : « Mais je l'ai vue, moi, cette main, hier dans l'après-midi. » J'étais bien intimidée, mais les sœurs me disaient : « Il faut glorifier la sainte Vierge. » En effet, ma guérison y contribua un peu, car il s'établit entre le couvent de Vaugirard et la Grotte de la Rue de Babylone, un courant de pieuses visites, si bien qu'à partir de ce moment, Mgr Richard¹, archevêque de Paris étant venu, il demanda que la Grotte fût ouverte désormais tous les jours. Jusqu'à ma guérison, ce n'était ouvert que le jeudi et le dimanche.

¹ François-Marie-Benjamin Richard.

Tout ce concert d'admiration et de reconnaissance, vous le devinez, ma bonne Mère, allait directement à la sainte Vierge. Je n'avais rien à m'attribuer, n'ayant rien fait pour mériter une telle faveur. Mais j'étais heureuse de tout ce qui arrivait à ma bonne Mère du Ciel. Aussi cette tendre Mère du Ciel, à cette occasion, défendit son honneur ; ou plutôt, ce fut Jésus qui sut la faire respecter. Personne, dans cette grande communauté, n'ignora ma guérison. Même, on alla vite avertir les deux domestiques, de la joie générale. Mais les hommes, plus modérés dans leurs croyances, n'ajoutèrent pas beaucoup de foi. D'ailleurs, ils ne m'avaient pas vue dans l'état où j'étais. L'un d'eux, un brave homme marié et père de trois enfants, employé dans la maison depuis de longues années, haussa les épaules et répondit à Marie-Louise — la jeune compagne qui m'avait habillée — : « Que veux-tu, on n'est pas fait pour être toujours malade ».

L'autre, plus jeune, fit une réponse plus sceptique encore, mais je ne me rappelle plus les paroles.

A très peu de temps de là, la femme du premier tomba malade *très gravement*. Le pauvre Philippe, désolé, vint me confier son chagrin et me demanda l'adresse de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, car il voulait lui aussi aller prier pour sa femme. Il fut exaucé en plein : sa femme se remit très vite et jouissait d'une très bonne santé jusqu'à mon départ. Le second domestique, lui, tomba malade aussi ; et sachant bien qu'on ne le garderait pas au couvent longtemps dans cet état, il vint aussi me demander l'adresse de la Grotte. En voyant ce courant de reconnaissance et d'amour grandir envers la sainte Vierge, mon cœur, dans l'intimité, était rempli de joie. Ce n'était pas tant ma guérison que de voir la bonne Mère honorée de toutes les personnes de la communauté, alors qu'elle n'était connue que seulement d'une ou deux sœurs avant ma guérison.

Comment vous dire aussi, ma bonne Mère, l'émotion qu'éprouva ma malade, le soir, quand je rentraï dans sa

chambre pour me coucher près d'elle. Elle pleurait de joie. Elle avait cependant plus de deux ans encore à passer sur la terre, mais elle croyait déjà toucher le Ciel.

Le lendemain de ce grand jour du 16 février, je demandai et obtins très volontiers la permission de retourner faire une neuvaine d'action de grâce à la Grotte. Nous n'étions qu'à un quart d'heure, vingt minutes au plus, de chemin¹. Lorsque j'arrivai, je trouvai Madame la baronne de Gargan, celle qui avait fait construire la Grotte² et la bienfaitrice insigne du séminaire des Missions étrangères³, dont le mur du jardin seul séparait la Grotte de celui du séminaire. Elle me laissa faire ma prière près de la sainte Vierge, mais lorsque j'eus fini et me disposai à m'en retourner, elle me retint et me pria de monter dans son magnifique salon. Elle fit venir toutes les personnes de la maison, tous ses domestiques, les fit asseoir sur des canapés et moi au milieu sur un grand fauteuil, pour raconter en détail ma maladie et ma guérison. Ce fut pour moi le premier contact avec les grands de ce monde⁴, moi d'une si basse extraction. Aussi je vous assure, ma bonne Mère, que je n'étais guère à l'aise sur ce fauteuil et la sueur me coulait du bout des doigts. Lorsqu'elle me demanda de quelle paroisse

¹ Distance entre la rue de Vaugirard et la rue de Babylone.

² En réalité, c'est M. de Gargan qui avait fait construire la Grotte de Lourdes dans la propriété de M^{me} de Saint-Jean par reconnaissance envers la Vicomtesse : il s'était converti grâce à ses prières.

³ Les Pères des missions étrangères avaient obtenu l'autorisation d'ouvrir un séminaire au 26 rue de Babylone – 128 rue du Bac, où ils s'installèrent en 1663.

⁴ Les deux nobles dames vinrent à la prise d'habit de Marie-Louise. Lors du décès d'Eugénie, M. de Quelen enverra une lettre aux neveux de sœur Marie de Nazareth qui habitaient le même village que lui. Les relations avec les grands de ce monde continuèrent d'ailleurs jusqu'à la mort de sœur Marie de Nazareth. Lorsqu'elles l'apprirent, « toutes les nobles dames bretonnes s'empressèrent d'écrire au monastère : M^{mes} d'Alès, d'Antin, de Saint-Pierre. Elles avaient sœur Marie de Nazareth en vénération ! »

j'étais, elle me dit : « Mais j'y ai ma nièce. » — C'était Madame la Comtesse de Quelen. — Madame de Saint-Jean était encore absente ce jour-là, mais le lendemain, elle était arrivée. Il fallut recommencer pour elle aussi l'histoire de ma main. Tous les jours, lorsque j'arrivai, il y avait quelqu'un de nouveau qui m'attendait. Je vis tous les directeurs du séminaire des Missions étrangères et plusieurs aspirants. Un des Pères du séminaire, directeur spirituel de Madame la Vicomtesse de Saint-Jean, vint aussi pendant cette neuvaine, et madame me conduisit aussi au salon pour raconter ma guérison à ce saint, car il était regardé comme tel, et à mesure que je parlais des bontés de la sainte Vierge, je voyais les larmes qui coulaient de ses yeux sur sa soutane. Quelques mois après, le bon Père Péan¹ allait la voir au Ciel.

Ces grandes dames selon le monde étaient petites à leurs propres yeux devant Dieu. Durant cette neuvaine, elles ne s'éloignèrent plus guère du moins, car tous les jours elles vinrent prier avec moi en récitant les dix-huit invocations : Bénie soit la sainte et immaculée Conception, etc., les bras en croix et il y avait *toujours* un prie-Dieu pour moi devant la Grotte ; et bon gré, mal gré, il fallait m'y mettre. Mais elles, s'agenouillaient par terre, quelque temps qu'il fût. J'étais édifiée autant qu'on peut l'être. N'importe que ce soit mouillé : jamais je ne les ai vues prier autrement.

Ce lieu me devenait de plus en plus cher, non seulement à cause de la grâce reçue, mais je me sentais vraiment en contact avec des saintes. Comme c'était en carême, on faisait le chemin de la croix plusieurs fois par semaine, dans le petit bijou de

¹ Alexis-Adolphe Péan devint directeur du Séminaire des Missions étrangères le 09.12.1867 et le resta pendant vingt-six ans. On lui confia en 1883 la direction de l'Œuvre des partants, fondée par la Vicomtesse de Saint-Jean, et il l'assuma jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Paris le 28.11.1893.

chapelle de Nazareth¹, appartenant à Madame la Vicomtesse de Saint-Jean. Toutes les personnes de la maison y assistaient. Toutes ces dames étaient voilées de noir en grand deuil. La première fois, je me crus au milieu d'une communauté religieuse. Quelle piété, mon Dieu !... Après le chemin de croix, Madame de Saint-Jean nous donnait la relique de la vraie croix à baiser. Je m'en retournais au couvent, émue et ravie de tout de que je voyais dans ce lieu béni. Un jour, plusieurs aspirants du séminaire étant venus, se cachèrent dans les appartements de Madame de Saint-Jean. C'était d'ailleurs une entente. Ce jour-là, je priai seule à la Grotte et, bien entendu, je me mis par terre moi aussi. Lorsque je fus bien plongée dans ma prière, un appareil étant placé exprès, on fit une grande photo, avec toute la Grotte et moi à genoux, les bras en croix. Elles avaient eu la délicatesse de penser à mes parents. Cette photo leur était destinée et elle est toujours dans ma famille.

Ces dames vivaient, lorsqu'elles étaient seules, comme des *religieuses très austères*. Madame la Vicomtesse de Saint-Jean de Lentilhac était tertiaire de saint Dominique, fille spirituelle du vénéré Père Colchen² de sainte mémoire. J'ai vu leur salle à manger. Elles avaient des assiettes en grosse terre, comme nous, et des couverts de bois, des tasses pour boire très communes également. Quand on arrivait dans cette maison après une courte absence, on se saluait par *Ave Maria* ! quand on se quittait, de même, le dernier mot était toujours *Ave Maria*.

La Baronne de Gargan voulut bien se charger de faire faire et payer elle-même l'ex-voto de ma reconnaissance. Il est ainsi conçu : « Reconnaissance éternelle à Notre-Dame de Lourdes.

¹ Nazareth est le nom de la maison de M^{me} de Saint-Jean, dans la propriété de laquelle il y avait la Grotte.

² Réginald Colchen a été provincial de 1882 à 1890 et s'est beaucoup occupé de la fondation de Lourdes.

Ô Vierge Immaculée, j'étais déclarée incurable, l'eau miraculeuse a touché mon membre sans vie. J'étais guérie ! »... Suivent la date¹ et les initiales.

Un jour encore, pendant la neuvaine, Madame de Saint-Jean, avant de me laisser partir, me passa au cou une médaille et une chaîne en argent qu'elle avait fait venir de Lourdes ; et en me revêtant de ce pieux trésor, elle me dit : « Restez bien humble, ma petite. » Humble ! L'avais-je jamais été ? J'avais bien appris dans mon catéchisme que l'humilité était opposée à l'orgueil, mais jusqu'à ce jour, ces deux choses m'avaient fort peu préoccupée. J'allais à Jésus tout bonnement. Si j'étais indigne de m'en approcher, Lui le savait mieux que moi et je ne m'arrêtais jamais à regarder en arrière. L'heure n'était pas venue, mais elle n'en était pas éloignée, hélas !

Ma bonne Mère, je veux vous confier avec un abandon tout filial, comment commença pour moi un bien douloureux calvaire qui devait durer sans arrêt six ans. Ce fut en ce lieu béni de la Grotte de Nazareth, où j'avais été comblée de tant de grâces, que je devais gravir les premiers degrés. En effet, très peu de temps après ma guérison, l'état de mon âme changea complètement. Je fus plongée tout à coup dans un état de désolations intérieures que je ne pourrais jamais vous expliquer entièrement. La vue de mon indignité, de toutes mes fautes, me faisait craindre d'abuser des grâces de mon Jésus. Loin de m'approcher de Lui, avec cette intimité qui m'était comme naturelle, je n'éprouvais plus que craintes, pensées continuelles et obsédantes de découragement. J'en vins vite à douter de ma vocation, moi qui ne désirais rien de plus au monde. Cependant, indirectement du moins, le bon Dieu me réitérait ses appels. Un jour que j'écrivais à mon directeur, lui disant que j'aurais eu besoin de le voir, il me répondit : « Près de

¹ M^{me} de Gargan avait fait marquer « 11 février ».

vous, il y a une bien sainte âme à laquelle je vous permets de vous livrer en attendant mon retour à Paris. » Cette âme d'élite dont il est question ici, était une dame pensionnaire du couvent, veuve et ayant un fils unique à Saint-Cyr. Elle vivait vraiment comme une sainte. Il fallait la voir revenir de la sainte communion, pour être porté au recueillement et à l'union à Dieu. On l'appelait, comme Marie-Eustelle¹, l'ange de l'Eucharistie. Elle était dirigée aussi par un Père Mariste du couvent de Vaugirard, comme le mien. Je fus donc la voir un jour et elle me dit au cours de la conversation : « Ma petite Louise, il me semble que votre âme n'est pas faite pour le monde. Je crois que le bon Dieu vous veut pour Lui seul. » — « Oh ! Madame, lui dis-je, vous voulez parler de la vie religieuse, mais cela n'est pas possible ; les obstacles sont trop grands » — et pourtant la sainte Vierge venait d'en enlever un des principaux.

— « Comment, me dit-elle, les obstacles sont trop grands pour celui qui a créé tout ce bel univers !... » En me disant cela, elle soulevait un voile sur une table au milieu de sa chambre, en me montrant un magnifique crucifix. Cette vue de mon Jésus crucifié me plongea encore dans une désolation plus amère. « Oh ! mon Jésus, lui disais-je sans cesse. Ce n'est pas de vous que je doute, c'est de moi. » Ma confiance en Dieu n'était pas sans doute au degré de l'épreuve. J'étais pourtant soutenue par l'amour de la sainte Vierge. Je portais toujours dans ma poche *L'imitation de la sainte Vierge*² et quand j'avais quelqu'ennui ou quelque peine, je me retirai un instant à l'écart et j'en tirai un chapitre. *Toujours* ce que je tirais répondait au

¹ Marie Eustelle Harpain (1814-1842), de Saint-Palais, avait été surnommée *l'Ange de l'Eucharistie*. Un père mariste, Claude Mayet, a publié sa vie en 1863.

² *L'Imitation de la sainte Vierge* est la traduction d'un ouvrage de l'espagnol Arias (XVIIe siècle), traduit en français au milieu du XIXe siècle.

besoin de mon âme. Je me sentais immédiatement réconfortée. Puis enfin, la Grotte de Nazareth m'était devenue tellement chère. Mon plus grand bonheur était d'y revenir le plus souvent possible.

Dans ce temps-là, je fis la connaissance d'une jeune fille très pieuse, aux pieds mêmes de la sainte Vierge. Elle aussi avait été comblée de grâces dans ce lieu béni et chaque dimanche elle traversait une grande partie de la ville de Paris pour venir porter un bouquet à cette bonne Mère. Elle retirait celui qui avait été déposé le dimanche précédent et y mettait le frais. Il y avait déjà un an qu'elle faisait cela, quel temps qu'il fût. Quand on se rencontrait, on s'asseyait là sur un banc, devant la bonne Mère et on s'entretenait longuement des choses de Dieu.

Une autre petite faveur, délicate attention de mon Jésus, me fut encore accordée en ce temps-là. Une pieuse jeune fille, sortie de la Visitation pour cause de grave maladie de poitrine, s'en allait saintement et doucement vers le bon Dieu dans une chambre du rez-de-chaussée destinée aux dames pensionnaires. Sa mère était là pour la soigner. Tous les jours, j'étais chargée par les sœurs de la cuisine de lui porter un bol de consommé, ce qui me faisait grand plaisir. Mais je n'avais pas la permission de m'arrêter près d'elle à cause du danger de sa maladie et à cause de ma jeunesse. Mais, quand elle entendait marcher dans les allées caillouteuses du jardin, elle demandait à sa mère de voir qui c'était. Et quand la maman pouvait lui dire : « C'est ta petite amie, ma chérie ». — « Oh ! dites-lui qu'elle s'approche ». Je m'approchais un instant de sa fenêtre grande ouverte et alors, un bon petit mot du Ciel m'arrivait à grand' peine de ce lit d'agonie et réconfortait mon âme qui souffrait tant à l'insu de tous.

La veille de sa mort, et avec toute les autorisations de l'Ordre de la Visitation et du cardinal archevêque de Paris¹, elle reçut les derniers sacrements, le saint Habit, fit sa profession, avec des sentiments qui arrachaient les larmes de tous les yeux. Or, le soir de ce grand et dernier beau jour, sa mère lui dit : « Je vois bien, ma chérie, qu'il va falloir nous quitter. Après la première messe de ton frère — elle avait un fils qui allait être ordonné prêtre et c'est près du lit de sa fille agonisante qu'elle brodait ses premiers ornements que je pouvais voir tous les jours —, j'irai prendre ta place à la Visitation : mais, ma chère petite fille, dis-moi bien sincèrement, désires-tu encore quelque chose ? Que pourrais-je faire pour toi avant ton départ vers le bon Dieu ? » Alors, elle leva ses yeux et ses bras amaigris vers l'espace infini et répondit : « Oh ! maman, que demander à la terre quand on part pour le Ciel ? »... « Cependant, ajouta-t-elle un moment après, vous me feriez plaisir de donner mon *Imitation de Jésus-Christ* à Louise », ce que la bonne Madame Hocher s'empressa de faire au lendemain de l'enterrement de sa chère fille.

J'étais bien heureuse de posséder un si précieux trésor, d'abord parce que je ne le connaissais pas du tout, puis parce qu'il avait appartenu à une jeune fille que je regardais, moi et aussi toute la communauté, comme une sainte. Ce fut en le feuilletant que je trouvai ce chapitre où il est dit : « Heureux moment où Dieu nous fait passer des larmes à la joie de l'esprit. »

Enfin, sans retard après ma guérison, je voulus accomplir le vœu que ma chère défunte mère avait fait pour moi aux pieds de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Je fis couper avec joie et sans regret mes longs cheveux, afin de les envoyer au sanctuaire de Marie, dans une jolie boîte. Je fis deux nattes attachées avec

¹ Mgr Richard.

des rubans bleu ciel, je les envoyai à mes parents pour qu'ils les portassent à Guingamp.

Mais vous vous demandez peut-être, ma bonne Mère, ce que pensaient mes parents, là-bas, au fond de la Bretagne, en entendant le récit de la guérison de cette main sur laquelle ils m'avaient vu tant gémir et me plaindre et qu'ils avaient toujours été impuissants à soulager. En recevant la photographie faite par les missionnaires, ils n'y comprenaient pas trop grand-chose. Aussi, je résolus de faire venir par le train spécial et de faveur du 14 juillet, ma chère belle-mère. Elle avait toujours été si dévouée, si bonne, elle méritait bien ce plaisir. De plus, elle n'avait jamais rien vu de plus beau que la Basilique de Notre-Dame-de-Bon-Secours et le clocher de sa paroisse. Jamais, elle n'était montée dans le train. Quelle surprise, en voyant toutes les beautés de Paris ! Elle arriva donc le 12 juillet de grand matin, avec une foule de paysans de toutes conditions, venant comme elle voir les leurs à cette occasion. J'allai la chercher à la gare. Bientôt je la vis s'avancer vers moi, munie de son grand panier du marché. Elle me dit, en se jetant entre mes bras : « Es-tu donc loin de moi, ma petite fille ! Oh ! que tu es loin de moi ». Elle fut bien accueillie à la communauté et on me permit de bonnes promenades pour lui faire visiter toutes les beautés de Paris, puis la Grotte bénie de Nazareth où je lui fis voir comment ma main avait guéri. Elle allait d'admiration en admiration. Enfin je la conduisis chez des parents, frère et sœur de mon père, qui habitaient la banlieue : Puteaux et Marly. Elle y resta trois ou quatre jours. Puis, lorsqu'elle revint, elle me racontait comment là aussi elle avait été gâtée. Entre autre chose, elle me dit : « Tu ne sais pas ? Là-bas, on m'a fait manger de la soupe qui était comme des vers » (vermicelles). — « Oh ! maman, vous avez mangé cela, vous ! » — « Oui, me dit-elle, c'était bon ». Elle repartit au bout de huit jours, contente et heureuse ; et moi aussi de lui avoir fait tant plaisir.

Le médecin cependant, ayant appris ce qui s'était passé au sujet de ma main, voulut me revoir à sa première visite — il était libre-penseur — et les sœurs comptaient bien que ce miracle lui ferait du bien. Je le vis bien ému, en entendant le récit de ma guérison. Il fut si surpris qu'il voulut savoir comment j'avais prié la madone et ma sœur supérieure me dit : « Racontez simplement ». Je le fis donc. Son chapeau lui tomba des mains. « Ah ! dit-il, elle est bien intelligente ». Je ne sais pas si c'était un éloge cela, pour moi, ma bonne Mère. En tout cas, je ne ressentis aucune vanité. J'aurais préféré un acte de foi de cette bouche qui croyait n'en avoir aucun besoin. Enfin, les sœurs me disaient sans cesse : « Pour la gloire de la sainte Vierge, il faut demander un certificat au docteur. » Je le fis. Mais il me dit, avec une grande bienveillance : « Je pourrais vous donner un certificat constatant bien la guérison, mais je ne vous ai pas assez suivie dans le cours de votre infirmité pour constater que ce n'est que l'eau de la Grotte de Lourdes qui vous a guérie. Voilà pourquoi je ne puis rien préciser. »

Pour moi, il importait peu, ce détail. La sainte Vierge n'avait pas besoin de cela. Elle saurait tirer sa gloire par d'autres moyens.

Aller à Lourdes !

Comme vous le voyez, ma bonne Mère, nous voici à la dernière quinzaine de juillet 1893. Le pèlerinage national allait commencer à se préparer pour Lourdes. Mon cœur battait bien fort, ne sachant pas ce que la sainte Vierge allait décider pour moi. En tout cas, dans la communauté, personne ne m'en parlait. D'autre part, sachant bien que je ne pouvais faire aucune avance sans la permission de mon directeur, je résolus de lui écrire. Et c'est bien maintenant, ma Mère bien-aimée, que je vais vous raconter en détails l'histoire de mon arrivée à Lourdes et les moyens dont s'est servie la bonne Mère pour me faire triompher de tous les obstacles.

Je pris donc la plume pour écrire au bon Père Leborgne, faisant valoir de mon mieux les motifs de ce pèlerinage et les sentiments de la plus profonde gratitude de mon âme envers Notre-Dame de Lourdes, pour ma guérison qui se maintenait très bien, ma main grandissant petit à petit et se fortifiant de plus en plus. Elle était beaucoup plus petite que la droite par suite des souffrances que j'endurais depuis quatorze ans. Mais quelques jours après, je reçus du Père une lettre de huit pages que j'ai brûlée aussi avec tout le reste, il y a quelques mois, mais je me rappelle *très bien* ce qui a trait à la question qui nous occupe en ce moment. Les quatre premières pages étaient toutes sur la question de la vie spirituelle, sur le renoncement, l'esprit de sacrifice, la mort au *moi*.

Puis il ajoutait : « Si vous avez bien compris ce qui précède, vous aurez sans doute pressenti ma réponse au sujet du désir que vous m'exprimez d'aller remercier la sainte Vierge à Lourdes. Toutefois, avant de vous répondre, j'ai voulu consulter Mère Chérie, et savez-vous où je suis allé lui demander ces lumières ?... Hé bien ! au sanctuaire béni de

Notre-Dame des Victoires, puis au pied de la statue de Notre-Dame de Pellevoisin¹, et enfin à la Grotte, même à celle de la rue de Babylone : partout j'ai reçu la même réponse, celle que vous aurez sans doute entendue vous-même, mais à laquelle vous aurez fermé une partie de l'oreille. Donc, c'est bien convenu, Mère a reçu vos remerciements là où Elle vous avait accordé le bienfait, Elle s'en contente. Quant à aller la remercier à Lourdes, Elle ne veut plus du tout que vous y pensiez. Il y aurait pour vous d'immenses satisfactions spirituelles, mais moins de mérites que dans le sacrifice et comme Elle veut vous gâter encore, Elle vous demande le sacrifice. Faites-le donc généreusement. Allons, petite esclave, obéissez promptement ou gare le fouet et plus de tartines » — allusion aux tartines de confiture que le Père me disait recevoir de la sainte Vierge.

Le Père me disait, en terminant sa lettre : « Allons, ne pleurez pas. » — Eh ! pourtant, si, je pleurais beaucoup. — « Après vous avoir demandé le sacrifice au nom de la sainte Vierge, je viens aussi de sa part vous dire un mot de consolation. Il est un désir de votre âme, le plus intime, le plus caché, le plus saint aussi, que j'approuve fort celui-là. Cultivez-le avec soin. C'est celui d'appartenir corps et âme à Jésus sur la terre, quand le moment sera venu, et peut-être même est-il proche. Je vous le ferai savoir. Mère Chérie m'a déjà dit un mot à ce sujet. » Quel était ce mot ?... Ma bonne Mère, je ne l'ai jamais su au juste. Peut-être la bonne Mère lui aura-t-elle fait connaître ce qu'Elle me réservait plus tard ? Je n'en sais rien, mais pour le moment, mon âme était angoissée ; et dans le secret, je versais d'abondantes larmes.

¹ Pellevoisin est un petit village du diocèse de Bourges. Estelle Faguette, atteinte d'une maladie incurable eut des apparitions de la Vierge qui la guérit. Sa guérison a été reconnue comme miraculeuse par l'archevêque de Bourges en 1983. Il y avait une statue de Notre-Dame de Pellevoisin à Montmartre.

Quand, tout à coup, les jours qui précédèrent le départ du pèlerinage, je sentis mon âme renaître à l'espérance. Puisque tout était perdu du côté de la terre, je m'adresserai directement au Ciel. J'avais entendu dire que dans la Grotte de Lourdes, il y avait un petit recoin où l'on déposait des lettres et des billets que l'on adressait à la sainte Vierge¹. Ma résolution fut vite prise : j'écrirai à la sainte Vierge.

Je pris donc ma plume et laissai parler mon cœur. Tous les désirs intimes de mon âme, de ma volonté, *tout, tout*, lui fut exprimé, et par-dessus tout le plus ardent de tous mes vœux, celui de lui consacrer ma vie toute entière désormais, en reconnaissance de tant de bienfaits reçus de sa bonté maternelle. Entre autres choses, je lui disais : « Oh ! ma tendre Mère, vous le savez, je ne suis pas digne d'être l'épouse de votre divin Fils. Dans aucune communauté de Lourdes il n'y aura de place pour moi. Je ne mérite pas de vivre parmi ces saintes religieuses, même à la dernière place. Mais vous, ô Marie, qui connaissez les désirs de mon cœur et qui savez que désormais je voudrais vous consacrer ma vie toute entière, je vous supplie donc, ma bonne Mère, de me trouver une petite place dans une famille chrétienne où je pourrai passer ma vie à garder les troupeaux sur les coteaux qui avoisinent votre Grotte bénie. Tout en travaillant dans la solitude, je pourrai prier et chanter vos louanges. Ô ma Mère chérie, exaucez-moi, je vous en prie. Je vous demande la réponse dans un an. »

Je confiai cette lettre bien fermée à une personne qui allait en pèlerinage et je continuai, en me confiant absolument à la sainte Vierge, ma petite vie ordinaire au couvent. Je ne connaissais pas du tout l'Ordre de saint Dominique. Un jour cependant que nous étions allées en pèlerinage à Argenteuil

¹ Des multitudes de lettres à l'adresse de Marie étaient déposées dans un enfoncement, dans le creux du rocher.

avec notre maîtresse pour voir la sainte tunique de Notre-Seigneur¹ exposée cette année-là, je vis un de nos Pères. Je m'arrêtais à regarder cette robe blanche et cette chape noire, mais j'étais loin, bien loin de me douter que cet habit serait un jour le mien.

Comme j'étais seule parmi mes petites compagnes — nous étions dix — qui sache lire, notre maîtresse m'acheta les deux volumes des petits Bollandistes, la vie des saints pour chaque jour de l'année, afin que je puisse faire la lecture à table. Or, dans ce livre, ce qui me toucha le plus et ce que j'ai toujours retenu, ce fut de voir *le grand nombre de saints* qu'il y avait dans *l'Ordre de saint Dominique*, si bien que je m'amusais parfois à tirer les pages en disant : voyons si on va encore tomber sur un saint de l'Ordre de saint Dominique ; ce qui arrivait fort souvent.

Je ne faisais guère de grandes pénitences. Tant que je n'avais pas mes vingt-et-un ans, il va sans dire que je n'avais pas la permission de jeûner, mais je me disais : patience, quand j'aurai l'âge, je me rattraperai. Hélas ! on me surveillait et je n'avais guère plus de permissions qu'avant. Je n'étais pas non plus très forte, il faut bien le dire, et la grippe que j'ai eue deux fois durant ces quatre ans, ne m'en avait pas laissé de surcroît.

Je m'appliquais à de toutes petites choses comme de supporter le froid, de fermer les yeux pour ne pas voir les beautés de Paris en allant au marché aux Halles, le matin en voiture. J'étais bien impatiente, vive. De retenir un mot, un geste était pour moi toute une affaire. Aussi, lorsque je voulais me préparer à quelque grande fête comme Noël par exemple, ou bien pour obtenir une grâce de la sainte Vierge, c'était dans

¹ La basilique d'Argenteuil (Val-d'Oise), construite en 1864, abrite la tunique de Notre-Seigneur, relique de la Passion. La première grande ostension de la Sainte Tunique qui eut lieu en 1894.

ce domaine des petits riens que je cueillais les fleurettes qui, me semblait-il, seraient agréables à Jésus.

Dans ce temps-là, plusieurs religieuses du couvent me disaient : « Si vous demandiez maintenant à rentrer au noviciat, il est probable que vous seriez acceptée ». Mais je répondais : « Non, puisque la sainte Vierge m'a guérie, je veux me consacrer à Dieu dans un Ordre qui sera spécialement voué à son culte. Je ne sais où, mais j'attends.¹ » La congrégation des sœurs de la Croix était vouée spécialement à la Passion. Très méritante et très édifiante, elle avait sûrement toute mon estime, mais la sainte Vierge avait ravi mon cœur.

Je tâchais de sanctifier le plus que je pouvais cette année 1894, la dernière enfin que je devais passer dans le monde, en continuant à m'occuper des pauvres, des petites filles de l'école et de mon travail quotidien. Dans ce temps-là, on me demanda pour être marraine dans une de ces familles habitant un taudis s'il en fût. C'était le douzième enfant. Ce fut un petit garçon que j'appelai Xavier-François-Marie-Gaston. Hélas, les religieuses avaient bien consenti à ce que je sois marraine, mais je n'avais pas du tout pensé à demander la permission de mon directeur. Aussi quelques semaines après, lorsqu'il vint en vacances et que je fus bien fière de lui annoncer que j'avais un petit filleul, il me gronda si fort d'avoir accepté, car dit-il, « vous allez vous faire religieuse et vous avez contracté là une grave obligation. Ne savez-vous pas que c'est la marraine qui doit remplacer la mère, si elle vient à manquer, surtout près d'un enfant pauvre, comme celui-ci. » Je m'en revins, ce jour-là, d'auprès de mon Père spirituel, bien confuse. Mais ce qui me consolait, c'est que le jour de son baptême, à Notre-Dame

¹ Sœur Marie de Nazareth dira plus tard aux sœurs de Lourdes qu'elle s'était faite cette réflexion : Elles ne m'ont pas voulu quand j'étais malade, elles ne m'auront pas en bonne santé.

de Plaisance¹, j'avais consacré à la sainte Vierge ce petit ange. En sortant de l'église, il y avait là un parterre fleuri et au milieu une belle statue de Notre-Dame de Lourdes. Agenouillée aux pieds de cette bonne Mère, je le lui confiai à la vie et à la mort. Six petits frères ou sœurs devaient encore le suivre dans la vie et aussi dans la misère. J'ai pu le suivre jusqu'à sa première communion ; puis, cette famille ayant quitté le quartier, les sœurs n'ont plus su ce qu'ils étaient devenus. Mais moi, j'ai confiance de retrouver un jour au Ciel, cet enfant confié à la Vierge Marie.

Comme je l'ai dit, ma bonne Mère, le lieu le plus cher au monde pour moi depuis ma guérison, était la Grotte. J'y allais tous les dimanches, ou à peu près. Je rencontrais presque chaque fois cette petite jeune fille privilégiée de Marie dont j'ai parlé. On s'entretenait ensemble des bontés de la sainte Vierge. Nos âmes insatiables de parler d'Elle seraient restées des jours entiers à converser des choses de Dieu, mais le pur rassasiement ne doit avoir lieu qu'au Ciel.

J'allais aussi, après mes dévotions à la Grotte, assister aux Vêpres et aux Complies au séminaire des Missions étrangères. Madame de Saint-Jean et Madame la Baronne de Gargan y avaient des places réservées, à titre de bienfaitrices² insignes des missionnaires, à la tribune de la chapelle. Quand elles étaient présentes, j'allais avec elles, mais quand elles étaient absentes, j'avais toute permission d'aller occuper leurs stalles³. D'ailleurs, depuis ma guérison, presque tous les aspirants de ce temps-là me connaissaient. J'étais si édifiée de la piété de ces

¹ Le 1^{er} janvier 1860, le quartier de Plaisance devient un quartier de la Ville de Paris. La paroisse change son nom et devient *Notre-Dame de Plaisance*.

² Entre autres bienfaits, la Vicomtesse de Saint-Jean avait fondé l'Œuvre des partants en 1883, dans sa maison.

³ On appelle stalle chacun des sièges en bois à dossier élevé qui garnissent les deux côtés du chœur d'une église ou d'une chapelle.

jeunes futurs apôtres et plusieurs martyrs ; je m'en retournais chaque dimanche au couvent avec une provision d'énergie spirituelle, après tout ce que j'avais vu et senti dans cette sainte chapelle. Après Vêpres, je ne manquais guère d'entrer à la Salle des Martyrs¹, où l'on conserve les instruments de supplice des missionnaires martyrisés dans leurs lointaines missions. Il y en avait alors beaucoup. Un jeune aspirant venait à chaque fois faire visiter et tout expliquer, mais quand ils voyaient que j'y étais parmi les groupes, ils me disaient : « Aujourd'hui, on va vous donner la baguette à vous ». Ils étaient en effet si habitués à me voir, ils savaient que je savais tout par cœur...

Ainsi donc, ma bonne Mère, comme vous le voyez, s'écoulait doucement cette année 1893 à 1894. Nous arrivions au mois d'août. Madame la Vicomtesse de Saint-Jean avait décidé d'aller passer des vacances à Lourdes avec ses petits-enfants, Maurice et Gaston de Saint-Jean de Lentilhac et leur professeur. Elle eut d'abord l'intention de prendre une villa et d'y faire faire sa cuisine. Un jour, elle me dit son intention et me demanda si je voudrais aller avec elle un mois à six semaines pour faire sa cuisine. Or sachant que les sœurs de la Croix qui connaissaient mon grand désir d'aller à Lourdes ne me refuseraient pas cette bonne occasion, je promis de grand cœur, mais sans rien dire encore à personne. Je me préparai à aller à Lourdes : cette fois, l'occasion était unique et si proche. Enfin, mon cœur battait bien fort à cette pensée. Hélas ! la sainte Vierge n'avait pas dit son dernier mot. Ah ! ma Mère bien-aimée, que les desseins de Dieu sont impénétrables !...

¹ La Salle des Martyrs [128 rue du Bac - 75007 Paris] a été aménagée en 1842, dans le Séminaire des Missions Étrangères, pour accueillir les restes du P. Borie tué quatre ans plus tôt au Vietnam. Peu à peu d'autres Pères tués en Chine ou au Viêt-Nam, lors de persécutions, ont été ramenés autour de la chasse du P. Borie.

Souvent, quand on croit tout perdu, c'est alors que le Ciel déjoue tous les calculs humains et fait aboutir ses desseins les plus chers où tout semblait sombrer.

J'en étais là, caressant le désir le plus intime de mon cœur et me voyant déjà priant près de la Grotte bénie. Lorsque j'arrivai à Nazareth le dimanche suivant, M^{me} de Saint-Jean me dit que ses plans étaient changés : elle ne prendrait pas de villa, mais allait avec sa famille dans une communauté religieuse. Par conséquent, pas besoin de cuisinière. Que s'était-il passé ? Hé bien ! Madame la Vicomtesse, comme cela doit se faire, avait consulté son directeur spirituel, le Très Révérend Père Colchen de notre Ordre, qui lui avait dit qu'étant de la famille de saint Dominique, ce serait mieux d'aller au monastère des Dominicaines récemment fondé à Lourdes¹, lesquelles d'ailleurs, étant très pauvres, ce serait leur rendre service que d'aller dans le site le plus agréable d'ailleurs de Lourdes, passer les vacances en famille spirituelle.

Je revins donc encore cette fois au couvent le cœur bien gros de larmes. Heureusement, je n'avais rien dit à personne de ces prévisions possibles. J'attendais cependant avec une ferme confiance la réponse à ma lettre confiée à la bonne Notre-Dame de Lourdes un an auparavant. L'année allait être bientôt écoulée, qu'allait-elle décider, ma bonne Mère du Ciel, pour sa pauvre petite esclave qui soupirait tant après le bonheur d'aller à Lourdes... Le mois d'août passa, puis septembre s'avancait lorsque nos Mères commencèrent une neuvaine en communauté pour obtenir une sœur tourière² dont elles avaient besoin en ce moment-là. Elles confièrent la chose à Madame la Vicomtesse de Saint-Jean qui leur dit alors : « Je connais une

¹ Le monastère avait été inauguré le 9.07.1889.

² Sœur Marie de Nazareth arriva au monastère comme sœur tourière, alors que les sœurs préparaient un statut qui ferait des tourières des religieuses et non plus des servantes gagées.

jeune fille qui pourrait peut-être faire votre affaire, mais je ne sais pas si elle a la vocation religieuse. » Elle leur raconta ma guérison à la Grotte de Nazareth — c'est ainsi que s'appelait sa maison. Mais, ajouta-t-elle : « Dès mon retour à Paris, je vais en parler à son directeur que je connais. »

Il était encore en vacances et allait souvent prier à la Grotte. Elle le vit donc, et étant assurée que je ne désirais autre chose que me donner au bon Dieu, le Père lui dit de m'en parler à ma première visite.

Le premier dimanche après son retour de Lourdes, c'était la fête du Rosaire, grande fête aussi au couvent de Vaugirard, belle procession. J'étais en blanc et couronnée de roses. Je portais la statue de la sainte Vierge avec trois autres compagnes. Par conséquent, je ne pus aller à la Grotte ce jour-là. Mais le dimanche suivant, second d'octobre, je me hâtai d'y aller l'après-midi : cette fois, j'allai chercher la réponse de la sainte Vierge... ..

Après avoir donc assisté aux Vêpres au séminaire avec Madame de Saint-Jean, nous fûmes, selon l'habitude, prier à la Salle des Martyrs. En nous relevant, Madame de Saint-Jean me dit : « Il me semble, ma petite, que votre âme n'est pas faite pour le monde. Je crois que la sainte Vierge vous veut à Lourdes près de sa Grotte bénie. Je connais une communauté religieuse où je viens de passer plusieurs semaines qui aurait besoin d'une sœur tourière. Accepteriez-vous ? C'est les Dominicaines. » Moi, sans aucune hésitation : « Oh ! oui, madame, lui dis-je, je sens que je n'en suis pas digne, mais je comprends que c'est la réponse de la sainte Vierge à une lettre que je lui ai écrite il y a un an. Oui, j'accepte de tout mon cœur, si on veut bien de moi. Et tout de suite arrivée à la communauté où je suis, je vais prévenir ma bonne Mère supérieure de mon départ dans huit jours. Mais il y a quatre ans que je n'ai pas vu mes parents, sauf ma mère. Je désire aller leur faire mes derniers adieux. Mais désormais, madame, vous pouvez

prévenir ces bonnes religieuses que, si elles veulent de moi, dans quinze jours je serai à Lourdes. » Puis j'écrivis moi-même à notre vénéré Mère fondatrice¹, pour lui demander une petite place dans son cher monastère², dans cet Ordre, me disais-je à moi-même, où il y a tant de saints.

Après cet entretien, qui fut pour moi le plus doux instant de ma vie, en voyant que c'était bien la réponse de la sainte Vierge, je revins à la Grotte dire un *Magnificat* de toute mon âme et promettre à la bonne Mère de lui apporter à ses pieds, avant mon départ pour Lourdes, ma couronne de roses blanches que j'étais si heureuse de porter au jour de ses fêtes. Puis je repris le chemin du couvent. Mais je crois, ma bonne Mère, que mes pieds ne touchaient pas la terre. Je me demandais comment j'allais pouvoir supporter le poids de mon bonheur. Dès l'arrivée, je fus trouver la bonne Mère Marie Augustin, ma supérieure, qui avait toujours été si bonne pour moi et je lui dis la décision que je venais de prendre à la Salle des Martyrs. Loin de le trouver mauvais, elle se réjouit au contraire, et toute la communauté avec elle, du bonheur envié, si je puis le dire ainsi, d'aller à Lourdes.

Je préparais en hâte mon petit trousseau, car je voulais partir pour la Bretagne le samedi soir suivant. Ma supérieure me dit : « Je ne crains qu'une chose pour vous, ma petite Louise, c'est votre santé. La vie est austère chez les Dominicaines. »

Je répondis que si je ne pouvais pas rester au couvent, je resterais quand même à Lourdes. Mon idée était bien arrêtée là. « Dans ce cas, lui dis-je, je me placerai pour rester près de la sainte Vierge. » — « C'est bien, me dit-elle, moi je vous donnerai un certificat de votre séjour chez nous, et un bon, au cas où vous en ayez besoin ». Monsieur l'aumônier me dit

¹ Sœur Marie Catherine du Saint-Esprit.

² Le conseil vota l'admission au postulat de Marie-Louise le 08.09.1894.

aussi : « Où que vous alliez, si on a besoin de renseignements, vous direz qu'on m'écrive. »

Le samedi donc, troisième d'octobre, au soir, je prenais le train pour la Bretagne. J'arrivai à la gare à huit heures. Mon père et ma sœur, qui ne m'avaient pas vue depuis quatre ans, m'attendaient. Après avoir changé de vêtements dans une maison amie, on partit pour la grand'messe à Plouagat, ma paroisse.

Ici, ma bonne Mère, il se passa une jolie scène qui vous fera peut-être sourire, mais quand même, je veux vous la raconter. Lorsque nous fûmes sur la grande route — nous avions trois quart d'heures de marche avant d'arriver à l'église — nous vîmes venir de loin un bon vieillard appuyé sur son bâton. Il allait, lui aussi, à la messe, non pas à la paroisse, mais à Châtelaudren, la ville voisine. Dès que mon père le vit, il me dit en hâte, qu'ils étaient brouillés ensemble, depuis quelque temps, au sujet d'un char de bois que mes parents leur avaient vendu et ils ne trouvaient jamais moyen de payer ce bois. Mes parents, qui avaient besoin à ce moment-là d'argent pour payer le loyer de leur ferme, et ne voyant jamais arriver cette modeste somme, écrivirent ou firent écrire plutôt, au gendre de ce brave homme qui travaillait près de Paris, pour lui demander ce qui leur était dû. Mais ceci fâcha beaucoup le père et la fille qui étaient nos plus proches voisins. Et depuis, on ne se parlait plus, on ne se regardait plus. Mon père, cependant, ne désirait que de voir disparaître ce nuage toujours pénible quand on se rencontre plusieurs fois par jour. Il pensa tout de suite que sa fille allait tout arranger. Après m'avoir dit ce qu'il en était, il ajouta : « Tu ne feras semblant de rien, tu vas être aimable, et tu vas l'embrasser avec affection, comme quelqu'un qu'il n'a pas vu depuis longtemps. » Je vous avoue, ma bonne Mère, que cela me coûtait bien un peu au fond, quoiqu'en Bretagne, ce soit assez l'usage et cela montre que, bien qu'on ait habité longtemps à Paris, on n'a pas pour cela oublié les anciennes

coutumes de son pays natal. C'est en somme une édification. Mais moi qui sortais d'un couvent et qui allais entrer dans un autre, je me demandais quel effet cela allait bien produire... N'importe. Je ne pouvais refuser ce service à mon père et essayer au moins d'arranger la chose. Cela réussit à merveille. Dès avant que ce brave homme fut arrivé près de nous, je pressai le pas en avant et je lui sautai au cou absolument comme si ç'avait été mon grand-père. Lui n'en croyant pas ses yeux, me regardait, étonné : « Mais, dit-il, c'est toi, ma petite Marie-Louise ; je ne te reconnaissais plus. » — « Moi, je vous reconnaissais, mon brave Jacques, lui dis-je ; du plus loin que je vous ai aperçu. Mais ceci ne compte pas. J'irai vous voir chez vous avant mon départ pour Lourdes. »

Durant ce temps, mon père et ma sœur arrivèrent aussi et la conversation s'engagea. Et séance tenante, toutes les vieilles rancunes tombèrent là, sur le chemin. Cela ne pouvait en être autrement : je lui avait fait, comme l'on dit dans le pays, une grande chue et aucun mauvais sentiment ne peut plus subsister après cela. Ce brave homme était celui qui nous avait accompagnées à Notre-Dame de Pitié, le jour de ma conversion.

Je fus, après la grand'messe, surprendre aussi Monsieur le curé, mon ancien confesseur¹, très étonné lui aussi. La chose s'étant décidée si rapidement que je n'avais eu que le temps de prévenir mes parents.

Ces trois jours passés en famille furent plutôt pénibles pour tous. On sentait que cette fois, on allait se quitter pour toujours. Mes chères institutrices, avec lesquelles j'étais heureuse de passer quelques heures, elles du moins me promirent de venir me voir à Lourdes.

¹ M. l'abbé Yves-Marie Gallouët, curé-doyen de Plouagat.

Ma petite sœur Eugénie, qui avait vingt ans alors, pleurait à fendre l'âme. Oh ! je ne désirais rien de plus que de me séparer au plus tôt de mes chers parents, car je voulais le vendredi suivant, prendre le train pour Lourdes afin d'arriver un samedi et de commencer ce jour-là ma vie religieuse que je voulais toute entière consacrée à la sainte Vierge.

J'avais cependant encore une autre séparation à faire et qui était aussi bien douloureuse pour moi : c'était de quitter ces chères religieuses avec lesquelles j'étais depuis quatre ans. Mais toutes les séparations extérieures n'étaient rien à côté des douleurs intimes de mon âme. Depuis ma guérison à la Grotte de Nazareth, je ne puis vous dire, ma bonne Mère, combien mon âme était entourée des plus étranges contradictions. J'allais à Lourdes, objet de mes plus intimes désirs, j'entrais au couvent, mais avec la conviction que lorsqu'on me connaîtrait on me chasserait loin de la maison du bon Dieu. Je me voyais si couverte de défauts, de laideurs repoussantes, que je croyais sans une hésitation que j'étais indigne de la vie religieuse. Oh ! ma bonne Mère, jamais à personne sur la terre je ne pourrai expliquer les tortures intérieures par lesquelles j'ai passé à ce moment-là et cela jusqu'à la veille au soir du beau jour de ma profession¹.

J'embrassai donc toutes les sœurs sans pouvoir leur dire une parole, que oui ou non, suivant la demande qu'elles m'adressaient. Puis une de mes compagnes vint me conduire à Nazareth, chez Madame la Vicomtesse de Saint-Jean où je devais passer ma dernière nuit. J'offris alors à la sainte Vierge ma couronne de roses blanches, mais Madame de Saint-Jean voulut que je l'offrisse aussi à Jésus. Et alors, dans sa petite

¹ 24.09.1900.

chapelle, je la déposais sur le *ciborium*¹ du tabernacle, où elle devait être transformée en bouquet.

Le lendemain matin, je fus réveillée par le *Benedicamus Domino*², suivant l'usage de cette sainte maison. Puis j'assistai à la messe dite par un Père missionnaire du séminaire des Missions étrangères, choisi exprès, car il était lui aussi des Pyrénées³. Comment redire l'impression que je ressentis alors en assistant pour la dernière fois au Saint Sacrifice dans ce lieu où j'avais reçu tant de grâces, entre mes deux futures marraines de religion⁴. Leur piété si profonde est si touchante. Oh ! que j'étais émue.

A onze heures, madame la Vicomtesse de Saint-Jean vint me conduire à la gare Saint-Lazare. Notre dernière parole fut *Ave Maria*. « Que les anges vous accompagnent », me dit-elle, mais je crois qu'elle dut me recommander à un des conducteurs du train, car à chaque arrêt, il y avait un brave homme qui venait voir à la portière si j'allais bien.

¹ Vase liturgique placé dans le tabernacle, où sont conservées les hosties consacrées.

² « Bénissons le Seigneur ».

³ Probablement le P. Maurice Chirou, né le 20.09.1828, à Pontacq, diocèse de Bayonne. Après avoir été envoyé en Asie, il revint à Paris le 12.07.1869, il prit place parmi les directeurs du Séminaire des Missions-Etrangères. Le 06.03.1902, le Séminaire fêta ses noces d'or. Il mourut le 08.04.1911.

⁴ M^{me} de Saint-Jean et M^{me} de Gargan avaient eu l'initiative de ce rôle ; il s'était traduit lors de la cérémonie par le fait que Marie-Louise était placée entre elles deux.

Dominicaine à Lourdes

J'arrivai donc à Lourdes à huit heures du matin, le 28 octobre 1894. Une dame amie de Madame de Saint-Jean, qui était hospitalière, m'attendait. Elle me conduisit à la Grotte où, très émue, je déposai un gros cierge, promis depuis longtemps. Puis elle me dirigea vers la Basilique¹. Comme tous les pèlerinages étaient achevés à cette époque et que c'était le samedi, on nettoyait les lustres et un bon frère nommé frère Jean² balayait l'église. Que je trouvais l'emploi de ce bon religieux privilégié... Mais Madame Houx, qui le connaissait, l'appela au dehors et là, sur le perron, elle lui dit : « Mon bon frère, voici une jeune fille que je conduis chez des Dominicaines pour être postulante ».

Il jeta alors sur moi ce regard profond qu'on eut dit inspiré du Ciel et il me prédit les épreuves par lesquelles j'allais passer, les tracasseries du démon pour me faire abandonner ma sainte vocation. Puis il me dit : « Vous trouverez votre sécurité dans l'obéissance. N'entreprenez rien sans la permission de vos supérieurs. » Vraiment, j'étais stupéfaite d'entendre de pareilles choses, et je me disais : Ce bon frère ne me connaît pas et ne sait pas quel désir j'ai de la vie religieuse ! Hélas, s'il ne me connaissait pas, lui, il y avait quelqu'un tout proche qui me connaissait bien : c'était Jésus. C'était la bonne Mère de la Grotte qui lui inspirait de me prévenir des souffrances si pénibles qui allaient m'atteindre. Tout ce qu'il m'a dit s'est réalisé à la lettre et, comme il me disait, j'ai trouvé ma sécurité dans l'obéissance à mes supérieurs, à mon confesseur.

¹ La Basilique de l'Immaculée-Conception.

² Frère Bernard.

Ce bon frère est mort quelques années après comme un saint, d'après le *Journal de la Grotte*.

Dans l'après-midi de ce jour¹, après avoir reçu aussi la bénédiction du révérend Père Fitau l'ancien² et bien des conseils pour mon avenir religieux, on me conduisit au monastère. J'approchais de ce lieu béni la mort dans l'âme, avec la conviction sincère que quand on me connaîtrait on me chasserait comme indigne d'habiter une si sainte maison. Rien au monde ne pouvait m'enlever cette affreuse pensée qui me tourmentait nuit et jour. J'étais cependant bien contente d'être sœur tourière. S'il y avait eu une place plus humble, je l'aurais demandée, trop heureuse. Jamais je ne me serais mise assez bas dans la maison du bon Dieu. Enfin, marchant sur mon propre cœur et sur tous mes sentiments contraires, je me mis résolument aux devoirs de ma vocation. Après cinq mois et demi je fus admise à la prise d'habit³. Cependant, avant de me revêtir de ce nouvel habit religieux⁴, mes bonnes Mères me demandèrent plusieurs fois si je n'aurais pas mieux aimé la robe blanche dans la clôture⁵. Mais toujours cette pensée de mon indignité, de ma misère, que je ne savais même pas définir, me retenait. A quoi bon, me disais-je ? Il faudra la quitter un jour.

¹ Le 28.10.1894.

² Il y avait deux Pères Fitau à Garaison qui étaient frères : Ferdinand et Paul. Ferdinand était l'aîné, donc l'« ancien » dont il est parlé ici.

³ Le conseil avait voté l'admission à la prise d'habit le 05.03.1895.

⁴ L'habit consistait en une robe et un tablier noir, un escot, une pèlerine, une guimpe, une petite coiffe blanche recouverte d'une espèce de capeline noire et un voile noir. Un crucifix sur la poitrine et le rosaire suspendu à la ceinture de cuir, complétaient le costume.

⁵ L'habit des sœurs converses, qui se composait d'une robe blanche, d'un scapulaire noir et d'un voile blanc.

TROISIEME PARTIE

LA FORMATION : UNE LONGUE EPREUVE

La prise d'habit de sœur tourière

Ave Maria – juin 1937

Ô Divin Cœur de Jésus ! tout ce qui dans notre vie ne peut servir à votre gloire !
Qu'il soit enseveli dans un oubli éternel...

Le 25 mars 1895 approchait. C'était le jour choisi pour ma vêtue. On m'avait déjà donné mon nom à mon arrivée. Ce nom, je crois qu'il fut inspiré par la sainte Vierge à notre vénérée Mère fondatrice, car en même temps qu'elle avait cette pensée ici, mes deux marraines, madame de Saint-Jean et madame de Gargan avaient aussi la même pensée à Paris et elles le demandèrent à la Mère.

Notre vénérée Mère fondatrice, devinant mes plus chers désirs, voulut que je fisse ma retraite à la Grotte. Aussi toutes les après-midi, je partais me plonger dans un profond recueillement auprès de cette bonne Mère. Oh ! j'en avais un si grand besoin. Jamais, ma bonne Mère, non jamais je ne pourrai vous *donner une idée* des tortures par lesquelles mon âme passa durant ces dix jours. Mon âme s'élançait vers Jésus de toute la force de mon amour, et d'autre part, je me sentais repoussée, toujours assaillie par des pensées de découragement. Je n'aurais voulu pour rien au monde quitter cette sainte vocation que j'avais embrassée, mais quel soulagement j'aurais eu si mes supérieurs m'avaient dit de me retirer. Dans la Grotte de sainte Marie-Madeleine¹ où je me retirais pour méditer, j'ai

¹ En fin du parcours du chemin de Croix situé sur la montagne du Calvaire au-dessus de la basilique supérieure, se trouvent, sur la droite, les grottes des

vraiment souffert les angoisses de l'agonie. Ah ! que j'ai pensé souvent à ce que m'avait dit le bon frère Jean, sur le parvis de la Basilique.

J'ai pris le saint habit des sœurs tourières aux premières vêpres de l'Annonciation, l'après-midi du 24 mars 1895¹.

Mes bonnes Mères avaient préparé une grande fête, fait beaucoup d'invitations, mais voilà que les premiers jours de ma retraite, on reçoit une lettre de madame de Gargan disant que madame de Saint-Jean était malade de la grippe, qu'on ne pouvait songer à aller à Lourdes.

Très ennuyées, nos Mères, de ce contretemps, car c'était surtout à cause de ces dames si méritantes qu'elles avaient fait ces invitations.

Monsieur l'aumônier lui aussi vint me dire sa peine de ce contretemps, mais cela ne m'émut pas le moins du monde. Je n'avais jamais su douter du bon Dieu et de la sainte Vierge ; mais à Lourdes, au pays des miracles, encore bien moins. Je lui répondis : « Mais, mon Père, il y a encore quatre à cinq jours ; nous n'avons qu'à demander la guérison pour demain : elles auront encore le temps de venir. Je vais la faire inscrire sur le cahier de la Grotte. »

Monsieur l'aumônier me regardait, un peu étonné, mais il me dit : « Eh bien ! puisque vous allez à la Grotte, faites inscrire cette intention. »

Je partis donc et, en arrivant, je me présentai au petit bureau sur le parvis de la basilique. Je dis au bon frère qui inscrivait les intentions : « Mon frère, veuillez avoir la bonté d'inscrire

Espéluques. Le P. Marie-Antoine, capucin de Toulouse, fit aménager deux grottes en chapelles dont l'une est dédiée à sainte Marie-Madeleine.

¹ La vêtue eut lieu à dix-sept heures. Le noviciat de tourière de trois ans commençait alors, préparant à une profession de tertiaire.

une guérison pour demain. » Je le vois encore mettre son porte-plume sur son oreille et croiser les bras sur ses paperasses. Et, me regardant avec des yeux étonnés, il me dit : « Vous dites, Mademoiselle ? » — « Oui, mon frère, je dis d'inscrire sans faute une guérison pour demain, parce que ça presse. Dites-le bien à la sainte Vierge. Je reviendrai faire inscrire l'action de grâces. » — « Eh bien ! dit-il, soit ; inscrivons une guérison *pour demain*. » Je partis contente et heureuse aussi de dire à nos Mères, le soir, que c'était marqué sur le cahier du Frère ; par conséquent elle¹ viendrait.

Le lendemain, à mon retour de la Grotte comme d'habitude, il y avait une dépêche de M^{me} la Baronne de Gargan ainsi conçue : « Ma sœur va beaucoup mieux. Partons à Lourdes ». (La Baronne de Gargam appelait toujours M^{me} de Saint-Jean sa sœur d'âme). Elles arrivèrent, en effet, le 23 mars. La malade *aussi bien que possible*. J'allai les voir à leur hôtel. Elles me remirent un pli pour la Mère. C'était la bénédiction du Saint-Père obtenue pour la petite future fiancée de Jésus, comme elles m'appelaient, par Mgr Angeli², ami de la famille de Saint-Jean, alors attaché à la Cour Pontificale.

Au matin de ma prise d'habit, j'allai, heureuse de retrouver le bon Frère, à son bureau, et le priai d'inscrire l'action de grâces promise, car la guérison avait été accordée le jour même où on la désirait.

Ce fut le 24 mars, aux premières Vêpres de la fête de l'Annonciation [qu'eut lieu la prise d'habit], ainsi fixée à cause des grandes cérémonies du lendemain à la Grotte. On n'aurait

¹ La guérison.

² En voici la copie : « Sa Sainteté a daigné accorder, avec effusion de cœur, la bénédiction implorée pour sœur Marie de Nazareth à l'occasion de sa prise d'habit dans le monastère des Dominicaines de Lourdes. Mgr Angeli ».

eu personne sans cela. Et puis, mes deux marraines désiraient passer la fête de l'Annonciation à la Grotte.

La chapelle était comble jusque dans le vestibule, et le sanctuaire rempli par un nombreux clergé entourant Mr le Grand Vicaire Théas, qui présidait la cérémonie et fit l'instruction sur ce texte : *Inspice et fac secundum exemplar*¹. Très touchant sermon et très pratique. Mais comment vous expliquer, ma bonne Mère, ce qui se passait alors dans mon âme ? Rien de ce que je pourrais vous dire ne pourra vous en donner une idée. Je souffris ce jour-là les douleurs intérieures les plus cruelles de ma vie. Ce saint habit que je recevais en apparence avec joie, au fond c'était avec la pensée que je le quitterai le jour où mes supérieures pourraient se rendre compte par une connaissance plus complète, du sujet qu'elles avaient accepté. Je me sentais indigne et misérable, toute couverte de souillures et de péchés. Et malgré cela, je ne pouvais presque rien préciser au fond de mon âme !... Le paroxysme de la douleur était tel que j'aurais voulu avoir commis en réalité tous les crimes les plus monstrueux qui se peuvent commettre et brisée de douleur et de repentir, aller me plonger dans le bain salutaire de la pénitence, faire l'aveu de tous ces crimes aux pieds du ministre du Dieu très saint et, l'âme ayant recouvré sa blancheur baptismale, je volerais avec joie dans le service de Dieu, embrasserais tout ce qu'il y a de plus pénible, en esprit de réparation. Au lieu de cela, il fallait supporter seule et sans consolation la suie de ma misère ; et, quand j'essayais de dire quelque chose à mon confesseur, je sentais qu'il ne me croyait pas ; alors je me retirais du Saint Tribunal de la pénitence plus troublée que jamais, et je me disais avec une indicible angoisse : « Je *serai damnée* parce que mon confesseur a *trop bonne opinion* de moi. »

¹ Ex 25, 40.

Ceci, ma bonne Mère, n'a pas été une épreuve passagère, elle a duré avec la même acuité six ans, jusqu'à la veille au soir du beau jour de ma profession. Ah ! si c'est le démon qui a ainsi cherché à m'enlever la paix dont cependant j'avais tant besoin, il a eu beau jeu. Le côté qu'il avait choisi lui était particulièrement favorable : j'étais bien plus portée par nature à croire le pire de mon côté, qu'à m'élever par des pensées d'orgueil au-dessus de moi-même. C'était donc vers le découragement que j'étais poussée.

Jésus Amour

Cependant je cachais sous une gaîté apparente les angoisses qui torturaient mon âme ; et, ne voulant laisser rien paraître extérieurement, je m'efforçais de faire tous mes devoirs avec le plus grand amour de Jésus, car je sentais que je l'aimais, mon Jésus bien-aimé ; c'était à cause de Lui que je souffrais ainsi, et je n'aurais voulu pour rien au monde lui faire de la peine volontairement. Quand je disais que j'aurais voulu posés sur ma conscience les plus grands crimes pour arriver plus sûrement à la paix, non cela n'était pas de ma volonté ; c'était une illusion du démon, j'en suis sûre. Non, à aucun moment de ma vie, je n'ai voulu positivement offenser le bon Dieu ; mais ma faiblesse était si grande ! Je me suis laissée entraîner parfois dans des fautes que je déplorais ensuite : je les voyais alors clairement quand elles étaient faites.

Au milieu de cette sombre nuit et de ce chaos de mes pensées, je n'avais d'autre soulagement que de verser des larmes devant le tabernacle où, malgré tout, je sentais Jésus si présent. Oh ! je lui confiais mes plus intimes pensées ; c'est Lui qui, sans m'en douter, sans le sentir, me soutenait dans cette étrange lutte de tous les jours.

Ave Maria

Un jour cependant, le Jésus qui se plaît à être servi dans les larmes, fit un petit coin de ciel bleu dans celui de mon âme — toujours si sombre. À l'oraison du matin, il se fit sentir d'une manière si intense, il se rendit si présent, qu'il semblait qu'il n'y eu plus de nuages entre Lui et moi. Je m'abandonnais à son amour et à sa tendresse infinie pendant quelques instants. Mais toujours sur mes gardes pour éviter quelques surprises du démon, je Lui dit : « Mon Jésus, si c'est Vous qui me visitez ainsi, faite disparaître ce mal de tête que j'ai depuis ce matin, afin que je puisse vaquer plus facilement à tous mes devoirs de la journée. » Celui-ci disparut en effet ; mais non pas instantanément, mais progressivement, d'une manière imperceptible et tout à fait complète.

Avant de me quitter, Il me dit ces paroles bien distinctement, au fond de mon cœur, de cette petite voix que je connaissais depuis longtemps : « Je te laisse une *parcelle de mon immutabilité*. » Vous le savez, ma bonne Mère, moi, je ne suis pas une savante, et ne savais pas ce que ça voulait dire. J'avais même compris : « de mon *immuabilité* ». Ce fut le bon Père Gallais¹, alors provincial et auquel je m'ouvrais volontiers à chacune de ses visites au monastère, qui redressa le mot et qui me dit : « Votre âme, mon enfant, a besoin d'une direction bien suivie. » Et il prévint Mr l'aumônier, le bon Mr Ferrère, qui devait en effet me suivre et me guider pendant trente ans.

¹ Etienne-Marie Gallais a été provincial de 1890 à 1898 et de 1902 au 04.12.1907. Il est mort le 04.12.1907 à Formosa (Brésil).

Cependant l'éclaircie bleue ne dura qu'un instant. Mais le bon Père Gallais me dit que cette parole entendue ainsi au fond de mon âme était, selon lui, une disposition permanente à la fidélité à la grâce, en un mot une grâce de fidélité, toute ma vie, à ma vocation de dominicaine, malgré tous les obstacles.

J'ai toujours eu une très grande répugnance pour les singularités, pour les voies extraordinaires. Je les aime et les estime dans les autres, les saints par exemple, mais je n'aurais voulu pour rien au monde, dans ma vie spirituelle, *rien, rien* qui me mit tant soit peu en évidence. Le bon Père Gallais m'avait bien comprise sur ce point ; il me disait souvent : « *Pour vous, mon enfant, suivez la voie battue* ». Mon directeur, lui aussi, de son côté, me disait : « *Soyez parfaite, ma fille, mais cherchez ce parfait dans le commun* ». Oh oui, c'était bien mon attrait, et dans l'état d'âme où j'étais, je n'aurais voulu pour rien au monde qu'on m'eut prise pour ce que je n'étais pas en réalité. J'aurais été jusqu'à faire des bévue, des fautes légères cependant, pour éviter qu'on croit que j'étais vertueuse ; en un mot je ne voulais pas tromper, j'aurais voulu que toute la communauté me *cru* pour ce que je me voyais moi-même.

Je répétais souvent alors, en guise de prière et d'élévation de mon âme vers Dieu, ces vers qui ne sont pas de moi, mais qui m'ont fait du bien :

« Je ne demande pas dans les maux que j'endure
que vous daigniez, Seigneur, en abrégé le cours.
Ces jours en votre main en m'affligeant m'épurent,
seront toujours pour moi les plus beaux de mes jours.
De mon amour il n'est pas d'autres gages
que d'embrasser la croix et d'y mourir !
Ah ! mon Jésus, qu'elle soit mon partage.
Venez, venez, je consens à souffrir... »

Je sentais, malgré tout, que mon entrée dans l'Ordre de saint Dominique était bien dans la volonté du bon Dieu et je me

disais à moi-même : « Me voilà enfin dans cet Ordre que j’entrevois autrefois, qui a fait tant de saints. Oh ! moi aussi, je veux, ô mon Dieu, marcher par la voie des saints ; mais ma sainteté à moi, ô Jésus, doit être toute simple, rien d’extraordinaire, rien qui se remarque au dehors ; je ne veux jamais m’embarrasser du qu’en-dira-t-on, de ce que l’on pourra dire ou penser de moi. Je veux être sainte pour vous, ô Jésus, et pour vous gagner des âmes, mais dans mon humble condition ; que rien ne paraisse au dehors. »

Avant d’aller plus loin dans mes souvenirs, ma bonne Mère, je pense que cela vous ferait plaisir de connaître mes premières impressions en arrivant au monastère de Lourdes. Je ne puis vous dire, ma bonne Mère, l’édification que j’ai éprouvé. En approchant de ce lieu béni, ce qui m’a le plus touchée, c’est de voir la très grande pauvreté qui régnait ici en maîtresse. On peut le dire, comme d’ailleurs à présent : nous ne sommes heureusement pas devenues riches durant ces cinquante premières années de notre fondation. Mais alors ! je venais d’une communauté à Vaugirard, où il n’y avait pas non plus la richesse, il faut bien le dire, les sœurs pratiquant dans leur vie régulière une pauvreté aussi grande que nous, dans les vêtements et dans la nourriture, bien qu’elles n’aient pas l’abstinence perpétuelle comme dans notre Ordre. Mais elles avaient l’œuvre des dames pensionnaires et, à cause de cela, leur maison revêtait un certain luxe forcément. Ici, rien, rien de tout cela. Sœur Jeanne, le premier jour, vint me prendre à l’hôpital des Sept-Douleurs où j’étais descendue, avec son modeste attelage : l’ânesse, indispensable ici. J’en avais rarement vu, aussi quelle bonne impression cela me donnait-il, à côté des attelages magnifiques que je voyais tous les jours à Paris. A table, le premier soir, on nous servit de la soupe dans une soupière en vieille faïence, et qui paraissait avoir des années d’existence. Elle avait perdu une de ses oreilles qui était remplacée par un bouchon de liège. Je trouvais à ma place une

serviette bien blanche, et dessus un couvert de bois et une grosse assiette en terre. Je savourais à l'intime de mon cœur toutes ces bonnes impressions et je me disais : « Oh ! oui, c'est bien ici le lieu qui me plaît ». La tasse qui nous servait à boire était bleue et dans l'intérieur étaient gravés les instruments de la Passion. Rien ne m'échappait, de quelque côté que je tourne les yeux, soit au dehors soit au-dedans — car je ne me faisais pas scrupule de plonger mon regard dans la clôture à chaque fois que je le pouvais — : je ne voyais rien que des sujets d'édification.

Un mois après mon arrivée, on me fit entrer avec une autre sœur dans la clôture, du côté du bélier, pour ramasser des feuilles. J'y trouvais là plusieurs sœurs converses. Je me rappelle sœur Marie-Bernard. Elles m'accueillirent toutes sans parler, avec un sourire et une amabilité qui en disaient plus que des paroles. Là encore, je trouvais à m'édifier de la pauvreté du monastère. Elles avaient des tabliers de travail tels qu'on ne savait plus en quoi était la première étoffe, tellement il y avait de pièces. Quelques-unes même étaient attachées avec de petits bouts de ficelle, tout cela bien propre et bien ordonné. Puis tous ces visages souriant indiquaient qu'on était bien heureux au service du bon Dieu et dans cette clôture austère dont on ne sort ni pendant sa vie ni après la mort.

De mon côté, moi aussi, je prenais à cœur ma chère et sainte vocation, malgré les épreuves intérieures qui torturaient mon âme. Je les cachais avec soin sauf à la Mère Maîtresse, Mère Marie-Cécile¹, qui s'intéressait très maternellement à ma persévérance.

¹ Sœur Marie-Cécile de Saint-Dominique, maîtresse des tourières de 1895 à 1896.

En 1896, le bon et saint Père Cormier¹ alors Procureur général² vint en France. La bonne Mère Marie-Cécile assez inquiète de mon état d'âme lui en parla et lui demanda de me voir en direction. Le bon Père accepta et vint lui-même me chercher au tour³ un soir après Complies. Il m'emmena au petit parloir où j'eus le bonheur d'avoir un long entretien avec lui. Je m'ouvris autant que je pus. Il écoutait en silence, les yeux profondément baissés, semblant plonger son regard de saint dans les profondeurs de la divinité où il vivait sans doute habituellement, puis il me dit : « Le démon cherche à vous troubler, mon enfant, il a peur que vous deveniez une sainte religieuse. S'il peut il vous fera abandonner votre vocation. Mais ici vous êtes dans la maison de la sainte Vierge, vous y ferez profession, je vous le promets, et vous y persévèrerez jusqu'à la mort. Prenez courage, méprisez les suggestions diaboliques quand le démon s'approchera, crachez dessus » — ce sont ses propres paroles.

Je n'étais nullement délivrée, hélas ! mais réconfortée par l'espérance de rester fidèle malgré tout. Cet entretien fit beaucoup de bien à mon âme, et je continuais avec courage ma vie de tourière à laquelle je sentais que je m'attachais. Les pauvres venaient tous les vendredis. Ah ! je les aimais ! et je cherchais selon mon humble pouvoir à leur faire du bien au

¹ Hyacinthe-Marie [Henri] Cormier a été provincial de la province de Toulouse en 1865-1869 ; 1869-1874 ; 1878-1882. Après avoir été collaborateur du Maître de l'Ordre, il est élu lui-même à cette charge en 1904, à l'âge de soixante-douze ans. Il meurt à Rome, le 19.12.1916. Jean-Paul II l'a béatifié, le 20.11.1994.

² Procureur général de 1896 à 1904, et second personnage de l'Ordre à ce titre.

³ Le tour était un meuble rond avec une ouverture. Les sœurs tourières — au service du tour — ou les moniales y mettaient les objets qu'elles voulaient faire entrer ou sortir de la clôture et faisaient tourner le tour pour que l'ouverture soit placée de l'autre côté.

corps et à l'âme. Une fois, nous avons habillé des pieds à la tête une bonne vieille à l'occasion de Noël, et cela pour faire plaisir au petit Jésus que les pauvres représentent si bien. Il y avait aussi un bon vieux qui venait de temps en temps manger la soupe ; laquelle, disait-il, était la meilleure de tout Lourdes. Profitant de ses bonnes dispositions, je lui parlai un jour de son âme. Il y avait de bien longues années qu'il n'y avait pas pensé. Je lui dis de réfléchir, qu'il s'approcherait du saint Tribunal de la pénitence et de la sainte communion. A chaque fois qu'il venait réclamer sa soupe, je lui parlais du bon Dieu, de son âme. Et lorsque je le vis si bien préparé, je demandais à Mr l'aumônier de s'occuper de cette âme. Notre bon papa Joseph, c'est ainsi qu'il était appelé par ici, ne savait pas au juste s'il était baptisé. Il fallut donc recourir aux registres de sa paroisse — une paroisse voisine — avant de l'admettre à la sainte communion, après plusieurs confessions. Il reçut, une fois du moins, pour pénitence, un chemin de croix. Si vous aviez vu, ma bonne Mère, ce pauvre vieux, qui avait sans doute plus de quatre vingt ans, faire avec une piété édifiante ce chemin de croix. Il le fit dans la chapelle en commençant par exemple par la huitième station : Jésus console les filles de Jérusalem, et en finissant également par la septième en face. Mais le bon Dieu voit les intentions ; et cette âme au bord de la tombe, qui avait retrouvé son Dieu *oublié* depuis si longtemps, était si heureuse. Il vint me le dire et me remercier en disant que je lui avais procuré la plus grande joie de sa vie. « Mais, dit-il, je veux vous récompenser. La prochaine fois que je viendrai, je vous apporterai quelque chose de bon » — c'était un fromage de brebis. Je demandai à la Mère si je devais accepter. « Non, bien sûr, me dit-elle, c'est un pauvre mendiant. Dites-lui qu'il nous fera plaisir en le mangeant lui-même ».

Il y en avait aussi un autre d'un village environnant, lequel, d'après lui, avait quatre-vingt-seize ans. Il ne se rappelait plus bien au juste, mais il savait qu'il avait été soldat en 1828 et que

nous étions en 1896. Ce bon vieillard, droit comme un I, toujours propre et bien raccommo  , arrivait avec son   ton. Nous l'appelions « le bonhomme qui prêche », parce que quand nous avions le temps de l'écouter, il s'appuyait le dos contre le mur du couvent, puis les deux mains sur son   ton devant lui ; alors il commençait ainsi son sermon. Le texte latin toujours : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit*¹. Celui qui pers  v  rera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. « Mais, disait-il, je suis vieux, la terre me réclame ». « Le Ciel plutôt, grand-père », lui disions-nous. Il nous parlait du bon Dieu, d'une manière si touchante, qu'on était vraiment aussi édifiées que si on sortait d'un sermon.

Un jour, je lui demandai qui lui avait enseigné ces belles choses. Il me dit qu'après son service militaire, il avait été vingt ans placé chez un curé, puis ensuite encore vingt ans à la Grotte après les apparitions. Depuis quelques années, il ne pouvait plus travailler, mais les Pères de la Grotte² l'assistaient de leurs aumônes sur ses vieux jours.

Le contact avec les pauvres que j'avais toujours aimé, était pour mon âme une vraie consolation chaque semaine. Cela me rappelait le temps passé chez les Petites Sœurs des Pauvres, puis plus tard chez les Sœurs de la Croix, où j'avais aussi la joie de m'occuper d'eux. Les petits enfants aussi m'attiraient en ville. Dans les courses, j'en avais souvent autour de moi. Quand j'étais seule et que j'apercevais quelques petits écoliers qui suivaient la jardinière, je les faisais monter pour leur parler du bon Dieu. Vous comprenez, ma bonne Mère, les enfants n'oublient pas.

¹ Mt 10, 22.

² Les missionnaires de l'Immaculée Conception, qui ont leur maison Mère    Garaison (Hautes-Pyrénées).

Chaque dimanche, l'après-midi, j'allais à la Grotte et en revenant je ramenaï dans sa petite voiture une pauvre infirme qui habitait près du Carmel¹. Elle avait les jambes d'un enfant. Cette pauvre petite ne s'en servait pas du tout et, arrivée à la Grotte, elle marchait dans une jatte en bois, aidée de ses deux mains. Elle arrivait cependant où elle voulait et allait s'installer sur les marches de la Sainte Table, à la Basilique. Elle conduisait elle-même sa petite voiture, mais pour remonter la côte² pour revenir, elle cherchait du regard quelques mains valides qui voulut bien l'aider. Dans ce temps-là, nous étions trois ou quatre qui nous faisons un vrai plaisir de reconduire cette aimable infirme presque jusque chez elle.

Ma bonne Mère, vous trouverez peut-être que je m'étends sur trop de détails, mais il me semble que cela ne vient pas uniquement de moi. J'écris, ce me semble, au courant de la plume sous la dictée de mon bon Ange, car ces choses se présentent d'elles-mêmes à ma mémoire, au moment précis de les écrire. Depuis tant d'années, je n'aurais pu me rappeler ces détails d'autant que, la plupart, je n'y ai plus jamais pensé et ne m'en suis pas préoccupée. Mais ces souvenirs ont quelques traits à l'état de mon âme, alors ce sont de petites glanes³ recueillies sur ma route qui, lorsque je les ramasse, font encore un bien doux écho dans mon cœur.

¹ Route de Pau.

² Il fallait remonter la prairie du Carmel pour rejoindre la route de Pau.

³ Poignées d'épis de blé que l'on ramasse dans les champs après la moisson.

Donner un tabernacle à Jésus

Nous arrivons enfin aux fêtes de Pâques 1896 qui marquèrent dans ma vie au Tour une date inoubliable.

J'étais alors sacristine. Durant la semaine sainte, j'avais à m'occuper des menus détails des cérémonies de la chapelle¹ pour la première fois, et j'avais aussi le soin d'appropriier tout ce qui ne peut même se faire commodément en un autre temps. Le vendredi saint donc, le tabernacle étant vide et ouvert, je me mis à épousseter l'intérieur avec soin. J'aperçus alors *de fines, oh très fines* toiles d'araignées qui avaient réussi, par une toute petite fissure, à s'introduire dans ce Saint des Saints. Emue au-delà de ce que je pourrais dire, je me mis à fondre en larmes sur l'autel même, en disant à Jésus : « Eh quoi ? vous le Bien-Aimé, le Roi du Ciel, vous, mon Jésus, logé dans un tabernacle où commence à s'introduire une vermine pareille ! Oh non ! cela ne sera pas. Mes supérieures, je le sais, n'ont pas les moyens de vous mieux installer pour le moment, mais je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer une demeure dans notre monastère, moins indigne de vous. Et après avoir bien essuyé et bien arrosé de toutes les larmes de mes yeux et de mon cœur cet autel donné par la charité et la bienveillance des Pères de la Grotte² — c'est celui qui sert

¹ Il y avait deux sacristines : une s'occupait des préparatifs de la liturgie qui avaient lieu dans le chœur des moniales en clôture, l'autre des préparatifs de la liturgie pour l'aumônier dans la chapelle.

² Un autel provisoire en bois a été installé à la Grotte après les apparitions, le 21 mai 1866, et la messe y a été célébrée la première fois par Mgr Laurence. « Son tombeau était composé de cinq petites arcades tribolées de style roman et il était orné de quatre trèfles à jour ; il n'avait pour rétable qu'un gradin aux côtés d'un tabernacle très simple de forme rectangulaire ». Les Missionnaires de l'Immaculée Conception de Garaison l'ont mis de côté, quand un autre autel — le premier autel — a été placé dans la Grotte le 6 octobre 1874.

maintenant, mais si bien réparé, pour le jeudi saint —, et après l’avoir baisé une dernière fois, je pris la résolution, aussitôt les cérémonies pascales terminées, d’aller trouver nos bonnes Mères pour leur demander de me permettre de faire une quête dans le courant de cet été, pour un autel.

Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ?...

Ce ne fut, je vous assure ma bonne Mère, pas facile à obtenir. L’orage de la persécution religieuse grondait déjà au loin, le ciel était noir, les préparatifs se faisaient déjà en vue d’un prochain départ si cet orage éclatait ; ce n’était guère le moment de faire, même à la chapelle, de nouvelles installations pour tout laisser peut-être dans quelques mois. Toutes bonnes raisons que j’entendais tous les jours de l’une ou l’autre de nos Mères... Mais pour moi, rien n’y faisait. Jésus avait fait à mon cœur une nouvelle blessure d’amour, je serais allée au bout du monde s’il avait fallu, mendier sou par sou ce qu’il fallait pour l’achat d’un autel, d’un tabernacle bien fermé et de *marbre*, pour le divin Prisonnier d’amour.

Je souffrais intimement de ces délais, de ces craintes légitimes, mais que je ne partageais pas, loin de là. Heureusement, notre bonne Mère fondatrice fit part à Monsieur

Lorsque les Dominicaines aménagèrent leur monastère en 1889, elles n’avaient pas de fonds suffisants pour acheter un maître-autel. Elles allèrent donc confier leur embarras aux Pères de la Grotte qui leur offrirent l’autel provisoire, l’autel sur lequel avait été célébrée la première messe sous le rocher de Massabielle. Cet autel servait tous les jours pour la célébration de la messe. Il finit par être donné pour être placé dans une Grotte de Lourdes aménagée en 1872, à Cotatay, lieu-dit situé à huit kilomètres de Saint-Étienne. Il y resta jusqu’à ce que des vandales le brûlent en 1980. Aujourd’hui, la Grotte de Cotatay est entièrement vide.

l'aumônier de ce projet qui me tenait à cœur. Le bon Monsieur Ferrère, lui, plein de confiance, se rangea de mon côté. Il me vit en particulier dans son salon. Il vit bien que *rien, que l'obéissance à mes supérieures*, ne me ferait changer ma détermination et prit le parti de m'aider de tout son pouvoir. Il engagea les Mères à me laisser tenter l'essai et me promit d'obtenir la permission de l'évêché. Toutes les formalités étant prises et les permissions obtenues, j'étais prête au premier juin à commencer la quête.

Ce matin donc, du premier jour du mois du Sacré-Cœur, après avoir reçu la bénédiction de notre vénérée Mère Fondatrice et de Monsieur l'aumônier, et de notre bonne Mère Maîtresse, munie d'un cahier sur la première page duquel on avait écrit l'intention pour laquelle se faisait cette quête, puis les faveurs auxquelles auraient droit tous ceux qui donneraient la moindre obole, c'est-à-dire la promesse d'avoir part à perpétuité aux messes qui seront célébrées sur cet autel, d'avoir part aux prières et aux pénitences de la communauté, enfin d'avoir leurs noms inscrits et déposés sous la pierre sacrée ; les défunts de ces bienfaiteurs devaient, eux aussi, avoir part aux mêmes suffrages.

J'emportais, également écrite, avec le sceau de l'évêché, la permission de quêter excepté dans le domaine de la Grotte réservé exclusivement aux sœurs de Saint-Frai.

Je vous assure, ma bonne Mère, que je partais joyeuse et contente. Je venais d'avoir mes vingt-quatre ans. J'étais bien timide, n'ayant presque pas eu de rapport avec le monde ; n'importe ! Je savais à qui je m'étais confiée. Je fus d'abord offrir cette mission à la sainte Vierge, à la Grotte, et lui demander son secours dont j'avais tant besoin.

Magnificat !

Puis je pris le parti de commencer par la villes : les pèlerinages n'étaient pas encore commencés en ce temps-là ou à peine. Ce n'était qu'en juillet, août et septembre, qu'ils arrivaient en masse.

Je fis donc quelques maisons de la ville, et dès le premier jour je rapportai à la Mère mon porte-monnaie gonflé à craquer. Ce premier jour, la même personne me donna cent francs *pour la porte du tabernacle* ; le reste, quatorze francs je crois, étaient recueillis sou par sou. Vous devinez, ma bonne Mère, la joie de la communauté et de Mr l'aumônier. Tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance. On me donna alors une petite compagne, une postulante bien gentille, destinée au Tour, mais qui n'eut pas dans la suite la vocation. Mais le bon Dieu lui aura tenu compte de ce temps passé à la quête, puisque c'était pour Lui.

Je me présentais donc à la porte des habitants de notre bonne ville de Lourdes. Je ne puis vous dire, ma bonne Mère, l'accueil que je reçus partout. Chaque famille donna son offrande et inscrivit son nom sur le cahier destiné à être déposé dans cet autel. Pas une porte ne se ferma, ni non plus aucune bourse, devant la timide quêteuse de Jésus. Oh, ma bonne Mère, dans ce temps-là vous n'étiez encore qu'une enfant au berceau ; personne ne se doutait alors que vous viendriez un jour guider notre petite barque avec un dévouement si absolu, vers le Ciel ; que cette toute petite était destinée à être notre Mère et que ce serait pour obéir à un de ses désirs, que Jésus, sans nul doute, a inspiré que j'écrirai ces lignes que j'appelle les souvenirs de mon âme. Ces lignes, personne dans cette bonne ville de Lourdes, ne les verra, mais je les écris quand même pour témoigner ma reconnaissance à tous. Vous savez,

ma Mère, d'ailleurs, ce que nous devons à la plupart des habitants de Lourdes, combien ils nous sont dévoués de toutes manières. Aussi, je vous l'assure, si un jour au Ciel j'ai, par miséricorde, quelque accès sur le cœur du divin Epoux, Jésus, je le ferai sentir non à ceux qui m'ont si bien reçu autrefois — la plupart ont déjà reçu leur récompense —, mais à leurs descendants et aussi aux pèlerins qui ont ouvert leur main et leur cœur à elle qui demandait pour le bon Dieu, et qui Lui ont ainsi valu d'être bien logé sous notre toit.

A mesure que j'apprends le décès à Lourdes, de ceux que j'ai connus, je prie pour le repos de leur chère âme ; communion, rosaire, chemin de croix, leur sont appliqués. Mais nous sommes loin ici de connaître tous les décès de notre villes ; ils sont compris quand même, en général, dans l'intention que vous nous recommandez tous les matins, ma bonne Mère, lorsque vous dites : « Je recommande à vos prières *les intérêts de la ville, des pèlerinages et du diocèse.* »

Seulement, il n'y a pas qu'à Lourdes que nous avons des bienfaiteurs et des amis. Ceux que vous connaissez, leurs intentions sont inscrites dans nos prières de tous les jours. Puis il y en a beaucoup d'autres, connus de Dieu seul, qui nous ont aidés à vivre notre chère vie religieuse dominicaine depuis nos pertes. Vous savez mieux que moi, ma bonne Mère, combien on a été bon pour nous : des bienfaiteurs lointains, qui ont dû cesser car le malheur les a aussi atteint à leur tour ; d'autres, avec un cœur si dévoué, si charitable, qui veulent nous aider encore dans la mesure de leur pouvoir. Pour tous, je sens mon cœur rempli de reconnaissance, je prie pour eux et à toutes leurs intentions qui ne nous sont pas connues et que le bon Dieu, Lui, voit.

Je prie surtout pour les défunts de ces bienfaiteurs inconnus ; souvent je fais le chemin de la croix quand j'en ai le temps et l'inspiration. Le bon Dieu applique, par les mains de sa divine Mère, ces suffrages unis à tous ceux de la

communauté, pour les âmes de nos amis qui en ont le plus besoin.

Lorsque j'eus terminé le tour de la ville, on m'accueillit avec non moins de bienveillance dans les hôtels, où je devais passer pendant le repas des pèlerins. Je présentais mon cahier et à peu près tous les porte-monnaies s'ouvraient, chacun selon ses moyens ; mais Jésus, Lui, voyait tout, et pour Lui, je dis un merci éternel à tous.

Cependant, le bourreau qui torturait sans cesse mon âme ne désarmait pas un instant : « A quoi bon te dépenser ainsi ? Dans quelque temps on va te renvoyer du monastère ». Cette pensée était une amertume qui se répandait sur toutes mes joies, car je ne trouvais rien en moi de bon qui aurait pu me donner espoir. Je me disais : « Oh ! c'est possible qu'on me renvoie, mais tant que j'y suis, je veux faire tout de mon mieux, par amour pour Jésus ». A Lui, je disais, dans l'angoisse qui m'étreignait : « Mon Jésus, si je dois m'éloigner de vous, de votre sainte maison, eh bien ! je veux vous donner avant mon départ, un souvenir de mon cœur de mon amour, un tabernacle un peu moins indigne de vous ». Ah ! que les paroles du bon frère qui balayait la Basilique, le jour de mon arrivée, me sont venues souvent à l'esprit ! « Quand la tentation de quitter votre monastère viendra vous tourmenter, confiez tout à vos supérieures. Vous trouverez votre sécurité dans l'obéissance »... C'était la sainte Vierge, sûrement, qui inspirait ce bon frère.

Non, jamais, je ne quitterai ce lieu béni de moi-même, me disant que j'attendrai qu'on me mette à la porte.

Cependant, très souvent, la *Petite voix* se faisant entendre durant mes courses à travers la ville, disant : « Ah ! J'aurai un beau tabernacle, mais quand il sera prêt, je te prendrai et je t'enfermerai avec moi. Tu seras la *première à t'immoler sur cet autel...* » Ô mon Jésus, me disais-je à moi-même au fond du cœur, on verra bien si c'est Vous qui le dites.

La chose paraissait tellement invraisemblable ! Comment cela devait-il se faire alors ?... mystiquement, c'était possible, comme pour toutes les âmes, mais autrement, c'était un vrai mystère pour moi.

Je continuais donc tous les jours à faire la quête parmi les pèlerins, lorsqu'ils étaient à table. Cela me coûtait beaucoup de me présenter ainsi. Et à la porte, bien souvent, je disais à Jésus : « Ô mon Jésus, si ce n'était pas Vous, si ce n'était pas uniquement pour Vous ! » J'étais si timide, j'avais si peu l'habitude du monde. Souvent j'étais repoussée. Oh ! non par les maîtres des hôtels qui me favorisaient de tout leur pouvoir, mais par les domestiques, celles qui servaient surtout. N'importe, mon Jésus, me disais-je, c'est le seul moyen de vous bien loger chez nous ! Il faut aller de l'avant. Lorsque la cueillette avait été plus fructueuse, on revenait par la Grotte pour remercier la sainte Vierge.

Les choses se passèrent ainsi du premier juin au second dimanche de septembre. Ce jour-là, fête du Très Saint Nom de Marie, après la quête de midi, je revenais avec sœur Jeanne qui m'avait accompagnée de jour-là. Alors, dans la prairie du Carmel, me sentant fatiguée car je n'avais pas encore dîné — c'était vers deux heures de l'après-midi —, je demandais à m'asseoir et sœur Jeanne me donna un peu d'eau de la Grotte que nous avions dans notre bidon. Après quelques instants, on se releva pour reprendre le chemin du monastère. Mais moi, je me sentis prise de la gorge et j'arrivais épuisée. Voyant cela, nos Mères firent cesser la quête, à mon grand regret. J'aurais voulu aller jusqu'au bout de mon souffle ; je sentais que j'étais encore loin de la somme. La communauté, elle aussi cependant, avait travaillé de son côté soit par de petits ouvrages, soit en faisant des bouquets qu'une bonne demoiselle de Lourdes vendait pour nous aux pèlerins, au profit de l'autel. Mais nous étions loin de la somme.

Voyant cela, Monsieur l'aumônier, sans rien me dire du tout, à moi, mais seulement aux Mères, eut l'inspiration d'écrire à ma charitable marraine, Madame la Baronne de Gargam, en lui disant tout ce qui se passait.

Tout de suite elle répondit, en promettant de donner les trois mille francs qui manquaient encore. Que j'étais heureuse, ma bonne Mère, quand Mr l'aumônier me lut cette lettre ! Mais ma santé déclinait de plus en plus ; j'étais atteinte d'une laryngite granulée. Bientôt je n'eus plus de voix.

Je pensais alors comment Jésus allait me prendre pour m'enfermer avec Lui dans ce beau tabernacle qui fut commandé tout de suite à un architecte de Toulouse, je crois. Il promit qu'il serait prêt et placé pour la fête de saint Dominique, le 4 août 1897.

Oh ! les moyens ne manquent pas à Jésus, Il les a tous entre ses mains. En attendant, Il me purifia chaque jour davantage par la souffrance physique, mais bien plus, hélas ! par la douleur morale. Ma croix intérieure, toujours la même, était d'autant plus pesante que je voyais ma santé bien compromise. Je pensais que bientôt on ne me voudrait plus, même à l'extérieur du monastère. J'avais cependant bien des encouragements. D'abord, les promesses du saint Père Cormier, celles de ma Mère Maîtresse, la bonne Mère Marie-Cécile, celles de notre vénérée et très aimée Mère Fondatrice ; toutes me disaient : « Si vous être bien obéissante, on ne vous renverra pas ». Cependant, je me voyais chaque jour de plus en plus inutile à la vie du Tour, ne pouvant pas parler. Je m'abandonnais à Dieu, à la Vierge Marie, car sur la terre *il n'est donné à personne de consoler l'âme que Dieu veut affliger.*

L'essai des observances en clôture

J'arrivai ainsi au mois de janvier 1897. Monsieur l'aumônier, toujours si bon, si paternel, poussé sans doute par une inspiration du Ciel, dit à nos Mères que la vie du Tour me devenait de plus en plus difficile — il le constatait lui-même — , et qu'elles feraient bien de me prendre dans la clôture. Si avec certains soins médicaux, je me remettais un peu, je rendrai plus de services à l'intérieur, sans voix, qu'à l'extérieur, avec la ville où il fallait aller tous les jours et les rapports avec les étrangers.

Nos bonnes Mères se rangèrent donc avec la plus grande miséricorde à cet avis. Il y avait déjà cinq mois que je souffrais de la gorge, sans qu'aucun remède, aucun soin, ait adouci ou amélioré le mal. Il fut donc décidé que je rentrerais dans la clôture, mais en qualité de tertiaire¹. D'un pareil sujet ! on ne pouvait guère rien espérer au point de vue de l'observance régulière du Grand Ordre. Au tour aussi, c'était la règle du Tiers-Ordre qu'on observait, comme d'ailleurs maintenant.

On me fit donc rentrer le 17 janvier, soutenue par notre Mère Maîtresse et une autre sœur. Je m'alitai en arrivant, pour un grand repos et des soins si touchants donnés par sœur Hyacinthe, alors infirmière. Mais dès le premier jour, j'eus un

¹ Sœur Marie de Nazareth a donc fait un postulat de converse en restant novice tourière, puis elle a pris l'habit des converses et commença ainsi une étape de deux ans comme tertiaire vêtue avec l'éventualité de garder ce statut définitivement si sa santé était insuffisante pour mener la vie des converses. Mais étant devenue plus solide et ayant déjà passé plusieurs mois comme tourière, l'étape de tertiaire est abrégée et on l'admet au noviciat des converses dès juillet. Elle commence alors une année canonique de noviciat, au terme de laquelle elle est admise à la profession. Notons qu'elle a obtenu l'unanimité des voix lors de tous votes du conseil faits pour les multiples étapes qu'elle a franchies.

grand sacrifice : le changement de Mère Maîtresse. Je pleurais beaucoup Mère Marie-Cécile qui m'avait dirigée pendant deux ans et demi, et qui connaissait les peines intérieures qui me torturaient depuis mon entrée. Or je n'étais pas portée, mais pas du tout, à m'ouvrir à n'importe qui.

Donc, mon Jésus, me disais-je, désormais je souffrirai entre *Vous et moi*.

Cependant, après quelques jours de grand repos et de bons soins, un mieux réel se fit sentir ; la voix me revint et aussi les forces, petit à petit. Aussi, je ne désirai rien d'autre que de commencer l'essai de nos saintes observances. Je voulais, avant de rester tertiaire, être bien sûre que j'étais incapable de faire aucune règle comme les autres. Ce fut la bonne Mère Marie-Thérèse, alors Maîtresse des converses — avec lesquelles je devais être — qui fut aussi la mienne. Et dans mes premières directions, elle me demanda, entre autres choses, si j'avais un livre de lecture. Je répondis que non, l'ayant rendu à la bibliothèque avant mon entrée. Elle me demanda encore si j'en désirais un en particulier. Je lui dis : « Oui, ma Mère, j'aimerais relire, *s'il est libre, s'il n'est pas en lecture : La vie et l'esprit de sacrifice dans l'état religieux*¹, du P. Giraud, le crois, missionnaire de La Salette. Ce livre, que j'avais lu au début de ma vie religieuse au Tour, m'avait fait beaucoup de bien. Je pensais que de le relire au début de ma vie cloîtrée, serait un profit nouveau pour mon âme.

J'attendais donc ce livre pendant quelques séjours. Je pensais qu'il était en lecture et je ne demandais plus rien.

Or, étant ainsi assez bien, on me permit donc de faire tout doucement l'essai de la vie de sœur converse, et l'on me conduisit au chapitre. Je ne savais pas du tout comment cela se

¹ P. S.-M. GIRAUD, *De l'esprit et de la vie de sacrifice dans l'état religieux*, deuxième édition, A N.D. de La Salette, 1875.

passait. Après les prières, dès que la communauté fut assise, la bonne vénérée Mère Fondatrice prit place au fauteuil de paille, comme toujours, sous le crucifix. J'étais, moi, à la même place que j'ai toujours gardée, du côté droit. Après quelques minutes de silence, la bonne Mère commença ainsi sa petite exhortation : « J'entends dire que sœur Marie de Nazareth — en entendant prononcer mon nom, j'eus l'idée tout de même de me prosterner à terre (on n'avait pas encore eu le temps de m'apprendre la *venia*¹) — J'entends dire que sœur Marie de Nazareth a demandé un livre de lecture ; et pour satisfaire tout de suite sœur Marie de Nazareth, il a fallu bouleverser toute la communauté. Le livre qu'elle désirait étant en lecture, il a fallu savoir qui l'avait et pour combien de temps encore. Ma bonne enfant, me dit la bonne Mère Catherine, si vous êtes venue ici pour faire la loi ! vous pouvez vous en retourner d'où vous êtes venue, et apprendre la pratique de l'humilité et l'abnégation de vous-même. »

Ma bonne Mère, vous devinez que j'étais bien émue, mais je me retins assez pour ne pas pleurer. Je me disais : « Si c'est ainsi tous les jours, ça commence bien pour moi ! » Etonnée plus que je ne puis le dire d'entendre tout cela, je ne savais nullement ce qui s'était passé. Mais qui n'a pas connu cette bonne Mère Marie-Thérèse ne peut se faire une idée de ce qu'elle était. C'était la bonté même ; elle aurait été je ne sais où pour rendre un service, pour faire plaisir. C'est elle qui a mis ainsi tout le monde en mouvement pour me procurer *La vie et l'esprit de sacrifice*. Quand je le reçus quelque temps après, j'étais toute prête à en faire mon profit !

¹ Pour faire la *venia* (en français, le *pardon*), on tend tout le corps par terre sur le côté droit, en mettant la jambe gauche sur la jambe droite. En général, la sœur qui fait la *venia* ne doit pas se relever avant le signal de celle qui préside, ou de celle devant qui elle fait la *venia*.

Non, me disais-je à moi-même, je ne m'en retournerai pas d'où je suis venue ; c'est ici, je crois, le tabernacle où Jésus m'a promis de m'enfermer. J'y resterai à la vie et à la mort, ou bien on me chassera à cause de mes défauts. Mais de moi-même, je ne m'en irai pas.

La croix de Jésus est le sceau de son alliance avec l'âme.

La croix, pour moi, était toujours bien lourde et le démon, lui aussi, s'acharnait de plus en plus pour me faire perdre la paix, le courage, et surtout la constance énergique dont j'avais tant besoin pour suivre ma vocation dominicaine. Dans ce temps-là, je reçus de la sainte Vierge une bien douce faveur. Une nuit *pendant mon sommeil*, je me vis transportée à la Grotte. Là, je vis, agenouillé aux pieds de la sainte Vierge, saint Henri¹, empereur de Germanie, revêtu de ses somptueux habits de prince et entouré des grands de sa cour. La sainte Vierge, alors, étendit la main vers lui et me dit : « Je te donne pour protecteur dans ta vie religieuse, Henri, mon serviteur. De même qu'autrefois, lorsqu'il allait combattre ses ennemis et ceux de mon Fils, il plaçait mon étendard à la tête de ses armées et il en revenait victorieux, de même toi aussi, ma fille, tu as l'étendard de mon rosaire. Avec lui tu vaincras toutes les puissances de l'enfer. »

Depuis ce jour, saint Henri fut un de mes saints préférés après ceux de notre Ordre. Je le chérissais d'une manière particulière à cause de son angélique pureté. Je l'invoquais tous les jours, afin qu'il gardât mon âme intacte des assauts de l'ennemi. J'invoquais aussi sainte Cunégonde, son épouse,

¹ Henri II, fils du duc de Bavière, fut couronné empereur germanique. Il régna donc sur l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, les Pays-Bas et l'Italie du Nord. Il épousa Cunégonde de Luxembourg (975-1033). Il mourut en 1024.

vierge comme lui. Et il s'établit entre mon âme et la sienne une bien grande intimité. Lui, de son beau ciel glorieux, n'oubliait pas la pauvre petite âme que la sainte Vierge lui avait confiée et qui moissonnait alors durement dans les larmes¹ ; et chaque année, sans y manquer, le jour de sa fête², il m'apportait une grâce du ciel — je veux dire une de ces joies telles que le bon Dieu en sème parfois sur la route pour aider à marcher de l'avant —, tantôt d'une manière tantôt d'une autre, mais jamais il n'y manquait.

Cependant je ne connaissais pas sa vie. Je n'avais fait qu'entrevoir quelques passages dans *Le Pèlerin* du dimanche. Aussi je me mis à recherche une vie plus complète, afin de bien me rendre compte de ce que la sainte Vierge m'avait dit dans la nuit du 15 au 16 juillet 1897. J'y trouvais en effet que ce saint si pur, mettait l'étendard de Marie à la tête de ses armées quand il allait au combat, et il en revenait victorieux. Je fus bien consolée, car je vis que tout cela était plus qu'un songe illusoire, mais une grâce que je voulais utiliser pour le bien de mon âme. Aussi j'associais ce bon saint à tous mes désirs, à tous mes besoins ; je l'invoquais tous les jours, si bien que, lorsque la guerre éclata, je demandais à mon confesseur si ce n'était pas indélicat de ma part de le prier pour la victoire de la France.

« Mais non, bien sûr, mon enfant, me dit-il. Au ciel les saints n'ont pas les mêmes vues que nous. Ils sont tout à la lumière de Dieu qui donne la victoire du côté qu'Il lui plaît ; mais toujours dans des vues de la plus grande miséricorde. »

Je ne me lassais pas non plus de prier pour le peuple allemand, son peuple à lui, car je ne doutais pas qu'à côté de grands coupables qui se faisaient nos ennemis acharnés et qui

¹ Cf. Ps 125, 5.

² 15 juillet.

forçaient les autres à l'être, il y avait aussi, comme chez nous d'ailleurs, bien des millions d'innocents qui pleuraient à l'arrière. Mon cœur était ému de compassion pour nos deux patries et demandait que la paix s'établisse enfin pour toujours entre nous.

J'aimais aussi beaucoup sainte Cunégonde, épouse virginale de saint Henri, et je l'invoquais, elle aussi, dans les besoins intimes de mon âme...

Cependant, comme vous le voyez, ma bonne Mère, j'étais entrée dans le tabernacle promis par Jésus. « Je t'enfermerai avec moi », me disait-il souvent. Mais j'ignorais de quelle manière cela se ferait et quel était le tabernacle. Je ne pensais pas à la clôture monastique dans le second Ordre. Jusque là je n'avais senti que de l'éloignement, ne voulant pas, indigne comme je me sentais, souiller de ma présence un lieu si saint et vivre avec des sœurs que j'estimais pleines de vertus et de toutes sortes de grâces.

Le tabernacle de Jésus se faisait cependant alors à Toulouse. Avant d'entamer les négociations avec l'architecte, Monsieur l'aumônier eut la délicate bonté de me demander un peu mes goûts. C'était sûrement une *idée de Père*. Je n'avais, moi, rien à y voir. Mais enfin, puisque j'étais interrogée, je dis ma pensée. Que la porte du tabernacle soit comme celle du tabernacle de la Grotte : un calice et deux colombes, l'une buvant le précieux sang, et l'autre l'avalant. Puis, sur le devant de l'autel, la scène d'Emmaüs qui m'avait toujours beaucoup touchée, surtout depuis Vaugirard où je la voyais souvent en belle peinture murale, au salon. Après cet entretien avec mon confesseur, j'ignorais ce qui allait se faire, et cela m'importait peu. Je savais que Jésus allait avoir une belle demeure en marbre. J'étais contente et je m'abandonnais pour la seconde promesse de Jésus : « *Tu seras la première à t'immoler sur cet autel* ».

Donc, environs trois mois après mon entrée en clôture, on changea de Mère Maîtresse ; ce fut la jeune Mère Marie-Agnès¹ — elle n'avait que trente-et-un ans — qui remplaça la bonne Mère Marie-Thérèse² — nommée maîtresse des sœurs tourières —, et qui devait exercer cette charge pendant neuf ans auprès de nous qui étions toutes bien jeunes aussi à cette époque. Elle fut nommée d'après l'assentiment de toutes les anciennes sœurs converses, car le Père provincial voulut, le déclara-t-il, savoir de chacune son sentiment à ce sujet ; pour une fois, nous dit-il. Mais moi, j'étais trop jeune et trop nouvelle ; je ne fus pas consultée. J'acceptais ce que le bon Dieu voulut bien me donner.

La première fois que je vis notre nouvelle Mère Maîtresse à la cuisine, j'étais en train de moudre du gland doux pour le café de la communauté. Elle fit arrêter le moulin et, en m'embrassant, elle me dit : « Je vous donnerai le saint habit bientôt ». J'étais déjà vêtu de celui des sœurs tourières que je n'avais pas quitté, mais cette fois, c'était la blanche robe du second Ordre de saint Dominique que j'allais bientôt recevoir et cette nouvelle me fit grand plaisir.

Je me demandais souvent comme je ferais pour me sanctifier dans ce cher monastère où j'étais entrée presque malgré moi. Sans doute, il y avait la sainte règle qui me traçait tous les instants de mes journées. Mais il y a tant de petits moyens que la règle ne fixe pas et que la grâce demande à chaque âme en particulier. Je cherchais quelle serait la mienne. Ce ne pouvait être que la fidélité dans les petites choses, les moindres inspirations de la grâce. Je n'étais pas capable de

¹ Sœur Marie-Agnès du Calvaire a été maîtresse des converses de 1897 à 1901, puis en 1909. Maîtresse des novices de 1910 à 1912.

² Sœur Marie-Thérèse de Jésus [Louise] Chalmet. Née le 10.12.1845 à Châtillon ; prise d'habit le 30.11.1881 ; profession le 30.12.1882 à Arles ; décédée le 31.10.1905.

faire même tout ce que prescrivait notre sainte règle. D'une très mauvaise santé, on ne me permettait presque rien des jeûnes et autres austérités ; mais, ma bonne Mère, je vous dirai bientôt comment les supérieures entendaient se rattraper sur le renoncement et le sacrifice.

Alors, je me sentais portée à imiter certaines de mes sœurs, ou plutôt toutes, suivant les cas ; car je trouvais à m'édifier près de toutes. Je voyais sœur Marie-Bernard ramasser sous les cloîtres bien souvent de tout petits bouts de fil. Puisque rien n'est petit, me disais-je, de ce qui peut plaire à Jésus, ramasser ces bouts de fil, lever une paille par terre par amour, ne peut que lui être agréable : et mille petits riens ainsi. Puis enfin, j'entrevois, comme à mon entrée chez les Petites Sœurs des pauvres, la beauté du sacrifice, la *pureté* du sacrifice fait par amour pour Dieu.

Je voyais d'autres sœurs s'immoler du matin au soir à la cuisine et souvent sacrifier au devoir pendant des offices, par exemple les grands jours de fête. Je me disais : « Si ma santé se maintient, si je puis moi aussi être sœur converse, je les remplacerai. » J'enviais leur bonheur, car souffrir pour Jésus et s'immoler en silence, n'est-ce pas la part la plus désirable en ce monde, dans la vie religieuse ?

La prise d'habit de converse

Ave Maria

Ainsi je m'acheminai doucement vers la prise d'habit. Je fus reçue à la fin de juillet, et le 4 août, fête de notre bienheureux Père saint Dominique, avait lieu *très solennellement* l'inauguration du bel autel en marbre de notre chapelle. Je devais, d'après la promesse que j'avais entendue bien des fois au fond de mon âme, être la première à l'immoler sur cet autel. Ce fut donc au matin du 8 septembre, que je me fiançais à Jésus, pour toujours cette fois, et que je revêtais les blanches livrées de notre saint Ordre. Monsieur l'aumônier m'avait demandé les notes de ma retraite et mes plus intimes résolutions, afin de les déposer sur l'autel pendant sa messe et de les offrir avec ma pauvre petite âme, toute misérable qu'elle était, car j'étais encore toute remplie de défauts.

Dans les premières directions que j'eux avec Mère Marie-Agnès, notre nouvelle Maîtresse, elle me dit : « Voulez-vous devenir une sainte, ma bonne enfant ?... » — « Oh ! oui, ma Mère, lui dis-je, mais je ne sais pas comment faire. La sainteté est difficile, et moi, j'ai tant de défauts... » Elle me dit : « Abandonnez-vous. Laissez-vous faire, soyez très obéissante et tout ira bien ». Alors je lui demandais de ne pas me ménager, de me faire voir tous les défauts et de m'aider à m'en corriger. « Oui, me dit-elle, comptez sur moi ».

A vos doux soins, je m'abandonne, ô Jésus.

A votre cœur, le mien se donne pour toujours.

Dès les premiers temps de mon postulat, elle avait remarqué mon immortification, ma gourmandise spirituelle. Lorsque j'avais un livre de lecture de vie spirituelle, quand j'arrivais à des passages très abstraits, je tournais les pages et j'allais de l'avant. Ainsi le livre était vite lu ! Or, quand je rentrais en retraite, le 30 août, pour ma prise d'habit, la Mère m'apporta comme livre de spiritualité *Les Exercices* de saint Ignace, en me disant : « Ma bonne enfant, voici un livre qui a fait beaucoup de saints. Si vous le voulez, il peut beaucoup vous aider, vous aussi, à marcher dans la voie de la sainteté, mais il faut le lire *lentement, bien le méditer, et surtout je vous défends d'en sauter une ligne*. Je promets d'être bien obéissante.

Vers le milieu de la retraite, ma Mère m'appela en direction, me demanda si je m'en trouvais bien pour mon âme, du bon livre qu'elle m'avait donné. Je dis que oui. « Où en êtes-vous ? » — « Oh ! ma Mère, je n'ai pas encore fini la préface ». — « Ah ! petite sottise que vous êtes, je ne vous avais pas dit, moi, de lire la préface. » — « Ma Mère, je la lis, je n'ai pas sauté une ligne ». — « Passez aux chapitres, me dit-elle, et méditez attentivement. » Je le fis, je vous l'assure, ma bonne Mère, et j'en tirai bien du profit pour mon âme. Le chapitre sur la sainte indifférence surtout, retint longtemps mon attention. Je le lus et relus après la retraite, où je gardais encore plusieurs mois ce bon livre. Je l'inscrivis dans mes notes et encore aujourd'hui, il fait du bien à mon âme.

Cependant le démon, qui voyait que j'allais de l'avant dans ma sainte vocation et qui voulait à tout prix me décourager, me dégoûter, faisait rage autour de mon âme. Il s'y prenait de toute façon. S'il avait pu m'entraîner et me retenir au milieu des fanges immondes où il fait son repaire préféré, il n'aurait eu qu'une joie infernale de plus ; mais j'avais mon bon ange, la sainte Vierge, mes saints préférés, que j'invoquais, Oh ! combien de fois par jour et combien aussi par nuit.

Je fis une neuvaine au saint Enfant-Jésus de Prague, pour lui demander la grâce d'être délivrée de ses griffes. Pendant toute ma retraite, je fus pleinement exaucée et je la passais tout entière dans la plus grande paix.

Au matin du 8 septembre 1897, je m'approchais donc du saint autel, l'âme remplie de joie. C'était le bon Père Gallais, alors provincial, qui allait présider la cérémonie à laquelle devait suivre la profession de sœur Marie-Louise de Jésus, une de mes compagnes. Il fit le sermon sur ce texte : « La Vierge Immaculée est entourée toute entière d'une auréole lumineuse parce que, toute entière, elle fut toujours pure, pure dans sa Conception, pure dans sa Nativité, pure dans tous les instants de sa vie. » le bon Père me dit donc que, pour moi, qui allait revêtir les blanches livrées de notre saint Ordre, le mystère qui convenait le mieux à mon âme était celui de l'Immaculée Conception, qu'il devait chaque jour davantage irradier quelque chose de cette vertu de pureté de Marie dans mes manières, dans mes paroles, dans mes actes, etc.

Après avoir revêtu le saint habit, ayant plus de forces, plus de grâces qu'auparavant, je cherchais toujours, sans trop de préoccupations cependant, un idéal. La beauté du sacrifice se présentait de plus en plus à mon esprit ; c'était ce qui attirait le plus mon âme : le sacrifice caché, inaperçu. Aussi, je demandais à notre Mère Maîtresse la faveur de faire à la cuisine mon temps comme les autres. On me l'accorda. Là, je trouvais à exercer mon caractère vif. Je sentais que c'était là une école de patience, mais aussi de mérites. Oh ! ma bonne Mère, je suis loin, bien loin de penser que j'étais un modèle de patience. Oh : non, bien sûr. Combien de *venia* j'avais à faire tous les jours pour mes escapades ! Mais malgré tout, le courant de grâces surnaturelles ne diminuait pas. La bonne Mère avait même pour sa pauvre petite servante de ces attentions délicates qu'une Mère seule, et surtout une Mère du Ciel, peut avoir.

Notre-Dame de la Salette

Puisque j'écris ceci, ma bonne Mère, le 19 septembre, fête de Notre-Dame de la Salette, je veux vous raconter un petit fait de ma jeunesse religieuse : passée à la cuisine. Le voici...

Lorsque je suis entrée au monastère, dès les premiers jours, j'aperçus en allant au grenier, une image très grande, sans être encadrée ni rien, de l'apparition de la sainte Vierge aux petits bergers, sur la sainte montagne. Qu'importe où et comment. La seule vue de la Bonne Mère a toujours eu le don de faire tressaillir mon cœur.

Celle-ci aussi, eut vite fait de m'attirer. Lorsque je vis que la sainte image n'était à personne, je la pris, j'enlevai bien la poussière, et je la portais à la place de la sœur jardinière, qui était l'endroit le plus convenable de tous nos greniers¹. Il arrivait assez souvent qu'en passant, quand je n'étais pas trop pressée, je m'agenouillais et je disais un *Ave Maria*. Je m'aperçus vite, au sentiment du surnaturel que je ressentais, que ce petit coin inaperçu me devenait bien cher. Aussi j'écrivis au bas de l'image : *Bonum est hic esse* : « Il fait bon d'être ici »². Et je remarquais aussi que l'image n'étant protégée par rien, ne s'altérait nullement. Il y avait déjà bien des années qu'elle était à cette même place...

Or il arriva un jour que la sœur cuisinière de ce temps-là, arrivant de faire son oraison à trois heures de l'après-midi, me dit aussitôt : « J'ai besoin d'oignons. Pourriez-vous aller m'en chercher tout de suite ? » Je prends donc le panier et je monte au grenier. Mais ce jour-là, je passe à côté de ce petit coin du Ciel ignoré sans m'arrêter. Comme je choisisais tout près d'Elle les oignons demandés, comme un petit reproche se fit

¹ On attribuait à chaque officière une partie du vaste grenier.

² Lc 9, 33.

sentir au fond de mon âme, et aussitôt une petite voix tout intime se fit entendre : « Eh quoi ! mon enfant. Tu ne me salues pas aujourd'hui ! » — L'image bénie était là, tout près. « Ma bonne Mère, aujourd'hui je m'arrête pas parce que la sœur de la cuisine est pressé, mais je vous aime bien toujours ». Puis ce fut le silence. Mais en moi-même, un malaise étrange, un remord. « Oh ! me dis-je tout bas, combien d'instant dans une journée sont plus mal employés qu'à dire un *Ave Maria* ?... » Et en m'en retournant, passant près de la sainte Vierge, je m'agenouille, je dis un *Ave Maria*, je lui demande sa bénédiction. Puis je me levais pour m'en retourner avec ma charge. Mais le malaise intérieur durait toujours. Il me semblait que j'avais fait de la peine à ma bonne Mère. Je lui baisais donc les pieds, puis je partis. Ayant fait quelques pas dans le grenier à côté, je me sens comme poussée par une force intérieure à revenir sur mes pas. Je revins donc encore une fois ; et, comme machinalement, pour me distraire, je me mis à lire le récit de l'apparition imprimé en abrégé, en une quinzaine de lignes environ, au bas de la page.

Or je lus : « Le 19 septembre 1848, vers trois heure de l'après-midi, par un temps magnifique, la sainte Vierge est apparue à deux petits bergers qui gardaient leurs troupeaux sur la montagne de la Salette, etc. » Une seconde fois, je tombai à genoux. C'était précisément le 19 septembre, à trois heures de l'après-midi, par un ciel radieux, sans nuages, que je me trouvai, moi aussi, aux pieds de Notre-Dame de la Salette. Oh ! cette fois, tous les nuages aussi disparurent de mon âme, pleine de reconnaissance envers Marie qui avait, presque malgré moi, voulu m'associer aux hommages qui lui étaient rendus sûrement, à cette heure de sa descente du Ciel sur notre vallée de larmes, à la sainte montagne qu'Elle avait choisie. Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. A cause de ce qui venait de se passer, je n'aspirais plus qu'au

moment béni où je pourrais revenir dans ce petit coin solitaire, m'entretenir avec la sainte Vierge et la remercier.

Comme je devais faire mon oraison du soir en particulier, à cause de mon emploi, vous devinez, ma bonne Mère, où je fus. Et bien d'autres fois depuis, j'y suis allée, durant plus de trente ans où l'image est restée là où je l'avais mise une première fois, sans qu'aucune vermine ait osé toucher à la gravure qui n'était protégée par rien.

La pratique des vertus cachées

Cependant, durant ce début de mon noviciat, je cherchais toujours intérieurement où je pourrais plaire à Dieu davantage à Jésus et lui prouver mon amour. Oh ! c'était surtout vers les vertus cachées que mon âme était attirée ; ce qui n'était vu que de Jésus seul, voilà ce qui me plaisait le plus. J'aimais à me réfugier en Lui avant et après chaque effort, et Lui seul sait si, avec ma mauvaise nature, j'avais besoin d'en faire tous les jours ! Et il y avait tant de défaites aussi à côté, que mes supérieures ou Mères corrigeaient ; mais là aussi, j'avais besoin de me retirer près de Jésus, pour bien prendre les corrections.

On lisait au réfectoire la vie d'un de nos saints contemporains qui n'est pas encore placé sur les autels, je crois. Il me semble que c'était le Père Chevrier¹, fondateur du Prado, à Lyon. On lut donc qu'un jour, ce serviteur de Dieu étant à la caserne, un mauvais plaisant parmi ses camarades, pour le réveiller le matin, lui jeta un seau d'eau dans son lit. Le jeune dormeur se leva donc tout trempé, aux grands éclats de rire de ses compagnons de chambre, et dut se sécher comme il put le reste du jour. Or il arriva que, dans l'après-midi, le même camarade qui lui avait fait un si vilain affront le matin même, eut besoin d'un service. Il ne savait ni lire ni écrire ; il avait besoin de faire faire une lettre. Mais les mauvais rieurs qui avaient tant applaudi à sa peu charitable action, n'avaient plus le temps de lui rendre ce service, et chacun de s'excuser de son mieux. Or le P. Chevrier seul se présenta, désirant sans doute et sans le laisser paraître, se vaincre. Car je suppose que

¹ Antoine Chevrier (1826-1879) a été ordonné prêtre le 25 mai 1850 et fonda, le 10 décembre 1860, une « Œuvre de première communion » à la Guillotière, dans un ancien bal public, le Prado, qu'il dénomme « Providence du Prado ». Il n'était pas dominicain. Le 4 octobre 1986, Jean-Paul II l'a déclaré bienheureux

même les saints, ceux du moins qui marchent pour le devenir, ne font pas ces choses-là sans le sentir un peu et même beaucoup, sans se faire violence. Ce passage de ce livre me toucha si fort, me fit tant de bien à l'âme, que je me disais : voilà, oh ! mon Dieu, la vengeance des saints : faire du bien à quelqu'un qui nous a fait de la peine, se venger d'un acte mauvais ou défectueux par un acte bon ; et cela, lorsque le cœur saigne encore, lorsque l'amour-propre froissé se récrie de toutes ses forces, sans attendre du côté de celui ou de celle qui a fait l'égratignure ni un mouvement, ni une parole d'excuse. Et cela, ô Jésus, sous votre seul regard, pour votre pur amour. Où trouverais-je mieux ? pour vous prouver un tant soit peu le mien, à vous mon fiancé céleste ? Je prends donc cette résolution devant votre autel de me venger du mal par le bien et avec le secours de votre grâce de le faire toute ma vie. Oh ! ma bonne Mère, il ne faut pas croire que j'ai toujours été fidèle sans défaillance ; non, mais cette résolution prise dès le début de ma vie religieuse, oh ! qu'elle m'a été utile. Lorsque je me trouve dans un cas pareil, c'est un besoin intime de rechercher avant la fin du jour quelque occasion de vengeance surnaturelle, mais ceci tout naturellement, sans le faire ressortir d'aucune façon, sans que la sœur s'en aperçoive. Il arrive aussi, souvent, que, par une délicatesse exquise Jésus, voyant mon embarras, fait naître l'occasion. Ah ! malheur alors, si je ne la saisis pas au passage. Craignez Jésus qui passe, disait un saint, et qui ne revient plus. La force surnaturelle s'en va et avec quel malaise va-t-on se coucher le soir !...

Ma bonne Mère, je vous dirai que je ne fus pas longtemps sans faire l'expérience de ma faiblesse.

Pendant plusieurs années, lorsque je n'étais pas seconde ou troisième cuisinière, j'étais libre tous les dimanches après le déjeuner. Or on me donnait comme aide à la sœur réfectoriaire. Or c'était une sœur ordonnée, propre et quelque peu

méticuleuse. Il était difficile de faire le travail à son goût. Quand je sortais les tasses et les couverts des tiroirs, ou quand je plaçais les petites bouteilles d'huile ou de vinaigres, ou les salières, etc., à chaque fois, sans y manquer, elle me suivait le long des tables, reculait ou avançait chaque chose, ne fut-ce que de deux centimètres, et je me disais : Bien, je vais remarquer exactement où ils sont placés aujourd'hui, et dimanche le les mettrai à cette place. Le dimanche suivant, elle repassait à nouveau, pour au moins les déplacer un tant soit peu. Je me faisais une telle violence, ma bonne Mère, que mes doigts se crispaient sur les objets. Et combien j'avais envie de lui dire : « Ma chère sœur, puisque je ne vous rends pas plus service, il vaudrait mieux que je reste au chœur à prier !... » De penser seulement à cette matinée du dimanche, je n'en dormais pas une partie de la nuit. Mais Jésus seul voyait tout, savait tout ; je me serais bien gardée d'aller me plaindre à autre qu'à Lui seul.

Cependant, au bout de quelque temps, je pris goût à voir cette manœuvre et je me dis : « Cette sœur mérite bien une récompense, car elle fait sans s'en douter du bien à mon âme, en m'aidant à me vaincre. Que pourrais-je donc bien faire pour lui être utile ? Et je réfléchis que je lui rendrai un service tous les jours. Mais encore, comment faire ? Quand on ne sent pas beaucoup de sympathie ni naturelle, ni surnaturelle, on n'ose vraiment pas offrir ses offres.

Je n'y tiens pas non plus, me dis-je à moi-même. Je préfère lui rendre service sans qu'elle le sache. J'imaginai alors, quand personne ne me voyait sous les cloîtres, de vider, nettoyer les fontaines (*les cuvettes*), en passant. D'autres fois, d'y porter un broc d'eau fraîche. Elle trouvera ainsi le travail fait, elle en bénéficiera et n'aura à remercier personne. Je fis cela pendant trois mois, par amour pour Jésus, et en vue de me vaincre. Mais hélas ! il faut plus de temps que cela pour

dompter ses passions. C'est un travail, je crois, qui dure toute la vie ; pour moi toujours.

Ma bonne Mère, je vous dirais que dans ma vie religieuse, il y a eut beaucoup de mal, on pourra le dire et ce ne sera pas mentir. Mais on ne pourra pas dire que j'ai aimé la délation, les rapports sur le compte du prochain ; non, j'aime mieux souffrir seule, entre Dieu et moi. Jésus me fit voir un jour qu'Il agréait cette disposition intime de mon âme. Oh ! ma bonne Mère, je prie le bon Dieu, la sainte Vierge, de vous inspirer de me comprendre, car je ne veux en rien blâmer, ni trouver à redire bien moins encore, quand on vient près des supérieurs avouer une peine, faire connaître un manquement qui se fait dans le monastère. Oh ! loin de là. Les supérieures doivent être renseignées, elles doivent mettre ordre à ce qui se fait et à ce qui ne se fait pas. Aussi, elles doivent tout savoir, non par un sentiment peu bienveillant, mais par charité.

Le fait que je vais vous raconter, ma bonne Mère, se passa dans le courant de l'été 1899 je crois. Mère Marie-Madeleine était alors procureuse. Il y avait une grande sécheresse et les citernes qui alimentaient le monastère étaient à sec. Il fallait faire venir l'eau du dehors, dans le bassin du portail, et c'était assez difficile. Voici donc qu'un samedi soir, la Mère procureuse me dit : « Vous allez remplir le bassin qui est près de la cuisine — il contient trois cents litres — en allant puiser à celui du portail, et quand il sera plein, vous attacherez le robinet et vous le fermerez bien, afin que demain dimanche, les sœurs de la cuisine aient de l'eau à leur disposition et ne soient pas obligées d'aller en chercher si loin. Surtout, ajouta-t-elle encore, attachez bien le robinet, afin que les sœurs qui pourraient en avoir besoin, comprennent et aillent elles-mêmes en puiser au grand bassin pour leurs nécessités personnelles. » Je fis donc ce qu'on m'avait dit.

Or il n'y avait peut-être pas dix minutes que j'avais fini, que je vois la sœur réfectorière, toujours la même, qui détachait

tranquillement le robinet et puisait à gros goulot pour remplir les pots du réfectoire. Voyant cela, je fus sur le point de m'impatiser et je me dis intérieurement : « Est-il possible, un pareil sans-gêne ? ça, c'est trop fort ! et je m'en vais le dire à Jésus ». J'étais hors de moi-même. Vite je défais le tablier et les manches de travail¹, je les pose sur la première fenêtre du cloître en face saint Joseph², et je cours au chœur en passant par le chapitre. Je m'agenouille entre les deux places, priorale et sous-priorale. Là, les mains jointes et le regard sur le crucifix qui était alors fixé au haut de la grille : « Mon Dieu, est-il juste d'agir ainsi ?... » Aussitôt, à la même seconde, une voix intime qui me semblait sortir du crucifix, vint pénétrer mon âme jusque dans ses plus intimes profondeurs ! « *Et moi, ma fille, est-il juste que je sois ici ?* »... ... Au même instant, tout mon être fut changé. Une transformation subite se fit dans mon âme ; j'étais venue bouleversée de colère, agitée d'impatience ; tout disparut en un instant. Inutile de dire, ma bonne Mère, que je ne vis rien, n'entendis rien de mes oreilles profanes extérieures ; mais mon âme, combien elle sentit ce trait de feu. « Mon Jésus, lui dis-je, il n'est pas juste que vous soyez là et bien moins juste encore que ce soit moi qui ait contribué à vous clouer à cette croix par toutes les fautes de ma vie, moi qui suis ici à vos pieds à me plaindre de quelques brocs d'eau qu'on m'a pris. Quelle tendresse pour ce corps qui vous a tant offensé. Pardon, ô Jésus. A cette heure, je voudrais retrouver la caisse vide, pour recommencer à la remplir par amour pour vous... »

Puis je m'en fus de nouveau reprendre mon travail à la cuisine. Or, comme je remettais le tablier de travail retrouvé à

¹ Pour protéger les manches de l'habit blanc, les sœurs mettaient dessus des manches de travail, qui allaient du poignet au coude.

² Statue de saint Joseph qui était au bout du cloître de l'aile sud, proche de la cuisine.

la même place où je l'avais laissé, que vois-je ? Le robinet bien attaché, comme je l'avais mis, et la sœur, la coupable de tout à l'heure, éclairée à son tour sans doute par la même grâce qui m'avait transformée en un instant, allait chercher de l'eau elle aussi au grand bassin et la vidait dans la caisse de réserve pour remplacer celle qu'elle avait pris pour le réfectoire. D'une pierre, Jésus avait fait deux coups.

Il y a quarante ans, ma bonne Mère, que ce fait s'est passé ici, mais je le ressens encore comme si c'était aujourd'hui.

Par contre, ma bonne Mère, permettez-moi cette digression. Si dans l'état où j'étais tout à l'heure — je veux dire à ce moment-là — j'étais allée trouver la Mère procureuse ou notre Mère Maîtresse pour me plaindre, la sœur coupable aurait été grondée et moi, j'aurais perdu la paix de l'âme. Tandis que ce souvenir dont je n'ai parlé à personne, a embaumé toute ma vie. C'est la première fois, en effet, que je découvre cette faveur du Ciel en écrivant les souvenirs de ma jeunesse religieuse. De cela et de toute autre chose, c'était impossible d'ouvrir la bouche, ou autrement, il aurait fallu être interrogée. Ordinairement, pour moi du moins, chaque grâce d'aujourd'hui était noyée dans une bonne humiliation le soir ou le lendemain. Alors mon âme se mouvait à l'aise. Le chapitre de la sainte indifférence des *Exercices* de saint Ignace me revenait souvent à l'esprit et me faisait un grand bien. « S'il lui survient quelque difficulté, quelque affliction ou quelque malheur, elle se réfugie en Dieu avec confiance, sûre d'y trouver son secours, etc. »

Ma force spirituelle, en ces premiers temps de mon noviciat, je la puisais surtout dans le souvenir de la sainte Présence de Dieu. Déjà dans le monde, à mon entrée dans le Tiers-Ordre de Marie, le Révérend Père directeur du Tiers-Ordre m'avait

donné un livre dont il était l'auteur¹, intitulé *Le Souvenir de la sainte Présence de Dieu par le saint Rosaire*². Toutes les heures du jour étaient occupées par la méditation d'un mystère. On commençait à cinq heures du matin par le mystère de l'Immaculée Conception. En ce temps-là, *j'avais encore la facilité de la méditation discursive*, mais cela ne dura pas longtemps ici. Bientôt, à l'oraison, ce fut le silence. — Oh ! quand je n'étais pas occupée d'un bout à l'autre à chasser les distractions. Mais dans le cours de mes occupations, je perdais assez rarement le souvenir de Dieu.

Ma bonne Mère Maîtresse me suivait de près et ne laissait échapper aucune occasion ; comme ma petite contemporaine, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, bien inconnue alors — elle venait de mourir. J'étais aussi grondée à toutes mes directions, et ma pauvre petite âme noyée, si je puis parler ainsi, dans un déluge de peines intérieures, aurait eu tant besoin de s'ouvrir un peu. Mais impossible. La Mère me reprochait les fautes que j'avais commises depuis la dernière direction et qui avaient déjà été accusées et avaient reçu pénitence, mais il le fallait bien : j'étais si étourdie.

De mes défauts cependant, je faisais mon possible pour qu'ils me servent un peu à mon avancement avec le secours de la grâce. La Mère ne voulait pas, après chaque observation, qu'on se replie sur soi-même, qu'on garde un visage triste en récréation ; rien qui sente la bouderie. Pour moi, quand la blessure avait été plus vive et que les larmes tombaient parfois sans s'attendre l'une n'autre, elle me disait : « Maintenant, retirez-vous, et dans dix minutes vous reviendrez

¹ Sœur Marie de Nazareth a écrit en note : « Le Très Rd Père Cozon, mariste, 104 rue de Vaugirard. »

² A. COZON, *L'exercice de la Présence de Dieu ou Méthode pratique pour marcher en la sainte présence de Dieu et bien faire toutes ses actions en se servant des mystères du saint rosaire*, Paris, Retaux, 1892.

m'embrasser ». Je me retirai, en effet, aux pieds de Marie habituellement, lui demandant son secours pour vaincre ma mauvaise nature. Vous devinez cependant, ma bonne Mère, que, dans ces instants qui ont été assez rares pourtant, il y avait lutte très vive entre la nature et la grâce. Aller embrasser ma Mère Maîtresse alors que la plaie faite il y a un instant était encore si vive, si saignante !... Oui, eh ! bien, puisque Jésus le veut, j'irai, quoi qu'il m'en coûte. D'ailleurs je savais que refuser cet acte, si simple en apparence, était mettre un nuage entre Dieu et moi. Il en faut si peu, ici. Rien ne pouvait être naturel ; il n'y avait que l'amour de Jésus qui pouvait me le faire accomplir. Je partais donc avec tout le courage que Jésus me donnait, me jeter dans les bras de ma Maîtresse, et lui demander pardon. Un instant après, je repartais le cœur bien à l'aise, tout disposé aux mouvements de la grâce, bien plus que si je n'avais pas traversé cette épreuve.

Il faut bien le dire, la Mère ne me passait rien et elle finissait toujours, tôt ou tard, à tout découvrir. A un certain moment, elle s'était aperçue que j'arrivais fréquemment en retard aux prières pour nos bienfaiteurs défunts à l'*atrium*, avant les repas¹. Elle me fit publiquement des reproches, me disant que j'arrivais tout de même assez à temps pour manger le pain que nous donnaient les bienfaiteurs, mais que je me souciais peu si leur défunts souffraient en Purgatoire. Elle ajouta : « La prochaine fois que vous arriverez en retard au *De profundis*, je

¹ A 11h 25, au signal de la cloche les sœurs se rendaient à l'*atrium*, se lavaient les mains et s'asseyaient par rang de profession. Au second signal, à 11h 30, la prieure commençait la récitation du *De profundis* pour les bienfaiteurs défunts. Les sœurs y répondaient debout, puis toutes se rendaient au réfectoire en procession.

vous donnerai une pénitence que vous n'oublierez plus, je vous le promets. Et tenez-vous le pour dit ». Le lendemain donc, étant au lavoir, je quittais tout au premier signal de la cloche et je me rendais avec le plus de diligence possible aux prières des défunts. J'arrivai bien à temps pour quitter les vêtements de travail et me préparer à prendre ma place à l'*atrium*. Lorsque je fus arrivée au passage de la cuisine¹, je rencontrai la Mère Marie-Madeleine qui me dit : « Voyez donc, tous les canards sont entrés au jardin — il y en avait environ une soixantaine — ; regardez quel travail elles font là, ces bêtes. Allez vite les mettre dehors, car il faut que je fasse les portions de la communauté² : je ne puis y aller ». Je partis donc en toute hâte, mais ayant goûté la salade tendre, ces bonnes bêtes ne voyaient pas la porte ouverte pour sortir : ils allaient à droite, à gauche, partout, excepté du côté de la barrière. Si bien que quand j'eus fini, le second signal du dîner était sonné et les prières commencées. La Mère Maîtresse, notre Mère, n'était pas allée prendre sa place ordinaire dans l'*atrium*. Elle voulait savoir si ses recommandations avaient été comprises. En me voyant arriver encore en retard, elle vint à moi et m'administra un si rigoureux soufflet sans rien dire, que je crois le sentir encore. Puis elle s'en fut reprendre sa place à l'*atrium*. Je me disais à moi-même intérieurement : « La Mère ne sait pas que j'ai été aux canards, mais je pense que ceci comptera pour les autres fois où j'ai été en retard ».

Cette bonne Mère Marie-Agnès se donnait beaucoup de peine avec moi et me faisait renoncer en tout ce qu'elle

¹ Le passage de la cuisine était le couloir qui prolongeait le cloître de saint Joseph et jouxtait la cuisine.

² La procureuse préparait à la cuisine les portions : une portion pour chaque sœur. Elle les disposait sur un plateau et, par un guichet placé à la porte faisant communiquer la cuisine et le réfectoire, elle les faisait passer aux sœurs qui faisaient le service de table.

pouvait. Une année, j'avais fait des actes d'indépendance, non parce que je craignais de demander des permissions, mais, pour certaines choses, je n'avais pas idée. Un exemple vous le fera saisir, ma bonne Mère. En ce temps-là, comme nous étions toutes jeunes — et notre Mère aussi, puisqu'elle n'avait que trente-et-un an quand elle nous fut donnée pour Maîtresse —, tous les dimanches, après avoir lavé la vaisselle, par conséquent vers une heure, à la récréation, on partait faire de longues promenades soit à Saint-Joseph¹, au mamelon ou aux sources, longeant nos prairies émaillées de fleurs. Mon âme jouissait particulièrement des beautés de la nature. J'aimais et j'aime encore plus que les autres, les fleurs champêtres, car j'y voyais plus d'amour. C'est Dieu qui les a semées, qui les a fait croître, qui les a arrosées en temps voulu. C'est Lui enfin, qui nous les donne pour délasser agréablement notre vue, et pour que nous ayons l'occasion de les lui offrir, en reconnaissant sa bonté et la délicatesse de son amour pour nous.

Dans ces sentiments donc, je n'avais pas de distraction plus agréable que d'en cueillir chaque dimanche un gros bouquet : coucous, marguerites, lin sauvage, etc. Et ce bouquet, chaque fois, après l'examen, j'allais l'attacher au fil de fer barbelé qui fermait le petit jardin de la Grotte². Là, m'assurant que la bonne Mère, de son Rocher béni, le voyait bien, je le lui offrais pour qu'il meure en sacrifice à ma place, chaque jour un peu, comme je voulais moi-même mourir en me consumant dans le feu du divin amour, sous son regard, dans son service. Mais voilà qu'un dimanche, en rentrant de la promenade, la Mère remarqua le bouquet. Il était peut-être plus beau ce jour-là que de coutume. Elle me dit : « Qu'allez-vous faire de ce

¹ La prairie Saint-Joseph, sur les pentes qui se trouvent sous l'aile sud du monastère.

² Sur la pente située sous l'aile sud du monastère d'où l'on voit très bien la Grotte, un petit jardin avait été aménagé pour la Sainte Vierge.

bouquet ?... » Je lui répondis : « Ma Mère, je vais le porter là-bas, à la Grotte — c'est ainsi qu'on appelait toujours le petit jardin — pour qu'il meure en sacrifice à ma place ». — « Ah ! et avec quelle permission ?... » Je reconnus ma faute et tombais en *venia*. Elle me le pris avec vivacité et le porta à notre vénérée Mère Fondatrice, alors prieure en charge, et lui dit ce qu'il en était. Alors la Mère Prieure lui dit : « Allez dire de ma part à sœur Marie de Nazareth que tout à l'heure, après l'examen, elle aille à la Grotte demander à la sainte Vierge de faire mourir son *amour propre*. Cela vaudra beaucoup mieux. » Je partis donc tout de suite, à la sortie du chœur. J'étais agenouillée depuis un moment sur le prie-Dieu en pierre qu'il y avait en ce temps-là, lorsque je vis arriver sœur Marie-Louise de Jésus, portant le bouquet et paraissant heureuse de triompher sur les ruines. Elle s'approcha du fil de fer, enleva le sec du dimanche précédent et remit le frais à sa place. Mais ce fut la dernière fois. Adieu, donc, agréables fleurs des champs, que j'ai tant cueillies pour orner vos autels, ma bonne Mère du Ciel, depuis ma plus petite enfance. Maintenant, je le vois, ce sont les fleurs des vertus que vous voulez que je vous offre. Mais la vertu est difficile. Aidez-moi donc, ô Marie, afin que chaque jour un peu de ma mauvaise nature disparaisse et qu'à sa place, vous fassiez germer l'humilité, la patience, le silence, la charité, et toutes les autres vertus qui feraient de moi une véritable épouse de votre divin Fils, au jour de ma profession.

Les épreuves extérieures, la sévérité de ma Mère Maîtresse, n'étaient rien en comparaison des souffrances morales que j'endurais seule à seule avec Dieu. Le démon, furieux plus que je ne puis le dire, s'acharnait de son côté pour me faire tomber dans le découragement. Ah ! quels moyens n'a-t-il pas employés, mon Dieu ! Je ne pouvais prendre de repos sans qu'il fût là, à me torturer. Aussi, je ne voulais pas rester seule.

La nuit, il le fallait bien, sans doute, mais durant le temps du silence de l'après-midi, où, durant les grandes chaleurs, on se retirait en cellule pour se reposer un peu ou faire une pieuse lecture — quelque chose enfin qui délasse en même temps l'esprit et le corps des gros travaux auxquels nous nous occupions tout le jour —, j'avais demandé à notre vénérée Mère Fondatrice de passer ce temps-là à bêcher un carré au jardin. Ce travail un peu dur n'aurait rien été pour moi ; au contraire, les souffrances physiques étaient pour mon âme un délassement. Mais la Père Prieure sachant que mes forces étaient bien limitées et que ma mauvaise santé ne permettait pas ce travail pénible, ne voulut pas me le permettre. Mais, comme compensation, elle me permit de faire un acte de consécration à Jésus de tout mon être, ce qui équivalait pour moi à un vœu de fidélité à ma sainte vocation, malgré toutes les tentations contraires. Oh ! ce n'était pas le vœu d'être fidèle à tout. Hélas ! il y a la faiblesse de la nature, les surprises. Je ne sais pas qui pourrait le faire, du moins comme je le conçois. Mais c'était déjà un lien qui m'attachait à Dieu et à la fidélité à sa grâce, seul bien que mon âme avait toujours désiré et seule crainte qu'elle avait toujours eu de perdre.

J'écrivis donc cette consécration et entrouvrant aussitôt la cicatrice fermée où j'avais pris le sang à la poitrine pour signer autrefois ma consécration au saint esclavage de Marie, je signai aussi celle-ci de mon sang. Maintenant, adviendra ce que le bon Dieu permettra. Mais aussi, il me semblait avoir fait ce que j'avais pu.

Je souffrais tant que, passant quelquefois une partie de mes nuits sans sommeil et n'en pouvant plus, je quittais mon lit et allais me prosterner devant le Saint-Sacrement, au chœur. Là, laissant déborder mon âme de toutes ses amertumes, je criais mon angoisse au Bien-Aimé, en lui disant à satiété : « Mon Jésus, il faudra donc que je vous quitte !... moi que ne veux que vous. Ah ! Jésus, faites que je meure, plutôt que de

permettre que je vous abandonne ». L'âme enfin un peu rassérénée, je retournais prendre mon repos. J'avoue avoir fait cela plusieurs fois, mais les sœurs qui veillaient la nuit, avant ou après Matines, m'ayant fait remarquer que je ne devais pas quitter ainsi la cellule la nuit, je n'y allais plus ; je souffrais seule en silence, sur mon humble couche.

Aux épreuves morales, s'ajoutaient aussi les souffrances physiques. J'avais de si violents maux de tête ! Parfois, il semblait qu'elle allait se fendre. Tout le jour, je travaillais de mon mieux, malgré tout. Mais le soir, arrivée à la cellule, pour pouvoir prendre un peu de sommeil, j'étais obligée de tremper une serviette pliée en quatre dans l'eau fraîche et de la mettre sur mon front brûlant. En attendant qu'elle soit sèche, je m'endormais presque toujours. Puis, enfin, tout finissait par se calmer durant le repos.

Selon que l'obéissance le voulait, je rendais exactement compte à notre Mère Maîtresse des souffrances physiques que j'endurais. Prise de compassion, un jour, en me voyant tant souffrir de la tête, elle me dit : « Pour avoir un peu de fraîcheur et de soulagement, je vous permet de quitter le voilon¹ ». Ce que je fis aussitôt. Oui, mais, quand mes bonnes Mères étaient trop indulgentes, Jésus, Lui, intervenait. Il voulait que sa pauvre petite fiancée souffre avec courage.

Un jour donc, étant au chœur, agenouillée derrière l'harmonium comme c'était mon habitude, je suppliai Notre-Seigneur de m'accorder la grâce de la persévérance dans ma sainte vocation dominicaine. Voilà la petite voix de toujours qui se fait entendre et remue mon âme jusque dans ses plus intimes profondeurs. « Ah ! oui, on vient ici demander la persévérance. On a demandé aussi le saint habit avec beaucoup d'instance. Et il y a à peine un an qu'on l'a reçu et voilà déjà

¹ Sorte de capulet qui se mettait sous le voile noir.

un lambeau mis de côté¹. Et maintenant, qu'est-ce que l'on va quitter encore ?... Sache, ma fille, que le saint habit de la religion n'est pas un costume de mode que l'on peut changer à plaisir. C'est un vêtement de pénitence... » Je n'en entendis pas davantage, mais à l'instant je quittai le chœur et m'en fut remettre le voilon sur la tête endolorie et brûlante. Je ne l'ai plus quitté depuis, ni jour ni nuit et je demande, ma bonne Mère, qu'on me le mette dans mon cercueil. Car je veux le faire voir à Jésus dès que je le verrai là-haut !...

Notre Mère veillait à tout et ne laissait rien passer sans le corriger, mais sérieusement, afin qu'on n'oublie pas de si tôt. Un jour où j'avais marché très vite au dortoir pendant la nuit et que j'avais fait beaucoup de bruit avec les talons, elle me donna pour pénitence de marcher trois jours entiers sur la pointe des pieds. J'étais jeune et alerte. Cela allait très bien quand le terrain était plat, mais précisément le premier jour, Mère Marie-Madeleine nous emmena avec une autre sœur, l'après-midi, couper des ronces dans la pente derrière les abeilles qu'elle voulait débayer, disait-elle, pour planter des arbres fruitiers. Là, vous le savez, ma bonne Mère, personne ne peut y aller. Dans ce temps-là, c'était encore pire. Je ne voulus rien dire, mais je vous avoue que j'eus une peine inouïe pour me tenir en équilibre sur la pointe des pieds parmi ces broussailles. Et le troisième jour, la plante des pieds n'était pas loin d'être écorchée ; mais je tins bon, voulant aussi me corriger à tout prix de ce que l'on me reprochait...

Notre vénérée Mère Fondatrice approuvait en tout cette manière de faire de notre chère Maîtresse et moi, je sentais de plus en plus que j'avais une mauvaise nature que je voulais dompter à tout prix, car je sentais bien que cela ne pouvait se faire sans qu'il en coûte.

¹ Le voilon.

*Il s'est fait obéissance jusqu'à la mort
et jusqu'à la mort de la croix¹.*

Je veux vous dire, ma bonne Mère, comment j'ai été formée à l'obéissance. La moindre déviation sur ce point était sévèrement punie par mes deux bonnes Mères. Voici un fait, entre autres.

Un dimanche du mois de novembre 1899 — je n'étais pas encore professe —, on avait reçu des souvenirs de la famille de sœur Hyacinthe à l'occasion d'un baptême, et on les distribuait à la récréation du soir, à la cuisine où nous étions réunies autour de notre Maîtresse². J'étais alors seconde cuisinière. Les sœurs étant assises depuis un moment, notre Mère m'appela aussi : « Allons, venez vous asseoir, ma bonne enfant ». Je n'aurais pas mieux demandé, au fond, mais à la cuisine ce n'était pas facile. Appelée à un guichet, sonnée à un autre par les sœurs qui demandaient tantôt de l'eau chaude ou quelque autre chose, je n'arrivai pas à me débarrasser. La bonne Mère m'appela donc une autre fois, puis une troisième. A chaque fois, je répondais toujours : « Oui ! ma Mère, j'y vais » ou : « J'y suis ». A la troisième fois, la Mère me dit : « Allez-vous venir vous asseoir tout de suite et tout quitter ? »...

Cette fois, en effet, je laissai tout et me rapprochai du groupe. La Mère me dit : « Puisque vous n'avez pas obéi au premier appel, vous n'allez pas vous asseoir, mais vous allez vous agenouiller là, au milieu, et vous allez nous raconter l'histoire du jeune Samuel. Nous allons voir s'il faisait comme

¹ Ph 2, 8.

² Sœur Marie de Nazareth dit plus loin que Mère Marie-Ange était alors maîtresse des novices. Or elle l'a été de 1903 à 1908. C'était donc encore sœur Marie-Agnès du Calvaire qui était maîtresse des novices.

vous. » Je n'exécutai donc de mon mieux. Puis, quand ce fut fini, notre Mère Maîtresse me dit de m'asseoir à ma place. Je croyais avoir fait ma pénitence, mais, hélas ! ce n'était que le commencement. Le lendemain matin, au chapitre, lorsque la Mère Prieure demanda les proclamations¹, notre Mère Maîtresse se lève et dit : « Sœur Marie de Nazareth n'est pas obéissante. Hier soir, à la récréation, elle s'est fait répéter trois fois la même chose ». Suit, de la part de la Mère, un moment de silence, qui était pour toutes celles qui l'ont connue *très impressionnant*, et le signe qu'il allait se passer quelque chose de grave. Les Mères anciennes me l'ont répété après, en me disant : « Nous en avons le frisson ». Tout à coup, la Mère me dit avec vivacité : « Sœur Marie de Nazareth, relevez-vous ! restez à genoux. Aviez-vous bien compris ce que la Mère Maîtresse voulait de vous hier soir ? » Je répondis timidement, mais franchement : « *Oui, ma Mère* ». — « C'est bien, ajouta-t-elle, remettez-vous en *venia*. » Et avec un ton grave et sévère, elle reprit : « une novice qui se fait répéter trois fois la même chose n'est pas digne de porter l'habit. Aussi, aussitôt après le chapitre, vous allez aller dépouiller le saint habit de la religion. Je prie la Mère Maîtresse de vous procurer des habits séculiers — alors, c'était Mère Marie-Ange — et *je ne vous dis pas que vous ne le reprendrez jamais plus* ». Oh ! vous devinez, ma bonne Mère, que cette fois, le glaive pénétra jusqu'au plus profond de mon âme et j'éclatais en sanglots. Je commençais d'abord à arroser de mes larmes les pieds de ma bonne Mère Prieure qui ne me traitait si durement que parce que je l'avais mérité ; puis ceux de notre chère Mère Maîtresse. Puis je me rendis à la première cellule du dortoir des professes².

¹ La correction fraternelle était exercée au chapitre sous forme de proclamations.

² La cellule de la Maîtresse des sœurs converses.

Là, ô mon Dieu, il se passa une scène déchirante entre Vous et moi. Je commençai à dépouiller, pièce par pièce, ce saint habit blanc que j'avais tant désiré ; je l'arrosai de mes larmes, puis je le pliai soigneusement et je baisai avec amour chacune des parties.

On m'apporta alors un habit qui ressemblait fort à celui des bohémiennes qui suivent leurs roulottes dans les rues, un mouchoir blanc avec des fleurs noires pour la tête, un corsage noir, et un jupon dont le haut était d'une couleur et le bas d'une autre. Alors je demandai son sceau à la sainte Vierge pour être courageuse. J'essuyai mes larmes, et je me rendis dans mon emploi à la cuisine. Je n'ai pas besoin de vous dire, ma bonne Mère, que j'étais l'objet de bien des regards silencieux, où la pitié se traduisait, et se fondait dans des fou rires étouffés.

A la récréation, pour faire plaisir à Jésus, je lui promis, avec sa grâce, de ne rien laisser paraître des angoisses qui étreignaient mon âme et d'être bien joyeuse. En effet, impossible alors, d'étouffer les fou rires contenus jusque là ; ils éclataient à satiété, et moi, je les encourageai de mon mieux, ne voulant plus qu'on m'appelle sœur Marie de Nazareth, nom que je m'étais rendue indigne de porter. Mais je voulais qu'on m'appelât Louise, de mon nom de baptême. Mais personne ne le voulut.

Dans l'après-midi, j'étais bien rassérénée, et contente quand même. Je me disais : j'aurais mérité d'être chassée d'ici, mais si on veut bien me garder comme je suis, bien ! j'y resterai quand même. Dans ces sentiments, je fus à l'oraison du soir. Oh ! là, je fus si gâtée par Notre-Seigneur ! Il me pressa dans une si amoureuse étreinte, que je ne savais plus que penser de tant de bonheur surnaturel. Clouée là, à notre place en quelque sorte, sans bouger, j'aurais voulu y rester toujours. Il y eut bien quelque chose qui transpira au dehors, sans que je m'en aperçoive, car il y eut des sœurs qui me dirent, le lendemain : « Jésus vous a gâtée, hier soir à l'oraison, n'est-ce pas ? » Mais

je me contentai de sourire. Personne d'ailleurs ne paraissait s'étonner : j'étais un cas si singulier¹.

Le lendemain donc, je pense qu'on avait dû prévenir Mr l'aumônier, car je fus à la messe et à la sainte communion avec mon costume de pénitence. Mais aussitôt après, au chapitre, lorsque la communauté fut réunie comme la veille, la Mère Prieure commença par ces mots : « Je suis très contente de la manière dont sœur Marie de Nazareth a pris hier mon observation ».

En entendant prononcer mon nom, et sans faire attention aux paroles que la Mère prononçait, vite je me prosterne en *venia*. « Non, non, dit la Mère. Je ne veux pas vous gronder aujourd'hui ; mais, puisque vous y êtes, restez-y ». Alors, elle reprit les premières paroles que je viens de rapporter et ajouta : « C'est bien, ma bonne enfant. Puisque vous avez accompli avec générosité la pénitence si dure que je vous avais imposée, tout à l'heure vous allez aller revêtir votre saint habit et, je vous le promets, vous ne le quitterez plus. Cette leçon vous aura fait comprendre l'importance de la vertu d'obéissance vers laquelle vous marchez, et vous préparera à en faire le vœu au jour de votre profession. »

Après avoir achevé mon admonition, la Mère gronda fort les novices qui avaient eu à mon sujet, la veille au soir, un terrible fou rire en montant au dortoir. Que voulez-vous, les pauvres avaient peut-être retenu ce fou rire toute la journée, et alors il avait éclaté. Pour moi, je m'en fus en pleurant de joie cette fois, revêtir ce cher habit que j'avais quitté la veille avec tant d'angoisse.

¹ Sœur Marie de Nazareth a écrit : « J'étais dans un cas si singulier ». On peut donc comprendre aussi : « J'étais dans une situation si singulière ».

Le noviciat canonique

Ainsi s'écoulait en alternance de combats et de défaites, et aussi de petites victoires remportées par le secours de la grâce, les deux années de tertiaires que nous faisons alors, avant d'entrer dans l'année décisive du noviciat durant laquelle nous subissions les épreuves qui nous préparaient à la profession. Elles furent encore nombreuses pour moi, ma bonne Mère, cette année-là.

Je fus admise à cette grande grâce le 9 juillet¹, fête de la saint Jean² de notre Ordre, un dimanche. En me faisant l'instruction d'usage, notre bonne Mère Catherine me dit qu'il me restait encore bien à faire pour me corriger de tous mes défauts. Ma Mère Maîtresse, de son côté, ne me passait rien. Libre à moi de le bien prendre, avec la grâce, car bon gré mal gré, il fallait en passer par là. Au risque d'être trop fastidieuse par mes détails et de vous fatiguer, ma bonne Mère, je vous dirai encore quelques petits faits qui vous feront mieux comprendre et suivre de plus près l'état de mon âme en ce temps-là. Pour moi, c'est toujours, en écrivant ceci, faire un acte d'obéissance et chanter avec vous les miséricordes du bon Dieu à mon égard³.

Un jour où j'avais ri beaucoup à propos de je ne sais plus quoi et où je m'étais excusée lorsqu'on m'en avait fait l'observation, notre Maîtresse me fit faire un écriteau en gros caractères ainsi conçu : Je suis très orgueilleuse, très dissipée et je tiens encore beaucoup à l'estime des créatures. Je devais

¹ Le 9 juillet 1899.

² Saint Jean de Gorcum. C'était le 9 juillet 1889 que la communauté était solennellement entrée dans le monastère.

³ Ps 88, 2.

passer devant chaque sœur au réfectoire, montrer mon billet, et attendre que chacune ait eu le temps de le lire.

Lorsque je le présentais à notre vénérée Mère qui, alors, pouvait suivre les exercices de la communauté¹, elle haussa les épaules avec un air qui voulait dire : quelle pitié d'en être encore là. Mais je poursuivis cependant le tour de toutes les sœurs, les laissant peut-être sous une fâcheuse impression, mais c'était l'obéissance, il fallait bien marcher.

Au sujet de la dissipation, notre Maîtresse voulait qu'on soit modérées, même au temps de récréation. Un jour que sœur Marie-Marthe² et moi avons fait beaucoup de bruit au commencement de cet exercice de communauté, la Mère le sut, et lorsqu'elle arriva, elle nous chassa toutes les deux et nous dit d'aller faire la récréation à l'étendoir. Nous partîmes donc, bien joyeuses, résolues à profiter de notre liberté momentanée pour bien nous récréer quand même.

Or, dans ce temps-là, les fenêtres du chœur étaient basses. Et sachant que l'Hôte divin du tabernacle n'était pas loin, nous allâmes dans la cour de la sacristie et, pensant bien qu'Il allait nous entendre, nous lui chantâmes le cantique dont le refrain est celui-ci !

« Je voudrais, ô Jésus, à toute heure
venir m'agenouiller au Saint Lieu !
Que ne puis-je y fixer ma demeure.
Vos autels... Mon Seigneur et mon Dieu... »

J'étais toujours très gaie, trop peut-être.

¹ Souvent malade, sœur Marie-Catherine, était obligée de rester à l'infirmerie.

² Une sœur converse.

Dans ma vie intérieure de novice, malgré les peines qui désolaient mon âme continuellement et qui étaient connues de moi seule — la plupart du moins —, excepté mon confesseur qui, lui, m'interrogeait de temps en temps très paternellement. Dans ce cas-là seulement, je lui confiais mes luttes, mes combats contre le démon qui s'acharnait de plus en plus pour me faire perdre toute espérance et m'empêcher de persévérer dans ma vocation. Cette lutte était si tenace, si fatigante, qu'elle augmentait de plus en plus mes terribles migraines. Durant cet hiver de mon noviciat, ayant été, un jour, plus fatiguée que de coutume, notre Mère Maîtresse me fit donner une bouillotte d'eau chaude une nuit, pour les pieds qui étaient presque toujours glacés. Or je ne sais ce qui se passa, mais durant la nuit, cette bouteille se déboucha légèrement et coula goutte à goutte sur la jambe gauche, traversa le bas, et brûla la peau, mais assez profond. Je ne sentis rien : j'avais dormi grâce à cette douce chaleur. Mais le lendemain, je sentis, dès le réveil, quelque chose qui piquait, mais je n'y fis pas attention, voulant à tout prix aller de l'avant. Je marchais tout le jour dans mon emploi à la cuisine. Mais souffrant de plus, je me retirai afin de me rendre compte de ce que j'avais. Il y avait une grosse gonfle rose, prête à percer. Je fus avouer mon mal, mais en assurant que ce n'était rien. On me permit de continuer mon travail. Hélas ! quand la gonfle fut percée, la plaie était à vif sous le bas de laine, car en travaillant, les linges ne tenaient pas à cet endroit. Je forçais ma nature, je puis le dire, si bien que le troisième jour, je fus forcée de m'avouer vaincue. Mais déjà un ulcère envenimé s'était formé. On fut obligé de faire venir le médecin qui ordonna de laver la plaie avec du vin aromatisé et me mit à un complet repos. Moi qui n'aimais pas le repos, me voilà pour six semaines sur la chaise longue.

Ceci, ma bonne Mère, ne vous intéresserait guère et je ne l'aurais pas mis ici ; mais je veux vous faire voir une fois de

plus la bonté de la sainte Vierge qui n'abandonne jamais l'âme qui se confie à elle.

J'étais donc à la lingerie sur une chaise longue. Le soir, on me montait à la cellule. Oh ! que j'ai pu constater une fois de plus la charité qui régnait dans cette chère communauté. Je souffrais assurément beaucoup plus de mon repos forcé — vu que j'étais novice et que je craignais toujours d'être renvoyée — que de mon mal physique. Mais toutes les sœurs s'ingéniaient à me faire oublier mon inaction passagère. Et moi, qui en fait n'étais pas malade, je travaillais à aider chacune dans leurs petits emplois de couture ou de tricot, etc., en sorte que tout marchait bien. Oh ! ce n'est pas que je me sois cru utile à quelque chose, non. Mais je sais malgré tout, que si peu qu'on vaille, il faut quand même être remplacée dès qu'on manque.

Tous les jours, j'étais pansée avec soin par sœur Marguerite du Sacré-Cœur, alors infirmière. Mais aussi j'allais de plus en plus de mal en pire, si bien qu'au bout de six semaines de chaise longue, la plaie allait plus mal et l'ulcère se creusait de plus en plus, et je souffrais beaucoup sans le laisser trop paraître. Je passais huit jours, je m'en souviens, à tresser des guirlandes pour l'ornementation de la chapelle pour le *triduum* du bienheureux Innocent V qui venait d'être béatifié¹. Je demandais avec instance ma guérison à ce cher nouveau saint, mais il voulait laisser encore une fois cette faveur à la sainte Vierge.

Au bout de ces six semaines donc, notre vénérée Mère Fondatrice, ne voyant aucun mieux à la jambe, au contraire, avec cette foi qui la caractérisait, fit tremper des roses bénites dans un demi verre d'eau de la Grotte. Le lendemain, elle fit laver la plaie avec soin et remplit le trou de la jambe de ces

¹ Il fut béatifié par le Pape Léon XIII et 1898.

roses trempées, puis elle mit une compresse et, dessus, une image de Notre-Dame de Lourdes. Elle banda soigneusement la jambe et défendit à la sœur infirmière d'y toucher encore, à plus forte raison à moi. Le lendemain et le surlendemain, je commençais à sentir des démangeaisons et de plus en plus. Huit jours passèrent ainsi au bout desquels notre Mère Prieure vint débander la jambe. J'étais guérie ! tout était sec et je commençais à marcher le jour même. Cependant la plaie était si profonde que les roses bénites desséchées y restèrent près de six mois. Elles tombèrent à mesure que les chairs remontèrent à niveau.

J'ai voulu, ma bonne Mère, pour la gloire de la sainte Vierge, vous dire tout au long ce nouveau bienfait de sa part. Ce ne sera pas le dernier, je vous l'assure, même avant ma donation complète à Jésus.

Notre bonne Mère Fondatrice me disait : « Eh ! bien, ma bonne enfant, vous voilà guérie. Cette épreuve aura au moins servi à mortifier votre activité naturelle ».

Ceci se passait au mois de février 1900, par conséquent j'avancais tout doucement vers l'époque de ma profession. Ce fut le 27 juillet que je fus présentée au conseil conventuel. Ah ! ici, ma bonne Mère, il me reste à vous raconter une histoire qui vous paraîtra pour le moins singulière, pour ne pas dire ridicule. Mais vous m'avez dit de tout dire, aussi je veux vous la narrer tout au long. Le bon Dieu a bien des moyens pour éprouver les âmes et leur fait traverser des chemins devant lesquels d'autres, plus généreuses, s'arrêteraient à en rire de pitié. Que voulez-vous, moi, j'ai toujours été un pauvre petit rien, aussi c'est à coup de petites houssines¹ de paille, parfois, que Jésus m'a fait marcher.

¹ Sortes de fouets pour battre les tapis.

Ce jour-là donc, au conseil pour mon examen, après les questions d'usage par la Mère Prieure, toutes les Mères du conseil prirent leur ouvrage. Car on travaillait sans relâche et on ne perdait pas une minute, au conseil, en direction, en promenade, au début des récréations, même au parloir, aux conférences de nos Pères, pendant les récréations, ce qui les édifiait beaucoup — ils nous le disaient, du moins.

Les Mères, ayant en main leur travail manuel — travail toujours facile, qui n'absorbait pas l'attention : ces travaux choisis exprès étaient réservés pour ces circonstances spéciales — se mirent à *m'interroger* sur plusieurs points de nos saintes constitutions. Après, avant de terminer, notre bonne Mère Prieure me dit : « Eh ! bien, ma bonne enfant, maintenant, dites-moi : n'y a-t-il pas dans la communauté quelque emploi, quelque travail, qui vous soit particulièrement pénible, quelque chose enfin qui vous paraisse insurmontable?... » Je ne m'attendais pas à cette question. Aussi je réfléchissais. Mais voilà une des Mères, je crois Mère Marie-Madeleine, qui prend la parole, et qui dit : « Oh ! si, ma Mère, et je sais quoi... » — « Alors, dites-le. » — « Ma Mère, c'est de tuer un poulet. » — « Oh ! vraiment, dit la Mère Prieure, à ce point ? »

Je baissai la tête avec confusion et je répondis timidement, mais avec fermeté : « Oui, ma Mère, c'est cela. Et malgré mon grand désir depuis si longtemps d'être religieuse, d'appartenir au bon Dieu, je vois que si je suis soumise à cet acte d'obéissance, ne me sentant pas mais pas du tout la force de le faire, il vaut mieux que je *n'aille pas plus loin*. » La Mère répondit : « Oh ! si, mon enfant, il vaudrait mieux que vous puissiez vous surmonter. Mais si vraiment c'est impossible, on vous passera cette petite faiblesse. » Quelques jours après, je fus aussi admise au chapitre et, avec une grande abondance de larmes, j'embrassai toutes mes Mères et sœurs, heureuse malgré les tortures intérieures qui labouraient continuellement mon âme.

Qu'allez-vous penser, vous, ma Mère ? vous que me suivez avec le plus d'exactitude possible dans le chemin de ma vocation. Peut-être un soupir de satisfaction va s'échapper de votre cœur maternel et vous allez dire : enfin cette pauvre petite âme, ballottée par tant de tempêtes, touche enfin le port béni !... Oh ! non, détrompez-vous, ma bonne Mère, un obstacle, un tout petit obstacle imperceptible pour une autre, allait menacer de faire sombrer ma pauvre petite barque, au port même.

Mais Marie, l'étoile et le guide saint de notre âme sur la mer orageuse de ce monde, veillait ; et au moment voulu, Elle dit aux vagues rugissantes qui menaçaient de m'engloutir : « C'est assez, tu n'iras pas plus loin. »

Nouvelle intervention de la Mère du Ciel

Ave Maria.

Mais avant de vous raconter l'intervention si maternelle de notre bonne Mère du Ciel, il faut que je vous dise un peu à quelle occasion elle est intervenue et m'a tendu sa main bénie pour me sauver du danger et affermir mon âme dans ma sainte vocation.

Je vous l'ai déjà dit. Au commencement de la fondation de Lourdes, on était très pauvres ; les ressources, nous disait-on, avaient été employées dans les constructions et il fallait vivre quand même. Il y avait cinq ans qu'on était installées, lors de mon arrivée à Lourdes, et tout le monde se dévouait de tout cœur au travail, car on vivait surtout du fruit du travail ingénieux de chacune. Or on n'avait pas tardé à remarquer que la basse-cour réussissait à merveille et les sœurs qui en étaient chargées s'y entendant très bien, on faisait beaucoup d'élevage : poules, poulets, canards, pintades, etc. Tout cela venait très bien.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'était pas pour l'usage de la communauté, sauf les œufs qui, seuls, pouvaient être servis au réfectoire, puisque de tout temps depuis la fondation de notre Ordre, il n'a jamais été permis de faire entrer dans ce lieu même un plat vide sur lequel aurait été déposé un aliment gras quelconque. Mais les habitants de notre bonne ville de Lourdes ont été toujours *très bons* pour les Dominicaines ; ils comprenaient que nous avions besoin de notre pain quotidien. Aussi, sachant que nous faisons beaucoup d'élevage, ils commandaient très souvent des pièces de volaille, soit pour leurs nécessités, soit aussi pour les pèlerins.

Là n'était pas la difficulté, mais elle était en ceci, qu'il fallait la plupart du temps les livrer morts et prêts à mettre au four. Pour la préparation, c'était un jeu pour moi, même un délassément des gros travaux auxquels j'étais, comme les autres, occupée toute la journée. Mais quand il fallait les tuer, c'était tout autre chose. J'allais voir, pour apprendre. J'essayais parfois, mais impossible de me forcer davantage : je me serais évanouie. J'en étais malade tout le jour. Voyant cela, les sœurs de la cuisine n'insistaient plus et faisaient elles-mêmes le travail. Jamais je n'avais pu, de ma vie, voir ce spectacle, chez mes parents comme chez tous les paysans des campagnes qui vivent aisément du fruit de leur dur labeur quotidien. On tuait chaque année un bon porc, même une vache, suivant les cas. J'ai vu l'un et l'autre chez nous. Mais ce jour-là, je partais de grand matin de la maison, soit aux champs, soit en classe et je ne revenais que le soir, quand tout était rentré.

Pour les volailles, mes parents étaient pauvres et on ne vivait pas, chez nous, de ces plats délicats. D'ailleurs *jamais* on n'avait pu m'en faire avaler un morceau, ni le bouillon, ni les légumes qu'une volaille quelconque avait touchés. Je préférais, ce jour-là, ne manger que du pain sec, tellement j'en avais de la répugnance. Aussi on le savait et on n'insistait plus.

Je vous donne ces détails, ma bonne Mère, pour bien vous faire voir où en était l'état de mon âme au moment où je me préparais à ma profession. J'ai souffert plus que je ne puis le dire ni l'écrire. Vous pourrez me rappeler la promesse de notre si bonne Mère Fondatrice : « Mon enfant, allez de l'avant ; on vous passera cette petite faiblesse ». Oui, cette parole aurait dû me consoler, mais je me disais : « Notre vénérée Mère ne vivra pas toujours ; je fais faire profession entre ses mains, mais je promettrai aussi d'obéir à *toutes* les autres prieures que j'aurai, jusqu'à la mort. Or, si une autre de mes supérieures juge un jour ou l'autre que c'est un caprice qu'il ne faut pas me passer, alors je serai parjure, car je serai obligée de refuser. Que faire,

ô mon Dieu ? » Chez les Petites Sœurs des Pauvres où j'ai eu le bonheur de passer quelques mois, il y avait aussi une boucherie, pour un monde pareil, mais à chaque fois que je passais à côté de cette grosse bâtisse entourée de hauts murs qui ne laissaient rien apercevoir du dedans, je me disais : « Si un jour on me donne cet emploi, je partirai tout de suite. » Voilà, ma bonne Mère, mon amour pour Jésus n'allait pas plus loin. Voilà la vraie note de mon âme en ce temps-là. Mais du haut du Ciel, une Mère veillait sur sa pauvre petite novice qui souffrant tant et pas seulement de cela ; le démon ne désarmait pas, jour et nuit, me montrant des montagnes d'obstacles pour avancer.

Or donc j'en étais là, lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, la bonne Mère du Ciel vint vers moi. — Je ne dis ceci qu'avec une indicible émotion mêlée de la plus vive reconnaissance —. Elle était vêtue simplement : une robe gris sombre parsemée de petites paillettes blanches, attachée avec un cordon à la taille. Elle n'avait pas de voile, mais ses cheveux étaient arrangés, comme on le voit parfois dans les Annonciations de Fra Angelico. Les manches de la robe relevées jusqu'à moitié de l'avant-bras, et aussi légèrement au-dessus du pied gauche. D'une main, elle tenait un couteau, de l'autre un beau poulet aux plumes bigarrées, blanches et noires, comme nous en avons beaucoup au poulailler. Elle m'appela et me dit : « Viens, ma fille, je vais te faire voir comment on fait... » Je la suivis donc, cela va s'en dire, dans mon sommeil. Arrivée dehors, elle me montra une toute petite veine bleue, près de l'oreille de la bête. Elle me dit : il faut couper cela. Et elle la coupa devant moi. Alors je n'étais plus étonnée. Assise sur les talons, près de ma Mère chérie, je la regardai avec bonheur : tantôt son visage souriant, tantôt le poulet qui saignait. J'étais si heureuse !... Quand il fut mort, tout disparut et je m'éveillai. Cependant, ceci ne fut pas seulement un songe passager. Ce fut pour moi une grâce inouïe que je n'apprécierai jamais assez.

Aussi, dès ce moment, je résolus d'être fidèle coûte que coûte. L'après-midi de ce même jour, comme il arrivait si souvent, on apporta à la cuisine deux de ces volailles. La sœur cuisinière, selon son habitude, se préparait à les saigner, mais je m'approchai. Sans faire aucun semblant, je lui dis : « Laissez, je veux encore essayer une fois ». Je pris donc mes petites bêtes et je partis au jardin de la Grotte faire mon premier acte sous le regard de la sainte Vierge. Je fis comme elle m'avait montré — ici, on avait toujours l'habitude de les saigner par la bouche. Cela réussit très bien. Une fois fini, je les lui montrai en les agitant du côté de la Grotte, en disant de tout cœur un bon *Magnificat*.

La chose se remarqua vite dans la communauté. On fut avertir la Mère Maîtresse. Je la vois toujours, arrivant à la cuisine. Me tendant les bras avec affection, elle m'embrassa en me disant : « Maintenant, ma chère enfant, vous pouvez aller de l'avant. Je ne doute plus de vous ». Elle aurait été sans doute heureuse, la pauvre Mère, de savoir ce qui s'était passé, mais je me gardai bien de parler de ces choses-là, d'ailleurs. Je n'en sentais aucun besoin. Je ne croyais pas à des faveurs particulières ; je pensais que tout le monde en était là.

J'avais donc enfin vers la profession. Voilà, pensais-je en moi-même, un grand obstacle vaincu avec la grâce. Car j'entendais être fidèle toute ma vie. Je ne voulais pas m'arrêter à considérer si c'était un rêve ou une réalité. Pour moi, c'en était une *réalité*. Aussi, depuis ce jour, ce fut bien souvent mon tour de faire cet acte. Je n'aurais jamais voulu refuser, j'aurais craint d'être infidèle. Je l'ai fait pendant vingt-cinq ans, à chaque fois qu'on me l'a demandé. Ö Dieu ! que d'occasions j'ai faites par amour pour Vous. Sœur Marie-Joseph, en particulier, pendant les huit ans qu'elle a été procureuse, n'avait personne pour cela. Elle venait me chercher n'importe où je me trouvais. Je vous dirai cependant, ma bonne Mère, que jamais je ne m'y suis habituée. Il suffisait qu'on me le

demande pour qu'un frisson glacé me passât sur tout le corps et mes cheveux se dressaient sur la tête. Donc rien de naturel ne pouvait me faire accomplir cet acte d'obéissance. Aussi je résolus de m'en faire un moyen d'apostolat. J'avais toujours en réserve un grand nombre d'intentions pour le moment où on me demanderait cet acte — outre mes intentions particulières : victoire sur mon défaut dominant, acte d'humilité qui me coûtait, grâces de silence intérieur et extérieur, etc. — : toutes les causes que je connaissais, les besoins actuels de la sainte Eglise, notre chère France pendant la guerre, la victoire de nos armes, nos pauvres soldats dans leurs tranchées, la conversion de nos ennemis et, en général, la conversion de tous les pécheurs, les forçats des bagnes, les condamnés à mort, les âmes abandonnées du purgatoire ; puis les intentions de nos bienfaiteurs, leurs défunts, les intentions particulière de notre si dévouée bienfaitrice, M^{me} la Comtesse de Quélen. Je n'entendais parler d'aucune œuvre, d'aucun besoin particulier, sans que tout de suite ma pensée ne se portât sur ce qui était ma monnaie à moi, pour acheter des âmes et des grâces. Je vous assure, ma bonne Mère, qu'outre les besoins de notre cher monastère, les intentions de mes supérieurs, de mes sœurs, leurs familles, j'ai fait le tour du monde visible et même invisible.

Vous allez sourire en lisant ceci, et le Père de mon âme¹, lui aussi, lorsqu'il le saura, dira : « En voilà, un singulier apostolat, pour une religieuse cloîtrée vouée par vocation dominicaine à une abstinence perpétuelle — sauf en cas de maladie. Que voulez-vous ? Aux grandes âmes, les grands moyens ; aux petites âmes, les petits moyens ; aux âmes vulgaires comme était la mienne, les moyens vulgaires. Pour moi, tout était bon pourvu que cela reste caché entre Jésus et

¹ Le P. Perrin.

moi, sous le regard de la Vierge Marie. Le bon saint Pierre, lui aussi, a dû sourire, en me voyant arriver à la porte du paradis si souvent, avec mes piécettes, pour acheter quelques grâces.

J'ai beaucoup anticipé, ma Mère, pour finir cet article qui s'est achevé le 24 septembre 1925, jour de mes noces d'argent. Ce jour-là, comme cadeau tout particulier de fête, la sœur qui se trouvait à la basse-cour à ce moment, sœur Marie-Raphaël, s'offrit à me remplacer, ayant l'habitude de ce travail, qui revenait moins souvent qu'autrefois d'ailleurs. Elle voulut s'en charger, charitablement peut-être aussi : avait-elle deviné que cela me coûtait ? J'acceptai avec grande reconnaissance, bien persuadée que c'était désormais la Volonté du bon Dieu pour moi. Il trouvera d'autres moyens à ma portée et cela est bien arrivé, sans qu'on s'en doute.

La profession perpétuelle

Nous sommes maintenant dans les premiers jours de septembre 1900. L'époque de mes vœux approchait. J'aurais bien désiré les prononcer le jour de la fête du Très saint Nom de Marie, auquel j'avais une dévotion particulière, mais notre bonne Mère Prieure et Fondatrice désirait beaucoup que ce fut Monsieur le Grand Vicaire Théas, notre supérieur alors, qui fit la cérémonie. Or il était en vacances. Il écrivit donc à la Mère qu'il serait libre à partir du 20 et il eut la délicatesse paternelle de me faire dire de choisir le jour. Mon choix, dit-il, serait le sien. Or moi, j'avais un embarras. J'aurais bien voulu la fête du Rosaire que j'aimais particulièrement, parce que c'était la fête patronale de ma paroisse de Plouagat et aussi celle du monastère. Mais cette fête est mobile¹. Je préférerais une fête de la sainte Vierge à date fixe, afin de pouvoir la célébrer chaque année au jour où j'aurais eu le bonheur de me consacrer à Dieu.

Je choisis donc le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci. N'allait-elle pas, enfin, cette tendre Mère, délivrer une pauvre petite âme captive depuis si longtemps ? Le démon, cependant, voyant les obstacles tomber les uns après les autres, ne désarmait pas pour autant. Il ne lui en manquait pas pour essayer jusqu'au dernier moment de me troubler, de me décourager, de m'arrêter, s'il avait pu, afin de ne pas franchir le pas décisif, voulant à tout prix me persuader que des montagnes infranchissables allaient se dresser devant moi après ma profession et que je m'arrêterai en chemin. Les plus abominables tempêtes déferlaient autour de mon âme. Vous, mon Dieu, vous savez ce que j'ai souffert !... Car, c'est près de votre tabernacle que l'âme trouve assez de paix pour calmer les

¹ La fête du Rosaire se célébrait le premier dimanche du mois d'octobre.

plus sauvages tempêtes qui l'agitent, et de l'amour aussi, plus qu'il n'en faut pour rassasier le cœur le plus assoiffé d'ardentes aspirations.

Je rentrai donc en retraite le 13 septembre au soir, mais avant, Mr l'aumônier me fit appeler. Il me dit : « Moi aussi, mon enfant, je m'en vais me retremper dans la retraite dans l'atmosphère bénie de Bétharram¹, mais je reviendrai pour recevoir l'aveu de vos fautes et vous aider aux derniers préparatifs. Je lui exprimai alors le désir de faire une confession générale de toute ma vie. Avant ma prise d'habit, il n'avait pas voulu. Il me dit : « Ce n'est pas nécessaire, mais pour une plus grande pureté de conscience, je vous le permettrai. Préparez-vous donc durant mon absence ». Etant rentré vers le milieu de ma retraite, je me présentai au saint tribunal de la pénitence, et je purifiai bien mon âme de toute tache dont je pus me souvenir. Je pleurai amèrement. Ce n'est pas que j'eusse quelque faute que je n'eusse déjà accusée, mais j'ai voulu faire cet acte afin que mon confesseur me connusse bien. Vous n'ignorez pas, ma bonne Mère, que le ministre du Dieu très saint a, seul, le droit de pénétrer au plus intime de l'âme qui se confie à lui. Moi aussi, je me livrai toute entière, voulant être si pure pour approcher du saint autel et prononcer mes serments sacrés. J'arrosai donc de mes larmes les plus amères tout ce passé de ma vie, et j'eus vite fait de m'apercevoir que mon confesseur, lui aussi, était gagné par l'émotion. Il me dit, avec des accents que je ne puis traduire ici, et afin que je sois pleinement en paix sur tout : « Mon enfant, me dit-il, je me charge *moi, devant le tribunal de Dieu, de toutes les fautes de votre vie : c'est moi qui en répondrai.*

¹ Bétharram est un très ancien lieu de pèlerinage marial. La Vierge, rapporte la tradition, y a sauvé une jeune fille de la noyade en lui tendant un rameau sous le pont. D'où le nom de Bétharram donné au lieu. Il signifie en béarnais : beau rameau.

Comptez sur moi, et allez bien en paix. »... Vous devinez, ma bonne Mère, si j'étais émue en entendant de telles paroles et si je remerciai le prêtre, le Père de nos âmes, de tant de bonté. Il me fit une instruction si touchante ! On sentait qu'elle était imprégnée des parfums de Bétharram.

J'étais heureuse de savoir que mon confesseur, celui qui, durant trente ans, allait être près de nous un vrai Père, savait tout. Non pourtant. Jamais je ne parlais des grâces dont le bon Dieu, la sainte Vierge, m'avait comblée. C'est pour cela que, quatre ou cinq ans avant sa mort, il m'exprima le désir de connaître les voies par lesquelles la sainte Vierge m'avait guidée avant de me faire aboutir à la vie dominicaine à Lourdes. Il me le demanda au nom de l'obéissance. Je fis donc un abrégé des grâces reçues et c'est lui que j'ai brûlé avec la permission du Père provincial, mais sans que le Père l'ai su.

Je continuais donc ma sainte retraite, bien fatiguée physiquement, mais bien heureuse !... Dans mes entretiens intimes avec Jésus, je lui disais souvent : « Ô divin Epoux de mon âme, au jour de notre alliance sainte, moi, je n'aurai pas de famille. Donc, pas de parloirs. Oh ! quelle bonne journée je passerai avec Vous ! Je ne vous quitterai pas une minute. Que de choses céleste on aura à se dire et quel bonheur de passer près de votre tabernacle le plus beau jour de ma vie ».

La cérémonie devait avoir lieu le lundi matin à huit heures et demie. Le dimanche soir, après la bénédiction, Monsieur l'aumônier voulut me voir une dernière fois au confessionnal où, avec des accents tout embrasés d'amour, il me parla du bonheur qui m'attendait le lendemain. Puis il me bénit une dernière fois. Au sortir du confessionnal, je me prosternais, dans une ardente action de grâce, la face contre terre, devant l'autel. Je ne priai pas ; je n'avais pas de paroles pour exprimer au bon Dieu ma joie et mon bonheur d'être tout à Lui. Or, à ce moment précis où j'étais là, anéantie devant le tabernacle, je sentis mon être tout entier enveloppé de surnaturel. Je puis

exprimer ce qui se passa alors. J'étais dans une paix que je ne connaissais pas depuis tant d'années où le démon ne cessait de me tourmenter. Mais à ce moment béni de ma vie, il fut chassé à tout jamais, du moins celui qui cherchait à me décourager. Il reviendra encore sur d'autres côtés ; mais désormais, ce fut fini, et depuis, jamais aucune tentation contre ma vocation n'est venue troubler mon âme. Je me suis sentie dans la volonté du bon Dieu.

Dans le lendemain 24 septembre, j'allai me présenter au saint autel, avec l'âme inondée de paix surnaturelle. Oh ! oui, j'allai à Jésus avec toute la joie que mon cœur pouvait contenir. Le matin de ce jour, dès l'aurore, je me consacrai au Sacré-Cœur par un acte de ma composition¹, car je voulais lui dire

¹ « Acte de consécration au Cœur de Jésus pour être prononcé à l'aurore du beau jour de ma profession. Ô divin Cœur de Jésus, voici enfin le jour béni où je vais devenir votre épouse. Je salue cette aurore tant désirée et je m'humilie en votre sainte Présence de ce que vous avez daigné jeter les yeux sur une pécheresse aussi indigne que moi. Non, mon Dieu, je ne mérite pas la faveur que vous me faites, en ce jour, faveur d'amour et de miséricorde. Vous m'avez retirée du monde et choisi entre mille, ô Jésus. Je vous en remercie et je vous fais amende honorable pour tous les péchés dont je me suis rendue coupable envers ce Cœur si bon et si miséricordieux. Pardon, ô mon Dieu, de toutes mes ingratitude, de mes lâchetés, de toutes les fautes que j'ai commises, de toutes celles de ma famille, de celles de la France et de celle des associés de votre garde d'honneur. Acceptez, ô mon Dieu, en ce jour, tous les soupirs de mon cœur qui va devenir tout à vous. Donnez-moi pour compagne dans la vie religieuse votre bienheureuse amante, la bienheureuse Marguerite-Marie. Faites que je vous aime comme elle vous a aimé et que je ne recule devant aucun sacrifice. Je vous demande, ô Cœur sacré de Jésus, la grâce de devenir bien humble, bien cachée, bien charitable pour tout le monde et surtout que je ne recule jamais devant un acte de vertu. Que j'accepte toujours la croix comme une bénédiction divine. Prenez-moi, ô Jésus, dirigez-moi, châtiez-moi quand je m'éloignerai de vous. Faites-moi la grâce de n'aimer que vous et de vous être toujours fidèle. Prenez mes engagements et mettez-les dans ce cœur tout brûlant d'amour, et si un jour je venais à ne plus pratiquer mes saintes

tous les sentiments d'amour de mon âme. Mais je crois qu'il n'y avait ni plume ni parole qui pouvaient les exprimer. Avant la cérémonie, je vis venir à moi, au dortoir, notre bonne Mère Maîtresse, portant la couronnes de roses blanches qui allait orner mon front. Elle me fit venir au palier¹, là je m'agenouillais à ses pieds en lui disant : « Oh ! ma Mère, laissez-moi la baiser. Voilà quatorze ans que je soupire après ce bonheur ».

Jamais rien d'extraordinaire n'est venu me faire sortir de mon humble petite voie dans ma vie. Ce jour-là, donc, tout se passa dans la plus grande paix et joie surnaturelle. Le sermon, donné par Monsieur le Grand Vicaire Théas, fut sur ce texte : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres puis venez et suivez-moi² ». Durant ce sermon, une pensée me traversa l'esprit ; *J'aimais à être vraie en tout*, et je me disais : « Mes supérieures n'ont pas dû lui dire que j'étais une pauvre petite paysanne qui n'avait rien à vendre. Non, je n'ai rien vendu, rien sacrifié pour Jésus ». Mais après, on m'expliqua que c'était donner beaucoup, que de donner tout : parents, amis, liberté surtout.

Après la cérémonie, qui se termina vers dix heures et quart, je n'avais d'autre souci que de me plonger dans des entretiens intimes avec le Bien-Aimé. Selon le programme que j'avais

résolutions, ô Cœur de Jésus, de grâce, retirez-moi de ce monde, car j'aime mieux mourir que de vous être infidèle. Mon bienheureux Père saint Dominique, assistez-moi en ce jour où je vais devenir votre fille pour jamais. Obtenez-moi les vertus qui me manquent et qui me sont si nécessaires, surtout votre profonde humilité, votre pureté angélique, votre grande charité. Sainte Catherine de Siennes, assistez-moi ; saint Joseph, priez pour moi ; saint set saintes de Dieu, intercédez pour moi, afin qu'un jour je mérite de prendre place dans vos rangs bienheureux. Ainsi soit-il. »

¹ Le palier sur lequel s'ouvrait la porte du dortoir des sœurs externes.

² Mt 19, 21.

comploté avec Lui pendant toute la retraite. Comme la communauté quittait le chœur, je m'agenouillai près de la grille, lorsque la Mère Maîtresse vint me prendre pour me conduire déjeuner. Oh ! je n'avais pas faim !... Or, voilà que, pendant qu'elle m'accompagnait au réfectoire, deux ou trois sœurs vinrent lui dire : « Ma Mère, nous avons la lessive, il est tard, nous ne serons pas nombreuses, etc. etc. » Lorsqu'elle m'eut servie, la Mère alla trouver la Mère Prieure (notre Mère Fondatrice), pour lui dire son embarras. La Mère répondit : « Faites faire le réfectoire à sœur Marie de Nazareth. *Aujourd'hui*, ajouta-t-elle, on peut tout lui demander ». Elle vint donc me trouver et me dit : « Ma bonne enfant, la Mère désire que vous fassiez le réfectoire. Elle m'a dit qu'aujourd'hui, on pouvait tout vous demander ». Je m'inclinai bien entendu, non sans sentir très vivement le sacrifice de ne pas avoir ce beau jour tout entier avec Jésus. Je fus donc revêtir mes vêtements de travail, toutefois je gardai la couronne d'épines¹ toute la journée. Et je me mis activement au travail car, aussi pour moi comme pour les autres, la matinée était avancée. L'après-midi également, je me remis au travail, comme le matin. Je pesai le pain du jeûne pour toute la communauté, puisque les grands jeûnes étaient commencés depuis dix jours². Après cela, j'eus un moment de loisir et j'allai au petit jardin de la Grotte, où j'avais déjà reçu bien des grâces, pour me consacrer aussi à la sainte Vierge par un acte³

¹ La professe avait à choisir entre deux couronnes, la couronne de roses et la couronne d'épines. Le cérémonial prévoyait qu'elle devait choisir la couronne d'épines.

² Le jeûne se pratiquait du 14 septembre à Pâques. Les jours de jeûne, chaque sœur recevait, pour la collation du matin et du soir, une portion de pain pesé par la réfectorière.

³ « Acte de consécration à la très sainte Vierge, pour être récité au soir de ma profession religieuse.

sorti, lui aussi, du plus intime de mon âme, lui recommandant ainsi qu'à mes amis du Ciel, à mon bon ange, la nouvelle vie dans laquelle j'allais entrer ce jour-là. Elle débutait dans le sacrifice, ce jour-là. Oh ! que d'actes d'amour je fis à Jésus qui m'éprouvait. Je terminai par un bon *Magnificat*.

Ô Marie, Mère du Bel Amour et de la sainte Espérance, en ce jour le plus beau de ma vie, en ce jour où Jésus, votre divin Fils, a daigné m'admettre au nombre de ses épouses, prosternée de nouveau à vos pieds, pourriez-vous me refuser quelque chose, vous qu'on n'a jamais invoquée en vain ? Je viens me consacrer à vous et vous redire combien je vous aime. Je viens vous confier mes serments et mes engagements, vous suppliant de m'obtenir la fidélité et, bonne Mère, si vous prévoyez qu'un jour je vienne à me relâcher et à tomber dans la tiédeur, oh ! de grâce, ma bonne Mère, retirez-moi de ce monde. Auparavant, je sais qu'il arrivera des heures où ma ferveur sensible viendra à diminuer, les heures d'ennui, de tristesse, de désolations, d'afflictions de toutes sortes, viendront briser et abattre mon pauvre cœur. Alors, faites que je trouve, ô ma bonne Mère, à vos pieds bénis, force et courage, lumière et consolation à mon âme éplorée. Ne permettez pas que je sente le besoin de chercher hors de vous, au pied du tabernacle, le soulagement, sous le coup de la souffrance. Mais daignez jeter sur moi ce regard de Mère qui allège le poids de toute croix. Et si Satan voulait, dans sa fureur, briser mes liens, m'arracher de votre cœur, prenez ma défense, invincible Marie, et ne permettez jamais que j'offense mon Dieu une seule fois volontairement. Mettez dans mon cœur, à la place de la méchanceté qui s'y trouve, une bonté et une charité à toute épreuve, pour tout le monde. Et faites que jamais je ne juge personne dans mon cœur. Je vous confie mes résolutions, mon bonne Mère. Je n'ose plus compter sur moi, mais je compte uniquement sur vous. Faites qu'à toute heure de ma vie, j'accepte la croix comme une bénédiction de Dieu, que je la chérisse dans le silence d'un cœur qui ne veut souffrir que pour Dieu. Faites que j'accepte avec soumission tous les ordres qui me seront donnés et que je voie en toute autorité votre douce et ravissante image. Mon confesseur m'ayant ordonné de faire tout par vos mains bénies, oui, je ferai tout, ma bonne et Immaculée Mère. Je vous donne tout et je me donne aussi moi-même. Je vous consacre toutes mes puissances et je vous demande en retour, ma bonne Mère, je vous demande la fidélité et la grâce de mourir un jour de fête qui vous est consacré, assisté de votre douce et maternelle présence. Ainsi soit-il. »

Cependant, avant de terminer ce beau jour de ma vie, Jésus, qui avait vu que quelques petites épines avaient fait saigner mon cœur, me donna aussi une grande joie. Le matin, avant la messe, j'étais déjà sur le prie-Dieu, près de la grille, lorsque la Mère Prieure vint me chercher et me conduisit à la sacristie. Elle me dit : « Jésus, votre divin Epoux, ne peut rien vous refuser aujourd'hui, ma bonne enfant. Demandez-lui donc la conversion de notre malheureux monsieur D. — c'était un monsieur âgé déjà et pieux, et qui s'était retiré à Lourdes pour finir sa vie dans l'atmosphère de la Vierge Marie. Il était célibataire et n'avait pour toute famille qu'une sœur religieuse. Vivant déjà depuis quelques temps à l'hôtel, en ville, cette vie ne lui convenait pas. Or étant venu visiter ici le monastère, et charmé de cette solitude, il demanda aux supérieures et obtint, de se fixer près de nous, comme pensionnaire à Saint-Gabriel, alors libre, et destiné aux familles et aux étrangers de passage. Il y avait déjà quelques années que nous l'avions et il rendait service, en répondant la messe le matin. On était très contentes, lorsque, par un revirement dont nous, les petites du monastère, nous ignorions les causes, il changea tout à coup et il causait bien des ennuis à nos Mères. De plus, il ne voulait pas s'en aller, en ayant été prié plusieurs fois — qui nous cause tant d'ennuis. Je promis à notre bonne Mère de prier pour lui. Ce que je fis lorsque je fus sous le drap mortuaire¹. Or le soir de ce beau jour de ma profession, je reçus de lui une lettre qui me fit pleurer d'émotion tellement elle était touchante. Il disait entre autre chose : « Ce matin, je me suis rapproché de vous autant que possible — il servait pendant la cérémonie — afin de participer aux grâces qui allaient inonder votre âme, bien que je ne sois qu'un indigne, un profane, etc. » Il s'accusait amèrement et laissait deviner qu'il souffrait de son état. Je lui

¹ En signe de sa mort au monde, la professe en prostration était recouverte d'un drap mortuaire.

écrivis moi aussi, pour le consoler et l'encourager, lui disant que j'avais prié pour lui, l'ayant aperçu avec le clergé. J'avais prié au moment le plus solennel, sous le drap mortuaire. Il fut si touché qu'à partir de ce jour les malentendus disparurent peu à peu et il redevint jusqu'à sa mort, survenue quelques années après, un bon chrétien qui fit une mort édifiante.

Mais vous me demanderez, ma bonne Mère, ce que devint ma famille en ce beau jour. Il y a si longtemps que je ne vous en ai pas parlé. Eh ! bien, j'avais la joie de les avoir tous en bonne santé encore, mon bon père pleurait de joie quand monsieur le curé a été lui annoncer que j'étais admise à la profession. Ma sœur mariée avait déjà deux enfants, mes parents s'étaient retirés, eux, dans une petite ferme, tout près du bourg, pour être plus près de l'église. Âgés déjà, ils avaient leurs offices le dimanche et les jours de fête, sans se fatiguer. Or le jour de ma profession, comme aucun d'eux ne pouvait venir, ils avaient fait une petite réunion de famille. Comme d'habitude, tous les membres des trois côtés, de mon père, de ma mère et de ma seconde mère, avaient été convoqués dans une fraternelle union. Ce devait, hélas, être la dernière, car bientôt les deuils allaient commencer. Mais ce jour-là, c'était la joie pour tous. Ils avaient demandé une messe pour moi à un prêtre retiré du saint ministère et qui vivait avec sa sœur à Plouagat. Ce fut la messe de la sainte Vierge puisque c'était sa fête, et elle fut dite à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes où, toute petite, j'allais réciter ses litanies. Les prêtres de la paroisse ont bien rarement des jours libres ; tous, ils sont pris pour des services pour les morts.

A la fin de ce jour, mon oncle marin en retraite, écrivit au nom de tous. Il m'envoyait sa bénédiction avec celle de mes si chers parents. Ce fut l'heureux couronnement d'un beau jour.

Il se passa aussi, ce jour-là, un petit fait qui dut faire sourire les anges et les saints, mes amis. Durant l'année de mon noviciat, lorsque je parlais du jour de ma profession, je disais :

« Oh, ce jour-là, que ce sera beau ». Et à sœur Marie-Gertrude qui sonnait alors, je disais : « Vous sonnerez et vous sonnerez encore à en casser la corde ». Le coup ne manqua d'arriver. Dès la veille au soir¹, à la première branlée, la corde tomba sur le dos de la pauvre sœur Marie-Gertrude, puis comme c'était trop tard pour l'arranger, la pauvre sœur fut obligée de monter jusqu'au clocher pour faire les différents sons du lendemain, voire même le glas au moment du drap mortuaire.

Après, je disais à Jésus : « Tout de même, ce n'était pas cela que voulais ! »

Comme vous le voyez, ma bonne Mère, j'avais donc, en ce jour du 24 septembre 1900, reçu ce nouveau baptême que nous recevons toutes au jour de nos vœux perpétuels. Mais moi, j'avais un passé. S'il était *purifié, effacé* sur le grand livre éternel par l'acte même de ma profession, il restait tout de même à réparer. Aussi, tout d'abord, je cherchai dans ma vie ce qui avait été de ma part une négligence vis-à-vis de la sainte Vierge, ma bonne Mère. Je pensais aux deux années de ma dissipation, ou du moins à *dix-huit* mois de relâchement : je ne disais pas mon chapelet tous les jours. Je ne parle pas du rosaire, car alors, je ne savais pas ce que c'était. Mais depuis l'âge de trois ans je connaissais le chapelet, et je le disais alors avec ma grand-mère à peu près tous les jours. Aussi, j'ai fait le calcul aussi exact que possible afin de réparer ces négligences et, ici, je me suis mise à dire le rosaire tous les jours, ce que je faisais d'ailleurs au couvent de la Croix. Mais j'ai voulu aussi, pour réparer, dire bien des chapelets supplémentaires, profitant des allées et venues, de tous les petits moments libres, pour prier et dire mon chapelet tous les jours depuis le jour *de mon*

¹ On sonne une longue volée la veille des professions.

baptême, jusqu'à ma mort si c'est possible. Je crois que j'ai réussi, car je ne veux pas avoir passé un seul jour de ma vie sans avoir couronné ma bonne Mère du Ciel. Si je n'ai pas beaucoup d'avance pour l'heure de ma mort, je pense bien que Jésus ne me laissera pas trop longtemps dans l'impuissance de le dire.

Je dois tout à la sainte Vierge. Je vous ai dit, ma Mère, comment pendant mon sommeil, Elle venait bercer mon imagination de doux songes. Oui. Elle m'a bien gâtée sur ce point. Mais maintenant que j'étais fixée au service de Dieu, il va falloir se passer de ces consolations et, je puis le dire aussi, de ces grâces sensibles, car pour moi c'en était, des grâces.

L'année qui suivit par profession donc, pendant le carême de 1901, une nuit, j'étais, sans doute comme tout le monde d'ailleurs, allée me coucher l'esprit tout occupé de la Passion. Or la nuit, j'assistais — c'était le jour de l'Annonciation — à l'agonie de Jésus sur la croix, bien près de ma bonne Mère et l'âme bien angoissée lorsque Jésus eut rendu le dernier soupir. La sainte Vierge, courageuse et forte, se disposait à quitter le Calvaire. Alors, elle prit ma main droite dans les siennes et la pressant fortement sur son cœur, Elle me dit : « Allons maintenant, marchons ensemble... » Ce fut son dernier adieu, sa dernière caresse, je pense, en ce monde. Car voilà trente-sept ans que cela s'est passé : *jamais* je ne l'ai revue.

Elle allait maintenant m'aider à gravir, moi aussi, un nouveau et bien douloureux calvaire où j'allais beaucoup souffrir. Mais, aux heures les plus douloureuses, les plus angoissantes, Elle sera là, je la sentirai, invisible, près de moi.

Il y a quelques jours, ma bonne Mère, vous vous étonniez que je puisse si facilement supporter le froid rigoureux que nous avons, les hivers sans feu, les appartements non chauffés. Cela n'a pas été toujours ainsi. Au commencement de ma vie religieuse, pendant plusieurs années, j'ai beaucoup souffert du froid, surtout pendant les récréations, car nous avions alors une

sœur doyenne qui avait toujours besoin d'air ; aussi, par neige et par glace, il fallait toujours une fenêtre grande ouverte, près de notre petit groupe. Par déférence, les plus jeunes, qui étaient d'ailleurs les dernières à finir la vaisselle et par conséquent à venir s'asseoir, prenaient les plus mauvaises places, le dos tourné à la fenêtre et recevant à satiété la bise glacée qui arrivait dans les jambes par-dessous le banc où nous étions assises. Chaque soir surtout, on allait à complies avec les jambes et les pieds glacés. Moi, ma Mère, j'avais bien de la peine à m'empêcher de murmurer. Je l'ai fait quand même intérieurement quelquefois, je vous l'avoue bien franchement. Mais alors, comme dans tous les moments difficiles de la vie, j'avais recours aux moyens surnaturels. Je faisais chaque année, au commencement de l'hiver, une neuvaine aux quarante bienheureux martyrs de Sébaste, qui ont péri sur un étang glacé. Je leur demandais de m'aider à surmonter sans me plaindre cette épreuve qui, pour moi, si faible, si peu généreuse, me paraissait si dure. J'en ai reçu, de ces saint martyrs, bien des secours pour mon âme ! jusqu'en 1908, année de la mort de sœur Marguerite du Sacré-Cœur où l'épreuve a cessé pour toutes. Mais déjà je commençais à m'y habituer. Et maintenant, j'ai froid comme tout le monde, mais je le supporte facilement. D'ailleurs, c'est aux anciennes à donner l'exemple. Que le bon Dieu, ma bonne Mère, qui nous a gardées jusqu'ici puisse continuer à nous assister, afin que nous n'ayons jamais le chauffage central dans notre monastère ; mais que Jésus, Lui, allume bien au milieu de brasier de son divin amour, afin que chacune, quand elle se sentira défaillir, aille réchauffer son cœur et même son corps au feu de l'amour divin.

Avant de vous narrer les années qui vont suivre maintenant, ma bonne Mère, je vous dirai les réflexions qui me sont souvent venues à la pensée à ce moment de ma vie. Jésus allait

me crucifier, je vous assure. Mais je le sentais, c'était son amour qui le faisait agir. Or cette bonté divine qui ne nous doit rien pourtant, voulut aussi savoir si je me laisserai clouer à sa croix par amour, car il me semble que l'amour donne plus de prix à tous nos actes, rend la souffrance plus agréable à ses yeux et plus méritoire pour sa gloire, pour les âmes auxquelles je me sentais désormais toute livrée.

Je ne sais si j'ai bien fait ou non, mais j'ai bien peu pensé à moi dans la vie religieuse. Mes intérêts propres étaient entre les mains de Dieu. Je ne m'en suis guère occupée. Adviendra donc ce que Jésus voudra. Lui faire plaisir à Lui, voilà le plus intime bonheur de ma vie.

QUATRIEME PARTIE

**UNE VIE RELIGIEUSE
SOUS LA PROTECTION DE LA VIERGE
MARIE**

Introduction

*Ave Maria ! Tout à Jésus par Marie
Tout à Marie pour Jésus*

Ce qui va suivre maintenant dans ces chapitres, ma bonne Mère, n'a pas été inspiré soit par des lectures soit par l'exemple de certains saints, non. Chaque âme a sa voie en ce monde et vouloir calquer une voie qui n'est pas celle que Dieu nous a tracée à chacun de nous sur la terre, ce serait, je le pense du moins, tomber dans une bien gauche maladresse. Aussi, je puis le dire, ma pensée n'a jamais été de chercher un autre chemin que celui où le bon Dieu me mettait jour par jour ou plutôt de ne rien chercher du tout, de ne rien désirer accepter avec reconnaissance, sinon ce que le bon Dieu choisissait pour moi au moment voulu.

Désormais j'avais fait profession. Heureuse s'il en fut d'être à Dieu pour toujours, je ne pensais, je ne voulais tout simplement que la voie de l'obéissance, la voie commune, « *la voie battue* », comme me le disait le bon Père Gallais ; et le Père Leborgne mon directeur spirituel : « *Cherchez le parfait dans le commun* ». Tous ces conseils ne contrecarraient en aucune façon les besoins de mon âme. C'était bien là ce que je désirais avec la grâce du bon Dieu, et heureusement aussi ce que Jésus va vouloir pour moi toute ma vie. Mais il est des

heures où ce bon Maître veut nous faire partager ses souffrances¹. Oh ! non pas, sûrement, qu'Il ait besoin des miettes chétives que des petites âmes comme la mienne peuvent seules lui donner, oh ! non, loin de moi cette pensée. Mais quelquefois, quand cela lui plaît, Il veut savoir si les souffrances qu'Il va nous imposer dans son amour infini, vont aussi être acceptées par amour ; en un mot Il veut savoir à l'avance, Lui qui sait tout, notre pensée, nos dispositions intimes. Il veut les savoir de notre bouche et de notre cœur, ce bon Maître. Il en a tous les droits d'ailleurs, car Il respecte notre volonté et Il ne la forcera pas ; l'amour, c'est ce qu'il veut, c'est ce qui donne le prix à la souffrance.

¹ On trouve dans les notes de sœur Marie de Nazareth un grand amour de la croix, dès son noviciat.

Consécration comme Victime au Sacré-Cœur de Jésus

A l'heure où j'en suis de mon récit, ou plutôt de mes souvenirs, ma bonne Mère, la petite Thérèse de Lisieux n'était pas encore venue nous enseigner la voie du pur amour dans les petites vertus, dans les petites souffrances, mais elle allait bientôt paraître même dans notre cloître. La première fois, ce fut entre les mains de mes sœurs en récréation, mais enfin ce n'était que la toute première petite vie, les trésors immenses révélés depuis étaient encore cachés. Nous sommes en 1901, il y avait quatre ans à peine qu'elle était partie pour le ciel ; elle n'allait donc pas voir les persécutions auxquelles les congrégations religieuses allaient être en butte dans les années qui suivirent son bienheureux trépas. Or voici ce qui arriva pour moi dans ces tristes années.

Je veux tout vous dire sans rien dissimuler, ma bonne Mère, de même que je n'ai rien non plus, à mon su du moins, à exagérer.

Un des deuxième ou troisième dimanches d'octobre de l'année 1901, je ne me rappelle plus lequel, par une belle après-midi ensoleillée, après l'examen, je m'en fus me promener dans la douce solitude de la pente derrière la chapelle ; j'avais emporté avec moi le *Messenger du Cœur de Jésus*. Je m'assis sur l'herbe, sous les cyprès qui longent le mur de clôture, j'ouvris le *Messenger* pour faire ma lecture et sans chercher je tombais sur le chapitre : « Les intérêts du Cœur de Jésus ». Je le lus et le méditais avec toute mon attention ; lorsque tout à coup la petite voix intérieure se fit entendre à nouveau au plus intime de mon âme ! « Voudrais-tu te livrer à mon amour et à ma justice pour faire contrepoids aux outrages que je reçois en ce moment dans les membres de mon Eglise qui me sont les plus chers ? Voudrais-tu être victime pour aider à sauver les congrégations si persécutées en ce moment ?...

Voudrais-tu donner ta petite part de souffrance pour aider à sauver ton Ordre, ta communauté ? »... « Moi, mon Jésus !... moi, être victime ? oh ! ça, non, jamais. La Mère ne veut pas, elle l'a défendu il n'y a encore que deux ou trois jours au chapitre... Qui suis-je pour un tel état ?... où est ma force, ma mortification, ma pénitence ?... Oh ! non, mon Jésus, pas moi, vous le voyez bien, puis... suis-je dans l'illusion, dans le vrai, qui m'assurera que cette demande vient bien de vous ? »... Et comme une réponse intérieure se faisait entendre... : « C'est l'obéissance, l'approbation de tes supérieurs, de ton confesseur ».

Mais je ne voulais rien entendre et je quittais immédiatement cette solitude pour rentrer au monastère, mais plus troublée que je ne puis le dire. Une ouverture d'âme confiante m'aurait rassurée, mais je ne voulais pas en parler à qui que ce soit.

Le chapitre que je venais de lire dans le *Messager du Cœur de Jésus* ne portait que sur la persécution religieuse des congrégations¹. Toutes les revues d'alors en parlaient. Et je me disais : je me suis trop pénétrée de ces persécutions, ceci s'évanouira et je n'y penserai plus. Mais Jésus, qui avait dessein de m'immoler malgré moi, ne cessait de revenir à la charge, dans le recueillement de sa sainte Présence à l'oraison, à la Sainte Communion, dans les absorbantes occupations du travail ; la petite voix se faisait entendre à mon âme, comme aussi de mon côté je répondais : *non*... Oh ! que j'ai lutté, ma bonne Mère, surtout pendant les trois premiers mois, et que de pensées sont venues agiter mon âme !... Je me disais : Si je dis

¹ Dans la nuit du 22 au 23 juin 1901, à une heure du matin, le sénat votait la loi relative au « contrat d'association » par cent soixante-treize voix contre quatre-vingt-dix-neuf : désormais les congrégations « devaient se procurer une autorisation législative, non seulement pour avoir la personnalité morale mais pour acquérir simplement le droit d'exister ».

oui à Jésus, je vais peut-être en pleine jeunesse être condamnée pour des années à user des vieilles chaises et des vieux pliants à l'infirmerie, dans un état qui n'est souvent ni la santé ni la maladie, mais qui réduit l'être tout entier, moral et physique, à l'impuissance ; puis aussi, souvent, au lieu d'être victime soi-même, c'est *les autres qui le sont à notre place*, car la longue infirmité souvent rend exigeant, difficile et fait souffrir autour de nous. Puis j'allais bien plus loin encore dans mes réflexions qu'il serait inutile d'énumérer ici.

Enfin la fête de Noël approchait sans qu'aucune amélioration du côté du Créateur ni du côté de la créature soit venu changer cet état. Alors je résolus de m'en ouvrir à mon confesseur, Mr l'aumônier¹, à ma confession de Noël, car je me disais : « Si le confesseur qui me connaît bien hésite, ou me dit non, tout sera fini. S'il me permet, alors je me munirai des permissions de notre Mère Prieure² ». Ainsi fut fait, mais contrairement à mes prévisions, le confesseur n'eut pas une seconde d'hésitation ; il me dit oui, me permit de me livrer à la grâce et à l'amour qui me poursuivaient depuis trois mois. Alors, j'allai m'ouvrir à notre vénérée Mère fondatrice de ce qui se passait en moi. Elle me dit : « Oui, moi aussi, je permets de vous livrer à Jésus, mais ne précisez rien. Abandonnez-vous à son amour pour tout ce qu'il lui plaira de vous donner ou de vous faire souffrir. »

Monsieur l'aumônier me donna plusieurs conseils, puis il fit demander lui-même à la bibliothèque par notre Mère Maîtresse³ l'ouvrage du Révérend Père Giraud⁴, De l'esprit et

¹ L'abbé Ferrère.

² Sœur Marie Catherine.

³ Sœur Marie-Agnès était maîtresse des converses en 1901.

⁴ Giraud, Sylvain-Marie (1830-1885).

de la vie de victime¹, destiné à éclairer mon âme avant de faire la consécration.

Malgré tout ce que mon confesseur² et notre bonne Mère Prieure pouvaient me dire pour me rassurer, je n'étais pas sans inquiétude sur mon avenir. J'avais embrassé la vie de sœur converse, et de tout cœur je voulais la vivre toute ma vie ; je m'étais adonnée aux humbles fonctions qu'elle comporte, j'étais en un mot dans la communauté pour me dévouer, me dépenser, dans le travail manuel³ ; en un mot, *j'étais venue pour servir et non pour être servie*⁴. Pour tout au monde, je n'aurai changé un *iota* de moi-même à ma vocation. Surtout si j'avais pu prévoir être en évidence, singulière ; j'avais horreur de la singularité.

Pauvres petits raisonnements humains ! ah ! que nos vues sont courtes, et que les pensées du Ciel sont parfois différentes des nôtres ! Je le vis bien pour moi dans les années qui suivirent ce nouvel appel de la grâce.

Je me préparai alors en lisant l'excellent livre du Révérend Père Giraud que je goûtais beaucoup et qui m'éclaira et me fit du bien. Trois mois se passèrent et la fête de l'Annonciation approchait⁵. Mon confesseur me dit qu'il fallait, ce jour-là, faire ma consécration ; ce que je fis après la sainte communion, l'acte même que le Révérend Père a écrit dans son livre, en spécifiant que c'était pour les congrégations que, pour un

¹ Sœur Marie de Nazareth déforme le titre qui est : *De l'Esprit et de la vie de sacrifice dans l'état religieux*.

² L'abbé Ferrère.

³ « Le travail des mains est une des principales observances des moniales converses ; il est la part de dévouement qu'elles doivent apporter à la communauté, en échange des bienfaits spirituels qu'elles en reçoivent » (Coutumier, p. 373).

⁴ Mt 20, 28.

⁵ 25.03.1902.

temps indéterminé, mon être tout entier allait être entre les mains divines, donnant ce qu'il pourrait pour la cause si chère au bon Dieu.

Trois mois se passèrent sans que rien fut changé dans ma vie habituelle de chacune de mes journées ; mais voici que le 29 juin¹, par une chaleur extraordinaire, je me trouvais à griller du café ou de l'orge, je ne me rappelle plus bien ce que c'était ; comme cela se comprend, j'avais *très chaud*, quand tout à coup, vers trois heures un quart de l'après-midi éclate un orage suivi d'un si épouvantable cyclone, comme je n'en avais jamais vu avant ni non plus depuis. Le vent était si violent et la pluie si forte que le grenier du chœur fut tout inondé, le vent poussant la pluie qui rebroussait par-dessous les ardoises. L'eau tombait en cascades dans tout le côté des greniers du côté de l'ouest. Cependant sœur Hyacinthe, procureuse², vint me chercher pour aller avec elle fermer la fenêtre du grenier de la procure. « J'ai peur d'aller seule, me dit-elle, venez avec moi ». Je retirai alors le moulin du grilloir et je la suivis. Mais arrivées à l'escalier, l'eau descendait à torrents comme si on avait répandu de pleins seaux en haut. On mit nos tabliers sur nos têtes puis le devoir étant là à tout prix, il fallait passer. Rien que pour cet instant, nous fûmes trempées des pieds à la tête, et au retour, ce fut la même chose. Heureusement l'ouragan s'apaisa vite et l'inondation qui arrivait à l'infirmerie s'arrêta. Quant à moi, je me remis à mon travail sans [me] changer, lequel d'ailleurs pressait, bien persuadée que le feu du grilloir suffirait à me sécher. Mais dès le soir, je me sentis prise de la gorge. Comme c'était un peu mon côté faible, je n'y fis pas attention. Le lendemain, je n'avais plus de voix et je souffrais. Me voilà prise pour cinq ans d'une laryngite granulée sans

¹ 1902.

² La procureuse prenait soin des biens matériels du monastère. C'est elle seule qui distribuait leur travail aux sœurs converses.

qu'aucun remède eût apporté d'amélioration sentie et pourtant Dieu sait si on m'en a fait de toutes sortes : eaux minérales, fumigations, douches d'eau glacée, etc. Je souffrais surtout la nuit et j'avais de la peine à respirer. Quand je n'en pouvais plus, je me levais à la fenêtre ouverte ; là je contemplais le ciel à mon aise. J'ai passé bien des parties de nuits comme cela. Enfin un jour on essaya une mouche de Milan¹ au creux de la gorge. Elle fit beaucoup d'effet et me soulagea momentanément, mais il fallait recommencer souvent.

Je n'avais pas de voix pour me faire comprendre et le moindre effort que je faisais pour parler me faisait souffrir. Durant tout ce temps, je ne pus me confesser que par écrit, ne pouvant me faire comprendre même tout bas. Enfin, j'étais isolée de ce monde ; je ne pouvais avoir d'entretien que du côté du Ciel, mais que de grâces intimes je recevais et comme ma vie intérieure s'en trouvait bien, de ce silence voulu de Dieu. Chaque semaine j'avais un moment déterminé par l'obéissance pour faire au pied de mon crucifix mon examen pour la confession et l'écrire. Oh ! qui comprendrait, ma bonne Mère, ces instants délicieux où, seule à seul avec son Dieu, l'âme se juge elle-même et s'accuse avec Lui d'abord.

Quand j'arrivais au confessionnal, c'était convenu : je frappais trois petits coups sur l'accoudoir, et je faisais le signe de la croix comme d'habitude ; puis après le *Confiteor*, le confesseur lisait ma confession que j'écoutais comme la sentence du souverain Juge, mais il arrivait aussi, souvent, qu'après avoir fait mes petits signaux, le confesseur me disait : « Mon enfant, je n'ai pas reçu votre billet de confession ; faites

¹ Vésicatoire de cantharides (coléoptères au contact vésicant). Ce topique de petite dimension produisait la vésication. On pouvait l'appliquer sur les muqueuses.

rentrer une autre sœur et allez le chercher ». Je le trouvais alors dans la poche de quelque portière, mais c'était mon lot.

Cependant mon état ne m'empêchait pas de travailler. Je vaquais à mes occupations comme d'habitude et j'assistais à tous nos offices, suivant mentalement le chœur et, tous les jours, je disais le rosaire. Mais quand Jésus veut qu'on souffre, Il sait s'y prendre pour nous immoler à chaque instant. Durant ces cinq ans où j'ai été sans voix, Il a permis que pour souffrir davantage, mes supérieures n'aient jamais compris ce qui aurait pu me soulager, car ç'aurait été un *très grand* soulagement pour moi si on m'avait mise dans un emploi silencieux, par exemple le lavoir, le jardin, mais non ; pour elles, ces emplois ne m'étaient pas bons, aussi tout le temps j'ai été tenue à la cuisine, seconde ou troisième, ou à l'infirmerie. Aussi du matin jusqu'au soir, il fallait faire des efforts inouïs pour tâcher de me faire comprendre, ou bien il fallait écrire : « Je ne comprends rien, écrivez ». Oh ! que cette parole m'a été dite bien des fois !...

Deuils et épreuves de santé

Une nouvelle épreuve bien douloureuse vint renforcer la mienne durant cette année 1902 : la maladie de mon cher père, qui débuta à la fin de juillet par une sorte de paralysie à la main, et qui alla en augmentant jusqu'au mois de décembre, où il fut pris vers le 15 d'une fièvre cérébrale. Auparavant cependant, et en pleine connaissance, il reçut tous les sacrements, fut revêtu à nouveau du scapulaire neuf du Mont Carmel¹ et de celui du Sacré-Cœur² ; puis aussitôt, il perdit connaissance et, pendant quinze jours encore, il eut le délire durant lequel il ne cessa d'appeler sa mère. Ne serait-ce pas sa Mère du Ciel qu'il appelait ainsi ? Sa mère de la terre, il ne l'avait pas connue. Il s'éteignit très doucement le 2 janvier 1903, à cinq heures du matin, le premier vendredi du mois. Toutes ces nouvelles, comme on le pense, m'arrivaient pour me briser le cœur ! Je sentais que ma seconde mère si bonne, allait se faire un chagrin que rien ne pourrait atténuer et j'en souffrais : je l'aimais tant. Mon père fut enterré le dimanche après les vêpres, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis, car il était très aimé. Et moi, ici, je priais et je pleurais aussi toutes les larmes de mes yeux et de mon cœur. Ce dimanche après les vêpres, je veux dire après la bénédiction, je me tenais près de la porte du préau³, regardant les massifs⁴ qui me paraissaient des tombes où je sentais mon bon père enseveli

¹ Le scapulaire marron des Carmes est le plus célèbre.

² Le scapulaire du Sacré-Cœur n'en est pas véritablement un. Il s'agit d'un seul morceau de tissu sur la poitrine.

³ La porte du cloître ouest, qui donne sur le préau, est presque en face de la porte du chapitre.

⁴ Dans le carré de terre entouré par les trois ailes du monastère, les sœurs avaient planté des arbres au moment de leur installation à Lourdes. Une sœur converse cultivait aussi des pommes de terre dans un coin. Et au milieu, une statue de la Vierge.

désormais pour toujours. Alors les larmes recommençaient. Je n'étais pas raisonnable, ma bonne Mère, je le sens bien. Tandis que j'étais là, abîmée dans mes pensées, notre Mère Maîtresse (Mère Marie Agnès, toujours) arriva. Elle me releva le voile et me dit : « C'est assez ; ce soir, vous allez venir à la récréation et vous nous raconterez un petit trait pour nous amuser ». Oh ! Je vous avoue, ma Mère, ce fut dur. Mon cœur était noyé dans les larmes et abreuvé d'angoisses. Il fallait que je prenne assez le dessus pour faire rire les autres. Cependant je me dis : « Mon père est peut-être en purgatoire. Je veux faire cet acte par amour pour Jésus, pour l'en délivrer. » A la récréation donc, la Mère fit faire silence et me permit de prendre un trait dans la vie de mon père. Je racontais donc l'histoire de la toupie, du sou volé au petit Jésus et restitué quarante-cinq ans après. J'avais un moment de mieux : tout bas, je me faisais comprendre.

Cependant, comme je le presentais bien, ma bonne seconde maman se fit un chagrin inouï après la mort de mon père ; elle restait seule dans sa petite maison, ne voulait pas aller avec ma sœur, car elle habitait à quatre kilomètres de l'église. Le bienfait appréciable d'être près de l'église, d'avoir ses offices le dimanche et même en semaine quelquefois sans trop de fatigue, lui fit préférer l'isolement, quoiqu'elle fût toujours bien entourée par de bons voisins. Néanmoins malgré tout, le chagrin prit le dessus ; elle tomba malade au mois de mai. Je lui écrivais de mon mieux de bonnes lettres pour la consoler, l'encourager, mais rien n'y fit. Il allait à nouveau falloir tremper mes lèvres à un nouveau calice : ma chère belle mère était bien atteinte à mort. Ce qui arriva en effet le 12 septembre 1903¹, en la fête du Très Saint Nom de Marie, après avoir reçu,

¹ La fête du Très Saint Nom de Marie était célébrée le 12 septembre, mais M^{me} Le Picard est morte le 10.09.1903 d'après le cahier de notes de sœur

elle aussi, tous les sacrements. Je pleurais encore, je vous assure ma bonne Mère, tant il est vrai que de tout quitter pour Dieu ne détruit en rien les liens de la nature. Au contraire, il semble que plus ces liens sont épurés par la grâce, plus ils sont sensibles quand ils sont brisés, du moins il en a été ainsi pour moi. Cependant, le jour où j'ai embrassé mes chers parents en quittant définitivement le monde pour me consacrer à Dieu dans ce monastère de Lourdes, c'était bien un adieu définitif : je ne devais plus les revoir que dans l'éternité.

Après avoir suivi mes chers parents dans la voie douloureuse et les avoir remis pour toujours entre les mains du bon Dieu, ce fut mon tour, à moi aussi, de souffrir une nouvelle épreuve physique. Les chagrins que je venais de traverser avaient achevé d'ébranler ma santé. Le 21 novembre, toujours de cette même année 1903, au soir, après avoir pris un petit potage et une pomme cuite pour ma petite collation du soir, je me sentis prise de malaises à l'estomac et tout de suite des vomissements commencèrent, ce qui fut de plus en plus fréquent. Le médecin déclara que j'avais une grosse dilatation, les aliments ne s'assimilaient plus ; et la faiblesse augmentant de plus en plus, en décembre je fus obligée de m'aliter. On commença même à m'apporter la sainte communion avec une toute petite parcelle d'hostie.

Malgré tous ces coups, mon âme, je le sentais, s'unissait de plus en plus à la sainte volonté de Dieu, dans une grande résignation. Sur mon lit, je pouvais encore travailler un peu ; je faisais du crochet et je réparais les fichus de laine, raccommodais les chaussons de travail. Enfin le 17 décembre, Monsieur l'aumônier trouva dans le nécrologe de *La Croix*, le

Marie de Nazareth. Le 02.08.1903, donc peu auparavant, c'est l'oncle Jacques Le Picard, frère de son père, qui était mort.

nom de Madame la Baronne de Gargan¹, ma marraine de prise d'habit et bienfaitrice de la communauté. Elle vint me le dire sur mon lit, notre Mère fondatrice ; ce fut un grand coup encore pour moi, car Madame de Gargan avait été bonne pour moi et si charitable pour la communauté. Nous n'étions pas préparées à ce nouveau deuil : nous apprenions la mort avant la maladie. Le bon Dieu qui savait que la pensée de la mort avait toujours beaucoup impressionné cette âme pourtant si pure, qui avait consacré toute sa vie à faire le bien, ne voulut point qu'elle envisageât les angoisses de sa fin ni son avenir éternel trop longtemps. Elle fut rappelée à Lui après quelques jours seulement de maladie. Je la pleurais, et je priais aussi en offrant mes petites souffrances pour son repos éternel. Elle me l'avait tant répété durant sa vie : « Lorsque vous apprendrez ma mort, dit-elle, ne me laissez pas trop longtemps *griller* en purgatoire ».

Malgré tous les soins que je recevais, et je crois que rien de ce qu'on croyait [pouvoir] me guérir ne fut épargné, le mal à l'estomac allait toujours en augmentant, lorsque le médecin (Monsieur Vergez) prescrivit un vésicatoire² grand, couvrant le creux de l'estomac, puis encore d'autres vésicatoires spéciaux qui devaient être appliqués sur la chair vive après que le premier eût été enlevé. Cette fois le remède fit de l'effet et me soulagea beaucoup, mais les vésicatoires d'Albesperge — je

¹ Décédée le 17.12.1903.

² Le vésicatoire est une ventouse avec incorporation d'une substance active ; à l'époque, la plus souvent employée était l'huile d'eucalyptus. Le principe en était de créer une scarification, c'est-à-dire des lésions superficielles de la peau pour attirer le sang au niveau de la région atteinte et en même temps, créer une désinfection par une substance active (la plupart du temps camphre ou eucalyptus). Il semblerait que sœur Marie de Nazareth n'a pas pu supporter des scarifications trop fortes, soit par des lésions cutanées trop irritantes, soit par des antiseptiques trop forts, mais qui avaient grande renommée à cette époque.

crois que c'est le nom — qu'on m'appliquait ensuite sur la plaie, étaient si douloureux que je me sentais évanouir à chaque fois¹. On fut obligé de cesser. Mais quand aux premiers, on continua plusieurs années, tous les trois ou quatre mois, si bien que j'en ai eu vingt-neuf à l'estomac et onze mouches de Milan à la gorge : quarante en tout, cela m'affaiblissait, mais dès que les gonfles étaient percées, je pouvais manger de tout pendant un certain temps et aussi je reprenais mes emplois dès le lendemain et ainsi ma vie pendant cinq à six ans, jusqu'à ce que la Providence eut fait trouver un autre remède qui me soulagea également sans avoir plus besoin de recourir aux vésicatoires.

Je vous parle trop longuement de mes misères pour mieux vous montrer comment Jésus s'y est pris pour me faire expier mes fautes tout d'abord, puis pour réparer, autant que le comportait ma faiblesse, les injures qu'Il recevait dans ce temps de persécutions qui sévissait alors contre presque toutes les congrégations religieuses.

Dans ce temps-là, j'appris un jour à mes dépens qu'il ne fallait jamais juger une sœur que l'on voyait avoir une dispense au réfectoire, car il arrive qu'on se trompe grandement. Pour moi du moins, il en fut ainsi. Voici le petit fait.

Je n'ai jamais voulu ni en santé, ni en maladie, que l'on me donnât du pain choisi, car j'aime l'un et l'autre, cela ne me fait rien : croûte ou mie, frais ou rassis, cela ne m'incommode nullement. Pourtant, en ce temps dont je viens de parler, sœur Marie Gertrude, réfectorière très attentionnée et très bonne, voyant que je rendais si souvent le peu que je pouvais prendre, à mes repas, pensa qu'un croûton serait plus léger et elle se mit

¹ Sœur Marie de Nazareth a ajouté en haut de la page qui commence ici : « Je vous remercie, ô mon Dieu, plus pour les souffrances que pour toutes les joies de ma vie ».

à m'en donner un à chacun de mes repas. Sans doute, dans ce temps-là, j'avais de bonnes dents et cela n'était pas une affaire de croquer un peu de croûte. Mais j'avais aussi mal à la gorge et pleine de granulations ; cela me faisait bien mal d'avaler ces croûtes dures, moi qui n'aurais eu besoin que des purées ou des bouillies douces, faciles à avaler ; cependant, je me disais à moi-même : je ne fais guère pénitence, il faut que j'accepte du moins celles que Jésus m'envoie sans que je les cherche ; ce croûton me mortifie, mais je ne l'ai pas demandé ni désiré ; allons donc de l'avant.

Cela dura bien deux ans, si je ne me trompe ; cependant un jour, n'y tenant plus, mais sans aucune réflexion d'avance, je rentrai au réfectoire un matin avec une pile d'assiettes dans les bras. Je vis sœur Marie Gertrude qui coupait le pain de la communauté au bout de la table où elle avait l'habitude ; je vis donc un joli croûton jaune mis à part. Alors je lève les yeux au ciel, et je m'écrie du plus intime de mon âme : « Seigneur, délivrez-moi de ce croûton... » Au même instant, à la même seconde, le croûton tomba dans le seau des eaux qui avaient servi au déjeuner et qu'elle avait oublié de mettre à sa place. Comme on le pense bien, j'eus un soupir de satisfaction qu'elle remarqua et elle me dit : « Pourquoi riez-vous ? Ce croûton, c'était le vôtre. Eh bien, puisque c'est ainsi, vous n'en aurez pas aujourd'hui. » Je profitais alors de lui dire en la remerciant de sa charitable attention, que le premier morceau de pain qui lui tomberait sous la main m'irait à merveille, et ainsi finit pour moi cette petite épreuve permise par le Ciel.

Protection céleste sur le monastère

Cependant, malgré les prières et les pénitences de toutes les âmes qui comprenaient alors la situation de la sainte Eglise, la persécution religieuse suivait son cours funeste avec la plus grande intensité. Tous les jours on apprenait par des personnes qui lisaient les journaux, que telle ou telle congrégation avait été chassée avec la dernière brutalité ; aussi dans la prière, mais aussi dans la confiance, nous attendions notre tour. Chacune avait son costume séculier prêt, aussi son gîte charitable momentanément assuré, car nous étions trop pauvres pour pouvoir passer à l'étranger comme beaucoup d'autres. Notre vénérée Mère fondatrice¹ ne cessait d'exciter à la confiance envers la sainte Vierge ; elle nous disait de l'invoquer surtout pendant la procession du *Salve*, au moment où nous nous agenouillions toutes à *Eia ergo*. A ce moment, d'après bien des révélations de la sainte Vierge à des saints de notre Ordre, cette bonne Mère se prosternait aux pieds de son divin Fils pour obtenir miséricorde pour le monde. Un soir donc, pendant cette procession, je sentis mon âme envahie par un plus grand recueillement et au moment où nous étions prosternées, il me semblait que la sainte Vierge planait au-dessus de nous dans le chœur, étendant la main droite pour bénir la communauté. Alors à ce même moment, j'entendis clairement ces paroles au fond de mon âme : « J'ai apposé mon sceau, je l'ai marqué d'un signe de prédestination ! L'ennemi viendra jusqu'à ses portes mais *il n'entrera pas*. » Ceci, bien entendu, s'adressait au monastère. J'étais émue au-delà de ce que je puis dire, et malgré tout mon attrait personnel de garder soigneusement cachées ces sortes de communications, le lendemain matin

¹ Sœur Marie-Catherine.

pourtant, je fus voir notre Révérende Mère, alors Mère Catherine, et je lui dis ce qui m'était arrivé, sachant bien que quand on est malheureux on s'accroche à toutes les espérances. Dès ce moment, dans l'intime de mon âme, j'avais la conviction que nous ne serions pas chassées, mais comme les événements dénotaient le contraire, on n'était pas tenu à me croire et en effet, quelques jours après, un soir au moment des Complies¹, arriva ici le Très Révérend Père Abbadie², supérieur des Pères de Bétharram, très grand ami de la communauté, conseiller très respecté et très écouté de nos Mères alors, et en particulier de notre vénérée Mère fondatrice. Il venait prévenir que notre sort était désormais fixé, nous étions inscrites au journal officiel sur la liste des communautés que l'on allait expulser *très prochainement* et charitablement, il venait les avertir de se tenir prêtes et de viser aux dernières mesures. Nos pauvres Mères trafiquèrent une partie de la nuit et malgré leurs précautions, on entendait un petit bruit qui donnait assez à entendre que quelque chose de nouveau et de grave se préparait. En effet, le lendemain matin, on fit partir tout le bétail au Bon Pasteur³, lequel n'était pas encore visé : les vaches, l'ânesse et le cheval. Les vaches et l'ânesse profitèrent de leur charitable hospitalité, nous dit-on, mais le cheval ne voulut rien manger de tout le jour, il ne fit que hennir. Le soir donc, on ramena tout le troupeau à son étable. Il ne sera désormais plus nécessaire de les déplacer. Toutefois on continua dans l'intérieur du monastère à prendre les dernières

¹ En 1903.

² Jean-Augustin Abbadie a été directeur de l'école de Bétharram de 1884 à 1903 — date de l'expulsion des religieux.

³ Les sœurs du Bon Pasteur d'Angers ont acheté à M. Ladagnous le 15.10.1898, la caserne située au nord de la route de Pontacq, ainsi que les terres comprises entre la route de Pontacq et les terres du monastère des Dominicaines.

mesures ; on vida la chapelle mettant tout en lieu sûr, et chacune de se préparer en particulier.

Madame la Baronne de Gargan écrivit à nos Mères que je devais aller en Bretagne, près de ma vieille mère, qu'elle veillerait à ce que j'aie ce qu'il fallait pour notre entretien. Combien il m'était dur de m'éloigner de Lourdes, de mon cher couvent. Plutôt que de perdre pour longtemps ma vie religieuse, j'avais la pensée de demander à mes supérieurs de m'envoyer au Brésil¹. Vraiment je ne doutais de rien alors, ni peut-être aussi pas assez de moi-même. Cependant ce temps de précautions et d'angoisses allait bientôt finir. Oui, Marie avait bien apposé son sceau sur notre monastère bien-aimé. L'ennemi allait venir en effet jusqu'à ses portes mais il n'entrerait pas. Quinze jours après que cette parole intime fut dite, nos chères voisines, les sœurs de l'Assomption, quittaient Lourdes pour aller en exil². Quant à nous, nous fûmes quitte pour de bien douloureux moments d'inquiétude.

Quant à moi, mon état de santé était toujours le même. La gorge pleine de petits boutons, n'ayant toujours pas de voix, seulement par moments j'arrivais à me faire comprendre tout bas ; il y avait des moments de mieux. Un jour, Mgr Schoepfer³ entra au monastère et voulut monter à l'infirmerie pour voir les malades et en particulier la Mère Prieure (Mère Marie Catherine) qui y était alors. Il me rencontra dans le dortoir de l'infirmerie. Un peu surprise, je me mis à genoux pour recevoir sa bénédiction. Mais comme je ne pouvais pas répondre aux questions très paternelles qu'il me posait, une de nos Mères lui

¹ Sœur Marie de Nazareth considérait comme son apostolat, la prière pour le Brésil, où les Dominicains de la Province de Toulouse avait une mission.

² On peut donc dater la vision de sœur Marie de Nazareth de la mi-juillet 1903.

³ Mgr François-Xavier Schoepfer arriva à Tarbes comme évêque le 19 mars 1900.

dit : « Monseigneur, cette petite sœur ne peut pas parler ». Alors il me bénit en disant : « Ah ! mon enfant, heureusement que le bon Dieu vous entend ».

Oui, Il m'entendait, le bon Dieu, et bien que je ne demandais rien, Il allait bientôt mettre fin à l'épreuve en me rendant la voix que je croyais perdue pour toujours.

La guérison

En effet, vers la fin de l'année 1905, je me sentis poussée à demander ma guérison de la gorge, si toutefois c'était la volonté du bon Dieu. Je faisais donc une neuvaine pour me préparer à la fête de l'Immaculée Conception. Or pendant cette neuvaine, une nuit, je fis un rêve. Je vis venir à moi dans toute sa splendeur et la majesté pontificale, le souverain Pontife Pie IX¹. Etonnée, je le regardais ravie, lorsqu'il me dit : « La sainte Vierge m'envoie pour vous guérir, car vous l'invoquez sous ce titre qui lui est si cher (Immaculée Conception). A cause de cela, cette bonne Mère a une particulière tendresse pour son serviteur que vous voyez, car j'ai défini dans la sainte Eglise ce dogme si cher à son Cœur² ».

J'éprouvais à mon réveil une grande joie, vous le pensez bien ma bonne Mère, mais je ne m'arrêtais nullement à ce qui venait de se passer. Je me disais : « Ce n'est qu'un rêve, il s'évanouira comme tant d'autres ; donc il ne faut pas que je fasse fonds de cela ». Cependant, à partir de ce moment, j'allai de mieux en mieux. Je ne fus pas guérie subitement, mais progressivement.

Mais bien guérie, car à part une angine prise une nuit en 1911, en veillant dans les derniers jours de sa vie notre jeune sœur Marie Thomas de l'Eucharistie, jamais depuis, je n'ai souffert de la gorge. Quelques semaines après que j'eus recouvré la voix, je pouvais à mon tour faire la lecture au réfectoire comme les autres.

¹ Pie IX a été pape du 16.06.1846 au 07.02.1878. Il a été béatifié par Jean-Paul II le 03.09.2000.

² 08.12.1854.

Cependant la maladie d'estomac continuait et l'application de vésicatoires aussi, mais on allait enfin trouver un nouveau remède : la médecine noire¹ comme nous l'appelions, qui allait les remplacer. Cette médecine, donnant des vomissements abondants d'eau mélangée de sang parfois, dégageait complètement cet organe pour trois mois au moins, mais il fallait recommencer au bout de ce temps. N'importe, ceci était préférable, car je ne m'arrêtais qu'un jour.

Cependant Jésus qui me soulageait d'un côté me conservait et même augmentait la souffrance de l'autre, et bien douloureuse. Donc guérie de la gorge et bien soulagée de l'estomac, je commençais dès lors à souffrir de la faim et ceci, ma bonne Mère, je puis vous le dire, *c'est atroce*. Je vous l'assure, cette phrase n'est pas exagérée, mais elle ne peut être comprise que des âmes religieuses qui ont traversé ce douloureux chemin de croix — je ne parle pas des personnes du monde qui peuvent en général prendre ce qui leur est nécessaire au moment du besoin, ou choisir leurs aliments d'une manière générale du moins, mais des religieux ou religieuses soumis à une règle, à une vie commune.

Ici, le jeûne ou le non jeûne n'y est pour rien. Je puis jeûner quand on me le permet du 14 septembre à Pâque, sans plus souffrir qu'en temps de non jeûne. C'est par *moments surtout*, on éprouve des besoins d'une chose, et arrivée au réfectoire à l'heure des repas, on dormirait devant la portion² ; on éprouve le besoin de changer les aliments. J'éprouvais cela, ma bonne Mère, et mon estomac se révoltait devant quelque chose qui ne lui allait pas et cela suffisait pour augmenter les crises. Cependant *jamais* je n'éprouvais le besoin de choses

¹ La médecine noire se compose de casse et de séné. On s'en servait pour les ventres paresseux. La cannelle avait été acclimatée aux Antilles.

² Les portions individuelles étaient préparées à la cuisine.

recherchées, ou rien en dehors de la nourriture courante et très pauvre de la communauté, ou du moins c'était quelque chose que personne ne voulait. Heureusement que dans la croix, Jésus met aussi le remède. Il permet d'une manière générale que je ne me lasse jamais de la soupe, voilà pourquoi je tiens toujours, car quand rien ne va, la soupe me suffit pour mes repas, avec quelquefois un peu de pain, ceci cependant est exception car d'une manière générale, je puis prendre les légumes servis à tout le monde. Voilà plus de trente-cinq ans que cela dure et les crises de faims continuent toujours, non pas tous les jours mais à certains jours. Ah ! dans ces moments pénibles, pour tromper un peu la nature, je prie et je dis à Jésus : « Oh non, mon Jésus, *c'est de vous* que j'ai faim, *c'est Vous* que mon âme désire, Vous qui serez un jour mon unique rassasiement dans le Ciel. Faites que votre amour soit mon aliment préféré sur la terre. Ô Jésus, oui, oui, c'est bien de *Vous* que j'ai faim. »... .. Je puis vous le dire, ma bonne Mère, si un jour Jésus me donne une place par miséricorde dans le Ciel, s'il me permet, ainsi que la bonne Mère du Prompt-Secours, d'avoir un peu d'accès auprès de leurs Cœurs si bons, oh ! alors je me pencherai doucement vers tous les monastères du monde, recherchant du regard s'il y a quelqu'âme dans la même épreuve et, je vous l'assure ma bonne Mère, j'intercèderai pour elle, disant à Jésus : « Vite, vite, votre petite épouse défaille ; vite, vite, à son secours. »

J'ai bien prié pour que le bon Dieu me changeât ma croix, non pas que je la trouvasse trop lourde, mais parce que je craignais d'être infidèle. Le jour de la béatification de sainte Jeanne d'Arc¹, à midi, au moment où toutes les cloches de France annonçaient que la sainte de la Patrie avait franchi le premier échelon de la gloire dans la sainte Eglise, j'étais agenouillée à ses pieds, la suppliant de m'obtenir du Ciel la

¹ 18 avril 1909, béatification de Jeanne d'Arc par le pape Pie X.

guérison de ce mal étrange. Au jour de sa canonisation¹, à la même minute, j'y étais encore, mais la chère sainte m'a bien fait sentir, sans paroles, que c'était la Volonté du bon Dieu qu'il en fût ainsi et rien ne fut changé dans mon état.

Ce n'est pas cependant que mes supérieures n'aient fait ce qu'elles aient pu, m'accordant, même m'obligeant à prendre quelque chose dans les moments où les crises étaient plus fortes, même les jours de jeûne, car il fallait si peu ordinairement, quelques gouttes de boisson, un rien parfois ; mais je n'ai jamais rien pris qu'avec regret et par obéissance craignant toujours que le démon de la gourmandise n'excitât ainsi la faim pour me faire tomber dans des fautes que je regrettais toujours amèrement.

¹ Jeanne d'Arc a été canonisée par Benoît XV le 20 mai 1920.

Un rêve bénéfique

A l'heure où je suis de mes souvenirs, ma bonne Mère, rien de particulier n'est à signaler. Mes journées se succédaient, à peu près toutes les mêmes, mes emplois aussi. Je fus chargée, vous le savez, et cela pendant trente-cinq ans, des arbres fruitiers de la propriété, et particulièrement des cerisiers. Et au temps de la récolte, il fallait bien, pendant près de deux mois, se dévouer à la cueillette. C'était une ressource pour la communauté et un bienfait pour la santé des sœurs ; et comme j'étais bien agile, j'y allais volontiers, cependant pas toujours naturellement, car c'était pénible aussi ; mais, selon mon habitude, lorsqu'il y avait des efforts plus particuliers à faire, je forçais du côté du surnaturel. Les intentions ne me manquaient pas ; mais le matin était spécialement réservé pour la préparation à la sainte communion. Chacun de ces petits fruits était cueilli comme un acte d'amour pour me préparer à recevoir le bon Dieu qui allait venir habiter mon âme dans quelques instants. J'avais aussi beaucoup d'autres intentions actuelles. Je n'ai jamais fait de grandes choses ; il fallait que je cherche dans les petites des occasions de mériter pour les âmes.

Bientôt la petite voie d'enfance spirituelle va nous être montrée par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus¹. J'aurais aimé marcher, moi aussi, dans cette voie, mais bientôt je ne marcherai plus que dans les ténèbres d'un affreux tunnel. Oh ! Jésus ne m'a jamais fait marcher dans la voie des caresses, comme certains saints à leurs heures. Il a été bon, Il s'est plu *souvent, très souvent* même, à répondre à mes pensées intimes,

¹ La béatification de Thérèse est proche. Elle avait écrit : « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes » (THERESE DE LISIEUX, *Derniers Entretiens*, 17 juillet 1897).

à mes désirs, à me faire aussi de temps en temps des surprises agréables que je sentais venir de Lui. Il a prévenu mes besoins pour me soulager, alors que malgré tout, je voulais aller de l'avant quand même. Il arrivait à l'improviste sans que j'avais rien demandé, me faire donner ce qu'il me fallait, comme cela arrivait aussi à la petite Thérèse, sans vouloir en rien me comparer à elle, mais combien aussi j'étais émue de m'être sentie comprise, car il n'y a pas de bonheur comparable à celui de sentir le Ciel un instant plus près de nous. Je demandais donc souvent à la petite Thérèse de m'obtenir de marcher, du moins de loin, dans sa petite voie, de devenir un enfant pour Notre-Seigneur. Mais hélas, j'étais si loin de cette vertu que je remarquais en elle à chaque page de sa vie.

Enfin, vint le jour où elle allait être placée sur les autels. Le jour de sa béatification arriva¹. Oh ! ce jour-là, je me promettais de la prier de toute mon âme, afin qu'elle m'obtînt cette grâce malgré mon indignité et ma misère. A supposer que j'aurais été exaucée, j'aurais été incapable par moi-même de savoir si oui ou non je marchais dans la voie d'enfance spirituelle. Ce jour-là donc se leva pour moi aussi radieux : on croit souvent obtenir ce qu'on désire. Je m'en vais à l'oraison avec toute la communauté et aussitôt le point d'oraison lu, je me recueille profondément et *je m'endors plus profondément encore*, et jusqu'au signal de la fin, je dors du sommeil le plus paisible. Lorsque la petite clochette sonne la fin, je me réveille tout étonnée ; alors la réflexion de sainte Thérèse se présente tout de suite à mon esprit : « Le petit enfant est aussi agréable à sa mère lorsqu'il dort dans son berceau que lorsqu'il reçoit ses caresses sur ses genoux². » Hé bien, me dis-je, si c'est ça la

¹ Thérèse a été proclamée bienheureuse par Pie XI le 29 avril 1923.

² Il semble qu'il y ait assemblage de deux textes de Thérèse : « Je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés » (A 75 v) ; « [...] comme si toutes ces promesses ne

voie d'enfance spirituelle, c'est bien agréable. Mais je comprenais très bien que c'était une douce allégorie de sainte Thérèse, mais qu'en réalité la voie d'enfance ne consiste pas à s'endormir ainsi à tous les tournants du chemin ; ce n'est pas du moins ce qu'elle nous enseigne dans sa conduite, dans toute sa vie. Mais elle aimait Jésus et elle ne se troublait pas quand il lui arrivait de faiblir un peu. Puisque j'en suis, ma bonne Mère, à la question du sommeil, je vous dirai que jamais avant ce jour-là, je n'avais dormi à l'oraison et jamais plus cela ne m'est arrivé depuis. J'ai quelquefois des moments de luttes, mais jamais je ne me suis laissée aller entièrement.

Pour les matines la nuit, il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai eu des moments de luttes et aussi, hélas, de surprise. Vous m'avez dit, ma Mère, de vous raconter comment Jésus s'y est pris pour m'en corriger. Eh bien, voici.

C'était le jour de la Toussaint 1920. Cette nuit-là, je me levai avec beaucoup de lâcheté et de paresse et je mettais cela sur le compte de la fatigue. Pourtant, comme c'était une fête du Ciel par excellence, j'avais comme tout le monde l'esprit tout préoccupé des choses d'en-haut, je me traînai donc au chœur ; et je commençai l'office. Mais je m'arrêtais assez souvent, me disant à moi-même : « Oh ! mon Dieu, que je suis fatiguée ». Puis le sommeil commença à me tourmenter. Je luttais de toutes mes forces, mais sans grand résultat. Or je me dis : « Je vais partir à Laudes, je suis trop fatiguée. Je vais baiser le scapulaire¹ et notre Mère comprendra. Oh ! oui, pour sûr, je partirai à Laudes ». Et ainsi tout le temps des Matines chantées,

suffisaient pas, le même prophète (Isaïe) dont le regard inspiré plongeait dans les profondeurs éternelles s'écrie au nom du Seigneur : comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous caresserai sur mes genoux » (LT 196 à Sœur Marie du Sacré-Cœur).

¹ Une « humiliation publique » suivait immédiatement une faute commise dans le chant ou la lecture. En France, elle consistait à baiser le scapulaire.

lesquelles vous savez, ma bonne Mère, sont longues cette nuit-là¹.

J'arrivais donc au troisième nocturne², dormant à moitié, luttant, et en voyant arriver enfin bientôt l'heure du départ. On entonne le second psaume du troisième nocturne (*Eructavit cor meum*³) qui est très long. Or c'était notre côté de s'asseoir : le chœur droit⁴. Je m'assieds donc et je m'endors pour tout de bon. Or pendant ce sommeil, je vis toutes les sœurs qui étaient à Matines portant des couronnes d'or magnifiques, et qui jetaient un si vif éclat que plus une lampe n'était nécessaire au chœur : c'était la clarté des diadèmes qui éclairait les livres. Or tout à coup je vis paraître, en face de la porte de la sacristie, Jésus portant une robe blanche retenue à la taille par un cordon également blanc. Il paraissait heureux, souriant. Il se mit à faire le tour du chœur, bénissant toutes les sœurs, lesquelles ne faisaient pas attention à Lui, chacune suivait attentivement sur son livre et chantait de tout son cœur. Je contemplais ce spectacle, ravie, en voyant ces belles couronnes sur le front de chacune de mes sœurs. Je touchais aussi mon front, car je sentais bien que j'avais aussi quelque chose. Hélas ! je n'avais qu'un tout petit cercle comme on en met parfois aux anges de la crèche. Etonnée, je me dis : « Quand Jésus passera ici, je vais lui demander ». Et je suivais ce bon Maître, des yeux endormis, qui faisait lentement le tour du chœur. Lorsqu'il fut près de moi, je me levai donc et tout près de son oreille divine,

¹ Pour la Toussaint les sœurs chantaient tout l'office des Matines.

² La Toussaint étant une fête « *totum duplex* », il y avait trois nocturnes aux Matines. Chacun était composé de trois psaumes et d'une lecture coupée en trois leçons, chacune étant suivie d'un répons.

³ Premiers mots du Psaume 44 qui était chanté pour les Matines de la Toussaint ; c'était le deuxième psaume du troisième nocturne, donc proche de la fin de l'office.

⁴ Pendant la psalmodie, un chœur chantait le psaume assis et l'autre le chantait debout ; et vice versa pour le psaume suivant.

je me penchai et je lui dis tout bas : « Mais pourquoi donc, mon Jésus, les couronnes de mes sœurs sont-elles si belles tandis que moi, je n'ai que ce petit liseré étroit et sans ornement ? » — « Oh ! me dit-il, c'est que les sœurs, elles, ont la couronne des Matines, tandis que toi qui veux partir à Laudes¹, hé bien, tu as ce que tu as mérité ; tu n'auras rien de plus. Tu peux t'en aller ». Et en me disant cela, avec sa main gauche, Il me montrait la porte pour sortir.

Au même instant, le chœur entonna le *Gloria Patri*². Je me réveillai pour faire l'inclination³ avec tout le monde. Hélas ! Jésus était parti. Plus de couronnes d'or sur les fronts, mais avec Jésus, le sommeil était parti aussi et *pour toujours l'envie de m'en aller à Laudes*. Jamais depuis ce jour-là, je n'ai eu envie de dormir à Matines ni non plus envie de quitter avant la fin.

Le bon Dieu sait ce que j'ai souffert quand on m'a dispensée de cet office si beau où l'on prie si bien. Alors que les méchants profitent de ces heures de ténèbres pour faire le mal, offenser le bon Dieu, nos âmes sont à Lui plus spontanément. Il semble qu'Il nous écoute avec plus d'attention et de bonté. A cette heure-là, les chrétiens, les bons chrétiens, se reposent ; il n'y a presque que les religieux et religieuses des grands Ordres monastiques qui font monter vers le Ciel la louange divine, qui plaît tant à Notre-Seigneur. Si vous aviez vu comme moi, ma bonne Mère, avec quelle infinie satisfaction, avec quel sourire ineffable Jésus regardait l'ensemble de la communauté, tourné à demi vers la stalle priorale⁴ et embrassant du regard tout le

¹ Les Laudes étaient célébrées après les Matines, donc la nuit.

² Premiers mots de la doxologie qui termine tous les psaumes : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ».

³ Au *Gloria Patri*, les sœurs font l'inclination dite moyenne.

⁴ La stalle appelée priorale était réservée à la prieure qui, seule, pouvait s'y asseoir.

chœur, *ah ! les sœurs, dit-il, ont la couronne des Matines !...*
Hélas, mon Dieu, c'était un rêve. Il ne devait durer qu'un instant ; mais pour moi, je vivrais, je crois, jusqu'à la fin du monde, je ne pourrais plus l'oublier.

Merci de m'avoir donné ce secours, même par ce moyen imaginaire, pour me délivrer du sommeil pendant un exercice que j'aime tant. Gardez-moi cette grâce, ô mon Jésus, jusqu'à la fin de ma vie.

La guerre de 1914-1918

Au moment où j'en suis de ma narration, on était en pleine guerre, où tout le monde souffrait tant, même ceux qui n'avaient personne ; et ils étaient rares, ceux-là, car de près ou de loin, on avait quelqu'un. Moi aussi je ne tardai pas à voir partir mon jeune neveu, âgé seulement de dix-sept ans¹. Exposé comme tous les autres aux pires dangers, il a été protégé visiblement. Un jour qu'il allait être envoyé dans une mission très périlleuse, il m'écrivait ce mot avant son départ : « Je pars heureux et content, ma chère tante, je n'ai pas peur, *je viens de communier*. » Oh ! que cette parole me consola ! oui, on est sans peur quand on est sans reproche ; et quand on vient de recevoir la divine eucharistie, on a l'âme en paix. Il fut ensuite décoré de la croix de guerre, puis il alla en permission. Il sera jusqu'au bout en grand danger. Il sera gravement blessé à la hanche, puis soigné et gâté par des religieuses. Tout cela montrait visiblement que la sainte Vierge, à laquelle je l'avais confié, s'occupait de lui.

Tous les militaires que les familles nous recommandaient, à moi personnellement ceux qui m'étaient recommandés, je les confiais tout de suite à la sainte Vierge, le doux refuge de tous ceux qui souffrent et j'envoyais leurs noms à la Grotte. Un seul a été martyr de son devoir pour la France : il est mort en héros et en chrétien². Tous les autres ont été sauvés³. Il y en a qui l'ont été par un vrai miracle et qui ont gardé depuis une très

¹ Jean-Yves.

² Noël-Bertrand Ferrère. Il s'agissait probablement d'un petit-neveu de l'abbé Ferrère.

³ Son filleul, Yves Marie Joseph, est mort aussi à la guerre après être venu la voir quand il était à Pau.

grande reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes. Les uns sont venus de très loin à pied la remercier à sa Grotte bénie.

Si cependant au front cela allait bien, à l'arrière il fallait des victimes. Ma chère sœur Eugénie¹ allait payer par des souffrances inouïes physiques et morales et par sa vie enfin, la protection que le Ciel octroyait à son petit soldat. Elle tomba gravement malade, souffrant des maux de tête affreux dont on ne connut pas tout de suite l'origine, car elle pouvait encore s'alimenter ; et cela jusqu'au jour de sa mort. On connut trop tard qu'elle avait une tumeur au cerveau. Pauvre chère sœur ! Les détails navrants qui m'arrivaient très souvent, me brisaient le cœur. Je voyais trois orphelins² sur le point d'être bientôt seuls, car mon beau-frère, brisé lui aussi par le chagrin, la fatigue occasionnée par cette longue maladie, n'était pas fort non plus. Enfin, il n'y avait que du côté du Ciel que le secours pouvait venir, mais le Ciel alors était pour ainsi dire fermé pour moi. Alors, dans les ténèbres, Jésus semblait ne plus m'entendre ; je priais, je suppliais Jésus de laisser cette mère tant aimée à ses enfants³ qui en avaient encore un si grand besoin, mais ce bon Maître avait décidé que nous devions tous boire jusqu'à la lie ce nouveau calice. Après avoir reçu les derniers sacrements longtemps même avant qu'elle ne fût à l'extrémité, elle s'éteignait doucement le 3 janvier 1916, à l'âge de quarante-et-un ans.

¹ Eugénie Salvain.

² Yves-Marie Salvain, Cécile qui est venue voir sa tante à Lourdes et Alexis qui est mort à la guerre le 08.08.1940.

³ On lit dans le cahier de notes de sœur Marie de Nazareth : « 1915. Notre-Dame de Lourdes. Cette bonne Mère est venue pour m'aider à porter une des plus lourdes croix de ma vie. Elle m'a aidée durant toute cette année, elle m'a donné la force, et trois jours après l'année achevée, elle conduisait ma chère sœur au Ciel. *Fiat* toujours ! Mon unique sœur, ma chère Eugénie, nous a quittés, laissant trois orphelins. » En 1923, c'est le mari d'Eugénie qui meurt, laissant deux orphelins : l'aîné a déjà quitté le toit paternel.

Maintenant, ce sera la sainte Vierge qui sera la vraie Mère de ma nièce et de mes deux neveux. Elle les fera passer par bien des épreuves, mais Elle les conduira toujours dans le bon chemin du devoir de la vertu, et enfin leur fera contracter à chacun un excellent mariage béni par des enfants bien gentils tous, à chacun de leurs foyers¹. Oh ! que j'ai remercié cette bonne Mère de cette protection si visible dont Elle n'a cessé d'entourer ma famille. Dans chaque foyer son image est à l'honneur comme d'ailleurs dans tous les foyers chrétiens de notre catholique Bretagne. Elle en est la Reine et la Souveraine. Oh ! Marie, le désir que j'ose exprimer ici devant Vous, c'est que vous restiez toujours pour les générations qui vont suivre encore la Mère bien-aimée et la protectrice et que sous votre égide tutélaire, chacun des membres qui composeront ma famille ne s'écarte jamais du devoir et soient tous sauvés.

La guerre terminée, ma bonne Mère, par la victoire de notre bien-aimée Patrie², il ne nous restait plus qu'à terminer dans l'action de grâce notre chère vie religieuse dominicaine. Pour moi, les jours se succédaient à peu près toujours pareils. Mon âme, toujours dans l'obscurité, continuait malgré tout sa vie ordinaire, jusqu'à la mort de notre si regrettée sœur Marie de la Visitation, où alors notre Mère Prieure³ me confia l'emploi des

¹ Yves-Marie a eu deux fils : Alexis et Roger ; Cécile un fils et une fille : Yves et Eugénie ; Alexis, un fils : Jean. Une photo envoyée en 1937 met le nom de tous ces enfants. Il y avait encore Eugène dont en est question dans plusieurs lettres de Cécile. Il était probablement un fils d'Yves-Marie. Sur une photo envoyée en 1937, Cécile a écrit le nom de tous ces enfants.

² L'Armistice a été signé le 11 novembre 1918 à Rethondes.

³ Mère Marie de la Trinité Chrétien est née le 03.07.1893 à Fontaine-Lavaganne (Oise). Elle fut la première novice à émettre des vœux

chaussures¹ de la communauté que notre chère défunte avait depuis des années déjà. Oh ! ce fut pour moi un vrai sacrifice que de rester ainsi assise toute la journée, penchée sur un travail que je ne savais pas faire et que la mort subite de notre chère sœur, survenue à un moment où personne ne s'y attendait, n'avait pas non plus permis à personne de s'y préparer. Aussi, c'est bien par amour pour Jésus et avec son secours de tous les instants et celui de la sainte Vierge que j'acceptai ce qui était pour moi la sainte Volonté de Dieu.

temporaires, le 30.10.1918. Profession perpétuelle en 1921. Prieure du 12.11.1929 au 12.11.1935. Décès le 31.12.1981.

¹ Les souliers étaient confectionnés au monastère par la sœur cordonnière. Ils étaient en bonne étoffe noire, avec semelle de corde et lacets. Sœur Marie de Nazareth garda cet emploi, auquel s'ajouta celui de portière, jusqu'à la fin de sa vie.

Notre-Dame du Prompt-Secours

Mais voici bientôt que va s'ouvrir pour mon âme un nouvel horizon bien doux, bien consolant, s'il en fût, celui-ci. Je veux vous parler, ma bonne Mère, non sans une indicible émotion, de l'histoire de notre belle statue de Notre-Dame de Lourdes, que j'ai osé appeler Mère du Prompt-Secours. Voici donc... C'était en l'été de 1934¹, pendant les travaux importants de consolidation que nos Mères ont dû faire faire à tous les bâtiments du monastère. Alors vous étiez encore maîtresse des novices². Un jour, notre architecte, Monsieur Larrieu dit à nos Mères qu'il avait dans son grenier une Vierge de Lourdes, recueillie dans un cabaret, sans doute pendant des travaux qu'il y faisait — dans un cabaret de Lourdes. Elle gisait dans un coin, abandonnée et il la leur offrit. Ce qu'elles acceptèrent de grand cœur. Il l'apporta donc un après-midi au monastère dans son auto. Je me trouvais à travailler selon mon habitude près de la petite maison Saint-Dominique³ lorsqu'elle arriva. Comme il n'y avait personne pour aider à la décharger à ce moment-là, elle resta toute l'après-midi couchée dans l'auto, enveloppée dans une guenille de couverture de laine. Or, malgré toute cette triste apparence, car je ne la voyais pas, je fus la première sans doute à lui rendre mes premiers hommages, et lui souhaiter la bienvenue dans notre maison. C'était au moins la Mère de Dieu

¹ Il s'agit de l'été 1933. Comme l'architecte faisait d'autres travaux en 1934, il se peut que la confusion ne soit pas au niveau de l'année, mais du travail fait par l'architecte.

² Sœur Marie-Thérèse du Cœur de Jésus a été maîtresse des novices de 1930-1935.

³ La maison saint-Dominique était l'oratoire Saint-Dominique construit par la fondatrice pécuniaire du monastère, sœur Marie Dominique Vivien de Goubert, près de l'angle sud-ouest du monastère.

qu'Elle représentait, qui voulait prendre chez nous un nouveau pied à terre. Aussi je ne sais pourquoi, rien que d'approcher de cette auto, je sentais mon cœur rempli d'une douce joie intérieure.

Le soir enfin, on la descendit, vous le savez, ma Mère, à la petite maison Saint-Dominique¹, au côté où l'on met les débarras². Elle ne pouvait, en effet, être mise ailleurs³. Elle était si sale, toute écornée, son manteau, sa ceinture ; puis abîmée de coups de pinceau de toutes couleurs. On eut dit que des peintres avaient essayé leurs couleurs sur ses vêtements. Mais la figure et ses mains intactes, une fois lavées et rafraîchies d'une peinture spéciale. Elle nous apparut *si belle*, son air céleste était si beau à contempler, toute sa physionomie était si pieuse qu'elle élevait l'âme vers les régions célestes.

Je me plaisais à aller prier devant cette image de ma tendre Mère. Malgré son piteux état, elle me représentait tout de même la Reine des Cieux. Aussi peu à peu et très vite, il s'établit entre elle et mon âme, une douce intimité. Souvent, dans mes embarras de savetière inexpérimentée, je me trouvais dans des difficultés que je ne pouvais résoudre. Alors j'allais près d'Elle lui confier ma peine, j'appuyais alors mon front soucieux contre son manteau de Mère et je lui disais tout. Souvent, c'était des semelles qui me manquaient pour faire une paire de souliers *très nécessaires*. Après avoir compté et recompté ma petite provision *inutile*, il me manquait la pareille : par conséquent une trop courte. Que faire ? Remettre tout en ordre dans le placard et confier à la bonne Mère mon cas extrême. Je me suis trouvée au moins une fois dans ce cas.

¹ La statue y resta pendant quatre ans.

Lorsque le monastère fut agrandi pendant l'hiver 1938-1939, un oratoire fut aménagé pour Notre-Dame du Prompt-Secours.

² Il y avait deux pièces dans la petite maison.

³ La statue avait deux mètres de haut.

Après avoir bien constaté qu'il me restait une semelle n° 38 et l'autre 39, vidé le placard trois fois pour compter, j'ai tout remis en place, désolée de cette fâcheuse méprise. Or, quand il a été question de faire les souliers dont j'avais besoin, jamais plus je n'ai retrouvé mes semelles disparates, mais bien des semelles même numéro et même longueur.

Que s'est-il passé ? Oh ! ce n'est pas moi, ma bonne Mère, qui saurais résoudre cette question. Je n'ai rien vu, rien entendu. Me serai-je trompée trois fois ?...C'est possible. Ce qui est certain, c'est que j'ai remis dans le placard des semelles dépareillées que je n'ai plus jamais retrouvées, ni que je n'ai plus eu aucune inquiétude à ce sujet.

C'était un bonheur pour moi de travailler, ne fût-ce que quelques instants, tout près de ma bonne Mère, et voyant qu'Elle se rendait si présente à ma prière, je [n'y] manquai pas, quelles que soient les difficultés et les peines que j'éprouvais, parfois des angoisses intérieures que je ne pouvais confier qu'à Elle. Il m'est arrivé de quitter quelques instants mon travail pour venir lui dire ma peine présente, et je me sentais si spontanément exaucée que je ne savais plus comment lui dire ma reconnaissance. Oh ! ma bonne Mère, lui disais-je, comment donc dois-je vous appeler pour mieux vous exprimer les bienfaits que vous m'accordez tout de suite que je vous les demande ? C'est alors que dans l'intime de mon âme m'est venue la pensée de l'appeler « Notre-Dame du Prompt-Secours », ou « Notre-Dame de Lourdes, Mère du Prompt-Secours ». « Vierge Immaculée », « Mère du Prompt-Secours », telles étaient mes invocations favorites. Or, vous le savez, vous, ma Mère bien-aimée qui êtes ma supérieure depuis ce temps-là, combien cette bonne Mère du Ciel a daigné sourire à ce titre nouveau donné par son humble petite servante, et les grâces nombreuses qu'Elle a daigné accorder à cette invocation. Vous le savez, combien de personnes qui se recommandent à nos prières ont vu leurs désirs exaucés tout de

suite après une neuvaine ou pendant la neuvaine faite à leurs intentions¹.

Vous savez aussi quelle reconnaissance je lui dois pour m'avoir sauvé la vie dans le si grand danger que je courus le 10 juin 1935².

Je veux vous le dire, ma Mère, car vous n'avez vu, avec d'ailleurs toutes mes Mères et sœurs, que l'extérieur. Vous n'avez pu deviner les joies intimes que j'aie éprouvées ce matin-là, lundi de la Pentecôte, que je regarde comme un des plus beaux de ma vie. Oui, ce jour-là, j'ai touché quelque chose du Ciel, et ce souvenir me reste comme pour embaumer désormais le reste de ma vie et me donner, même au milieu de souffrances, un avant-goût de la possession de Dieu.

Ce matin donc, en me levant à quatre heures, j'ai senti au plus intime de mon âme une joie extraordinaire que je ne savais pas définir, car elle n'était causée par rien de particulier. Ne sachant à quoi l'attribuer, je la savourais paisiblement entre Dieu et moi et en lui rendant grâce. Après les prières faites au chœur, sœur Marguerite Marie et moi, nous partîmes en silence vers la prairie de Saint-Joseph³ pour cueillir les cerises de la

¹ Des lettres sont conservées provenant de personnes diverses qui désiraient avoir un enfant. Une dame écrit de Paris (rue de Rennes) en 1944, pour son fils marié depuis quatre ans qui désire avoir un enfant. En 1946 : ce sont M. et M^{me} Albinati-Chatton de Charmey en Suisse mariés depuis trois ans, M^{me} Pourchet de Dôle du Jura mariée depuis huit ans. M^{me} Pillonet d'Estavayer en Suisse remercie pour la naissance d'un petit Jacques. Une dame de Neuilly, qui avait su qu'une amie avait obtenu un petit Dominique par la prière de sœur Marie de Nazareth, demande à son tour des prières pour avoir un bébé. Une dame de Chauvilliers, après avoir écrit pour obtenir une naissance dans le foyer de sa petite-fille mariée depuis neuf ans, remercie quand le bébé arrive.

² Lundi de Pentecôte.

³ C'est la prairie qui recouvre les pentes de la propriété descendant jusqu'à la voie ferrée.

confiture, les seules que le mauvais temps continuel nous ait laissées cette année-là.

Ce jour-là, le temps était superbe, et le soleil déjà radieux. Lorsque j'entrai dans la prairie, la joie intérieure inexplicable que j'éprouvais me fit venir cette pensée : « Si aujourd'hui, me dis-je à moi-même, il arrivait quelque chose, on ne pourrait pas du moins l'attribuer à la fatigue naturelle, ni à quelque indisposition. Je suis si bien, puis habituée au métier depuis tant d'années ». Je ne m'arrêtais pas davantage à prévoir ce qui pouvait bien advenir. Arrivée au pied du griottier, selon mon habitude je me recommande à la sainte Vierge et à mon bon Ange gardien et à Jésus. J'offris chacun des fruits que j'allais cueillir comme autant d'actes d'amour, voulant qu'ils servent comme préparation immédiate à la sainte communion que j'allais bientôt recevoir. L'esprit rempli de cette pensée, je montai donc l'échelle ; puis, étant très leste encore, je grimpai sur les branches jusqu'au faîte de l'arbre *très haut* déjà tandis que sœur Marguerite cueillait dans le même cerisier, mais plus bas, car vous savez comme il est grand, ma bonne Mère.

Ayant cueilli un plein seau et la moitié d'un autre, c'est-à-dire tout le faîte, tout à coup, j'eus l'impression d'être prise à bras le corps et tirée avec force en arrière (c'était sans doute une illusion), mais je m'accrochais éperdument et de toute ma force aux branches, jusqu'à ce que je perde connaissance. Evanouie, je lâche tout sans doute et je crie : « Ô mon Dieu ». Ce cri, sœur Marguerite l'entendit, mais n'y fit pas attention, et je descendis sans bruit, sans doute d'une branche à l'autre, puisque sœur Marguerite, toujours à côté de moi et occupée elle aussi de son côté, ne m'entendit pas. Ce ne fut que quelque temps après, m'a-t-elle dit, que ne m'entendant plus dans le cerisier, elle se mit à se demander ce que j'étais devenue et, regardant par terre, elle m'aperçut sans vie non pas sous l'arbre même, mais à une certaine distance, près de la grille qui longe

le chemin de fer. Vite, elle descend pour essayer de me ranimer, mais en vain.

La pauvre petite, affolée, remonte en hâte au monastère, demandant du secours, dérangeant toute la communauté de l'oraison, tandis que moi, je la faisais si tranquille là-bas, par terre, nageant je puis le dire dans un océan de paix. Où suis-je donc allée ? Je n'en sais rien, je n'ai rien su, rien entendu, mais j'ai pris un bain de paix surnaturelle. Lorsque notre bonne Mère prieure est arrivée près de moi (on me l'a dit), j'ai répondu à sa voix et à toutes les questions qu'elle m'a posées, mais sans aucune souvenance de ma part. J'ai même fait le signe de la croix et béni un cordial qu'on me présentait pour me ranimer en faisant remarquer à la Mère que si je le prenais, je ne pourrais pas faire la sainte communion. Tout ceci m'a été répété, car je n'avais aucune connaissance, mais je me souviens bien d'avoir vu le brancard des morts¹ apporté là-bas pour m'emporter, tandis que je crus qu'on l'avait mis là pour prendre l'air.

En remontant à pied la pente qui vient au monastère, la Mère Prieure me dit : « Ma bonne enfant, vous êtes tombée du cerisier ». Surprise au-delà de ce qu'on peut imaginer, je lui dis : « Moi, ma Mère ! mais cela ne m'est jamais arrivé ! » Cependant, je ne recouvrais ma pleine connaissance qu'arrivée en face du cimetière².

Oh alors ! quel contraste, mon Dieu ! Tout me paraissait vieilli autour de moi, le monastère, les arbres, tout enfin. Il me

¹ Ce brancard servait pour la levée du corps ; on descendait le corps de la cellule de l'infirmerie pour l'exposer au cœur, devant la grille, les pieds tournés vers l'autel (Coutumier, p. 123).

² Pour remonter de la voie ferrée au monastère, il fallait emprunter un chemin abrupt qui débouchait sur le terrain plat entre le cimetière et la maison saint-Dominique. Le cimetière est adossé au mur du chapitre, du côté Est du monastère.

semblait que je revenais d'un monde surnaturel. La joie intérieure que j'éprouvais auparavant avait disparu pour laisser place à une douloureuse mélancolie, un regret amer de n'être pas restée là où j'avais été ; c'était donc encore l'exil de la terre, tandis qu'il me semblait avoir touché le Ciel. Cette mélancolie intérieure m'a duré plus d'un mois, malgré tout ce que je pouvais faire pour me raisonner. Mais d'aller faire un petit pèlerinage sous ce cerisier que les sœurs appellent miraculeux, ramène la sérénité à nouveau dans mon âme, et cela à chaque fois que j'y vais. Ah ! que j'aurais été heureuse de dormir là mon dernier sommeil.

Mais non, Jésus a voulu que je revienne encore travailler à la gloire de sa sainte Mère. Oh ! oui, c'est bien à Marie que je dois cette protection si visible. L'ennemi n'a peut-être pas été étranger à cette chute, tout porterait à le croire, puisque plusieurs autres de mes sœurs sont aussi tombées sans monter sur rien et se sont fait très mal. Sœur Marie de la Croix, sœur Marie Paul, sœur Marie Agnès, sœur Geneviève et sœur Marie du Sauveur, celles-ci. Heureusement ces deux dernières n'ont eu aucun mal. Mais tout cela à la suite de ma chute. Vous le savez, ma bonne Mère, la Mère Prieure effrayée de ces accidents a fait faire une neuvaine à l'Immaculée Conception en communauté et tout a cessé, heureusement.

Quant à moi, très fatiguée de la tête ce matin-là, on me mena à l'infirmerie où l'on me fit coucher en me surveillant de près, de peur que je ne retombe dans le coma ; on ne voulait pas me laisser m'endormir ; cependant j'avais bien sommeil, mais notre Mère Maîtresse, sœur Anne Marie, ne me quittait pas un instant.

Vers dix heures cependant, je me sentis bien et j'avais repris toute ma lucidité. Alors, dès que cela fut connu dans la communauté, toutes mes bonnes Mères et sœurs, à tour de rôle, commencèrent leurs visites. *Toutes vinrent m'embrasser.* Ah ! que ces instants sont doux, mon Dieu ! Ah ! combien furent

douces ces étreintes fraternelles, et combien elles me touchèrent. Après avoir été séparées un instant et tout près de la mort, on se retrouvait à nouveau pour aimer Jésus et le servir ensemble encore quelques années, et remercier la sainte Vierge de sa visible protection. Malgré la nostalgie de la Patrie céleste qui labourait à tout instant du jour et de la nuit mon âme dans ses plus intimes profondeurs, j'étais heureuse de me retrouver dans cette chère communauté où la charité et l'union règnent si intenses entre tous ses membres.

A la récréation de midi, notre bonne Mère Prieure conduisit toute la communauté des professes sous le cerisier où l'on chanta le *Magnificat* en action de grâce à la sainte Vierge, car c'était vraiment un miracle. Être tombée de si haut, avoir traversé tant de branches ayant un seau en fer attaché à la ceinture et n'avoir eu aucune égratignure, sauf un peu mal à la tête qui disparut dans la journée, après le repos. Oh ! oui, à mon tour, je redis merci à Marie.

Cependant, l'année 1935 touchait à sa fin. Ce fut vous, ma bonne Mère que Jésus nous donna pour prieure en remplacement de la bonne Mère Marie de la Trinité¹. Après avoir pris contact avec vous, on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que nous avions à notre tête, non seulement une supérieure selon le Cœur de Dieu, mais encore et surtout *une Mère* qui pouvait comprendre nos âmes. Vite je le compris, moi aussi, ma bonne Mère. Vous avez bien voulu m'accueillir à certains moments où j'en avais le plus besoin. Vous avez compris tout de suite, ainsi que notre chère Mère Maîtresse, sœur Anne Marie, le besoin que mon âme avait de cette

¹ Sœur Marie de la Trinité, Germaine Chrétien.

intimité avec la sainte Vierge, et combien j'aimais à venir épancher mon âme près de ma statue tant aimée. Il me semblait lire dans son regard si doux, si ce que je lui demandais lui agréait ou non. Je lui demandais alors pour les chers miens, mon petit neveu Yves qui faisait la désolation de ses parents, n'apprenant rien à l'école. Je vous les confiais, à vous, ô Vierge Marie. Lorsque je vous vis remise à neuf, prête à partir dans cette paroisse où Monsieur le curé¹ de Saint-Pierre de Côle (Dordogne) vous désirait pour une des quatre paroisses qu'il administrait avec tant de dévouement, j'épanchai encore une fois mon âme à vos pieds, ô Mère bénie, en vous priant de guider les études de mon petit neveu, de lui ouvrir l'esprit et de secouer aussi son manque d'énergie et de bonne volonté. Ceci, je l'implorais au mois du Rosaire². Quelle ne fut pas ma surprise, au jour de l'an, de recevoir de lui une bonne petite lettre. Alors je devinai que votre Prompt-Secours était parvenu jusqu'à lui, que c'était par votre assistance que nous avons obtenu ce résultat. Par là, vous nous donniez à entendre que désormais vous auriez des faveurs pour ceux auxquels vous seriez invoquée sous ce doux titre donné par votre indigne petite servante et vous l'avez prouvé depuis tant de fois et vous le faites encore tous les jours, ô bonne Mère.

¹ Elie Busset, né à Biras le 18.06.1897 ; ordonné le 26.05.1923 à la cathédrale de Saint-Front ; curé de Saint-Pierre-de-Côle du 19.08.1826 au 09.08.1952 ; décédé le 03.12.1975.

² Le mois d'octobre.

Don d'un directeur

Nous voici enfin arrivées à la grande retraite de 1936¹. Oh ! cette retraite a été bénie pour moi, ma bonne Mère. Je vous ai dit comment Jésus a voulu que, éclairée à chaque instruction par une grâce intérieure intense, [je sorte enfin] de ce tunnel noir où mon âme était plongée depuis vingt ans.

Puis, la grâce particulière que Jésus m'a faite de me choisir et de me désigner le Père de mon âme, alors que j'étais la plus éloignée, moi, de le choisir. Ah ! ce n'est pas la nature, ce n'est pas même une sensibilité surnaturelle, une touche de la grâce. Non, rien, rien de tout cela, mais bien Jésus tout seul. Oui, c'est sa volonté qui s'est manifestée d'une manière si vraie, si instantanée et si éloignée de mon désir et de ma volonté. Vous vous rappelez sans doute, ma Mère, le jour où nous étions toutes en récréation avec le Père Cazes. Le Père nous racontait des détails bien touchants et intéressants sur une âme marchant par des voix extraordinaires et nous écoutions toutes très attentivement, lorsque tout à coup survint le Très Révérend Père Perrin que presque aucune de nous ne connaissait alors². Le Très Révérend Père Cazes continua son récit. Mais le Père Perrin, à un moment donné, interrompit en faisant remarquer que leurs saintes constitutions ordonnent d'être très prudent en ces matières. J'aperçus par-dessus la tête des sœurs, car j'étais

¹ En décembre 1936.

² Le P. Perrin a été attendu pendant une semaine pour la retraite qu'il devait venir prêcher. Le 7 décembre, les sœurs préparèrent donc un autel dans le dortoir en vue de la procession du lendemain : la prieure ayant décidé que, devant le retard du P. Perrin, le 8 décembre serait joyeusement fêté. Une profession devait d'ailleurs avoir lieu le 8 décembre au matin : le P. Perrin a prêché (Annales).

Le P. Perrin est arrivé pendant une récréation de la communauté qui se passait avec le P. Cazes, donc le 7 décembre, à midi ou le soir.

à l'arrière au moment où le Père prononça cette parole et je me dis : « Je ne prendrai pas ce Père pour mon directeur spirituel ; il ne comprendrait pas toutes mes complications d'âme ». Je suis sûre que pas une de nous ne pensait le contraire. Ce serait d'ailleurs une lacune impardonnable pour un religieux de s'avancer imprudemment en ces voies sans réflexion, je le pense du moins. Mais heureusement ceux qui par état ont charge des âmes, savent aussi à quoi s'en tenir sur chacune. Les grâces de Dieu leur sont données suivant les cas et les besoins. C'est bien ainsi du moins ce que je pensais.

Arrivée donc à cette bénie retraite, le jour même qu'elle commençait, à la récréation de midi nous étions trois ou quatre ensemble. Nous nous dîmes l'une à l'autre : oh ! moi, je n'ouvrirai pas mon âme au Père. Ni moi non plus, dit une autre. Pas plus moi que vous, dit une troisième. *Tout fut dit là-dessus*, et la retraite commence. Au premier sermon¹, je ne ressentis rien, mais le lendemain matin, me sentant plus recueillie que d'habitude², je me préparais à écouter attentivement

¹ On lit dans les Annales du monastère : « C'est donc le Rd Père Perrin, du couvent de Marseille, qui nous prêchera sur l'Amour, à la grande satisfaction de toutes et de chacune.

Les différentes instructions portèrent sur : l'amour de Dieu et le sens de notre vie ; la nature de l'amour de Dieu : amour d'amitié, amour immense, amour paternel, amour d'époux, amour actuel (eucharistie, mystère de Marie) ; amour personnel. — L'amour que nous devons rendre à Dieu : Dieu nous aime pour être aimé ; jusqu'où devons-nous aimer ? Que devons-nous faire pour aimer ? Avantage de cette vie d'amour [...]. »

² « Retraite incomparable du 8 au 18 décembre 1936 prêchée par le révérend Père Perrin.

Cette fois, ô Jésus, vous avez bien voulu me faire sortir du tunnel obscur où j'étais depuis vingt ans. Vous avez, par l'intermédiaire de ce saint religieux, fouillé tous les replis de mon âme, vous l'avez remplie de lumières et de grâces. J'ai enfin cru saisir que je marchais dans la petite voie d'amour. J'ai compris les joies de l'amitié divine, les tristesses de l'amour. J'ai goûté les sermons sur cette intimité surnaturelle que Jésus a daigné contracter avec mon

l'instruction lorsque tout à coup, au commencement, après que le Père eut prononcé le texte en latin dont je ne me rappelle plus, j'entends une voix intérieure très claire, très distincte, me dire cette parole : « *Voilà l'homme selon mon Cœur qui doit guider ton âme dans la dernière phase de ta vie* ». Etonnée, surprise, émue au-delà de ce que je pus l'expliquer et d'ailleurs pas prompte jamais à accepter *a priori* les communications intérieures, et ne voulant d'ailleurs pas m'y arrêter pour ne pas perdre un mot du sermon, je répondis : « Ah ! on verra bien », et ceci avec la même désinvolture qu'à la petite voix de mes huit ans de mon enfance, au milieu de mes landes solitaires. Puis j'essayai de n'y plus penser, mais impossible. C'était la voix d'en haut qui avait parlé et qui avait remué tout mon être jusque dans ses intimes profondeurs.

Je m'abandonnais donc au bon plaisir de Dieu que je sentais de plus en plus à mesure que la retraite s'avavançait. Je ne me reconnaissais plus, moi qui trouvais que c'était du temps à peu près perdu de s'occuper de soi et d'en occuper d'autres. Je me sens pressée de dire à ce bon Père quelques mots de ma vie spirituelle sans révéler pourtant ce qui s'était passé en moi. Je voulais attendre. Oui, c'est dans un total abandon que je me livre à vous, ô mon Dieu, si je me suis trompée, Vous, Vous êtes le Maître des cœurs et des volontés. Je veux attendre dans la paix ce que vous allez décider. Je ne veux pas résister à votre amour, à vos grâces.

âme toute indigne qu'elle en soit. Ô mon Dieu, daignez me permettre de garder ce recueillement intérieur dont mon âme a été si enveloppée durant ces saints jours, puis disposez aussi mon cœur, ma volonté, à me soumettre à l'obéissance que me demande ma bonne Mère Prieure, si c'est pour le plus grand bien des âmes. Puisqu'au jour de ma profession, j'ai promis d'obéir non seulement aux ordres, mais aussi aux désirs de mes supérieures, je le ferai, mon Dieu » (Carnet). Sœur Marie de Nazareth fait allusion ici à la demande que lui a faite la prieure d'écrire ses souvenirs.

Il y a quelque temps, j'ai trouvé dans une Revue de notre Ordre, je ne me rappelle plus laquelle, que la congrégation des petite sœurs des Pauvres était affiliée à notre Ordre¹. J'en ai eu une grande joie. Cette congrégation si méritante que j'ai tant aimée et estimée, se rapproche. Donc il me semble que je n'en suis plus séparée, mais que la petite Famille, comme elle s'appelle, m'a cédée à la grande Famille-Mère de saint Dominique. Merci, mon Dieu ! merci aussi des grâces reçues dans chacune de ces deux familles religieuses. Je les aime et les souvenirs du passé sont une grande joie pour moi et une tendre reconnaissance me relie à chacune.

Nous voici maintenant à la retraite de 1938². De combien de grâces Jésus a comblé mon âme pendant cette seconde retraite faite sous la direction de ce bon religieux³ que le Ciel m'a

¹ « La Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres n'a pas été affiliée à l'Ordre des Prêcheurs, mais il existe une Communion et Participation aux Messes, Prières... de l'Ordre accordée par le Révérend Père Hyacinthe Marie CORMIER lorsqu'il était Maître Général de l'Ordre, le 24 octobre 1910.

² La retraite a commencé le 17 octobre 1938 : « C'est la deuxième fois que ce bon Père vient nous prêcher. Le souvenir de sa première retraite est très vif dans les âmes qui avaient goûté avec joie et fruit à sa parole si prenante. Le prédicateur se fait attendre. Enfin un mot l'annonce pour le soir. Nous avons chanté le *Veni Creator* après la bénédiction du Saint-Sacrement pour faire descendre dans nos âmes les grâces, les dons du Saint-Esprit, sur cette singulière entrée en retraite. Après les Complies, malgré la fatigue du voyage — le Père arrive de Marseille —, le premier sermon d'ouverture nous est donné. La paix, le calme, la grande possession de soi, nous frappent chez le prédicateur, et cela fait du bien, repose et dispose à l'effort qu'exige une sérieuse retraite bien faite » (Annales du monastère).

³ P. Perrin.

donné¹, car de plus en plus je sens que c'est une grâce bien grande que le bon Dieu m'a faite, le 10 décembre 1937², grâce bien gratuite, avance du Cœur de Jésus et protection spéciale de la sainte Vierge. Habitée à vivre depuis tant d'années dans l'abandon de chaque jour, tombant, me relevant tour à tour, je ne demandais plus rien³. Mais Jésus a su que j'avais besoin de ce secours et que si j'étais fidèle, je pourrais sanctifier peu à peu les derniers jours de ma vie sous la direction du Père de mon âme, lointaine parfois, mais aussi bien profonde, bien réelle. Le bon Dieu, Lui, n'a pas besoin de nos petits moyens

¹ « Grande retraite de 1938, sous la direction du Père de mon âme, de celui que Dieu m'a choisi tout à fait en dehors de mes désirs, de mes attrait, pour guider ma dernière phase de vie ici-bas, en attendant le rendez-vous du Ciel. Je me suis retrempée dans cette atmosphère surnaturelle de l'amour divin, maintenant il faut que je marche dans la voie des saints, que je me corrige de mes mauvaises habitudes. Vous les connaissez, ô mon Dieu, aidez-moi. Je ne m'appartiens plus, je suis à vous, Marie, ma bonne Mère. Je veux marcher sous leurs regards dans leurs cœurs et m'abandonner absolument en tout à votre volonté, ô mon Dieu. Je sens, je prévois, qu'il va falloir faire des sacrifices, mais pourvu que votre gloire y soit intéressée, je les accepte et puis j'attends le jour béni, objet de tous mes désirs, où je pourrai chanter : *« Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. »*

² Erreur : c'est la retraite de 1936.

³ Déjà en novembre 1897, sœur Marie de Nazareth écrivait : « Un jour de grande fête, je me trouvais en oraison dans un état de sécheresse et d'aridité. Je ne pouvais fixer ma pensée aux choses de Dieu. Dans cet état, je fis un acte de résignation amoureuse à Dieu en disant : "Il vous plaît, mon Jésus, que je respire aujourd'hui le parfum des grandes fêtes, eh bien ! soyez béni". A ce moment, une voix se fit entendre au fond de mon cœur, qui disait : "Ô ma fille, comme ce vide que tu fais en toi-même me plaît. Si tu veux persévérer ainsi dans cette voix, tu te verras bientôt remplie de moi, car mon plus grand désir est d'habiter les âmes, mais j'en trouve très peu qui veulent se vider d'elles-mêmes. C'est pourquoi je ne peux fixer en elles ma demeure permanente, me trouvant gêné par cet égoïsme dont elles ne veulent pas se défaire." Oh, mon doux Jésus, puissé-je bien comprendre donc une fois que l'acquiescement au bon plaisir divin dans les sécheresses est un bon moyen pour se vider de soi-même. »

pour venir à nous. Il en a, Lui, que nous ne soupçonnons pas, des moyens détournés, parfois tout à fait à l'inverse de notre volonté, de nos désirs. C'est par là cependant qu'Il veut nous atteindre.

Je m'étais préparée à cette bénie retraite en cultivant depuis longtemps déjà un sentiment de componction, un besoin de réparation. J'ignorais le sujet que le Père allait nous présenter — l'amour et la science de Jésus Crucifié —, mais dès les premières instructions, je sentis que c'était celui [dont] mon âme avait le plus besoin à l'heure actuelle. J'avais besoin de m'humilier, de me purifier, d'être droite et vraie avec moi, moi-même. Mais je laissais agir le souffle intérieur de la grâce. C'est pour cela que sans y avoir réfléchi à l'avance, je me livrais à Jésus étant au moment de recevoir le sacrement¹. Je fis une confession générale de toute ma vie et pas à l'eau de rose, comme disait parfois le bon Père Cormier, sentant le besoin d'une plus grande pureté d'âme et voulant me faire bien connaître à celui qui devait être le directeur de ma vie intérieure. Je sortis du confessionnal l'âme remplie d'une joie surnaturelle intense. Le surlendemain de ce jour béni, le Père devait chanter la grand'messe qui était celle de la sainte Vierge. Prosternée pendant la consécration, je fis à Dieu, par les mains de Marie, mon acte d'offrande à l'Amour Eternel², je veux dire, je m'offrais par avance pour commencer dès la mort, selon mon désir, selon le besoin de toute ma vie, mon apostolat dans l'éternité. Le Révérend Père me fit renouveler cet acte d'offrande le lendemain en renouvelant mes vœux. Car, ma bonne Mère, comme vous le voyez maintenant que vous avez tous les souvenirs de mon âme, c'est bien le cas de le dire comme je le sens, j'ai été une servante inutile, je n'ai rien fait qui laisse trace sur une longue vie sauf les misères, les

¹ La confession.

² Voir le texte placé à la fin du chapitre.

infirmités traînées souvent plutôt que portées par amour. Oh ! oui, je le reconnais, je n'ai rien qui puisse me donner de l'assurance quand je paraîtrai devant mon Juge suprême ; si, pourtant, la confiance intime en sa miséricorde, le besoin de travailler encore pour sa gloire, après que j'aurai revêtu ma jeunesse éternelle. Je n'ai jamais senti le besoin de jouir, après ma mort, du bonheur du Ciel ; mais le besoin, le rêve de presque toute ma vie, du moins de ma vie religieuse, a été de travailler à la seule gloire de Dieu, à la conquête des âmes jusqu'à la fin du monde¹, pour compenser ce que je n'ai pas fait durant ma vie ou que j'ai si mal fait. Je renonce autant que cela peut être aux jouissances célestes pour ne garder d'autre bonheur que votre regard, votre sourire, ô mon Jésus, quand j'aurai pu vous ramener quelques pécheurs égarés.

Aussi, si vous me laissez faire, il n'y aura pas un lieu misérable dans le monde où je ne pénétrerai pour y semer une bonne pensée, un sentiment d'amour envers Vous qui êtes si inconnu et si méconnu ; les forêts vierges du Brési où ne peuvent pénétrer les missionnaires sans être exposés à y perdre la vie. Alors je n'aurai pas peur de leurs flèches, si vous me laissez faire. Ah ! jours et nuits je travaillerai à les ramener à vos apôtres nos Pères qui vous les donneront, qui en feront des instruments de vos miséricordes et de vos grâces. Les forçats des bagnes, de tous les bagnes et de toutes les prisons oh ! oui, si vous m'accordez cette grâce, ô Jésus, dès que j'aurai achevé l'expiation et la purification de tous les péchés dont je me suis rendue coupable envers votre pureté infinie, dans les flammes du purgatoire que j'ai méritées, j'irai près de ces misérables, de

¹ Le P. Perrin, de passage à Lourdes le lendemain de la mort de sœur Marie de Nazareth, envoya ce billet au monastère : « Elle avait surtout un sens de la prière de demande, si recommandée dans l'Evangile et si rare de nos jours parmi les âmes intérieures, qui m'a toujours fait du bien et qui est un beau don du Seigneur ».

ces criminels pour lesquels j'ai tant prié durant toute ma vie religieuse, afin de les consoler, d'adoucir par une grâce surnaturelle l'horreur de leur vie criminelle. A ceux que l'échafaud va bientôt faire justice, je dirai que Vous, l'innocent par excellence, vous avez choisi de mourir entre deux voleurs, entre deux assassins auxquels vous offriez du haut de votre croix le pardon, le Paradis¹. Un seul a répondu à vos avances. Ah ! je ne prétends pas, hélas, que moi qui suis le rien par excellence, je vais faire merveille là où des saints ont échoué, des missionnaires qui ont tant travaillé, tant souffert, sans aucun résultat, apparent du moins. Oh ! non, je ne suis même pas digne d'être envoyée à cette conquête *des âmes*², de toutes les âmes en proie à la souffrance, luttant contre les forces infernales, les suggestions du mauvais esprit. Mais je veux du moins m'offrir à Vous, ô mon Dieu. Vous le savez, tout dans ma vie a convergé vers ce but de mon avenir éternel, non le mien propre mais votre gloire, ô Jésus³.

Mes petites souffrances, intérieures et extérieures, intérieures *surtout*, vous savez combien elles ont été douloureuses, celles-là. Oh, l'extérieur qui se voit est peu de chose, mais quand vous allez à l'intime de l'âme, c'est autre chose.

J'ai tout offert par les mains de Marie, ma bonne Mère, et, dans ma reconnaissance vis-à-vis de la communauté, de mes supérieurs, je vous demanderai, ô Jésus, de continuer mes

¹ Lc 23, 43.

² Saint Dominique a fondé son Ordre pour le salut des âmes.

³ « Mon apostolat vis-à-vis de l'Eglise souffrante. Je veux beaucoup prier et souffrir pour les pauvres âmes du Purgatoire, être fidèle à la pratique du Chemin de la Croix tous les dimanches malgré d'autres occupations, malgré les correspondances, fidèle à ma devise : "Le Bon Dieu premier servi". Les saintes âmes souffrent dans un feu dévorant, elles attendent ce soulagement, à elles d'abord, à mes autres devoirs ensuite » (6 décembre 1924).

humbles fonctions de petite commissionnaire de Marie pour toutes et chacune, ainsi que pour les familles, les bienfaiteurs vivants et défunts, tous ceux qui d'une manière ou d'une autre aideront la communauté dans tous ses besoins.

Je n'oublierai pas non plus et en premier lieu ma famille, ma paroisse, ma Bretagne tout entière ; qu'elle soit de plus en plus chrétienne. Enfin les âmes du Purgatoire pour lesquelles j'ai fait le vœu héroïque, je le renouvelle encore en ce jour de la Présentation de Marie au Temple, leur abandonnant de grand cœur tous les suffrages qui seront offerts pour moi après ma mort.

Notre Ordre, ah ! je l'aime ! aussi, si un jour j'ai quelque pouvoir près du bon Dieu, près de Marie la Vierge du Rosaire, que ne voudrais-je pas faire pour cet Ordre qui m'a reçue dans son sein, moi si indigne et si misérable.

Mais je sens que je ne finirais plus mes énumérations, si j'écoutais les sentiments de mon cœur. Aussi, à genoux à vos pieds, ma bonne Mère, aux pieds de Marie, je termine ces notes prises par obéissance. Ce ne sont que le chant des divines miséricordes du bon Dieu et de la sainte Vierge sur mon âme. Maintenant que tout est terminé, si vous voulez me les remettre, ma bonne Mère, avec quel plaisir, quel amour, j'en ferai un feu de joie aux pieds de Marie, ma bonne Mère du Ciel, car je n'ai d'autres désirs que de disparaître dans un éternel oubli. Je m'abandonne aujourd'hui cependant et plus que jamais entre ses mains virginales pour être consumée et anéantie comme il plaira à Dieu pour sa plus grande gloire. Car je lui demande que ce qui est en moi ou au dehors de moi, tout ce que j'ai fait qui ne peut pas être offert à la Majesté infinie, soit consumé à tout jamais dans l'oubli.

Acte d'offrande à l'amour éternel

Ô mon Dieu, pour compenser le bien que j'ai omis, pour réparer le mal que j'ai fait, pour que les âmes en grand nombre soient sauvées et vous glorifient éternellement, je m'offre à Vous par les mains de Marie, ma bonne Mère, pour travailler à leur salut jusqu'à la fin du monde avec le secours de votre grâce. Et autant que cela est possible, je renonce au repos, aux douceurs célestes pour les donner aux âmes et pour les conquérir à votre amour.

Mon ciel sera votre sourire, ô divin Epoux de mon âme ; votre joie du retour d'un pécheur sera ma joie à moi. Merci, pour toutes les grâces que vous m'avez faites, agréez les accents de ma reconnaissance, faites que je demeure cachée dans le secret de votre Face, ensevelie dans un oubli éternel. Voilà mon désir. C'est dans cette atmosphère que je me meus à l'aise. Ô Marie, ma bonne Mère dès le berceau, je vous ai été consacrée. Recevez encore les dernières heures de ma vie ; je vous consacre l'instant de ma mort et de mon jugement, je vous consacre mon éternité.

Ainsi soit-il.

21 novembre 1938.

Table des matières

Préface	7
Introduction	10
Eléments biographiques	11
Une petite bergère.	11
Religieuse à Lourdes.	14
Tourière et converse.	15
Quelques traits spirituels.	16

PREMIERE PARTIE EN BRETAGNE

Introduction	19
Plélo, une enfance heureuse.....	25
A Plouagat	35
Epreuves d'une petite bergère	35
Consolations et épreuves	45
Le foyer familial retrouvé.....	55
La fin des classes	71
L'apprentie couturière	75
L'appel.....	81
Pèlerinage à Notre-Dame de Pitié	89
La conversion	105

DEUXIEME PARTIE
LES ANNEES DE PREPARATION

L'attente.....	111
Chez les Petites Sœurs des Pauvres A Dinan et La Tour .	123
Retour à la maison	135
A Paris Chez les sœurs de la Croix.....	143
La guérison miraculeuse.....	157
Aller à Lourdes !.....	175
Dominicaine à Lourdes.....	189

TROISIEME PARTIE
LA FORMATION : UNE LONGUE EPREUVE

La prise d'habit de sœur tourière.....	193
Donner un tabernacle à Jésus.....	207
L'essai des observances en clôture.....	215
La prise d'habit de converse.....	223
Notre-Dame de la Salette.....	227
La pratique des vertus cachées	231
Le noviciat canonique.....	249
Nouvelle intervention de la Mère du Ciel	257
La profession perpétuelle.....	263
Introduction	279
Consécration comme Victime au Sacré-Cœur de Jésus ...	281
Deuils et épreuves de santé.....	289
Protection céleste sur le monastère.....	295
La guérison	299
Un rêve bénéfique.....	303
La guerre de 1914-1918.....	309
Notre-Dame du Prompt-Secours	313

Don d'un directeur.....	323
Acte d'offrande à l'amour éternel.....	332

